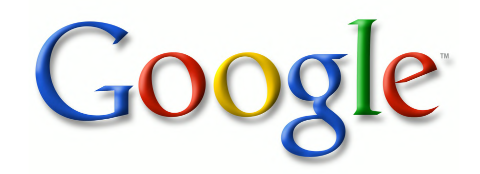
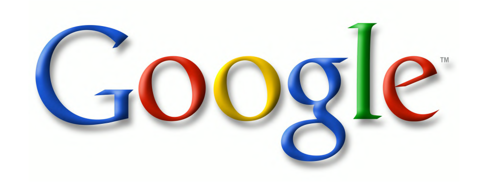
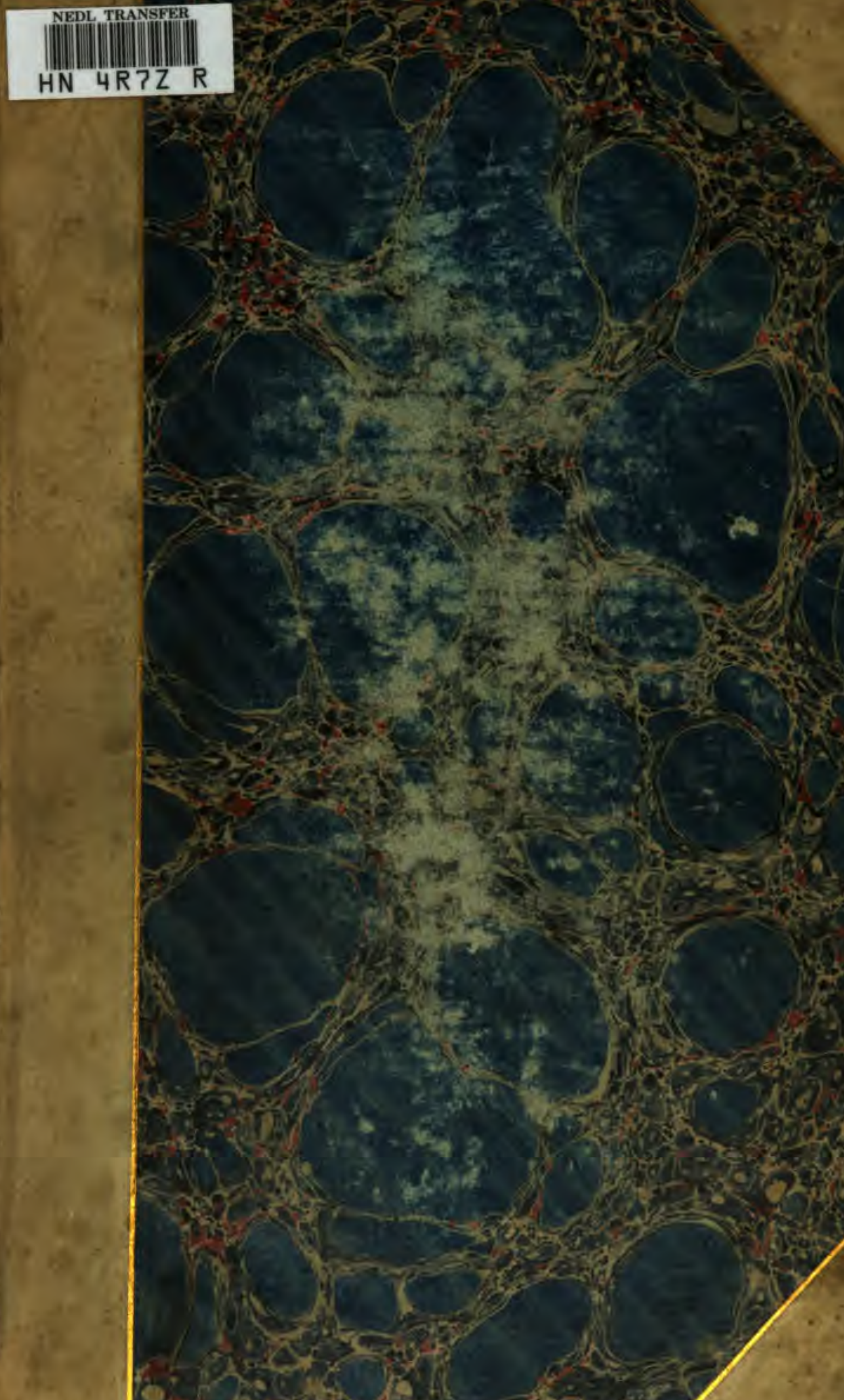
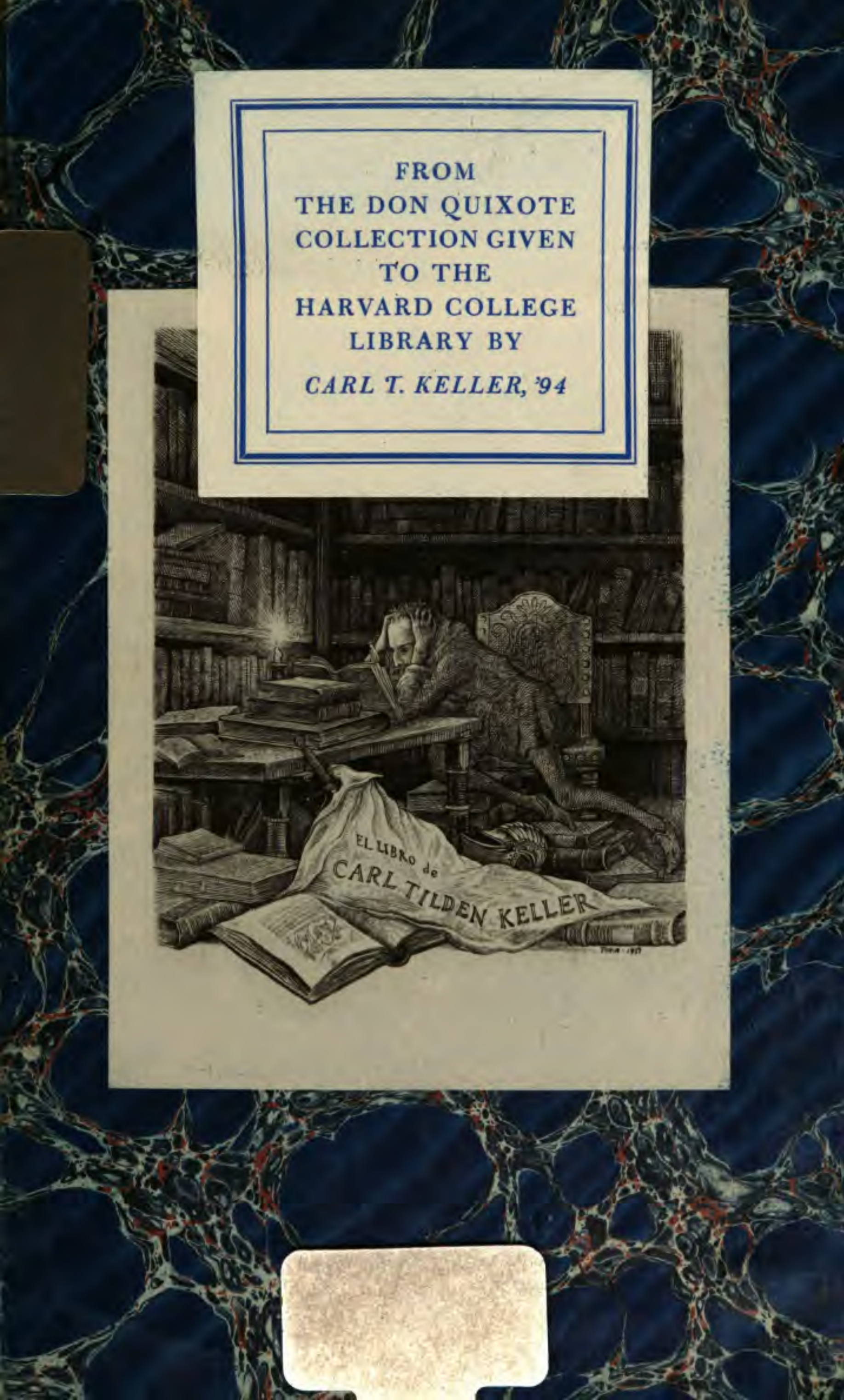
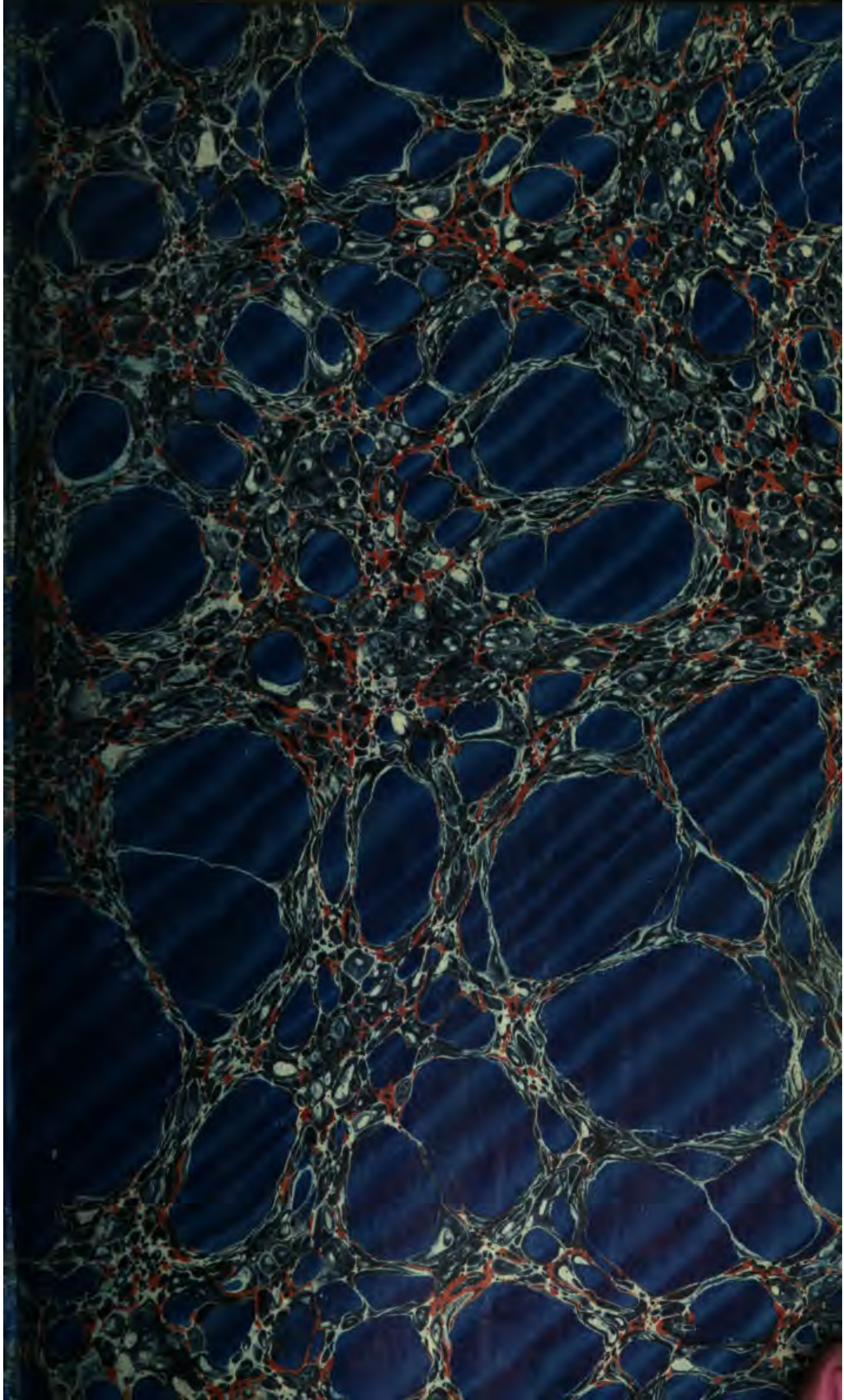





NEDL TRANSFER
HN 4R7Z R


FROM
THE DON QUIXOTE
COLLECTION GIVEN
TO THE
HARVARD COLLEGE
LIBRARY BY
CARL T. KELLER, '94
EL LIBRO de
CARL TILDEN KELLER



HISTOIRE

DE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL

PAR FILLEAU DE SAINT-MARTIN;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE CERVANTES,

Par M. Pr Mérimée.

TOME PREMIER.



PARIS,

IMPRIMERIE D'AUGUSTE BARTHELEMY,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 10.

1827.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE CERVANTES.

Il y avait long-temps que Cervantes était mort pauvre et délaissé, quand ses compatriotes, s'étant aperçus un peu tard qu'ils venaient de perdre un homme de génie, recherchèrent avec soin le peu de détails qui restaient sur sa trop courte carrière. Quatre villes, Madrid, Lucena, Séville, Esquivias, se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître; et cette question, qui produisit des volumes, resterait encore indécise, sans un registre baptistaire trouvé par hasard, et depuis inutilement contesté par quelques érudits.

Miguel de Cervantes Saavedra, suivant l'opinion généralement reçue aujourd'hui, naquit à Alcala de Henares, ville de la Nouvelle-Castille, le 8 octobre 1547. Ses parens, Rodrigo Cervantes et dona Léonor de Cortinas, étaient pauvres et précisément assez nobles pour que leur fils pût écrire après son nom, *hidalgo,* titre d'ailleurs sans conséquence en Espagne. De bonne heure, ils le destinèrent à l'église ou au barreau, car ils le firent étudier dans un collége, genre d'éducation que l'on regardait alors comme superflu pour toute autre profession. Il fit ses hu-

manités à Madrid, et dès-lors, se développa son goût, ou plutôt sa passion pour la poésie. Au collége, il avait de la réputation comme poète : des vers détestables, de sa façon, composés sur la mort d'Isabelle de Valois, furent imprimés dans la relation des obsèques de cette princesse, que publia son régent, maître Juan Lopez. Mais l'accueil que reçurent ses premiers essais, ne dut pas l'encourager à continuer. Un poème pastoral, intitulé *Filena,* qu'il fit à vingt ans, et que l'on a perdu, n'eut aucun succès, de même que de nombreux recueils de sonnets et de romances. Il avait une facilité extraordinaire, même dans son pays, où les tragiques comptent leurs ouvrages par centaines ; mais les lois de la versification et le mauvais goût qu'il avait puisés dans les écoles, entravaient encore son génie.

Dégoûté d'écrire, et sans moyens de poursuivre ses études, il passa en Italie en 1569, recommandé au cardinal Jules Aquaviva, qui lui donna une place de page, ou plutôt de valet-de-chambre, avec l'espérance de lui faire avoir un jour un petit bénéfice. Je ne sais quel abbé on aurait pu faire de Cervantes, mais cette perspective ne pouvait pas plaire long-temps à son caractère aventureux. Apprenant que le pape levait des troupes contre les Turcs, il quitta le service du cardinal, s'engagea comme soldat, et fit, sous les ordres de Marc-Antoine Colonna, la malheureuse campagne de Chypre. L'année suivante il fut embarqué sur la flotte des croisés, commandée par don Juan d'Autriche, et assista à la glorieuse et inutile bataille de Lépante. Blessé dès le commencement du combat, il n'a-

bandonna son poste qu'après la fuite des infidèles ; un coup d'arquebuse, et surtout de mauvais chirurgiens, lui firent perdre l'usage de la main gauche. Si la balle l'eût frappé à la main droite, nous n'aurions peut-être pas eu de *Don Quichotte*. Bien que estropié, il resta au service, mais il ne paraît pas qu'il reçut aucune récompense de sa bravoure.

En 1575, Cervantes retournait de Naples en Espagne, lorsque la galère qu'il montait fut prise presque en vue de Majorque, et conduite à Alger, par un corsaire nommé Arnaute Mami. Cet homme, fameux à cette époque par son audace et plus encore par sa cruauté, fit subir les plus mauvais traitemens à son nouvel esclave, dont il n'avait pas de rançon à attendre, et que son infirmité lui rendait moins utile que les autres.

Du moment qu'il fut tombé entre les mains du pirate, Cervantes avait tendu son génie vers un but unique, les moyens de recouvrer sa liberté. Comme il avait bientôt acquis sur ses compagnons d'infortune cet ascendant que donne un esprit supérieur, il était l'âme et le chef de tous les complots d'évasion. Après quelques tentatives infructueuses, qui n'avaient servi qu'à redoubler la vigilance de ses gardiens, Cervantes s'arrêta au projet suivant.

Un esclave d'Arnaute Mami avait découvert, dans un jardin sur le bord de la mer, une citerne abandonnée, inconnue aux Mores, et assez grande pour cacher plusieurs personnes. Si Cervantes et ses compagnons parvenaient à s'y réfugier sans être vus, ils pouvaient être en sûreté,

pourvu que la faim ne les forçât pas de sortir. Le plus difficile, c'était de se procurer un vaisseau ou même une barque pour passer en Espagne; mais pour cela, Cervantes comptait sur ceux de ses camarades qui espéraient être rachetés promptement. Chacun s'était engagé par serment à fréter un navire aussitôt après son retour dans sa patrie, et à revenir chercher ses compagnons réfugiés dans la citerne.

Le premier qui fut racheté était un majorquin nommé Viana. Il avait été marin, et connaissait bien la côte; ses camarades savaient qu'il ne manquait pas de résolution. On convint d'un signal, les sermens furent renouvelés, et Viana partit.

Outre la difficulté d'échapper au vigilant Mami, il fallait assez bien calculer le moment de l'évasion, pour le faire coïncider avec le retour présumé de Viana. Il y avait à craindre que celui-ci ne se fît attendre long-temps, et qu'il n'arrivât qu'après que leurs petites provisions seraient épuisées; enfin, sur terre ou sur mer, ils pouvaient être repris par leur maître, et un sort affreux les attendait; ils avaient vu couper les oreilles et trancher la tête à des esclaves pour des fautes légères. Cependant l'horreur de la cruelle servitude qu'ils enduraient, leur faisant mépriser tous ces dangers, les Espagnols trompèrent leurs surveillans, et se tapirent heureusement au fond de la citerne. Ils avaient emporté un peu de farine de millet, qu'ils avaient amassée d'avance en la ménageant sur leurs rations de plusieurs jours. L'esclave jardinier, qui avait découvert la citerne, et qui travaillait dans le voisinage, resta pour

servir d'espion, et un autre, surnommé *el Dorador*, se chargea d'augmenter leurs provisions avec ce qu'il pourrait dérober.

Plus d'une semaine se passa de la sorte; Cervantes, déclaré chef de la troupe et gardien des vivres, distribuait les rations, et se réservait toujours la plus faible.

Un jour ils virent paraître un petit bateau monté en apparence par des pêcheurs du pays. Il passa et repassa plusieurs fois devant le jardin, enfin il fit un signal, et les malheureux captifs ne doutèrent plus que Viana ne fût venu pour les délivrer. La côte était déserte et le vent favorable.

Mais leur pourvoyeur était absent, et ne devait revenir que dans quelques heures. Le plus grand nombre voulait partir sans l'attendre; mais Cervantes leur reprocha vivement cette ingratitude envers un homme qui, tous les jours, exposait sa vie pour eux; bref, il fit tant par ses prières, qu'il les décida à ne pas s'embarquer sans lui.

Ce débat avait duré quelque temps, et le majorquin ne recevant pas de réponse à son signal, hésitait à débarquer. Cependant il s'était rapproché de plus en plus du rivage, et il allait prendre terre, lorsque plusieurs Mores parurent à quelque distance du jardin. Surpris de voir un bateau pêcheur dans ce lieu, qui d'ordinaire n'était pas fréquenté, ils s'approchèrent pour le reconnaître. A leur vue, Viana effrayé, et se croyant poursuivi, gagna le large pour ne plus reparaître.

Quand son petit bateau disparut derrière l'horizon, on peut imaginer le désespoir de ces malheureux qui avaient

cru leur délivrance si prochaine. Tous accusaient Cervantes de leur avoir fait perdre une occasion qui ne se représenterait plus, de les avoir livrés sans ressource, à la vengeance d'un maître impitoyable. Cependant, comme il est facile de faire renaître l'espérance dans l'âme des infortunés, Cervantes parvint à ranimer leur courage en leur persuadant que Viana avait gagné le large pour échapper aux regards des Mores, mais qu'il reviendrait à la nuit, ce qui rendrait leur évasion plus sûre. La nuit vint, mais la mer était orageuse, leurs provisions étaient épuisées; depuis deux jours ils n'avaient mangé que des sauterelles et quelques racines. Tous, excepté Cervantes, regrettaient les chaînes d'Arnaute Mami.

Le lendemain matin, el Dorador reparaît, mais accompagné de Mami et de soldats armés; il les guide à la citerne, et livre ses compagnons au corsaire furieux. La veille, désespérant de revoir jamais sa patrie, il avait pris le turban, et pour donner une preuve de sa ferveur, il avait dénoncé les chrétiens ses camarades. Toute résistance était inutile: Cervantes n'hésita point à se sacrifier pour ses compagnons; il se nomma le chef de l'entreprise, déclara qu'il avait entraîné les autres à le suivre, et supplia Mami de ne faire tomber sa colère que sur lui seul. Il lui fit même un raisonnement digne du pirate auquel il s'adressait, c'est qu'il valait mieux, pour ses intérêts, que son esclave manchot pérît dans les supplices, que d'autres plus propres au travail.

Jusqu'alors Mami avait tout vu trembler devant lui. Il

avait du courage, et aimait à en trouver dans les autres. Ce soldat se dévouant généreusement à la mort pour sauver ses camarades, excita son admiration. Il renvoya les bourreaux, tendit la main à Cervantes, et lui dit que s'il voulait changer de religion il le ferait monter sur un de ses vaisseaux, persuadé qu'il saurait faire un bon usage de la main qui lui restait. Cette offre fut rejetée sans qu'il parût s'en offenser, car il dit, en regardant le nouveau rénégat, un proverbe commun chez les Mores : « D'un mauvais chré« tien, on ne fait jamais un bon musulman. » Depuis ce jour, il traita Cervantes avec quelque considération. Le travail qu'il lui imposa n'était point au-dessus de ses forces ; il écouta ses plaintes contre les surveillans subalternes, et souvent il lui rendit justice.

Le mauvais succès de cette première tentative ne fit point abandonner à Cervantes son projet favori ; et comme si son courage s'était accru avec son infortune, il ne borna plus ses espérances à faire évader quelques esclaves. Il conçut le plan d'une vaste conspiration, qui s'étendit dans tous les bagnes d'Alger. Elle ne tendait à rien moins qu'à profiter d'un jour de réjouissance qui suit le Ramadan, pour soulever les captifs, s'emparer des galères, de l'arsenal et de la ville. On a peu de détails sur ce complot, qui révèle l'audace de son auteur, seulement on sait qu'il manqua par la trahison de l'un des conjurés.

Azan aga, que les auteurs espagnols appellent roi d'Alger, fut effrayé en apprenant le danger qu'il venait de courir. Les bourreaux redoublèrent d'activité ; chaque maître s'em-

pressant de se débarrasser de ses esclaves les plus dangereux. Arnaute Mami, lui seul, n'infligea pas le plus léger châtiment à celui qui, de l'aveu de tous les conjurés, et par sa propre confession, avait tout dirigé. Il semblait avoir conçu un attachement singulier pour cet homme qu'il regardait cependant comme très-redoutable. C'est ainsi que l'on aime un cheval rétif quand on se sent la force de le réduire. Azan ayant demandé Cervantes, Mami, à l'étonnement de tout Alger, sollicita sa grâce et l'obtint : ensuite il le présenta à Azan, et consentit à le lui céder. Quand le prince barbare vit cet homme faible de corps et estropié, il ne put s'empêcher d'admirer qu'un projet si hardi vint d'un être si chétif en apparence. Cependant il le traita avec humanité, tout en redoublant de vigilance, au point qu'il l'empêchait de communiquer avec les autres esclaves. Il disait alors : « que tant qu'il tiendrait en son pouvoir le manchot Espa- « gnol, sa vie, ses états et ses galères n'auraient rien à « rédouter. »

La famille de Cervantes n'avait appris sa mésaventure que fort tard, et son extrême pauvreté l'avait empêchée quelque temps de réunir la somme nécessaire pour la rançon de son parent. Quand cette rançon fut arrivée à Alger, Azan aga demanda le double, et comme il allait partir pour Constantinople, ses esclaves étaient déjà embarqués. Heureusement, les religieux de la Trinité complétèrent la somme de quinze cents écus, demandés par le More. C'était beaucoup pour le temps, et surtout pour le rachat d'un simple soldat comme Cervantes. Son esclavage avait duré

cinq ans, et quand il revint en Espagne, il était dans sa trente-quatrième année. De ce moment sa vie est toute entière dans ses ouvrages.

Après avoir essayé de différentes professions, et se sentant de nouveau tourmenté par son ancienne passion pour la littérature, il se remit à écrire. On a lieu d'être étonné que Cervantes, quittant le climat brûlant de l'Afrique, et un rude esclavage, ait trouvé dans son imagination des idées assez tendres et langoureuses pour composer une pastorale; *Galatée*, fut le premier ouvrage qu'il publia à son retour d'Alger. Mais il était alors amoureux, et peu de temps après il épousa dona Catalina Salazar y Palacios, demoiselle d'une famille noble, mais aussi pauvre que celle de son mari. Les biographes n'ont point encore pu décider si c'est bien sa femme qu'il peignit sous les traits de Galatée, ce qui rend difficile la solution de ce point important, c'est que l'année même de son mariage, fut aussi celle de la naissance de sa fille naturelle.

La *Diane*, de Georges de Montemayor, avait mis les pastorales à la mode : ce genre, assurément très-faux, et selon moi très-ennuyeux, composait, avec les romans de chevalerie et les romances, presque toute la littérature espagnole. Déjà l'on avait fait plusieurs continuations de la *Diane*. Cervantes l'imita, mais ne put l'égaler. Nous verrons plus d'une fois ce grand homme, s'ignorant lui-même, chercher au hasard sa vocation, et long-temps ne pas la rencontrer. Sa prose, dans la *Galatée*, est encore plus laborieusement contournée que ses vers : les inversions y sont fréquentes, et

presque toujours faites mal à propos. Le dialogue est hérissé de pointes, de citations et de dissertations pédantesques. On croirait entendre des docteurs en théologie et non des bergers. Enfin l'action principale disparaît au milieu d'une foule d'épisodes mal liés entre eux, et encore plus mal rattachés au corps de l'ouvrage. C'était alors la mode de ne jamais finir un livre (1), et Cervantes en profita pour laisser son lecteur embarrassé à deviner la fin d'une douzaine d'aventures que lui-même, je crois, aurait eu de la peine à terminer. Malgré tous ces défauts, la *Galatée* eut du succès, et Cervantes commença à prendre rang parmi les beaux esprits espagnols. Les comédies qu'il donna ensuite accrurent sa réputation, mais sans le délivrer de ses embarras pécuniaires.

Le prologue de comédies qu'il publia long-temps après, en 1615, donne une idée du théâtre espagnol avant lui, et des perfectionnemens qu'il sut y introduire.

« Je ne puis m'empêcher, ami lecteur, de te demander « pardon si je sors ici de ma modestie accoutumée. L'autre « jour, je me trouvai à une petite réunion d'amis, où l'on « parla de théâtre et de ce qui s'y rapporte. Là-dessus, ils « trouvèrent tant de subtilités, et réglèrent tout si bien, par « points et virgules, qu'à mon avis ils en vinrent à la der- « nière perfection. On parla enfin de celui qui le premier, « en Espagne, tira la comédie de ses langes, pour la revêtir « d'habits de cérémonie, et lui donner de la pompe et de

(1) Voir Lazarillo de Tormes ; la garduna de Sevilla, etc.

« l'éclat. Moi, le plus vieux de la société, je dis alors, que « je me souvenais d'avoir vu jouer le grand *Lope de Rueda,* « homme remarquable pour son jeu et son esprit. Il était « natif de Séville, et de sa profession batteur d'or. Dans la « poésie pastorale, il était admirable, et dans ce genre, ni « alors, ni depuis, personne ne l'a pu surpasser. Bien que je « fusse très-jeune, et par conséquent assez mauvais juge de « la bonté de ses vers, cependant, par plusieurs qui me sont « restés dans la mémoire, je m'aperçois, maintenant que me « voilà parvenu à un âge mûr, que je n'ai point exagéré son « mérite : et si je ne craignais de sortir du but de ce pro- « logue, j'en citerais quelques-uns, qui prouveraient mon « dire. Du temps de ce célèbre Espagnol, tout l'appareil « d'un directeur de théâtre s'enfermait dans un sac à fro- « ment, et se réduisait à-peu-près à quatre vestes en peau « de mouton blanches, garnies de franges dorées, quatre « barbes postiches, avec les perruques, et quatre houlettes. « Les comédies n'étaient que des dialogues, et des espèces « d'églogues entre deux ou trois bergers et une bergère. « On les enjolivait et on les allongeait avec deux ou trois « intermèdes. La *Négresse*, quelquefois l'*Entremetteur*, ou « le *Niais*, ou le *Biscayen;* ces quatre rôles et quelques « autres, voilà ce que Lope rendait avec un talent et une « vérité que l'on ne peut imaginer. Dans ce temps il n'y « avait ni décorations, ni duels de Mores et de chrétiens : « point de figures qui sortissent, ou qui semblassent sortir « de terre, au moyen d'une trape sur la scène. Celle-ci « n'était formée que de quatre bancs mis en carré, avec

« cinq ou six planches par-dessus, ce qui élevait les acteurs « à un pied du sol. Encore moins voyait-on descendre du « ciel des nuées, avec des anges ou des esprits. Tout l'or- « nement du théâtre consistait dans une vieille mante que « l'on tirait de côté avec une ficelle, et cela tenait lieu de « coulisses et de foyer. Derrière étaient les musiciens qui « chantaient sans guitare quelque vieille romance. Lope « de Rueda mourut, et comme c'était un homme de mé- « rite et de réputation, on l'enterra dans la grande église « de Cordoue (où il mourut), entre les deux chœurs, à « côté de ce fou fameux, *Luis Lopez*. A Lope de Rueda « succéda Naharro, natif de Tolède, lequel fut célèbre pour « un rôle d'entremetteur poltron. Celui-là changea un peu « l'appareil des comédies, et il fallut remplacer le sac à « froment qui contenait les costumes, par des malles et « des coffres. Il tira les musiciens de derrière la mante où « ils chantaient, pour les placer en public dans le théâtre. « Il ôta la barbe aux farceurs, qui auparavant ne jouaient « pas sans barbe postiche, et fit paraître tous les acteurs le « menton rasé, à l'exception de ceux qui devaient repré- « senter les vieillards ou les autres caractères qui exigent « un déguisement du visage. On lui doit l'invention des « décorations, des nuées, des éclairs et des tonnerres, des « duels ou des batailles. Mais cependant il n'en vint pas à « ce point sublime où nous sommes parvenus aujourd'hui. « Il est une vérité que l'on ne pourra contredire (car c'est « ici qu'il faut faire taire ma modestie), on a vu repré- « senter sur les théâtres de Madrid, *les Mœurs d'Alger, la*

« *Destruction de Numance*, et *la Bataille Navale*, où j'osai ré-« duire à trois le nombre des journées qui auparavant « s'élevait à cinq. J'ai fait paraître, ou pour mieux dire, je « fus le premier qui personnifiai les idées et les pensers « cachés de l'âme, produisant sur la scène des êtres moraux, « avec l'applaudissement général des spectateurs. A cette « époque je composai vingt ou trente comédies, qui se « jouèrent toutes sans offrandes de concombres ou autres « projectiles. Elles achevèrent leur carrière sans sifflets, « sans cris ni tapage. Mais j'eus d'autres affaires en tête, je « laissai la plume et le théâtre. Là-dessus parut ce prodige « de naturel, le grand Lope de Vega, qui exalta la monar-« chie comique. Il étendit son empire et sa juridiction sur « tous les farceurs, et remplit le monde de comédies heu-« reusement choisies et bien dialoguées, et telle était sa fé-« condité qu'il a bien couvert de son écriture plus de dix « mille feuilles de papier. Toutes ses pièces (et c'est le plus « grand éloge que l'on en puisse faire) furent représentées « sous ses yeux, ou pour le moins, il ouït dire qu'elles « avaient été représentées. Si quelques-uns, voire même « beaucoup, ont voulu prendre leur part de sa gloire et de « ses travaux, tous ensemble ne pourraient produire la moi-« tié seulement de ce que lui seul a écrit. Toutefois (puis-« que Dieu n'accorde pas tout à tous), on doit faire cas des « travaux du docteur Ramon, qui furent les plus notables « après ceux du grand Lope. Estimons les plans artiste-« ment conçus du licencié Miguel Sanchez ; la noblesse du « docteur Mira de Mescua, l'honneur de notre pays ; l'es-

« prit et l'infatigable imagination du chanoine Tarraga; « la douceur et la grâce de Guillen de Castro; la finesse « d'Aguilar; le mouvement, la pompe et la magnificence « des comédies de Luis Velez de Guevara; et les comédies « qui ne sont encore qu'ébauchées par le génie subtil de « don Antonio de Galarza; enfin celles que nous promet- « tent *les Stratagèmes amoureux*, de Gaspar de Avila. Tels « sont les hommes qui aidèrent le grand Lope à soutenir « cette machine immense. »

De ces vingt ou trente comédies (1), que Cervantes donna à son retour en Espagne, il ne nous reste que *la Numance* et *les Mœurs d'Alger*. On croit que deux autres encore, *la Grande Turquiesse*, et *la Confuse*, ont été depuis imprimées sous les titres de *la Grande Sultane*, et du *Labyrinthe d'Amour*, avec celles dont on vient de lire le prologue.

La plupart de ces premières pièces ne furent pas immédiatement imprimées, et, d'ailleurs, les comédiens les abandonnèrent bientôt, pour celles de Lope de Vega, ce qui explique la perte de tant d'ouvrages; mais, du reste, je ne sais si nous devons les regretter.

Cervantes avait beaucoup vu le monde : son *Don Quichotte* prouve qu'il connaissait les hommes, et qu'il savait faire parler chacun de ses personnages suivant son caractère. Il est donc surprenant, qu'avec des qualités si rares,

(1) Je me sers du mot comédie dans le sens espagnol; il s'applique indifféremment à tout ouvrage dramatique.

il soit resté, dans ses comédies, si fort au-dessous de lui-même.

Parmi d'autres causes, une surtout a dû influer sur ses compositions en ce genre ; c'est l'obligation d'écrire en vers. Il est vrai que de son temps, il n'existait pas de comédies en prose (1), et que, très-faciles à faire, les vers espagnols avaient été généralement adoptés pour le drame. Mais quand on s'efforce, comme sur la scène espagnole, de reproduire les événemens de la vie *réelle*, de peindre les hommes *tels qu'ils sont*, et sans une certaine noblesse *convenue*, il ne faut pas que leur langage fasse un contraste perpétuel avec leurs actions. Or, en tous pays, les vers sont ennemis du naturel, surtout les vers espagnols, qui ont besoin de beaucoup de pompe, pour ne pas paraître plats. De là viennent tant de métaphores entortillées, de mauvais synonymes, d'inversions bizarres, exigées par la rime et la mesure.

Outre ces défauts, presque inévitables des comédies en vers, et qui rendent le dialogue impossible, l'usage en Espagne était de larder de pointes toutes les tirades, de faire de l'esprit sur tout, et dans toutes les situations. C'est véritablement alors que l'on exigeait d'un poète qu'il satisfît l'esprit et le cœur; et telle était l'exigeance de ce public, qu'il voulait pleurer et jouir en même temps d'un ca-

(1) Un des ennemis de Cervantes crut lui faire une critique bien sanglante en lui reprochant que ses Nouvelles étaient des comédies en prose.

lembourg. Ce style barbare, à la mode, s'appelait *culto*. Aujourd'hui on éprouve une véritable souffrance à lire de beaux morceaux défigurés par cet usage ridicule, mais tel était le goût du public pour qui l'on devait travailler dans le XVIe siècle et à la fin du XVIIe.

Ce goût, tout extraordinaire qu'il nous paraisse maintenant, nous pouvons encore le concevoir. Après tout, ce n'est qu'une envie de réunir deux plaisirs en un seul, celui que procure un drame, et celui que faisait éprouver un genre d'esprit, bon autrefois, mais qui est perdu pour nous. Or, à peu de chose près, n'en sommes-nous pas au même point, nous qui voulons, à toute force, des vers dans l'art dramatique? nous qui voulons réunir le plaisir d'un drame, à celui d'une tirade poétique? Nos monotones alexandrins, notre rime encore plus monotone, remplacent assez bien le style *culto* de Lope et de Caldéron. La passion veut toujours le mot propre, fût-il vulgaire, et la distinction impérieusement exigée chez nous entre les mots poétiques et ceux qui ne le sont point, ne produit-elle pas souvent des contre-sens aussi ridicules que les pointes dont nous venons de parler? En un mot, un dialogue en vers, ou en style *culto*, voilà deux conventions, toutes deux ennemies de la vérité; l'habitude que nous avons de l'une, peut seule nous aveugler sur son étrangeté.

Ces obstacles qui proviennent des vers ou du style *culto*, le génie les surmonte. Mais le langage ridicule, qui lui est commun avec tous les tragiques espagnols, n'est pas le seul défaut de Cervantes. On lui en reproche un autre qui

tenait à un système alors reçu généralement, et qu'il a poussé à l'extrême. Je veux parler des imbroglios et des coups de théâtre accumulés, qui ne laissent pas de place au développement des caractères. Sans chercher à profiter d'une situation intéressante, il passe rapidement à une autre indifférente, avant d'avoir achevé toute l'impression que peut produire la première. Cette multitude d'aventures semble, au premier coup d'œil, annoncer beaucoup d'imagination, mais on ne tarde pas à reconnaître un petit nombre de lieux communs, qui, déguisés bien ou mal, se reproduisent à l'infini, comme les figurans de l'Opéra. Avec une certaine quantité de motifs dramatiques, tirés des mœurs nationales, tels que les sérénades, les duels, les vengeances, les jalousies, les assassinats, les auteurs espagnols se sont fait une mine inépuisable, à la vérité, mais au fond de peu de valeur. C'est ce qui explique les dix-huit cents pièces de Lope de Vega. La violation des unités est la conséquence inévitable de ce système ; c'est un bien petit mal que je leur pardonnerais de bon cœur, s'ils savaient généralement en profiter. Mais agiter violemment ses personnages, pour que de ce grand mouvement il ne résulte rien de vrai, de beau ou de plaisant, c'est une faute qui n'a plus d'excuse. Sans doute il vaut mieux faire agir les acteurs, que de les faire parler par tirades, comme sur notre scène, mais que chacune de leurs actions explique leurs caractères, peigne leurs mœurs, et celles de leur temps ; autrement la multiplicité des aventures, devient, pour le spectateur, aussi fatigante que les tirades. Ra-

rement les Espagnols se sont attachés à peindre des caractères : en général, ils cherchent à frapper par la singularité des événemens, plutôt que par les passions qui les ont causés.

Tels sont les défauts de Cervantes : on voit qu'ils sont surtout ceux du temps où il vivait. Mais, toutefois, Lope de Vega et Caldéron ont prouvé qu'ils savaient réunir, quand ils le voulaient, une intrigue attachante, à des caractères fortement tracés (1).

Il est assez curieux d'observer que plusieurs poètes, fameux par leurs infractions aux unités, Lope (2) et Cervantes entre autres, les ont défendues de toute manière, excepté par leur exemple. Comme les rhéteurs anciens étaient alors encore bien plus respectés et lus qu'ils ne le sont maintenant, il est probable que Lope et Cervantes ont voulu ménager les érudits, tandis que, dans l'occasion, leur génie les emportait, et leur faisait oublier ces beaux préceptes. C'est en vain que l'on alléguera le mauvais goût du temps, et l'envie de plaire au public. Lope, et Cervantes, avant lui, ont fait leur public, et le premier surtout, entouré, à son début, d'une immense réputation, n'aurait-il pas fait adopter tous les genres auxquels il aurait employé son talent? Un dialogue amusant, dans le chap. XLVIII, de la première partie du *Don Quichotte*, fait connaître l'opinion que Cervantes prétendait avoir sur ce sujet, quand il voulait se donner l'air de savant. Mais, dans un passage d'une de

(1) Voir *Fuente Ovejuna, el Medico de su honra, el Alcalde de Zalamea, el Magico Prodigioso*, etc.

(2) Voir son *Art Poëtique*

ses comédies (postérieur à celui déjà cité), il se contredit lui-même, et défend cette liberté dont il usait amplement. Il fait parler la comédie qu'il personnifie : « Le Théâtre est « une carte de géographie, où il n'y a pas trois pouces « d'intervalle entre Rome, Valladolid et Gand. Qu'im- « porte au spectateur, si, sans quitter ces tréteaux, je le « mène d'Allemagne en Afrique? Sa pensée est aussi lé- « gère que moi, et partout où le porte mon vol, elle peut « m'accompagner, sans crainte de se perdre, sans risque « de se fatiguer. »

Comme auteur dramatique, Cervantes est resté dans un rang inférieur; cependant sa *Numance* pourrait être honorablement distinguée. L'héroïque dévouement des habitans de cette malheureuse ville, est aussi célèbre en Espagne que les aventures du Cid; mais peut-être ce sujet n'est-il pas autant que l'autre du ressort de la tragédie. L'intérêt s'attache à la cité de Numance, en quelque sorte, comme à un être moral; et ce n'est que par une multitude d'épisodes isolés que l'on peut jeter quelque variété sur ce drame, qui n'offre, en dernier résultat, qu'une seule situation. Mais si ce sujet semble se refuser à des développemens dramatiques, il ne laisse pas de prêter beaucoup à la poésie. C'est ce que Cervantes sentit, et ce qui lui fit chercher de nouvelles ressources. Vouloir concilier la poésie avec le drame, est une entreprise peut-être impossible; la supériorité doit rester à l'un des deux, si, toutefois, par une malheureuse combinaison, ces deux moyens de plaire ne se détruisent pas l'un l'autre.

B.

Dans la *Numance*, Cervantes ne chercha ses succès que par la poésie, et c'est, je crois, dans cette intention, qu'il introduisit sur la scène ces figures allégoriques, qui peuvent et doivent parler le *langage des dieux*, parce qu'elles sont d'un monde idéal. C'est, à mon avis, tirer une bonne conséquence d'un système mauvais en lui-même. Les chœurs des anciens tragiques, qui fournissent aussi au poète une occasion d'étaler ses richesses, me semblent mériter l'attention des auteurs de tragédies classiques, qui ne pourraient mieux faire que de les adopter. D'abord, ils imiteraient mieux les anciens, leurs modèles; ensuite, on trouverait leurs vers d'autant meilleurs que le dialogue ne leur imposerait pas une contrainte fâcheuse, dont il ressentirait lui-même les effets.

La comédie était nouvelle en Espagne, et les spectateurs n'avaient pas le goût fait en bien ou en mal. Telle ou telle innovation n'était pas repoussée seulement comme innovation, et l'idée du ridicule n'était pas encore assez puissante pour arrêter un auteur au milieu de ses tentatives. Les personnages allégoriques de Cervantes, eurent un plein succès devant le public de 1584. On admire encore dans la *Numance*, une peinture effrayante des maux qu'entraîne un siége, exprimée en vers énergiques, et souvent avec une élégante simplicité. Un des épisodes, dans lequel un enfant demande du pain à sa mère, est tout-à-fait comparable, pour le naturel joint au sublime, à la scène si touchante de Joas et d'Athalie.

Pour n'avoir plus à reparler de ses ouvrages dramati-

ques, passons rapidement aux comédies qu'il publia en 1615, et où l'on retrouve tous les défauts que nous avons déjà signalés. Elles sont au nombre de six, et n'offrent que des imbroglios assez faibles de conception, écrits en vers très-inférieurs à ceux de ses premières pièces. Souvent il met en scène des Musulmans, et ce qui doit étonner, c'est que Cervantes, qui avait été à portée de connaître leurs mœurs, les ait si mal reproduites sur le théâtre. Six intermèdes suivent les comédies. Ce sont des scènes vulgaires copiées d'après nature, et qui devaient être assez plaisantes à la représentation. Il faut dire, à la louange de notre auteur, que ses intermèdes sont beaucoup moins indécens que la plupart de ceux que l'on jouait à cette époque; mais cela ne prouve pas beaucoup en leur faveur.

Probablement Cervantes se serait exclusivement voué au théâtre, si Lope de Vega, dès son début, n'avait éclipsé sa réputation. Cervantes se jugea avec modestie; il comprit qu'il lui fallait céder la première place à son rival, et il était trop fier pour se contenter du second rang. Il renonça donc au théâtre, et se mit à chercher ailleurs des moyens de subsister. Son mariage n'avait fait que rendre sa pauvreté plus pénible, et la nécessité lui faisait une loi de mettre en œuvre toutes les ressources de son esprit. S'imaginant que désormais ce serait en vain qu'il chercherait dans la littérature un moyen de fortune, il eut recours au peu de jurisprudence qu'il avait appris aux universités. Un de ses protecteurs *éclairés* voulut bien lui donner la place de

son agent d'affaires (1), et le charger de quelques réclamations qu'il avait à exercer sur le village d'Argamasilla de Alba, dans la Manche. Cervantes voulant s'acquitter de son emploi en conscience, refusa de s'entendre avec l'alcade, pour arranger l'affaire à la satisfaction de tous deux.

Le magistrat irrité, le fit mettre en prison, je ne sais sous quel prétexte, et comme il trouva moyen d'appaiser son seigneur, le pauvre Cervantes fut oublié, perdit sa place, et demeura même assez long-temps au pouvoir de l'alcade. On dit, que c'est dans la prison de cette bourgade, qu'il écrivit les premières pages de son *Don Quichotte* (2), et que par rancune il en fit la patrie de son héros, sans pourtant vouloir la nommer. Au reste, il était assez familier avec cette espèce de gîte où ses dettes le conduisaient souvent, pour en avoir fait cette fois son cabinet de travail. Il avait déjà été emprisonné avec toute sa famille, pour une sérénade donnée dans sa rue, et terminée par des coups d'épée. On n'ignore pas qu'à cette époque les amans, par respect pour l'honneur de leurs dames, avaient coutume d'interdire, l'épée à la main, aux passans, l'entrée de la rue où se donnait la sérénade. Un curieux s'était approché un peu trop des musiciens, malgré le cri terrible de *atras!* en arrière! il fut tué sur la place. Il n'y avait rien que de très-ordinaire dans l'aventure; mais comme Cervantes était mal avec une dévote sa voisine, elle eut le crédit de le faire

(1) C'est ainsi que lord ***, fit avoir une place de douanier à Robert Burns.

(2) Voir le prologue de la première partie.

mettre en prison, d'où cependant ses amis le tirèrent bientôt.

Un intervalle de onze années s'écoula depuis sa dernière comédie jusqu'à la publication de son *Don Quichotte*, et il ne paraît pas que ce temps ait été consacré à d'autres travaux littéraires (1). Les soins qu'il se donnait pour pour-

(1) On a conservé cependant une épigramme à laquelle avait donné lieu certaine aventure ridicule arrivée à Séville, où il demeurait en 1598. Philippe II venait de mourir, et chaque ville s'efforçait à l'envi de se surpasser en magnificence, par les honneurs funèbres qu'on lui rendait. Séville lui avait élevé un catafalque magnifique dans la cathédrale, où toutes les autorités se rendirent pour assister au service funèbre. Il faut savoir que parmi tous les Espagnols, les Andaloux sont renommés pour leur susceptibilité et leurs fanfaronades. Au milieu de la cérémonie, les membres du chapitre de l'inquisition s'aperçurent que le *régent de l'Andalousie* (titre qui répond à celui de préfet) avait son fauteuil couvert d'un drap noir, tandis que les leurs n'avaient pas cet ornement. Interrompant le service, ils sommèrent le régent d'ôter son drap noir, ou bien de leur en faire donner de semblables, et à son refus, ils fulminèrent l'excommunication dans l'église même, et pendant l'office divin. Le régent résista, en appela au roi, dont la décision se fit attendre six semaines. Pendant tout ce temps, le catafalque resta dans l'église, au grand déplaisir de ceux qui avaient prêté des étoffes et des meubles précieux pour le décorer. — Comme cette épigramme est assez rare, nous insérons ici l'original, regrettant de n'en pouvoir donner qu'une traduction très-imparfaite, car presque tout le mérite de ce petit morceau, consiste dans l'imitation du style et du langage andaloux.

AL TUMULO DEL REY EN SEVILLA.

Voto à Dios, que me espanta esta grandeza!
Y que diera un doblon por describilla;
Porque, à quien no suspende y maravilla
Esta maquina insigne, esta braveza?

voir à l'entretien de sa famille, l'absorbaient entièrement. Seulement on sait qu'il habita tour-à-tour plusieurs villes d'Espagne, toujours pauvre et toujours luttant avec courage contre l'adversité.

Le nom de Cervantes était presque oublié, lorqu'il fit

Por Jesu Christo vivo! cada pieça
Vale mas que un millon, y que es mancilla
Que este no dure un siglo. O gran Sevilla,
Roma triumphante en animo y riqueza!

Apostarè que el anima del muerto,
Por gozar deste sitio, hoy ha dexado
El cielo de que goza eternamente.

Esto oyò un valenton, y dixò: Es cierto,
Lo que dize voace, seor soldado,
Y quien dixere lo contrario, miente.

Y luego en continente,
Calò el chapeo, requiriò la espada,
Mirò al soslayo, y no hubo nada.

SUR LE TOMBEAU DU ROI A SÉVILLE.

« Parbleu! tant de grandeur me surprend, et je donnerais bien un doublon pour pouvoir la décrire; car, y a-t-il un homme qui ne s'émerveille et ne s'étonne à la vue de cette machine immense, de toute cette braverie?

« Par Jésus-Christ, chaque morceau vaut plus d'un million, et c'est bien dommage que cela ne dure pas un siècle. O grande Séville, tu surpasses Rome en courage et en grandeur!

« Je parie que l'âme du défunt, voulant jouir de ce gîte, a quitté aujourd'hui le ciel, dont elle jouit éternellement.

« Certain brave entendit ces paroles, et dit: Seigneur soldat, ce que vous dites est vrai, et qui dira le contraire, ment.

« Alors il enfonça son chapeau, tâta son épée, regarda de travers; et ce fut tout ».

paraître, en 1605, la première partie du *Don Quichotte*. L'usage voulait que tout ouvrage fût dédié à un grand, qui en acceptant la dédicace, s'engageait en quelque sorte à faire à l'auteur un succès dans le monde. Le duc de Béjar avait été supplié de prendre *Don Quichotte* sous sa protection ; mais il refusa, craignant d'exposer son nom en tête d'un livre de chevalerie, qu'il supposait semblable à ceux qui alors, et depuis long-temps, inondaient l'Espagne. Cervantes lui demanda pour toute faveur de vouloir bien entendre la lecture d'un seul chapitre ; ce qui lui fut accordé d'assez mauvaise grâce ; mais le succès le plus éclatant justifia son attente, le duc enchanté accepta la dédicace, et combla l'auteur d'éloges.

A cette lecture avait assisté un ecclésiastique qui dirigeait la maison du duc. C'était un homme chagrin et bourru, à qui ces éloges déplurent, comme s'ils étaient donnés à ses dépens. Sans prendre la peine de faire une critique raisonnée de l'ouvrage, il accabla l'auteur d'injures grossières, et le duc de reproches pour l'accueil qu'il lui faisait. Cervantes répondit avec sa modération ordinaire ; mais on dit qu'il profita de cette scène, pour peindre au naturel la colère de ce moine dans les chapitres XXXI et XXXII de la seconde partie du *Don Quichotte*. Cependant il paraît que l'ecclésiastique l'emporta, car Cervantes, le plus reconnaissant de tous les hommes, ne dit plus un seul mot du duc de Béjar, dans les ouvrages qu'il publia par la suite, ce qui ferait croire qu'il n'eut pas à se louer de sa générosité.

L'obscurité dans laquelle il vivait, nuisit d'abord au

succès de son livre. On se moquait du titre, et personne n'en voulait lire davantage. Pour sortir de l'oubli, il s'avisa d'un expédient assez extraordinaire. Il fit un petit pamphlet de quelques pages qu'il intitula *el Buscapie*, l'énigme, dans lequel tout en faisant l'éloge du nouveau roman, il insinuait avec adresse qu'on y trouverait des allusions piquantes à certains grands personnages; mais il se garda bien de donner une clé. La curiosité une fois excitée de cette manière, *Don Quichotte* fut lu avec avidité, chacun voulant à toute force trouver le mot de l'énigme, lequel pourtant est encore à deviner.

C'est à ce petit ouvrage, aujourd'hui prodigieusement rare, que *Don Quichotte* dut sa réputation. Le succès de la première partie fut tel, que trente mille exemplaires disparurent en moins de deux ans, et que du vivant même de l'auteur, elle fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe.

Il serait bien inutile, à la tête d'une nouvelle édition de *Don Quichotte*, de faire l'éloge de cette composition extraordinaire, que tout le monde a lue, et que tout le monde aime à relire. Malgré le mérite prodigieux du style de l'original, toutes les traductions en sont goutées, et l'ont été dans tous les temps. Peut-être que les lecteurs, accoutumés à la légèreté de quelques-uns de nos auteurs du dix-neuvième siècle, ne trouveront pas son style assez vif et assez rapide; mais il faut faire attention à la différence du génie des deux langues et des deux nations. La langue espagnole, qui a peu changé depuis Cervantes, est si riche en mots

sonores, et en sons harmonieux, qu'elle semble, par cela même, inviter aux longues phrases. D'ailleurs le caractère posé des Castillans explique ces longues périodes qui se retrouvent même dans leurs conversations. Toutefois, Cervantes n'én a jamais fait abus; et sans aucune exception, il est le plus simple comme le plus élégant des prosateurs espagnols.

Les érudits ont relevé nombre d'anachronismes, et quelques erreurs historiques; mais on peut lui faire un reproche plus grave, c'est d'avoir, peut-être trop souvent, cherché une source de comique dans les souffrances de son héros. Les coups de bâton qu'il lui donne, sont d'abord au-dessus des forces de la nature humaine, et m'ont toujours paru avoir quelque chose d'attristant, car on aime don Quichotte, bien que l'on rie de ses extravagances. L'épée du Biscayen, qui lui coupe une oreille, et les bâtons ferrés des Yangois, passent la plaisanterie et vont au-delà du but. Comment rire d'un homme blessé et couvert de sang? Il est juste d'ajouter que ce défaut disparaît dans la seconde partie, qu'à plusieurs égards je serais tenté de préférer à la première. On a beaucoup critiqué le grand nombre d'épisodes, qui entravent, dit-on, la marche du roman: mais *Don Quichotte* est un livre qu'on ne lit pas en hâte pour arriver au dénouement; on l'ouvre au hasard, certain de tomber sur une page amusante. Enfin les plus longs de ces épisodes, l'histoire du captif et la nouvelle du curieux-extravagant, sont tellement intéressans en eux-

mêmes, que personne, après les avoir lus, ne voudrait les retrancher du corps de l'ouvrage.

Si tous les commentateurs s'accordent sur les louanges qu'ils donnent à une production si originale, ils sont loin d'être du même avis sur l'idée présumée qui détermina Cervantes à choisir le caractère de Don Quichotte plutôt que tel ou tel autre. Le temps de la chevalerie errante est loin de nous, et les mœurs sont bien changées depuis le dix-septième siècle; pourtant ce chevalier errant, cet être fantastique, nous plaît, nous amuse encore aujourd'hui. Bien plus, on l'a vu, on a vécu avec lui, on reconnaît son portrait. Sa réputation est à peine égalée par celle d'Achille: tous deux sont connus même par ceux qui n'ont jamais ouï nommer Homère ou Cervantes. Or, se dit-on, cette conception qui est de tous les temps, qui frappe tous les peuples, doit renfermer en soi quelque chose de presque mystérieux, qu'il faut deviner pour expliquer son étonnant succès. L'auteur avait un but, car on ne se met pas à écrire un roman sans but. Ainsi raisonnent ses biographes, ne s'apercevant pas qu'ils veulent deviner une énigme indéchiffrable, le génie d'un grand homme.

Sans prendre parti au milieu de toutes les explications, je me contenterai de les exposer ici avec les preuves telles quelles, que leurs auteurs ont données à l'appui.

Les uns y voient une peinture burlesque du règne de Charles V, et font du *Don Quichotte*, une satyre du même genre que le roman de *Gargantua*. Entre autres passages

qui établissent ce rapport, ils citent le combat de Don Quichotte contre les lions. C'est suivant eux une allusion évidente à la descente de Charles V sur les côtes de Barbarie. On voit, qu'avec de tels argumens, il ne serait pas difficile de trouver dans Don Quichotte le portrait de tous les rois passés et à venir.

D'autres ont pensé que Cervantes n'avait pas osé se jouer à la mémoire d'un aussi grand monarque, et qu'il avait seulement en vue de jeter du ridicule sur le duc de Lerma, et les actes de son ministère. Ils s'appuyent surtout sur une ressemblance qu'ils disent frappante, entre les traits que Cervantes donne à son héros, et ceux du ministre de Philippe III. Maintenant, il est assez difficile de contredire une assertion semblable : cependant ceux qui ont cru devoir combattre sérieusement cette supposition, font remarquer que Cervantes reçut une pension du comte de Lemos, ami connu du duc de Lerma, et qu'il n'aurait pas osé dédier à ce seigneur un ouvrage décidément dirigé contre son ami. Enfin, ils rappellent que le duc de Lerma était, de son naturel, assez clairvoyant, et ennemi des critiques; et qu'il aurait, sans doute, envoyé l'auteur de la satire travailler à sa seconde partie, dans quelque presidio éloigné. Les deux opinions que je viens de rapporter ont encore des partisans en Espagne.

Un de nos écrivains modernes les plus distingués, a prétendu que l'invention fondamentale de *Don Quichotte*, c'était le contraste entre l'esprit poétique et celui de la prose, que Cervantes, enthousiaste de la vertu, et mal

reçu de son siècle, s'était peint luttant seul contre la société, et qu'il avait montré le plus vertueux et le seul sage parmi les hommes, passant pour fou au milieu de la société vicieuse et insensée. L'explication est ingénieuse, mais l'esprit qu'elle suppose n'est pas celui de Cervantes. Si son intention avait été de faire une satire aussi amère contre l'humanité, on conviendra qu'il a rempli assez mal son but, en faisant de cette invective contre l'espèce humaine, un des livres les plus gais et les plus amusans. Comparons nos impressions après avoir lu *Candide* et *Don Quichotte*. N'avons-nous pas trouvé dans le premier, cette tristesse et ce mépris des hommes, qu'inspire l'examen de leurs vices? Et dans l'autre, n'est-on pas frappé de cette bonne humeur constante, d'un homme content de vivre avec la société telle qu'elle est. En outre, est-ce le procédé du génie de passer d'une idée aussi abstraite, à un caractère aussi particulier, aussi original que celui de Don Quichotte? De semblables abstractions n'étaient point encore de mode, et ce n'est pas dans les auteurs espagnols qu'il faut les chercher.

L'opinion la plus généralement reçue, est que l'intention de notre auteur a été de dégoûter des livres de chevalerie, alors extrêmement répandus en Espagne. C'est ce me semble la plus raisonnable. Elle est confirmée par le prologue et par bien des passages de la première partie; enfin, elle a été adoptée par Padre Isla, auquel un motif semblable a dicté son *Fray Gerundio Campazas*. Quant à l'invention du personnage de Don Quichotte en lui-même,

qui peut espérer d'en retrouver la trace, maintenant que toutes les traditions sur son auteur sont effacées? Quelque plaisanterie du moment, quelque anecdote perdue, lui a peut-être fourni l'idée de son héros, comme celle de Falstaff pour Shakespear? Serait-il si difficile de trouver dans Falstaff une idée philosophique, si l'on voulait absolument en trouver une?

Il est d'autant plus probable que Cervantes voulut détruire les livres de chevalerie, que de son temps ces livres s'étaient multipliés d'une manière vraiment effrayante. Les preux d'Arthur et de Charlemagne, avaient été, pour le moyen âge, ce qu'étaient pour l'antiquité classique ses demi-dieux et ses héros (1). Mais plusieurs causes contribuèrent à prolonger et à enraciner en Espagne, le goût de ces histoires merveilleuses. Le partage de la péninsule en petites principautés, et surtout cette guerre nationale et religieuse qui durait encore quand le reste de l'Europe avait oublié les idées des croisades, devaient donner lieu à une foule de traditions bientôt dénaturées par l'ignorance, la haine ou le fanatisme. Depuis la mort du roi Rodrigue, jusqu'à la guerre des Morisques, les deux

(1) Les héros les plus anciens avaient été, pour ainsi dire, communs à tous les peuples de l'Europe. Aussi, est-il difficile de découvrir l'origine des chroniques fabuleuses sur Roland, Renaud, Galaor, et tant d'autres. Les Espagnols ont disputé aux Français l'honneur d'avoir composé la première histoire d'Amadis, laquelle a été le type de tous les romans de chevalerie, comme l'Iliade a été le type de tous les poèmes épiques.

peuples rivaux s'étaient disputés chaque pouce de terre des Pyrénées au détroit de Gibraltar. Il n'existait pas une ville qui ne conservât la mémoire d'un siége, d'un assaut, d'un pillage. Les mères chantaient à leurs enfans les exploits des héros de leur nation, et les cruautés des chefs ennemis. Ces romances, pendant long-temps, furent toute l'histoire d'Espagne.

La galanterie des Mores, leur culte pour les dames, varièrent, et adoucirent ces récits perpétuels de duels et de massacres; et à mesure que la dévotion devint un trait distinctif du caractère espagnol, ils s'enrichirent de miracles et de dissertations théologiques. Voilà donc les traits principaux des romans de chevalerie : guerre, galanterie, dévotion ; les deux derniers deviennent souvent libertinage et superstition (1).

Au temps de Cervantes, une espèce de croisade contre les infidèles avait donné un redoublement de verve aux romanciers. Reproduisant tous les lieux communs du merveilleux, ils renchérirent encore sur le style héroïque ou *culto*, dont nous avons parlé, et ce fut véritablement alors que le mal vint à son comble. Si le but de Cervantes fut de de détruire les romans de chevalerie, jamais auteur n'eut un plus grand succès. Bons ou mauvais, les romans de chevalerie disparurent des bibliothèques, et la plupart de ceux

(1) Besadme tres veces en la boca, en honor de la Santissima-Trinidad.

TIRANTE-EL-BLANCO.

qui sont cités dans *Don Quichotte*, sont devenus tellement rares, qu'il serait presque impossible de se les procurer en Espagne.

Mais le plus grand mal de ces livres n'était pas dans les récits merveilleux de combats et d'enchantemens. C'était la langue qui avait le plus souffert sous leur règne. L'introduction du style *culto*, du *tendre*, et de ce ton de rodomontades que l'on remarque avec peine dans presque tous les livres espagnols, tout cela vient des romans de chevalerie. Voilà ce qui resta malgré Cervantes, voilà ce que lui-même ne sut pas toujours éviter.

Le succès éclatant de la première partie du *Don Quichotte*, tira Cervantes de l'obscurité où il vivait depuis l'apparition de Lope de Vega, et lui acquit des protecteurs utiles dans le comte de Lemos et dans le cardinal de Tolède qui lui firent une petite pension. Mais bien que son livre eut fait grand bruit à la cour, il ne reçut aucune récompense de Philippe III. Un mot de ce prince fait connaître cependant la haute opinion qu'il avait de cet ouvrage. Du balcon de son palais, il aperçut assis au bord du Manzanarès, un étudiant qui lisait tout seul, s'interrompant de temps en temps par de grands éclats de rire. « Cet homme est fou, s'écria le roi, ou bien il lit *Don Quichotte*. » Un page courut à l'étudiant, et trouva que c'était effectivement *Don Quichotte* qu'il lisait.

L'anecdote suivante prouve que les étrangers, et surtout les Français, n'étaient pas coupables de l'indifférence injurieuse de ses compatriotes. Une ambassade française

venait d'arriver à Madrid. Les gentilshommes de la légation, allant faire leur cour au cardinal de Tolède, après lui avoir peint en termes animés leur admiration pour le génie de Cervantes, lui demandèrent, comme une grande faveur, d'être présentés à cet homme célèbre. Rien n'était plus facile; le maître des pages du cardinal les y conduisit. En sortant, encore tout ravi de sa conversation, et surpris de voir pauvre et délaissé celui qu'il s'imaginait trouver dans l'opulence, un des Français s'écria : « Quelle honte « pour l'Espagne qu'un tel homme ne soit pas entretenu « richement par le trésor public! et qu'il soit réduit à « écrire pour vivre! — Dites plutôt, répondit son com- « pagnon, quel bonheur pour l'Espagne, qui doit à sa « pauvreté tant de chefs-d'œuvre! » L'ambassadeur lui fit offrir une pension assez forte; mais Cervantes la refusa avec politesse, ajoutant que les bienfaits de son protecteur, le comte de Lemos, suffisaient amplement aux besoins de sa famille.

Suivant l'usage, Cervantes avait changé son obscurité contre des ennemis. Toute la troupe de ces auteurs qui vivent de pillage, et tous les romanciers chevaleresques se déclarèrent contre lui. Un Arragonais, auteur de méchantes comédies, dont on ignore le vrai nom, et qui par conscience de son infamie, se cacha sous le pseudonyme de Fernandez Avellaneda, fut le plus acharné comme le plus grossier de ses adversaires. Sa haine, dit-on, avait été excitée par quelques observations de Cervantes sur ses comédies; il s'en vengea par des personnalités et des injures

dégoûtantes. D'abord il critiqua, avec toute l'âcreté d'un auteur jaloux, l'invention et l'exécution du *Don Quichotte*, et néanmoins il s'empara de l'idée et du personnage principal. S'imaginant sans doute qu'il lui suffisait de continuer un chef-d'œuvre pour l'égaler, il publia, en 1614, une suite du *Don Quichotte*, dans laquelle on retrouve tous les personnages, mais pas une étincelle du génie de Cervantes (1). La supériorité de ce dernier éclate surtout par la comparaison avec Avellaneda; cependant les injures que lui adresse son lâche ennemi, firent lire cette méprisable composition. Voici qui fera juger du sel des plaisanteries de l'Arragonais.

« Nous continuons cet ouvrage, dit-il, avec les maté-
« riaux que Cervantes a employés pour le commencer, et
« nous aidant de plusieurs relations fidèles qui sont tombées
« sous sa main. Je dis *main*, car il avoue lui-même qu'il
« n'en a qu'une; et nous dirons de lui que s'il est vieux d'an-
« nées, il est bien jeune de courage, et qu'il a plus de
« langue que de *mains*. Au reste, permis à lui de se plain-
« dre de mon ouvrage, puisqu'il lui fait perdre les bénéfices
« qu'il attendait de sa seconde partie. »

Dans une autre passage, Avellaneda cherche à s'appuyer du nom de Lope de Vega, critiqué, mais avec mesure, dans le chapitre LXVIII de la première partie. Il lui dénonce

(1) Il existe une traduction française de la continuation d'Avellaneda, mais elle est très-inexacte; le traducteur y a fait des coupures et de nombreuses additions.

Cervantes comme son ennemi, et s'efforce de l'associer à sa haine privée. Mais Lope rejeta cette odieuse alliance, et dans ses ouvrages, il se plaît à rendre à son rival de gloire toute la justice due à son talent et à son caractère.

Cervantes répondit dignement à ses lâches adversaires, par la seconde partie du *Don Quichotte* (1), au moins égale, sinon supérieure, à la première. Il combat ses ennemis en homme d'esprit et de bon ton (2); mais il est facile de voir que les injures de l'Arragonais lui avaient été sensibles, car il y revient à plusieurs reprises, et se donne trop souvent la peine de confondre un misérable qu'il aurait dû oublier.

En 1613, c'est-à-dire avant la publication de la seconde partie du *Don Quichotte,* il fit paraître un recueil de nouvelles. On y retrouve son talent pour raconter, son élégance de style ordinaire, souvent une fable intéressante, et des peintures de mœurs espagnoles admirablement tracées. Ces contes, qui seuls auraient pu suffire à sa réputation, seraient encore plus célèbres, si leur auteur n'avait point écrit son roman immortel. *Rinconnete et Cortadillo, la Conversation de deux Chiens,* et, dans un genre tout opposé, *le Jaloux de l'Estramadure,* attestent la flexibilité de son talent. Les douze nouvelles qui composent le recueil, prouvent combien les vers et le style tragique de convention ont enchaîné le génie de Cervantes; plusieurs d'entre elles sont

(1) En 1615.

(2) Voir le prologue de la IIe partie.

tellement dramatiques qu'elles ont été heureusement transportées sur le théâtre, avec peu de changemens, et presque sans qu'on eût besoin d'altérer les dialogues.

Nous avons déjà parlé des comédies qu'il fit imprimer en 1615. Un poème qui parut dans la même année, *le Voyage au Parnasse*, témoigne sa facilité et même son courage, car au milieu de tous ces travaux, il était tourmenté d'une hydropisie cruelle, et condamné par les médecins, il n'avait rien perdu de son enjouement ordinaire.

Il feint, dans ce petit ouvrage, qu'il visite la cour d'Apollon. De là il prend occasion de passer en revue et de juger tous les poètes de son temps. En général, il les loue ; néanmoins on s'aperçoit souvent que ses éloges sont ironiques; mais comme presque tous les auteurs cités dans ses vers, sont aujourd'hui entièrement ignorés, nous ne pouvons guère mieux sentir ses plaisanteries, que plusieurs satyres de Boileau sur Cotin et tant d'autres inconnus. A propos de Boileau, un assaut que les mauvais poètes livrent au Parnasse, a fait penser à quelques personnes que le satyrique français a pu y trouver l'idée de la bataille du lutrin. Mais ce que l'on remarque dans *le Voyage au Parnasse*, comme dans tous les ouvrages de Cervantes, c'est une peinture de son caractère aimable et ferme à-la-fois, c'est sa gaîté qui ne l'abandonne jamais dans le malheur. Dans un épisode, il fait assez plaisamment allusion à sa pauvreté. Introduit dans la cour plénière d'Apollon, il ne peut trouver un siége vide ; tous sont occupés par les poètes ses confrères. Cervantes en demande un et expose ses titres pour l'obtenir.

« Hé bien, dit le Dieu, plie ton manteau, et assieds-toi « dessus. — Mais, Sire, lui répondis-je, daignez faire atten- « tion que je n'ai pas de manteau. — Ton mérite, me dit « Apollon, sera ton manteau; et je restai debout. » Un joli dialogue en prose, à la manière de Lucien, est imprimé à la suite de ce petit poème dont les vers sont, sans aucun doute, les plus élégans qui soient sortis de la plume de notre auteur.

Cervantes s'était aperçu de bonne heure que sa maladie était sans remède. La mort lente et sans gloire qui termine de longues souffrances, le trouva tel qu'il était sur les vaisseaux de Colonna, ou dans le bagne d'Arnaute Mami. Écoutons-le parler lui-même de sa maladie, dans le prologue de *Persiles et Sigismunda*, roman publié par sa veuve, en 1617.

« Il advint, cher lecteur, que deux de mes amis et moi, « sortant d'Esquivias (lieu fameux à tant de titres, pour « ses grands hommes et ses vins), nous entendîmes der- « rière nous quelqu'un qui trottait de grande hâte, comme « s'il voulait nous atteindre, ce qu'il prouva bientôt en « nous criant de ne pas aller si vîte. Nous l'attendîmes ; et « voilà que survint, monté sur une bourrique, un étudiant « tout gris, car il était habillé de gris des pieds à la tête. « Il avait des guêtres, des souliers tout ronds, une longue « rapière et un rabat sale, attaché par deux bouts de fil. Il « est vrai qu'il s'en ressentait, car le rabat lui tombait de « côté à tout moment, et il se donnait beaucoup de mal à « le rajuster. Arrivé auprès de nous, il s'écria : Si j'en juge

« au train dont elles trottent, vos seigneuries s'en vont, ni « plus, ni moins, prendre possession de quelque place ou « de quelque prébende à la cour, où sont maintenant son « Éminence de Tolède et Sa Majesté. En vérité, je ne croyais « pas que ma bête eût sa pareille pour voyager. Sur quoi, « répondit un de mes amis : la faute en est au roussin du « seigneur Miguel Cervantes, qui allonge le pas. A peine « l'étudiant eut-il entendu mon nom, qu'il sauta brusque- « ment à bas de sa monture, jetant d'un côté son coussi- « net, de l'autre son porte-manteau, car il voyageait avec « tout cet appareil. Puis il m'accrocha, et me saisissant le « bras gauche, il s'écria : Oui, oui, le voilà bien ce glo- « rieux manchot, ce fameux tout, cet écrivain si gai, ce « consolateur des muses! Moi, qui, en si peu de mots, » m'entendais louer si galamment, je crus qu'il y aurait peu « de courtoisie à ne pas lui répondre sur le même ton. Le « prenant donc par le cou, pour l'embrasser, j'achevai d'ar- « racher son rabat, et je lui dis : Vous êtes dans l'erreur, « monsieur, comme beaucoup d'autres honnêtes gens. Je « suis bien Cervantes, mais non le consolateur des muses, « et je ne mérite aucun des noms aimables que votre sei- « gneurie veut bien me donner. Tâchez de rattraper votre « bête, et cheminons en causant pendant le peu de chemin « qui nous reste à faire. On vint à parler de ma maladie, « et le bon étudiant me désespéra en me disant : C'est une « hydropisie, et toute l'eau de la mer océane ne la guéri- « rait pas, quand même vous la boiriez goutte à goutte. « Ah! seigneur Cervantes, que votre seigneurie se règle

« sur le boire, sans oublier le manger, et elle se guérira « sans autre remède. Oui, répondis-je, on m'a déjà « dit cela bien des fois ; mais je ne puis renoncer à boire « quand l'envie m'en prend ; et il me semble que je ne sois « né pour faire autre chose de ma vie. Je m'en vais tout dou- « cement, mon pouls me le dit : s'il faut l'en croire, c'est « dimanche que je quitterai ce monde. Vous êtes venu bien « mal à propos pour faire ma connaissance, car il ne me « reste guère de temps pour vous remercier de l'intérêt « que vous me portez. Nous en étions là quand nous arri- « vâmes au pont de Tolède ; Je le passai, et lui entra par « celui de Ségovie. Je l'embrassai, il m'offrit ses services, « puis il piqua son âne, et continua son voyage, chevauchant « d'un air fier, et me laissant fort triste, et peu disposé « à profiter de l'occasion qu'il m'avait donnée d'écrire des « plaisanteries. Adieu, mes joyeux amis ; je me meurs, et « je désire vous voir bientôt tous contens dans l'autre vie. »

Cervantes n'avait que trop bien jugé son mal. L'hydropisie fit des progrès effrayans; mais la faiblesse de son corps faisait d'autant plus paraître la force de son âme. Le 18 avril 1616, il reçut les sacremens. Le lendemain, il dicta la dédicace de *Persiles et Sigismunda*, au comte de Lemos, alors en Italie. La voici :

A DON PEDRO FERNANDÈS DE CASTRO, COMTE DE LEMOS.

« Cette ancienne romance, qui fut célèbre dans son « temps, et qui commence par : *Le pied dans l'étrier*, me « revient à la mémoire, hélas! trop naturellement, en écri-

« vant cette lettre ; car je puis la commencer à peu près « dans les même termes.

« *Le pied dans l'étrier, en agonie mortelle, Seigneur, je « t'écris ce billet.*

« Hier ils m'ont donné l'Extrême-Onction, et aujour- « d'hui je vous écris. Le temps est court : l'agonie s'accroît : « l'espérance diminue, et avec tout cela je vis, parce que je « veux vivre assez de temps pour baiser les pieds de V. E. (1), « et peut-être que la joie de la revoir en bonne santé, de « retour en Espagne, me rendrait la vie. Mais s'il est décrété « que je doive mourir, la volonté du ciel s'accomplisse : « que du moins V. E. connaisse mes vœux ; qu'elle sache « qu'elle perd en moi un serviteur dévoué, qui aurait voulu « lui prouver son attachement, même au-delà de la mort. « Cependant comme en prophétie, je me réjouis de l'arrivée « de V. E., je vois le peuple saluant votre retour avec joie ; « je vois accomplies les espérances que m'avait fait conce- « voir la rénommée de vos bontés. J'ai encore sur la cons- « cience quelques fragmens des *Semaines du Jardin*, et du « *Grand Bernard.* Si par aventure ou plutôt par miracle, le « ciel me donne la vie, V. E. verra ces ouvrages, avec la « fin de la *Galatée*, pour laquelle je sais que V. E. s'inté- « resse.

« Sur quoi je prie Dieu de conserver V. E., ainsi qu'il « le peut. »

» Madrid, 19 avril 1616.

(1) Terme de politesse assez ordinaire.

Quatre jours après cette lettre, le 23 avril, Cervantes mourut âgé de soixante-sept ans. Il conserva sa connaissance jusqu'au dernier moment. Ses obsèques se firent sans pompe, et il fut enterré, suivant son intention, dans le couvent des religieuses de la Trinité. Son tombeau est confondu avec les autres, et jusqu'à présent on n'a fait aucune recherche pour montrer à ses compatriotes et aux étrangers le lieu où gît ce grand homme.

Sa veuve publia l'année suivante *les Travaux de Persiles et Sigismunda;* c'est le seul des ouvrages cités dans sa préface qui ait été imprimé; les autres ont été perdus. Il s'était proposé d'imiter *Théagène et Chariclée* d'Héliodore. Dire qu'il a souvent surpassé son modèle, est le seul éloge que l'on puisse faire de ce roman, que, par un étrange aveuglement, il estimait lui-même beaucoup plus que son *Don Quichotte.* Des évènemens improbables, des épisodes entassés sans goût et sans mesure, fatiguent le lecteur qui, dans quatre gros volumes, ne trouve à relire que l'histoire de Ruperta. Etait-ce à des imitations d'Héliodore que Cervantes devait abaisser son génie ?

PROLOGUE

DE CERVANTES.

LECTEUR oisif, ai-je besoin de te jurer que je voudrais que cet ouvrage fût le plus beau, le plus parfait, le plus agréable des livres? Malheureusement tu sais bien qu'à l'œuvre on reconnaît l'ouvrier. Que pourrait produire un esprit aussi peu cultivé que le mien, sinon un sujet bizarre, extravagant, sans suite, rempli d'imaginations qui ne sont jamais venues à personne? D'ailleurs, je travaille en prison (1), et le lieu n'inspire pas. Le spectacle des beautés champêtres, la sérénité des cieux, le murmure des ruisseaux, la tranquillité de l'âme, suffisent pour rendre fécondes les muses les plus stériles. Heureux ceux qui en jouissent!

Trop souvent l'amour paternel fascine tellement les yeux d'un père, qu'il regarde comme

(1) Cervantes commença son *Don Quichotte* en prison.

des grâces les défauts de son enfant. Don Quichotte n'est pas le mien, il n'est que mon fils adoptif : ainsi, mon cher lecteur, je ne viens point, suivant l'usage, solliciter à genoux ton indulgence. Libre de ton opinion, souverain maître de ton avis, tu peux me juger à ton gré. Le bien ou le mal que tu diras de moi, ne te vaudra ni châtiment ni récompense.

J'aurais seulement désiré pouvoir t'épargner le prologue, l'avant-propos, l'introduction, tout ce bavardage inutile, dont aucun auteur ne fait grâce. Ma paresse y trouvait son compte; car je t'avoue que cette préface me coûte plus que tout l'ouvrage. Je ne savais par où commencer; je ne trouvais rien à dire; mon papier restait devant moi; j'étais appuyé sur mon coude, ma joue dans une main, ma plume derrière mon oreille; quand je fus surpris, ainsi méditant, par un de mes amis, homme d'esprit, qui me demanda ce qui m'occupait. Ma préface, lui répondis-je; comment voudriez-vous que don Quichotte osât paraître sans préface? Que dirait de de moi ce vieux censeur nommé le public, si, après tant d'années de silence, déjà sur le re-

tour de l'âge, je lui présentais un misérable livre, sans discours préliminaire, sans érudition, sans remarques, ou sans notes marginales? Voyez tous les ouvrages nouveaux; ils sont pleins de citations savantes. Leurs auteurs ont consulté tant de philosophes anciens, qu'ils sont obligés d'en donner une liste alphabétique, qui va depuis Aristote jusqu'à Xénophon et Zénon. Voilà ce qu'un lecteur admire, et tout ce qui fait passer un écrivain pour un homme instruit et disert. A leur exemple, il me faudrait encore, après mon titre, quelques sonnets à ma louange. dont les auteurs fussent des marquis, des ducs, des évêques, des dames, ou des poètes un peu célèbres. Je n'en ai point: aussi, mon ami, suis-je presque décidé à laisser le seigneur don Quichotte enseveli dans les archives de la Manche, plutôt que de le produire au grand jour, dépourvu d'ornemens si nécessaires, et qu'un ignorant comme moi désespère de lui fournir. C'est à cela que je réfléchissais.

A ce discours, mon ami fit un grand éclat de rire : Pardieu, frère, me répondit-il, je vous croyais du bon sens. Comment se peut-il qu'avec

l'esprit que je vous connais, vous soyez arrêté par une bagatelle? Écoutez, je vais applanir toutes vos difficultés.

Vous désirez d'avoir, comme les autres, au frontispice de votre ouvrage, des sonnets à votre louange, dont les auteurs soient des personnes titrées : qui vous empêche de les faire vous même, et de mettre au bas les noms que vous voudrez; par exemple, celui du prêtre-Jean-des-Indes, ou de l'empereur Trébisonde? Ce sont de très-grands seigneurs; et j'attesterai qu'ils sont de grands poètes. Si quelque pédant s'avise de nous démentir, que risquons-nous? la justice ne punit point ces espèces de faux. Quant aux citations, aux remarques que vous seriez bien aise de mettre en marge, apprenez par cœur quelques vers latins, quelques sentences un peu générales, que vous jeterez, à propos de rien, au milieu de votre discours. Vous aurez ainsi un prétexte de citer Homère, Horace, Virgile, les Pères de l'Église même, et nos modernes les plus connus. Ensuite, pour les écrivains que vous êtes censé avoir consultés, copiez bien exactement les noms de tous les anciens,

faites-les imprimer en gros caractères, à la fin de votre livre : vous trouverez beaucoup de gens qui croiront que vous les avez lus, et vous aurez, à bon marché, la réputation d'érudit.

Ce n'est pourtant pas qu'à la rigueur vous ne puisssiez vous passer de toutes ces belles choses; car votre intention est d'écrire une satyre plaisante des livres des chevalerie. Or, je ne me rappelle point qu'Aristote en ait fait mention, que saint Basile en ait parlé. Les philosophes, les rhéteurs, les géomètres, les conciles sont assez étrangers à vos extravagances. Peut-être vous suffirait-il d'imiter parfaitement ce que vous voulez ridiculiser; d'écrire avec un style pur, harmonieux, naturel, précis, des aventures neuves et gaies; de peindre aux yeux ce que vous dites, et d'exprimer clairement ce que vous sentez. Ce mérite est bien peu de chose, j'en conviens. Cependant tâchez que vos récits intéressent, qu'ils divertissent l'homme mélancolique, qu'ils plaisent au lecteur enjoué, qu'ils n'ennuient point l'ignorant, qu'ils se fassent estimer du sage. Surtout, ne perdez point de vue le but que vous vous proposez, qui est de détruire l'estime qu'ont

usurpée, auprès de tant de gens les romans de la chevalerie : et si vous en venez à bout, vous n'aurez point perdu votre temps.

J'écoutais en grand silence ce que me disait mon ami. Ses raisons me parurent si bonnes, que je résolus de les transcrire pour en faire cette préface. Tu n'y perds pas, mon cher lecteur, puisque, sans autre préliminaire, tu vas passer à l'histoire de ce fameux don Quichotte de la Manche, regardé chez les habitans de la plaine de Montiel, comme le plus chaste des amans, le plus vaillant des chevaliers qui jamais illustrèrent cette contrée. Je ne veux pas trop faire valoir le service que je te rends en te faisant connaître un héros de tous points si recommandable; mais je demande que tu me saches quelque gré de te présenter son illustre écuyer Sancho Pança, le plus aimable, sans doute, le plus fidèle, le plus ingénu de tous les écuyers qu'on a vus dans cet immense fatras de livres de chevalerie. Sur ce, Dieu te conserve, lecteur, sans m'oublier cependant!

HISTOIRE

DE L'ADMIRABLE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE.

Ire PARTIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

De la condition et de l'exercice du fameux don Quichotte.

Dans une contrée d'Espagne, qu'on appelle la Manche, vivait il n'y a pas long-temps un gentilhomme, de ceux qui ont une lance au ratelier, une vieille rondache, un roussin maigre et quelque chien de chasse. Un morceau de viande dans la marmite, plus souvent bœuf que mouton; une galimafrée le soir, du reste du dîner; le vendredi des lentilles; des œufs au lard

le samedi, à la manière d'Espagne, et quelque pigeon de plus les dimanches, consummaient les trois quarts de son revenu. Le reste était pour la dépense des habits, qui consistaient en un jupon de beau drap, avec des chausses de velours, et les mulles de même pour les jours de fête, et les autres jours c'était un bon habit de drap du pays. Il y avait chez lui une espèce de gouvernante qui avait, quoi qu'elle en dît, un peu plus de quarante ans, et une nièce qui n'en avait pas encore vingt, avec un valet qui servait à la maison et aux champs, qui pansait le roussin et allait au bois. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était d'une complexion robuste et vigoureuse, maigre de visage, et le corps sec et décharné; fort matineux et grand chasseur. Quelques-uns lui donnent le surnom de *Quixada* ou *Quesada*. Les auteurs qui en ont écrit en parlent diversement: quoi qu'il en soit, il y a apparence qu'il s'appelait *Quixada*; mais cela importe peu à l'histoire, pourvu que dans le reste on la rapporte fidèlement. Les jours que notre gentilhomme ne savait que faire, ce qui arrivait pour le moins les trois quarts de l'année, il s'amusait à lire des livres de chevalerie, mais avec tant d'attachement et de plaisir, qu'il en oublia entièrement la chasse et le soin de ses affaires; il en vint même à tel

point d'entêtement, qu'on dit qu'il vendit plusieurs pièces de terre pour acheter des romans, et fit si bien qu'il en remplit sa maison. De cette grande quantité de livres, il n'y en avait point qui fût si à son goût que les ouvrages du célèbre *Felician de Sylva*. Il était enchanté de la pureté de son style, et tous ses galimatias embrouillés lui paraissaient des merveilles : surtout il ne pouvait se lasser de lire et d'admirer ses lettres galantes et amoureuses, dont voici un des plus beaux endroits : « La raison de la déraison que vous faites à ma raison, affaiblit si fort ma raison, que ce n'est pas sans raison que je me plains de votre beauté. » Et cet autre endroit incomparable, où il dit : « Les hauts cieux, qui de votre divinité divinement avec les étoiles vous fortifient, et vous font mériter le mérite que mérite votre grandeur. » Parmi ces beaux raisonnemens notre pauvre gentilhomme perdait insensiblement la raison; et il se donnait la torture pour en trouver le sens, les admirant d'autant plus qu'il n'y pouvait rien comprendre. Il ne s'accommodait pas des blessures que don Bélianis faisait et recevait, s'imaginant que quelque excellens que pussent être les chirurgiens qui les pansaient, il ne se pouvait qu'il en restât d'étranges cicatrices. Cependant il estimait fort l'auteur de ce roman, et il fut plusieurs fois

tenté d'achever son livre, qui était demeuré imparfait sur le récit d'une admirable aventure. Il l'aurait fait sans doute, et même avec succès, s'il n'avait point eu d'autres fantaisies dans la tête. Il avait souvent des disputes avec le curé de son village, homme de lettres, et gradué à Ciguence, sur la préférence entre Palmeria d'Olive et Amadis de Gaule ; mais maître Nicolas, barbier du même village, soutenait que nul chevalier n'approchait de celui du Soleil, et que s'il y en avait qui pût entrer en comparaison avec lui, ce ne pouvait être que don Galaor, frère d'Amadis, qui était un homme accompli en toutes choses, et non pas un pleureux et un délicat comme Amadis, à qui au reste il ne cédait en rien en fait de chevalerie. En un mot, notre gentilhomme s'acharna si fort à sa lecture, qu'il y passait les jours et les nuits ; de sorte qu'à force de lire, et de ne point dormir, il se dessécha le cerveau à tel point qu'il en perdit le jugement. Il se remplit l'imagination de toutes les fadaises qu'il avait lues, et on peut dire que ce n'était plus qu'un magasin d'enchantemens, de querelles, de défis, de combats, de batailles, de blessures, d'amours, de plaintes amoureuses, de tourmens, de souffrances, et d'impertinences semblables. Il s'imprima encore si bien dans l'esprit tout ce qu'il avait lu dans ces romans,

qu'il ne croyait pas qu'il y eût d'histoire au monde plus véritable. Il disait que le cid Ruy Dias avait été fort bon chevalier, mais qu'il n'y avait pas de comparaison entre lui et le chevalier de l'ardente Épée, qui d'un seul revers avait coupé par la moitié deux géans de grandeur effroyable. Bernard de Carpio était fort bien avec lui, parce que, dans la plaine de Roncevaux, il était venu à bout de Roland, tout enchanté qu'il était, se servant de l'adresse d'Hercule, qui étouffa entre ses bras Anthée, ce prodigieux fils de la Terre. Il parlait aussi fort avantageusement du géant Morgan, qui, pour être de cette orgueilleuse et discourtoise race de géans, était cependant civil et affable. Mais il n'y en avait point qu'il aimât tant que Renaud de Montauban, surtout quand il le voyait sortir de son château, et détrousser tout ce qu'il rencontrait, et lorsqu'en Barbarie il déroba cette idole de Mahomet, qui était toute d'or, à ce que dit l'histoire. Pour le traître Ganelon, il eût donné de bon cœur sa servante et sa nièce sur le marché, pour lui pouvoir donner cent coups de pied dans le ventre. Enfin, l'esprit déjà troublé, il lui tomba dans l'imagination la plus étrange pensée dont jamais fou se soit avisé. Il crut ne pouvoir mieux faire pour le bien de l'état, et pour sa propre gloire, que de se faire chevalier

errant, et d'aller par le monde chercher les aventures, réparant toutes sortes d'injustices, et s'exposant à tant de dangers, qu'il en acquît une gloire immortelle. Il s'imaginait, le pauvre gentilhomme, se voir déjà couronné par la force de son bras, et que c'était le moins qu'il pût prétendre, que l'empire de Trébizonde. Parmi ces agréables pensées, emporté du plaisir qu'il y prenait, et enflé d'espérance, il ne songea plus qu'à exécuter promptement ce qu'il souhaitait avec tant d'ardeur. La première chose qu'il fit, fut de fourbir des armes qui avaient été à son bisaïeul, et que la rouille mangeait depuis longtemps dans un coin de sa maison. Il les nettoya et les redressa le mieux qu'il put; mais voyant qu'au lieu du casque complet, il n'y avait que le simple morion, il fit industrieusement le reste avec du carton, et attachant le tout ensemble, il s'en fit une espèce de casque, ou quelque chose au moins qui en avait l'apparence. Mais il arriva que, voulant éprouver s'il était assez fort pour résister au tranchant de l'épée, il tira la sienne, et brisa du premier coup ce qu'il avait eu bien de la peine à faire en huit jours. Cette grande facilité de se rompre ne lui plut pas dans un armet, et pour remédier à cet inconvénient, il le refit de nouveau, et mit par dedans de petites bandes de fer, en sorte qu'il en fut satisfait; et

sans en faire d'autre expérience, il le tint pour une armure de fine trempe et à l'épreuve. Il pensa ensuite à son cheval, et quoiqu'il eût autant de javarts que de jambes, et que le pauvre animal n'eût que la peau et les os, il lui parut en si bon état, qu'il ne l'eût pas changé pour le Bucéphale d'Alexandre, ou le Babieça du Cid. Il fut quatre jours à chercher quel nom il lui donnerait, parce qu'il n'était pas raisonnable, disait-il en lui-même, que le cheval d'un si fameux chevalier n'eût pas un nom connu de tout le monde. Ainsi il essayait de lui en composer un qui pût faire connaître ce qu'il avait été avant que d'être cheval d'un chevalier errant, et ce qu'il était alors. Il croyait surtout qu'ayant changé d'état, il était bien juste que son cheval changeât aussi de nom, et qu'il en prît un d'éclat et convenable à sa nouvelle profession. Après avoir bien rêvé, tourné, ajouté, diminué, fait et défait, enfin il le nomma Rossinante, nom grand à sa fantaisie, éclatant et significatif, et bien digne du premier cheval du monde. Ayant trouvé un si beau nom à son cheval, il pensa aussi à s'en donner un à lui-même, et après avoir passé huit autres jours à rêver, il se nomma enfin don Quichotte, ce qui a fait croire aux auteurs de cette véritable histoire, qu'il devait s'appeler Quixada, et non Quesada, comme

d'autres l'ont dit. Mais notre héros se ressouvenant que le vaillant Amadis ne s'était pas contenté de son nom, et qu'il y avait encore ajouté celui de sa patrie et de son royaume pour les rendre célèbres, et s'était nommé Amadis de Gaule, il ajouta pareillement au sien celui de son pays, et s'appela don Quichotte de la Manche, croyant par-là que sa famille et le lieu de sa naissance allaient être connus et recommandables par toute la terre. Ayant donc bien fourbi ses armes, de son morion fait une salade entière, donné un beau nom à son cheval, et en ayant pris un illustre pour lui-même, il crut qu'il ne lui manquait plus rien que de chercher une dame à aimer, parce que le chevalier errant sans amour est un arbre sans feuilles et sans fruits, et proprement un corps sans âme. Si par malheur, disait-il à lui-même, ou plutôt pour ma bonne fortune, je viens à me rencontrer avec quelque géant, comme il arrive d'ordinaire aux chevaliers errants, et que du premier coup je l'abatte par terre, ou que je le fende par la moitié, enfin que je le vainque, ne sera-t-il pas bon d'avoir à qui en faire présent, et qu'allant trouver ma dame, et se mettant à genoux devant elle, il lui dise d'une voix humble et respectueuse : Madame, je suis le géant Caraculiambro, seigneur de l'île Malindranie, que l'in-

vincible et non jamais assez loué chevalier don Quichotte de la Manche a vaincu en combat singulier; et c'est par son ordre que je viens me jeter aux pieds de votre grandeur, afin qu'elle dispose de moi comme de son sujet et de son esclave. Oh! que notre chevalier se sut bon gré quand il eut fait ce beau discours, et qu'il eut de joie ensuite quand il trouva qui rendre maîtresse de son cœur! Ce fut, à ce que l'on croit, une assez jolie paysanne, fille d'un laboureur de son village, dont il avait été quelque temps amoureux, sans qu'elle l'eût jamais su, ou qu'elle s'en fût souciée. Elle s'appelait Alonza Lorenço, et ce fut elle qu'il créa dès ce moment pour jamais dame de ses pensées; puis lui cherchant un nom qui ne fût pas moins noble que le sien, et qui eût quelque chose de celui d'une princesse, il la nomma enfin Dulcinée du Toboso, parce qu'elle était en effet de ce lieu-là, et ce nom ne lui plut pas moins que ceux qu'il avait inventés pour lui-même et pour son cheval.

CHAPITRE II.

De la première sortie de don Quichotte.

Notre chevalier, ayant ainsi pris toutes ses mesures, ne voulut pas attendre plus long-temps à se donner au public, croyant que son retardement le rendait coupable de tout ce qu'il y avait de maux à réparer dans le monde, et d'abus et d'injustices à quoi il pouvait apporter remède. Ainsi, sans donner connaissance de ce qu'il méditait, et sans que personne s'en aperçût, un bon matin avant le jour, et dans le plus chaud du mois de juillet, il s'arme de pied en cap, monte sur Rossinante, embrasse son écu, prend sa lance, et par la fausse porte d'une basse-cour sort à la campagne, tout transporté de voir l'exécution d'un si beau dessein commencer avec tant de facilité; mais à peine se vit-il à cent pas de sa maison, qu'un terrible scrupule faillit à le faire retourner, et renoncer même entièrement à son entreprise. Il se ressouvint qu'il n'était pas armé chevalier; et que, suivant les lois de la chevalerie errante, il ne devait ni ne pouvait sans cela en venir aux mains contre aucun chevalier; et que, quand même il le serait, il devait porter

des armes blanches comme nouveau chevalier, sans devise dans l'écu, jusqu'à ce qu'il en eût mérité une par la force de son bras. Ces réflexions le firent chanceler dans son dessein; mais sa folie étant plus forte que tous ses raisonnemens, il résolut de se faire armer chevalier par le premier qu'il rencontrerait, à l'imitation de beaucoup d'autres qui en avaient ainsi usé, comme il l'avait lu dans ses livres. Pour ce qui regardait la couleur des armes, il prétendait si bien fourbir les siennes, qu'elles seraient plus blanches que la neige. Par-là il se mit l'esprit en repos, et poursuivit son chemin sans en prendre d'autre que celui qu'il plût à son cheval, croyant que c'était en cela que consistait l'essence des aventures. En marchant ainsi profondément enseveli dans ses pensées : Quelle joie, disait-il en lui-même, pour les siècles à venir, de voir l'histoire de mes fameux exploits, que le sage qui la doit écrire ne manquera pas de commencer de cette sorte, en parlant de ma première sortie : « A peine le lumineux Apollon commençait à répandre les tresses dorées de ses blonds cheveux sur la face de la terre, et les petits oiseaux ne faisaient que de saluer de leur douce harmonie la venue de la belle et vermeille Aurore qui, sortant du lit de son jaloux mari, se venait montrer aux mortels sur les balcons de l'horizon de

la Manche, quand le fameux chevalier don Quichotte, ennemi d'un lâche repos et de la mollesse du lit, monta sur son excellent cheval Rossinante, et entra dans l'ancienne et renommée campagne de Montiel. » C'était là en effet qu'il se trouvait alors. Heureux âge, ajouta-t-il, et siècle heureux, qui mérite de voir mes grandes et incomparables actions, dignes d'être gravées dans le bronze et taillées dans le marbre, pour servir de monument à ma gloire, et d'exemple aux races futures! O toi, sage enchanteur! qui que tu sois, qui auras l'avantage d'écrire cette surprenante et véritable histoire, n'oublie pas, je te prie, de faire savoir à la postérité, la vigueur et l'adresse de mon bon Rossinante, fidèle et perpétuel compagnon de toutes mes aventures. De ce discours il passait tout aussitôt à un autre, et comme s'il eût été véritablement amoureux : O princesse Dulcinée! s'écriait-il, dame de ce cœur esclave, vous m'avez fait une grande injustice en me bannissant de votre présence, et m'ordonnant avec tant de rigueur de ne me présenter jamais devant votre beauté. Souvenez-vous, illustre et unique dame de mes pensées, combien l'amour que j'ai pour vous me coûte de soins et de souffrances.

Il continuait cependant son chemin, s'entretenant toujours de ces rêveries et de mille autres

pareilles, selon ce qu'il avait lu dans ses livres, dont il imitait de son mieux le langage, et il était si fort possédé de ces belles imaginations, qu'il ne s'apercevait pas que le soleil était déjà bien haut, et lui donnait si aplomb sur la tête, qu'il n'en fallait pas davantage pour lui fondre la cervelle, s'il lui en eût resté. Il marcha presque tout ce jour-là sans qu'il lui arrivât rien qui valût la peine de le raconter; ce qui le mettait au désespoir, tant il avait d'impatience d'éprouver la vigueur de son bras. Quelques auteurs prétendent que la première aventure qu'eut notre chevalier, fut celle du port Lapice; d'autres assurent que ce fut celle des moulins à vent; mais tout ce que j'ai pu découvrir sur ce sujet, et tout ce que j'ai trouvé dans les annales de la Manche, c'est qu'il marcha tout le long du jour, et que sur le soir son cheval et lui étaient demi-morts de faim, et si fatigués qu'ils ne pouvaient se soutenir. Cependant don Quichotte regardant de tous côtés s'il ne découvrirait point quelque château ou quelque maison de paysan où il pût se retirer, il vit sur son chemin une hôtellerie, et ce fut comme s'il eût vu une étoile qui l'eût conduit au port de salut. Il pressa son cheval malgré sa lassitude, et arriva tout proche de l'hôtellerie dans le temps que le jour commençait à faillir.

Il y avait par hasard sur la porte deux jeunes créatures, de celles qu'on appelle femmes de bonne volonté, qui s'en allaient à Séville avec des muletiers qui s'étaient arrêtés là pour cette nuit; et comme notre aventurier avait l'imagination pleine des rêveries de ses romans, et jugeait de toutes choses sur ce pied-là, il n'eut pas plutôt vu l'hôtellerie, qu'il se la représenta comme un château avec ses quatre tours, sans oublier le pont-levis et les fossés, et tout le reste de ces accompagnemens que les auteurs ne manquent pas de donner à leurs châteaux. Il s'arrêta à quelques pas de cette nouvelle forteresse, attendant qu'un nain sonnât du cor au haut du donjon, pour avertir qu'il arrivait un chevalier; mais comme il vit que le nain était trop long à paraître, et que Rossinante avait impatience d'être à l'écurie, il s'avança jusqu'à la porte de la maison, où il vit les deux bonnes pièces dont j'ai parlé, qui lui parurent deux demoiselles d'importance, qui prenaient le frais à la porte du château. Il se rencontra même fort à propos qu'un homme qui gardait des pourceaux là auprès, sonna en même temps deux ou trois fois de son cornet pour les rassembler; et don Quichotte ne manqua pas de se persuader, comme il l'avait souhaité, que c'était un nain qui donnait avis de sa venue. Aussitôt, avec une joie qu'on ne saurait

exprimer, il s'approcha de la porte et de ces dames qui voulaient rentrer dans l'hôtellerie, effrayées de voir un homme armé jusqu'aux dents avec le bouclier et la lance. Mais don Quichotte, qui jugea de leur frayeur par leur fuite, haussant sa visière de carton, et découvrant son sec et poudreux visage, leur dit de bonne grâce et d'une voix posée : Ne fuyez point, mesdemoiselles, vous n'avez rien à craindre; l'ordre de chevalerie dont je fais profession ne me permet pas d'offenser personne, et moins encore de belles et honnêtes demoiselles comme vous.

Elles s'arrêtèrent, regardant avec admiration l'étrange figure de notre aventurier, dont la mauvaise visière couvrait à demi le visage; mais comme elles s'entendirent appeler demoiselles, ce qui ne leur était jamais arrivé, elles ne purent s'empêcher de rire; si bien que don Quichotte, qui n'en savait pas le sujet, se fâcha tout de bon, et leur dit : La modestie et la discrétion siéent bien aux belles, et c'est leur partage; mais de rire sans sujet, c'est une simplicité qui approche de la folie. Je ne dis pas cela, mesdemoiselles, pour vous offenser, car après tout je n'ai point d'autre dessein que de vous rendre service. Une manière de parler si nouvelle leur augmentait encore l'envie de rire, ce qui augmentait aussi son chagrin; et sans doute il ne s'en serait pas

tenu là si dans le même temps il n'eût vu paraître l'hôte. L'hôte qui vit cette figure contrefaite, et si étrangement armée d'un corselet, d'un écu et d'une lance, eut pour le moins autant d'envie de rire que les demoiselles, mais craignant encore plus qu'elles tout cet appareil de guerre, il se résolut d'en user respectueusement, et dit à don Quichotte : Seigneur chevalier, si vous cherchez à loger, il ne vous manquera rien ici que le lit, tout le reste s'y trouve en abondance. Don Quichotte voyant la civilité du gouverneur de la citadelle, car tels lui parurent et l'hôtellerie et l'hôte, lui répondit : Pour moi, seigneur châtelain, la moindre chose me suffit; je ne me pique point de délicatesse, ni, comme vous voyez, de parure; les armes sont tous mes ornemens et tout mon équipage, et le combat tout mon repos. L'hôte ne comprit pas bien d'abord pourquoi don Quichotte l'avait appelé châtelain; mais comme c'était un matois d'Andalous, de la plage de San-Lucar, grand larron de son métier, et aussi malin qu'un écolier ou qu'un page : A ce compte, monsieur, répliqua-t-il, les pierres seront un assez bon lit pour votre seigneurie, et je vois bien que vous dormez aussi peu qu'une sentinelle : cela étant, vous n'avez qu'à mettre pied à terre, et vous êtes assuré que vous trouverez ici de quoi passer,

non-seulement une nuit sans dormir, mais même toute l'année. En disant cela, il alla tenir l'étrier à don Quichotte, qui descendit de cheval avec bien de la peine, comme un homme qui n'avait pas encore déjeûné à neuf heures du soir.

Le chevalier pria l'hôte d'ordonner à ses gens d'avoir grand soin de son cheval, l'assurant qu'entre toutes les bêtes qui mangeaient du foin dans le monde, il n'y en avait pas une meilleure. L'hôte le considéra attentivement, mais il ne lui parut pas si bon que disait don Quichotte, ni même à la moitié près. Après avoir accommodé le cheval à l'écurie, il vint voir ce que voulait notre chevalier, et il le trouva qui se faisait désarmer par les prétendues demoiselles avec qui il s'était déjà réconcilié. Elles lui avaient ôté le corselet et la cuirasse; mais quelque effort qu'elles fissent, elles ne purent désenchâsser le hausse-col, ni ôter l'armure de tête, qui était attachée avec des rubans verts, dont elles ne pouvaient défaire les nœuds sans les couper, ce qu'il ne voulut jamais sourffir : ainsi il passá toute la nuit avec son morion, ce qui faisait la plus étrange et la plus plaisante figure du monde; et comme il prenait les créatures qui le désarmaient pour des personnes de conséquence, et pour les da-

mes du château, il leur dit galamment : Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de chevalier hors de sa maison si bien servi des dames que don Quichotte ; les demoiselles prennent soin de lui, et les princesses de son cheval : ô Rossinante ! c'est le nom de mon cheval, mes belles demoiselles, et don Quichotte de la Manche est le mien, que je n'avais dessein de découvrir qu'après avoir fait pour votre service quelque action qui le rendît recommandable. L'occasion qui m'a fait ressouvenir de ce vieux roman de Lancelot, a été cause que vous l'avez su avant le temps ; mais il en viendra un autre où j'espère que vous m'honorerez de vos commandemens, et que je vous ferai voir, par mon obéissance, et par la valeur de mon bras, le désir que j'ai de vous rendre mes très-humbles services.

Ces femmes, qui n'étaient pas accoutumées à de semblables discours, et qui n'y entendaient rien du tout, n'y répondirent rien non plus ; mais elles demandèrent à notre chevalier s'il ne voulait pas manger quelque chose. De bon cœur, dit don Quichotte, et je crois qu'il ne serait pas mal à propos. C'était par malheur un vendredi, et il n'y avait dans toute l'hôtellerie que quelques morceaux d'une espèce de merluche, qu'on appelle, en quelques endroits d'Espagne, *truchuela*, qui veut dire petite truite. On lui demanda

donc s'il mangerait bien de cette *truchuela*, et lui, croyant qu'il s'agissait de truitons : Pourvu, dit-il, qu'il y en ait beaucoup, ils pourraient valoir une grande truite ; car, au bout du compte, soixante deniers valent toujours cinq sous, et peut-être même que les truitons seront comme l'agneau, qui est plus délicat que le mouton ; mais, en un mot, que ce soit ce qu'il pourra ; pourvu qu'il vienne tout-à-l'heure, car le poids des armes et le travail ne laissent pas de fatiguer, et il est bon de prendre des forces. On lui mit la table à la porte de l'hôtellerie pour manger au frais, et l'hôte lui servit un morceau de cette merluche, mal cuite et plus mal assaisonnée, avec un pain fort noir et fort moisi. C'était une chose à mourir de rire que de le voir manger ; car, de la manière que l'armet était bâti et que ses armes le gênaient, il ne pouvait rien porter à la bouche, et il fallut qu'une de nos demoiselles lui rendît cet office. Il mangea de fort grand appétit ; mais il n'y avait pas moyen de boire, et il eût fallu s'en passer si l'hôte ne se fut avisé de percer une canne dont on lui mit un bout dans la bouche, et on lui versa du vin par l'autre. Le bon gentilhomme prenait tout cela en patience, et il aimait encore mieux souffrir cette incommodité, que de faire couper les rubans de son morion. Pendant que cela se pas-

sait, il arriva à l'hôtellerie un chaudronnier qui donna d'abord quatre ou cinq coups de sifflet. Cette agréable harmonie acheva de confirmer don Quichotte dans la créance que cette hôtellerie était un fameux château. Il crut qu'on lui donnait la musique pendant le repas, la merluche lui en parut encore plus truite, et le pain bis plus que pain mollet ; les coureuses devinrent des dames de conséquence, et l'hôte fut plus que jamais un seigneur d'importance, à qui le château appartenait. Ainsi il était ravi de sa première sortie, et cet heureux succès lui faisait tout espérer de la suite. Une seule chose le chagrinait, c'était de n'être pas encore armé chevalier, parce qu'en cet état il ne pouvait légitimement entreprendre aucune aventure.

CHAPITRE III.

De l'agréable manière dont don Quichotte se fit armer chevalier par son hôte.

NOTRE aventurier, tourmenté de l'inquiétude que je viens de dire, abrégea son maigre repas, et sortant de table assez brusquement, emmena l'hôte dans l'écurie, où, après avoir fermé la porte, il se jeta à ses genoux, et lui dit avec transport : Je ne me leverai jamais d'ici, valeureux chevalier, que votre seigneurie ne m'ait accordé un don que j'ai à lui demander, et qui ne tournera pas moins à sa gloire qu'à l'avantage de tout l'univers. Celui-ci, bien étonné de le voir à ses pieds, et de s'entendre traiter de la sorte, le regardait sans savoir que faire ni que dire, et s'opiniâtrait à le faire lever ; mais ce fut inutilement, jusqu'à ce qu'il l'eût assuré qu'il lui accorderait ce qu'il espérait de lui. Je n'attendais pas moins de votre courtoisie, répondit don Quichotte. Le don que je vous demande, et que vous me faites la grâce de me promettre si obligeamment, c'est que demain, dès la pointe du jour, vous me fassiez la grâce de m'armer chevalier, et que cette nuit vous me permettiez de

faire la veille des armes dans la chapelle de votre château, pour me préparer à recevoir cet illustre caractère, que je souhaite avec tant d'ardeur, et qui me mettra en état d'aller chercher les aventures par toutes les parties du monde, en donnant secours aux affligés, et châtiant les méchans selon les lois de la chevalerie errante, dont je fais profession. L'hôte qui, comme je l'ai dit, était un matois, et qui soupçonnait déjà quelque chose de la folie du chevalier, acheva de se confirmer par ses dernières paroles, et pour se préparer de quoi rire, résolut de lui donner contentement. Il lui dit donc qu'il avait très-bien rencontré dans son dessein, qu'il ne pouvait jamais mieux choisir, et que rien n'était plus digne des chevaliers d'importance tels qu'on le jugeait être à sa bonne mine; que lui-même en sa jeunesse s'était adonné à cet honorable exercice, allant en diverses parties du monde chercher les aventures, n'ayant pas laissé un coin dans les faubourgs de Malaga, dans les îles de Riaran, dans le compas de Séville, dans les marchés de Ségovie, dans l'oliverie de Valence, dans la place de Grenade, dans la plage de San-Lucar, au porto de Cordoue, et dans les moindres cabarets de Tolède, où il n'eût exercé la légèreté de ses pieds et la subtilité de ses mains, faisant de tous côtés du pis qu'il pouvait, solli-

citant les veuves, abusant de jeunes filles, dupant les niais, en un mot, signalant son nom presque dans tous les tribunaux d'Espagne, et qu'enfin il s'était retiré dans ce château, où il vivait de son revenu et de celui des autres, recevant tous les chevaliers errans, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, par la seule affection qu'il leur portait, et pour partager avec eux ce qu'il avait de bien, en récompense de celui qu'ils faisaient dans le monde. Il ajouta qu'il n'avait point de chapelle dans son château, pour y faire la veille des armes, parce qu'il l'avait fait abattre à dessein d'en bâtir une plus belle; mais qu'il savait bien qu'en cas de nécessité on veillait où l'on voulait, et qu'il le pouvait faire cette nuit dans une cour du château, qui était comme faite exprès; que le matin on acheverait la cérémonie, en sorte que dans cinq ou six heures il pourrait s'assurer d'être aussi chevalier que chevalier qu'il y eût au monde. Portez-vous de l'argent? ajouta-t-il.

De l'argent! dit don Quichotte, pas un sou; et je n'ai jamais lu en aucune histoire de chevalier errant, qu'un seul en ait porté. C'est en quoi vous vous trompez, dit l'hôte; car si l'on n'en trouve rien dans les livres, c'est que les auteurs ont cru que cela s'en allait s'en dire, et qu'on ne s'imaginerait jamais que des chevaliers

errans eussent pu manquer à une chose aussi nécessaire que celle d'avoir de l'argent et des chemises à changer. Ainsi, ne doutez pas que tant de chevaliers errans, dont les livres sont pleins, n'eussent toujours la bourse bien garnie en cas de besoin, et qu'il ne portassent aussi du linge et une boîte pleine d'onguent pour les blessures; car se trouvant en des combats terribles au milieu des bois et des déserts, vous jugez bien qu'ils n'avaient pas toujours à point nommé des chirurgiens pour les panser, et ils seraient pourris mille fois avant qu'il en passât un, à moins que d'avoir quelque sage enchanteur pour ami, qui leur envoyât dans une nue quelque demoiselle ou quelque nain, avec une fiole pleine d'une eau de telle vertu, qu'en en mettant seulement une goutte sur le bout de la langue, ils se trouveraient aussi sains et aussi frais que s'ils n'eussent pas eu le moindre mal. Mais parce que cela n'était pas sûr, ils ne manquaient jamais d'ordonner à leurs écuyers de se pourvoir d'argent, et d'autres choses nécessaires, comme d'onguent et de charpie; et s'il arrivait même qu'un chevalier n'eût point d'écuyer, ce qui était pourtant bien rare, il portait lui-même cette provision dans quelque bougette, si proprement accommodée sur la croupe du cheval, qu'elle ne paraissait presque pas; car, à

dire le vrai, ce n'était pas une chose fort honnête à des chevaliers que de porter des bougettes, et en toute autre occasion que celle-là ils s'en seraient bien gardés. Ainsi, ajouta l'hôte, je vous conseille et vous ordonne même, comme à mon fils de chevalerie que vous allez bientôt être, de ne marcher jamais sans argent, et sans les autres choses nécessaires, et vous verrez que vous vous en trouverez bien, lorsque vous y penserez le moins.

Don Quichotte l'assura qu'il suivrait son conseil, et aussitôt il se disposa à faire la veille des armes dans une grande cour qui était à côté de l'hôtellerie. Il les ramassa donc toutes, et les posa sur une auge auprès d'un puits, et embrassant son écu, et la lance au poing, se mit à se promener devant l'auge d'un air agréable et fier tout ensemble. Il était déjà nuit quand il commença ce bel exercice, et l'hôte, qui avait envie de se réjouir, apprit à tous ceux qui étaient dans l'hôtellerie la folie de notre homme, ce que c'était que la veille des armes, et l'impatience qu'avait don Quichotte d'être armé chevalier. Tous ces gens, bien étonnés d'une si étrange espèce de folie, voulurent en avoir le plaisir, et regardant de loin, ils virent don Quichotte qui, d'une contenance grave et posée, tantôt se promenait, et tantôt, appuyé sur sa lance, regar-

dait du côté des armes, y tenant assez longtemps les yeux arrêtés. Cependant la nuit s'éclaircit, et la lune répandit une lumière si vive, que l'on put voir distinctement tout ce que faisait le chevalier.

Il prit en ce même temps-là fantaisie à un des muletiers qui étaient dans l'hôtellerie d'abreuver ses mulets, et pour cela il fallait qu'il ôtât les armes de dessus l'auge; mais don Quichotte le voyant arriver, et connaissant son dessein, lui cria d'une voix haute et fière : O qui que tu sois, téméraire chevalier, qui as la hardiesse d'approcher des armes du plus vaillant de ceux qui ont jamais ceint l'épée, prends garde à ce que tu vas faire, et ne sois pas si hardi que de toucher ces armes, si tu ne veux laisser la vie pour châtiment de ta témérité. Le mal-avisé muletier ne fit pas grand cas des menaces de don Quichotte; au contraire, comme s'il l'eût fait par mépris, il prit les armes et les jeta aussi loin qu'il put. Alors don Quichotte leva les yeux vers le ciel, et s'adressant mentalement à sa maîtresse : Secourez-moi, madame, s'écria-t-il, dans cette première occasion qui s'offre à votre esclave; ne me refusez pas votre protection dans cette aventure. En disant cela, il se défit de son écu, et prenant sa lance à deux mains, il en donna un si grand coup sur la tête du téméraire

muletier, qu'il l'étendit à ses pieds, et en si mauvais état, qu'il ne lui en fallait qu'autant pour n'en pas revenir. Ce premier exploit étant achevé, don Quichotte ramassa ses armes, les remit sur l'auge, et recommença à se promener comme auparavant.

A quelque temps de là un autre muletier, qui ne savait point ce qui s'était passé, parce que le premier était encore à terre tout étourdi, s'en vint aussi dans le dessein d'abreuver ses mulets; et comme il prenait les armes pour débarrasser l'auge, don Quichotte, sans rien dire et sans implorer la faveur de personne, ôta une seconde fois son écu, une seconde fois prit sa lance à deux mains, et en déchargea trois ou quatre coups sur la tête du second muletier, et la lui ouvrit en trois ou quatre endroits. Au bruit qui se fit, et aux cris du blessé, tous les gens de l'hôtellerie accoururent; et don Quichotte les voyant venir, embrassa son écu, et mettant l'épée à la main: Dame de la beauté, cria-t-il, force et vigueur de mon cœur, il est temps maintenant que vous tourniez les yeux de votre grandeur sur le chevalier, votre esclave, dans cette grande et terrible aventure. Après cette invocation, il se sentit tant de courage et tant de force, que tous les muletiers du monde ne l'auraient pas fait reculer d'un pas. Cependant les

compagnons des blessés ne purent voir leurs camarades en si mauvais état sans en tirer vengeance : ils lancèrent sur don Quichotte une nuée de pierres, dont il se gardait le mieux qu'il pouvait avec son écu, sans s'éloigner jamais de l'auge, pour ne pas désemparer les armes. L'hôte, de son côté, criait de toute sa force qu'on le laissât : qu'il les avait bien avertis qu'il était fou, et que, comme tel, il en sortirait toujours quitte, quand il aurait tué tous les muletiers d'Espagne. Mais notre héros criait encore plus fort que tout le reste, les traitant tous de lâches et de traîtres, et le seigneur du château de méchant et de perfide, puisqu'il souffrait qu'on maltraitât ainsi les chevaliers errans. Et je vous ferais bien voir, disait-il, que vous n'êtes qu'un perfide, si j'avais reçu l'ordre de chevalerie. Pour vous autres, ajoutait-il, vous êtes de lâches canailles, dont je ne fais nul cas : tirez, traîtres, approchez, faites tous vos efforts, vous verrez quel paiement vous en recevrez, et le châtiment que je ferai de votre insolence. Il disait cela avec tant de fierté et de résolution, qu'il donnait de la terreur à tous ceux qui l'attaquaient, si bien que la crainte des muletiers et les cris de l'hôte firent cesser la grêle des pierres; et don Quichotte, laissant emporter les blessés, retourna à la veille des armes avec au-

tant de sang-froid que s'il ne lui fût rien arrivé. L'hôte ayant fait ses réflexions sur les plaisanteries de don Quichotte, le jeu lui parut un peu trop fort, et pour s'en délivrer, il résolut de lui donner promptement ce maudit ordre de chevalerie. Ainsi après s'être excusé de l'insolence de ces rustres, dont il n'avait rien su, et qui étaient si bien châtiés de leur audace, il lui dit qu'il n'y avait point de chapelle dans son château, comme il le lui avait déjà fait entendre, et qu'aussi était-ce une chose inutile pour ce qui restait à faire : qu'en fait d'armer un chevalier, toute la cérémonie consistait en l'accolade et au coup ou application de l'épée sur le dos, au moins selon qu'il se souvenait de l'avoir lu dans le cérémonial de l'ordre, et que cela se pouvait aussi bien faire au milieu d'un champ qu'ailleurs; qu'au reste il avait accompli tout ce qui regarde la veille des armes, où deux heures suffisent, et qu'il y en avait mis plus de quatre. Don Quichotte, qui était affamé de cet ordre, se laissa aisément persuader, et répondit au châtelain qu'il était prêt d'obéir, et qu'il le priait d'achever promptement, parce que s'il se voyait une fois chevalier, et qu'on l'attaquât comme on avait fait, il ne croyait pas laisser un homme en vie dans ce château, hors ceux qu'il lui commanderait d'épargner. L'hôte, en homme

avisé alla tout-à-l'heure quérir le livre où il marquait la paille et l'orge qu'il donnait aux muletiers, et avec les deux demoiselles dont j'ai parlé, et un petit garçon qui portait un bout de chandelle, il vint aussitôt retrouver don Quichotte, et le fit mettre à genoux. Puis lisant dans son livre, comme s'il eût dit quelque oraison, il haussa la main au milieu de sa lecture, et lui en donna un grand coup sur le cou, qui lui fit baisser la tête, et du plat de l'épée un autre de même mesure sur le dos, marmottant toujours quelque chose entre ses dents. Cela étant fait, il dit à l'une des demoiselles de ceindre l'épée au chevalier; ce qu'elle fit de fort bonne grâce, et toujours sur le point d'éclater de rire à chaque endroit de la cérémonie, si les prouesses que venait de faire notre chevalier n'eussent déjà fait voir qu'il n'entendait pas raillerie; et ceignant l'épée, l'agréable demoiselle lui dit: Dieu vous donne fortune dans les combats, très-aventureux chevalier; et il la pria de lui apprendre son nom, afin qu'il sût à qui il avait l'obligation d'une si grande faveur, et qu'il pût partager avec elle la gloire qu'il acquerrait par la valeur de son bras. La belle répondit fort humblement qu'elle s'appelait Toloza, qu'elle était fille d'un ravaudeur de Tolède, et qu'elle travaillait dans la boutique de Sancho Bienaya,

et qu'en quelque lieu qu'elle se trouvât, elle serait toujours sa très-humble servante. Je vous prie pour l'amour de moi, dit don Quichotte, prenez le don à l'avenir, et appelez-vous dona Toloza; ce qu'elle promit de faire. L'autre nymphe lui chaussa l'éperon, et il y eut entre eux le même colloque; il lui demanda son nom; elle dit qu'elle s'appelait la Meunière, et qu'elle était fille d'un honorable meunier d'Antequerre. Le nouveau chevalier l'obligea aussi de promettre qu'elle prendrait le don, et lui fit mille remercîmens, et de grandes offres de services. Toute cette admirable et jusqu'alors inouïe cérémonie étant achevée, don Quichotte, qui mourait d'impatience d'aller chercher ses aventures, alla promptement seller Rossinante, et tout à cheval vint embrasser son hôte, le remerciant, par un long compliment, de la grâce qu'il lui avait faite de l'armer chevalier; sur quoi il lui dit des choses si étranges, que ce serait une folie de prétendre les pouvoir retrouver. L'hôte, qui était ravi de s'en voir défait, répondit à ses complimens dans le même style, mais en moins de paroles; et sans lui rien demander de sa dépense, il le laissa partir de bon cœur.

CHAPITRE IV.

De ce qui arriva au nouveau chevalier quand il fut sorti de l'hôtellerie.

Le jour commençait à paraître, quand don Quichotte sortit de l'hôtellerie, si plein de joie de se voir armé chevalier, qu'il n'y avait pas jusqu'à son cheval qui ne s'en ressentît; mais se ressouvenant des conseils de l'hôte touchant les choses dont il fallait nécessairement qu'il se pourvût, il résolut de s'en retourner chez lui pour prendre de l'argent et des chemises, et pour se faire un écuyer, à quoi il destinait déjà un laboureur de ses voisins, qui était pauvre et chargé d'enfans, mais fort propre pour la charge d'écuyer errant. Dans cette résolution, il prend le chemin de son village; et, comme si Rossinante eût deviné le dessein de son maître, il commença à marcher avec tant de légèreté et d'action, qu'il ne touchait presque pas des pieds à terre. Don Quichotte n'avait pas encore fait deux cents pas, quand il crut entendre à sa main droite une voix plaintive qui sortait de l'épaisseur d'un bois. A peine eut-il connu qu'il ne se trompait pas, qu'il rendit grâce au ciel de ce

qu'il lui envoyait sitôt des occasions d'accomplir ce qu'il devait à sa profession, et de recueillir le fruit de ses bons desseins. Ces plaintes, disait-il, sont sans doute de quelque misérable qui a besoin de secours : il lui en faut donner; et, tournant bride du côté du bois, il y poussa Rossinante. Il n'y fut pas bien avant, qu'il vit un jeune garçon d'environ quinze ans, nu de la ceinture en haut, et lié au pied d'un chêne. C'était de lui que venaient ces cris, et il ne les faisait pas sans sujet. Un paysan nerveux et de bonne taille lui déchargeait, à tour de bras, de grands coups de fouet avec une ceinture de cuir, accompagnant chaque coup d'un conseil et d'une remontrance. Les yeux alertes, disait-il, et bouche close. A quoi le jeune garçon ne cessait de crier : Je n'y retournerai plus, mon maître ; pardon pour l'amour de Dieu; je ne dirai plus mot, et j'aurai une autre fois plus de soin du troupeau. Don Quichotte, voyant cette barbarie, cria au paysan d'une voix courroucée : Discourtois chevalier, il est de mauvaise grâce d'attaquer un homme qui ne peut se défendre; montez à cheval, et prenez votre lance (il croyait en voir une contre un chêne, qui sans doute devait être un bâton à deux bouts), et je vous ferai connaître que l'action que vous faites est d'un lâche et d'un poltron. Le paysan se croyant

mort à la vue de ce fantôme armé, qui lui tenait la lance dans l'estomac, lui répondit en tremblant : Seigneur chevalier, ce garçon que je châtie est un de mes valets qui garde un troupeau de moutons que je tiens ici autour; et il en a si peu de soin qu'il ne se passe point de jour qu'il n'en perde quelqu'un; et parce que je ne puis souffrir sa négligence, ou plutôt sa malice, il dit que je ne me plains que pour ne lui pas payer ses gages, et sur mon Dieu et mon âme il ne dit pas la vérité. Un démenti en ma présence! insolent, dit don Quichotte; par le soleil qui luit, je suis tenté de te passer ma lance au travers du corps. Qu'on délie ce garçon, et qu'on le paie, mais sans réplique, sinon je jure Dieu que je t'anéantis tout-à-l'heure. Le laboureur baissant la tête, et sans répondre un seul mot, détacha le berger, à qui don Quichotte demanda combien il lui était dû. Neuf mois, dit-il, à sept réales chacun. Don Quichotte ayant compté, trouva qu'il y avait soixante-trois réales, qu'il ordonna au laboureur de compter à l'instant, s'il ne voulait mourir. Le paysan, demi-mort de peur, répartit qu'il ne voudrait pas jurer faux dans l'état où il se trouvait; mais que par le serment qu'il avait fait il ne devait pas tant, et qu'il fallait rabattre trois paires de souliers et une réale pour deux saignées qu'on lui avait

faites étant malade. A la bonne heure, dit don Quichotte; mais les saignées et les souliers lui demeureront pour les coups que vous lui avez donnés sans raison. S'il a usé le cuir de vos souliers, vous avez déchiré sa peau; et si le chirurgien lui a tiré du sang étant malade, vous lui en avez tiré étant sain; ainsi l'un ira pour l'autre. Le malheur, dit le paysan, est que je n'ai pas d'argent sur moi; mais qu'André vienne à la maison, je le paierai jusqu'au dernier sou. Moi, m'en aller avec lui! reprit brusquement le berger, Dieu m'en préserve; s'il me tenait seul, il m'écorcherait comme un saint Barthélemi. Non, non, il ne le fera pas, dit don Quichotte, il suffit que je le lui défende pour ne pas manquer au respect qu'il me doit; et pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisse aller libre, et je réponds du paiement. Seigneur chevalier, prenez bien garde à ce que vous dites, répondit le jeune garçon; mon maître n'est pas chevalier, et n'a jamais reçu ni ordre ni demi; c'est Jean Haldudo le riche, qui demeure proche de Quintanar. Cela n'y fait rien, répondit don Quichotte; il peut y avoir des chevaliers parmi les Haldudos, et d'ailleurs ce sont les bonnes actions qui anoblissent, et chacun est fils de ses œuvres. Cela est vrai, dit André; mais de quelles œuvres est-

il fils, lui qui me refuse ce que j'ai gagné à la sueur de mon corps? Je ne le refuse pas, André, mon ami, répondit le laboureur, et s'il vous plaît, encore une fois, de venir avec moi, je jure par tous les ordres de chevalerie qu'il y a au monde, de vous payer comme je l'ai dit, sans qu'il y manque une obole, et encore en réales toutes neuves. Pour neuves, je t'en quitte, paie-le seulement, et je suis content, reprit don Quichotte; mais prends bien garde à la parole que tu me donnes et à ton serment, sinon je jure à mon tour que je te saurai bien trouver, fusses-tu caché dans les entrailles de la terre; et afin que tu saches à qui tu as affaire, apprends que je suis le vaillant don Quichotte de la Manche, le défaiseur de torts et le réparateur d'injures. Adieu encore une fois; qu'il te souvienne de ta parole, ou je n'oublierai pas ce que je te promets. En achevant ces mots, il piqua Rossinante, et s'éloigna d'eux.

Le laboureur le suivit des yeux autant qu'il put, et quand il l'eut perdu de vue dans l'épaisseur du bois, il retourna au berger, et lui dit : Viens, André, mon fils, que je te paie comme ce défaiseur de torts me l'a commandé. Je jure, dit André, que si vous ne faites ce qu'a ordonné ce bon chevalier, à qui Dieu donne bonne vie et longue pour sa valeur et sa bonne

justice, je l'irai chercher en quelque endroit qu'il puisse être, et je l'amènerai pour vous châtier comme il l'a juré. J'en suis content, dit le laboureur, et pour te montrer combien je t'aime, je veux encore accroître la dette pour augmenter le paiement; et, prenant en même temps André par le bras, il le rattacha au même chêne, et lui donna tant de coups, qu'il le laissa presque pour mort. Appelle maintenant le défaiseur de torts, disait le laboureur; tu verras qu'il ne défera pas celui-ci, quoiqu'il ne soit que demi-fait; car je ne sais qui me tient que je ne te fasse dire vrai, et que je ne t'écorche tout vif. A la fin, détachant ce misérable : Va, dit-il, chercher ton juge; qu'il vienne exécuter sa sentence : tu auras toujours cela par provision. André partit fort mécontent, jurant de chercher le seigneur don Quichotte jusqu'à ce qu'il l'eût rencontré, et disant au laboureur qu'il lui ferait rendre le tout au quadruple. Mais, avec toutes ces menaces, il s'en alla pleurant et demi-écorché, et son maître demeura sain, et riant à gorge déployée. Cependant le valeureux don Quichotte, après avoir si bien réparé cette injustice, s'en allait fort content de lui-même, et croyant avoir donné un très-heureux commencement à sa chevalerie : Tu peux bien te dire heureuse sur toutes celles qui vivent, disait-il,

ô la plus belle des belles, Dulcinée du Toboso, d'avoir pour esclave un aussi fameux chevalier que don Quichotte de la Manche, qui, comme tout le monde sait, n'est armé chevalier que d'hier seulement, et a réparé aujourd'hui la plus terrible offense qu'ait jamais inventée l'injustice et commise la cruauté, et qui vient d'arracher des mains de cet impitoyable bourreau le fouet dont il déchirait si inhumainement ce jeune enfant. En achevant ces paroles, il vit que le chemin se partageait en quatre, et tout aussitôt il lui vint dans l'esprit que les chevaliers errans s'arrêtaient d'ordinaire dans les carrefours à délibérer quel chemin ils prendraient; de sorte que, pour ne manquer en rien à les imiter, il s'arrêta quelque temps; mais, après y avoir bien pensé, il lâcha la bride à Rossinante, se remettant du choix du chemin à sa discrétion, et Rossinante suivit son inclination naturelle, et prit le chemin de son écurie. Don Quichotte avait marché près de deux milles, quand il découvrit une grande troupe de gens qui venaient par le même chemin, et c'étaient, comme on l'a su depuis, des marchands de Tolède, qui allaient acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six, bien montés, avec leurs parasols, quatre valets à cheval, et trois à pied qui conduisaient des mules. A peine don Quichotte les aperçut,

qu'il s'imagina que c'était une nouvelle aventure; et, pour imiter ses livres autant que possible, il la crut faite exprès pour une fantaisie qu'il avait dans l'esprit. Sur cela, d'un air fier et en bonne résolution, il s'affermit sur les étriers, serre sa lance, se couvre de son écu, et, se campant au milieu du chemin, attend ceux qu'il prenait pour des chevaliers errans; et comme ils furent assez proches pour le voir et l'entendre, il haussa sa voix et leur cria arrogamment : Qu'aucun de vous ne prétende passer outre, s'il ne veut confesser que dans le reste du monde il n'y a pas une dame qui égale la beauté de l'impératrice de la Manche, l'incomparable Dulcinée du Toboso. A ces paroles les marchands s'arrêtèrent pour considérer l'étrange figure de cet homme, et à la figure aussi bien qu'aux paroles, ils le prirent aisément pour ce qu'il était; mais voulant voir à quoi tendait l'aveu qu'il demandait, et se donner du plaisir, un d'eux, qui était plaisant, et qui ne manquait pas d'esprit, répondit: Seigneur chevalier, nous ne connaissons point cette belle dame dont vous parlez; faites-nous la voir; si elle est aussi belle que vous le dites, nous avouerons de bon cœur ce que vous nous demandez; et quand vous l'aurez vue, répliqua don Quichotte, quelle obligation vous aurai-je de reconnaître une vé-

rité qui parle d'elle-même? L'importance, c'est que vous le croyiez sans le voir, que vous en juriez, et que vous le souteniez les armes à la main contre qui que ce soit. Confessez-le donc tout-à-l'heure, gens orgueilleux et superbes, ou je vous défie; vous n'avez qu'à venir l'un après l'autre, comme le demande l'ordre de chevalerie, ou tous ensemble, si vous voulez, comme c'est la coutume des gens de votre trempe. Je vous attends avec toute la confiance d'un homme qui a la raison de son côté. Seigneur chevalier, répliqua le marchand, je vous supplie, au nom de tout ce que nous sommes ici de princes, que, pour la décharge de notre conscience, qui ne nous permet pas d'assurer une chose dont nous n'avons aucune connaissance, et qui choque encore tout ce qu'il y a d'impératrices et de reines dans l'Algarie et dans l'Estramadure, vous ayez la bonté de nous montrer le moindre petit portrait de votre dame : quand il ne serait pas plus grand que l'ongle, par l'échantillon on juge de la pièce; vous nous mettrez l'esprit en repos, et nous vous donnerons satisfaction : nous sommes même déjà si forts pour elle, que quand ce portrait nous la représenterait avec un œil de travers, et l'autre distillant du vermillon et du souffre, nous ne laisserions pas de dire en sa faveur tout ce que

vous voudriez. Il n'en distille rien, canaille infame, dit don Quichotte tout furieux, il n'en distille rien de ce que vous dites, mais de la civette et de l'ambre; elle n'est ni louche ni bossue; elle est plus droite qu'un fuseau de Gaderrama; mais vous me paierez tout-à-l'heure le blasphème que vous venez de proférer contre cette beauté sans pareille. En même temps, il court la lance baissée contre celui qui avait pris la parole, avec tant de fureur, que si de bonne fortune, Rossinante n'eût fait un faux pas au milieu de sa course, le téméraire marchand eût fort mal passé son temps. Rossinante tomba, et s'en alla rouler assez loin avec son maître, qui fit tout ce qu'il put pour se relever, sans en pouvoir venir à bout, tant il était embarrassé de son écu, de ses éperons et du poids de ses vieilles armes. Mais, pendant qu'il faisait de vains efforts, sa langue n'était pas inutile. Ne fuyez pas, criait-il, poltrons; attendez, lâches, c'est par la faute de mon cheval, et non par la mienne, que je suis par terre. Un des muletiers de la suite des marchands, qui sans doute n'était pas endurant, ne put souffrir les injures et les bravades du pauvre cavalier, et lui arrachant la lance, il la mit en pièces, et de la plus grosse d'icelles, se prit à charpenter sur don Quichotte, avec tant de

force, que, malgré ses armes, il le brisa comme le blé sous la meule. Les marchands avaient beau lui crier qu'il s'arrêtât, il ne faisait que de se mettre en goût, et le jeu lui plaisait si fort qu'il ne pouvait se résoudre à le quitter. Après avoir rompu le premier éclat de la lance, il eut recours aux autres, et acheva de les user l'un après l'autre sur le disgracié gentilhomme, qui, malgré cette grêle de coups, ne cessait de menacer ciel et terre, et les brigands qui le prenaient à leur avantage. Enfin le muletier se lassa, et les marchands poursuivirent leur chemin, ne manquant pas de matière à s'entretenir. Don Quichotte se voyant seul, fit une nouvelle tentative pour se relever; mais s'il ne l'avait pu se portant bien, comment l'aurait-il fait tout moulu et presque tout disloqué? Cependant il ne laissait pas de se trouver heureux dans une disgrâce qui lui paraissait si naturelle aux chevaliers errans, et dont il avait même la consolation de pouvoir attribuer toute la faute à son cheval.

CHAPITRE V.

Suite de la disgrâce de notre chevalier.

Comme don Quichotte vit qu'effectivement il n'y avait pas moyen de se lever, il eut recours à son remède ordinaire, qui était de songer à quelque endroit de ses livres, et sa fertile folie lui ramena aussitôt dans la mémoire celui de Baudouin et du marquis de Mantoue, quand Charlot laissa le premier blessé dans la montagne ; histoire sue des petits et des grands, et véritable comme les miracles de Mahomet. Cette histoire lui paraissant faite exprès pour l'état où il était, il commença à se rouler par terre comme un homme désespéré, et à dire d'une voix faible ce que l'auteur fait dire au chevalier du Bois : Où êtes-vous, madame, que mon mal vous touche si peu? ou vous ne le savez pas, ou vous êtes fausse et déloyale. Comme il continuait le roman, et qu'il en fut en cet endroit : O noble marquis de Mantoue, mon oncle ; le hasard fit qu'il passa un laboureur de son village et voisin de sa maison, qui venait de mener une charge de blé au moulin, et qui voyant un homme ainsi étendu, lui demanda qui il était, et ce

qu'il avait à se plaindre si tristement. Don Quichotte, qui croyait être Baudouin, ne manqua pas de le prendre aussi pour le marquis de Mantoue son oncle, et ne lui fit pas d'autre réponse que de continuer ses vers, lui contant toutes ses disgrâces, et les amours de sa femme avec le fils de l'empereur, le tout mot à mot, comme on le voit dans le roman. Le laboureur, bien étonné d'entendre tant d'extravagances, lui ôta la visière toute brisée des coups du muletier, et lui ayant lavé le visage qu'il avait plein de poussière, le reconnut. Hé! bon dieu, seigneur Quichada, s'écria-t-il, ce qui fait croire qu'il s'appelait ainsi quand il était dans son bon sens, qui vous a si bien ajusté? qui vous a mis en cet état? Mais quoi qu'il pût dire, l'autre poursuivait toujours le roman, et ne répondait pas un mot du sien. Le bon homme, voyant qu'il n'en pouvait tirer autre chose, lui ôta le plastron et le corcelet pour visiter ses blessures; mais il ne trouva ni sang, ni marque de coups, et après l'avoir levé de terre avec bien de la peine, il le mit sur son âne pour le mener plus doucement. Il n'oublia pas même les armes, ramassant jusqu'aux éclats de la lance, et liant le tout sur Rossinante, qu'il prit par la bride, il toucha l'âne devant lui, et marcha vers le village dans ce bel équipage, rêvant et ne pouvant rien com-

prendre aux folies que disait don Quichotte. Celui-ci de son côté n'était pas moins embarrassé; il était si moulu, qu'il ne pouvait même se tenir sur ce pacifique animal, et de temps en temps il poussait de grands soupirs qui allaient jusqu'au ciel, ce qui obligea encore une fois le laboureur de lui demander quel mal il sentait. Mais on eut dit que le diable s'en mêlait, et qu'il prenait plaisir à ramener dans la mémoire de don Quichotte tous les contes qui avaient quelque rapport avec l'état où il était. En cet endroit il oublia Baudouin; mais pour se ressouvenir du more Abindarrès, quand Rodrigue de Narvaès, gouverneur d'Antequerre, le prit et l'emmena prisonnier; de sorte que le laboureur lui ayant redemandé comme il se trouvait, et ce qu'il sentait, il répondit, parole pour parole, ce que l'Abencerrage prisonnier répond à don Rodrigue dans la Diane de Montemajor, s'appliquant si bien tout cela, que le laboureur se donnait au diable de voir entasser tant d'extravagances; et par-là achevant enfin de connaître que le bon gentilhomme était devenu fou, il se hâta d'arriver au village pour racourcir l'ennui que lui donnait cette longue harangue. Mais don Quichotte ne l'eut pas finie, qu'il continua de la sorte : Il faut que vous sachiez, seigneur don Rodrigue de Narvaès, que cette belle Xarife,

dont je viens de vous parler, est présentement l'incomparable Dulcinée du Toboso, pour qui j'ai fait, je fais, et ferai les plus fameux exploits de chevalerie qu'on ait jamais vus, qu'on voie de nos jours et qu'on puisse voir à l'avenir. Eh, monsieur, répondit le laboureur, je ne fus jamais Rodrigue de Narvaès, ni le marquis de Mantoue : je suis Pierre Alonzo, votre voisin, et vous n'êtes ni Baudouin, ni Abindarrès, mais un brave gentilhomme, le seigneur Quichada. Je sais qui je suis, répliqua don Quichotte, et sais fort bien que je puis être non-seulement ceux que j'ai dit, mais encore les douze pairs de France, et tout-à-la fois les neufs preux, puisque toutes leurs grandes actions jointes ensemble ne sauraient égaler les miennes. Ces discours et d'autres de même nature les menèrent jusqu'au village, où ils arrivèrent comme le jour allait finir; mais le laboureur qui ne voulait pas qu'on vît notre gentilhomme si mal monté, attendit quelque temps, et quand la nuit fut venue, il mena don Quichotte à sa maison, où tout était en grand trouble de l'absence du maître. Le curé et le barbier, ses bons amis, y étaient, et la servante leur disait : Hé bien! monsieur le licencié Pero Pérès, c'était le nom du curé, que dites-vous de notre maître? Il y a six jours que nous ne l'avons vu, ni lui ni son cheval, et

il faut qu'il ait emporté son écu, sa lance et ses armes, car nous ne les trouvons point. Malheureuse que je suis! regardez bien ce que je vous dit : je ne suis pas née pour mourir, si les maudits livres de chevalerie qu'il lit d'ordinaire avec tant d'affection, ne lui ont brouillé la cervelle. Je me souviens fort bien de lui avoir ouï dire souvent qu'il se voulait faire chevalier errant, et aller chercher les aventures par le monde; que Satan et Barrabas puissent emporter tous les livres qui ont ainsi gâté la meilleure tête qui fût dans toute la Manche. La nièce en disait autant de son côté, et encore davantage, et s'adressant à maître Nicolas, qui était le barbier : Il faut que vous sachiez, disait-elle, qu'il est souvent arrivé à mon oncle de passer deux jours et deux nuits de suite à lire ces dangereux livres, et qu'au bout de ce temps-là, tout transporté, il jetait son livre, et mettant l'épée à la main, escrimait à grands coups contre les murailles, et quand il était bien las, il disait qu'il avait tué quatre géans plus grands que des tours, et la sueur que l'agitation lui faisait ruisseler de tout le corps était, disait-il, le sang des blessures qu'il avait reçues dans le combat. Là-dessus il buvait une grande tasse d'eau froide, disant que c'était une liqueur précieuse que lui avait apportée le sage Esquife, un grand enchanteur de ses amis. Hélas! je n'osais dire cela, de peur qu'on

ne crût que mon oncle avait perdu l'esprit, et c'est proprement moi qui suis la cause de son malheur, pour ne vous en avoir pas donné avis. Vous y auriez remédié avant que le mal eût été plus grand, et tous ces excommuniés de livres auraient été brûlés comme autant d'hérétiques. Ah! je jure, dit le curé, que la journée de demain ne passera point qu'on ne les condamne au feu, et qu'on n'en fasse un exemple : ils ont perdu le meilleur de mes amis; mais je leur promets qu'ils ne feront jamais de mal à personne. Tout cela se disait si haut, que don Quichotte et le laboureur qui arrivaient dans ce temps-la, l'entendirent, et le paysan, ne doutant plus de ce qu'il avait soupçonné, se mit à crier à pleine tête : Messieurs, faites ouvrir la porte au marquis de Mantoue et au seigneur Baudouin, qui revient fort blessé, et au valeureux don Rodrigue de Narvaès, gouverneur d'Antequerre, qui amène le more Abindarrès prisonnier. A ces paroles, on ouvrit la porte, et le curé et le barbier reconnaissant leur bon ami, la nièce son bon oncle, la servante son bon maître, coururent tous à lui pour l'embrasser. Arrêtez-vous, dit froidement don Quichotte, qui n'avait encore pu descendre de son âne; je suis fort blessé par la faute de mon cheval. Qu'on me porte au lit, et s'il se peut qu'on fasse venir la sage Urgande pour panser mes blessures. Eh bien! s'écria la

servante, le cœur ne m'avait-il pas bien dit où était l'enclouure? Entrez, monsieur, à la bonne heure, et laissez-là votre Urgande; nous vous guérirons bien sans elle. Maudits encore une fois et cent mille au bout, ces beaux livres qui vous ont mis en cet état! On porta notre gentilhomme sur son lit, et comme on cherchait ses blessures sans en trouver aucune : Je ne suis pas blessé, dit-il; je me sens seulement froissé, parce que mon cheval s'est abattu sous moi en combattant contre dix géants, et les plus vaillants qu'il y ait peut-être dans le monde. Bon, bon, dit le curé, voici les géants en danse : par la couronne que je porte, il n'en restera pas un avant qu'il soit demain nuit. On fit ensuite mille questions à don Quichotte; mais il ne répondit jamais autre chose, sinon qu'on lui donnât à manger, et qu'on le laissât dormir; aussi n'y avait-il rien dont il eût plus de besoin. Il eut contentement, et le curé cependant s'informa bien au long de la manière dont le laboureur l'avait trouvé. Celui-ci raconta tout de point en point, avec toutes les extravagances que notre chevalier lui avait dites, et lorsqu'il l'avait rencontré, et en le ramenant; ce qui confirma encore le curé dans le dessein qu'il avait conçu pour le lendemain, et pour le quel il donna rendez-vous à maître Nicolas dans la maison de don Quichotte.

CHAPITRE VI.

De la revue que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme.

Notre héros, fatigué, dormait profondément quand le curé et le barbier entrèrent chez lui, et demandèrent à la nièce la clef de la chambre aux livres, qu'elle leur donna de bon cœur. Ils y entrèrent tous, jusqu'à la servante, et trouvèrent plus de cent gros volumes et quantité de petits, tous bien reliés et bien conditionnés. La servante ne les eut pas plutôt vus, qu'elle sortit brusquement, et rentrant aussitôt avec une tasse pleine d'eau bénite : Tenez, dit-elle, monsieur le curé, répandez partout de cette eau bénite, de peur que quelqu'un des maudits enchanteurs, dont ces livres sont pleins, ne nous vienne ensorceler, par dépit de ce que nous les voulons chasser du monde. Le curé sourit de cette simplicité, et dit au barbier de lui donner les livres l'un après l'autre, pour voir de quoi ils traitaient, parce qu'il s'en pourrait rencontrer qui ne mériteraient pas le supplice du feu. Non, non, dit la nièce, il n'en faut pas épargner un seul : ils ont tous contribué à la

perte de mon oncle. Il n'y a qu'à les jeter par les fenêtres, et en faire un monceau dans la cour pour les brûler tous ensemble, ou bien les porter dans la cour de derrière, et en faire là l'exécution pour éviter la fumée. La servante fut de cet avis, tant elles étaient toutes deux animées à la perte de ces pauvres innocents; mais le curé demeura ferme à vouloir pour le moins lire les titres. Le premier que donna maître Nicolas, fut *Amadis de Gaule*. Oh! dit le curé, il semble qu'il y ait en ceci du mystère, car j'ai ouï dire que c'est là le premier livre de chevalerie qu'on ait imprimé en Espagne, et qu'il a servi de modèle à tous les autres. Ainsi mon avis est qu'il soit condamné au feu sans rémission, comme auteur d'une si pernicieuse secte. Je demande grâce pour lui, dit le barbier; j'ai ouï dire à d'habiles gens que c'est le meilleur livre que nous ayons en ce genre, et, comme unique en cet art, il mérite qu'on lui pardonne. Tout cela est vrai, dit le curé, et on lui fait grâce pour l'heure; voyons ce qui suit. Ce sont *les Prouesses d'Esplandian*, répondit maître Nicolas, fils légitime d'Amadis de Gaule. Le fils n'approche pas du père, dit le curé; tenez, madame la gouvernante, ouvrez la fenêtre, et le jetez dans la cour; il servira de base au bûcher que nous allons dresser. La servante s'acquitta de sa

commission avec bien de la joie ; et le bon Esplandian s'en alla, volant dans la cour, attendre en patience le supplice auquel il était condamné. Passons outre, dit le curé. Celui-ci, dit le barbier, est *Amadis de Grèce*, et je crois que tous ceux de ce rang sont de la même famille. Qu'ils prennent tous le chemin de la cour, dit le curé ; car plutôt que de ne pas brûler la reine *Pintiquiniestre* et le berger *Danirel*, avec ses églogues, et les détestables raisonnemens de l'auteur, je pense que je brûlerais mon père avec eux, s'il me paraissait sous la figure d'un chevalier errant. Je suis de ce sentiment, dit le barbier ; et moi aussi, de bon cœur, dit la nièce. Puisque cela est ainsi, dit la gouvernante, qu'ils aillent donc trouver leurs compagnons. Et pour s'épargner la peine de descendre le degré, elle les jeta tous par la fenêtre. Qu'est-ce que ce gros billot ? dit le curé. *Don Olivantes de Laura,* répondit maître Nicolas. Il est du même auteur que le *Jardin de Flore,* reprit le curé, et je ne saurais bien dire lequel des deux est le plus maudit ; tout ce que je sais, c'est que celui-ci ira dans la cour comme un extravagant et un menteur. Celui qui suit est *Florismarte d'Hircanie,* dit le barbier. Quoi ! le seigneur Florismarte est ici ? reprit le curé. Ah ! puisqu'il le prend par-là, qu'il suive tout-à-l'heure les autres, malgré

son étrange naissance et ses incroyables aventures; la rudesse et la pauvreté de son style ne méritent pas un meilleur traitement. Voici *le Chevalier Platir*, continua le barbier. C'est un vieux bouquin, dit le curé, qui ne contient pas la moindre chose qui mérite qu'on lui fasse grâce : à la cour, madame la gouvernante, et qu'il n'en soit jamais parlé; et n'oubliez pas celui-ci, qui s'appelle le *Chevalier de la Croix*. Un nom si saint mériterait qu'on lui fît grâce, et devrait couvrir son impertinence; mais le livre est si mauvais, qu'il ne vaut pas la peine qu'on l'épargne. Le barbier prenant un autre livre : Voici, dit-il, le *Miroir de la Chevalerie;* j'ai l'honneur de le reconnaître, dit le curé. Nous trouverons là seigneur Renaud de Montauban avec ses bons amis, tous gens de bien et grands voleurs, les douze pairs de France, et le fidèle historien l'archevêque Turpin. Si j'en suis cru, on ne condamnera ces messieurs qu'à un bannissement perpétuel, parce que leur histoire a quelque chose de l'invention du Boyardo, d'où le chaste Arioste a aussi tiré la sienne. Pour cet Arioste, si je le rencontre, et qu'il parle une autre langue que la sienne, qu'il ne s'attende pas que je lui pardonne. Véritablement je le respecte en sa langue, et j'aurai toujours beaucoup de considération pour lui. Je l'ai en italien, dit le

barbier, mais je ne l'entends point. Tant mieux pour vous; consolez-vous, reprit le curé, vous n'y perdez pas grand'chose, et nous serions très-obligés à son traducteur s'il s'était épargné la peine de l'apporter en Espagne, et de le mettre en notre langue; outre qu'à dire le vrai, il lui a bien ôté de son prix; et c'est ce qui arrivera de tous les livres de vers que l'on traduira, auxquels jamais on ne peut conserver les premières grâces et le caractère naturel, quelque soin et quelque habileté qu'on y apporte. Pour celui-ci donc et tous les autres qui parlent des affaires de France, je suis d'avis qu'on les garde en lieu sûr, jusqu'à ce qu'avec un peu plus de loisir, nous ayons avisé ce que nous en devons faire. J'en excepte pourtant un certain *Bernard de Carpio*, et un autre appelé *Roncevaux;* et s'ils tombent entre mes mains, ils seront bientôt livrés au bras séculier de la gouvernante. Le barbier demeura d'accord de tout sur la foi de son curé, qu'il connaissait homme de bien, et si ami de la vérité, que rien au monde n'était capable de lui faire dire le contraire; et en ouvrant deux autres livres, il vit dans l'un *Palmerin d'Olive*, et dans l'autre *Palmerin d'Angleterre*. Pour le premier, dit le curé, qu'on le brûle et qu'on en jette les cendres au vent; mais conservons *Palmerin d'Angleterre*, comme une chose unique, et faisons-

lui faire une cassette aussi précieuse que celle que trouva Alexandre dans les dépouilles de Darius, et qu'il consacra aux œuvres d'Homère. Ce livre-ci, mon compère, est considérable pour deux choses : l'une, qu'il est excellent de lui-même, et l'autre, qu'on le croit composé par un savant roi de Portugal. Toutes les aventures du château de Beauregard sont fort bien imaginées et pleines d'art ; le style en est aisé et pur, et l'auteur a pris grand soin de garder la bienséance en toutes choses, et de bien conserver les caractères : ainsi, maître Nicolas, sauf votre meilleur avis, celui-ci et *Amadis de Gaule* seront exempts du feu. Pour tout le reste, sans en faire d'autre examen, qu'il périsse, et qu'on n'en sauve pas même la mémoire. Non pas, s'il vous plaît, seigneur compère, répliqua le barbier, car voici le fameux *don Belianis*. Celui-là, dit le curé, avec les deux, trois et quatrième parties auraient besoin de rhubarbe pour purger cette épouvantable bile qui l'agite incessamment ; il en faut aussi retrancher le *Château de la Renommée* et quantité d'autres impertinences ; après cela on lui peut donner quelque répit, et selon qu'il se sera corrigé, on lui fera grâce ou justice. Cependant, mon compère, gardez-le chez vous, et ne souffrez pas que personne le lise. Je vous en réponds, dit le barbier, et sans

se fatiguer davantage à examiner le reste des livres, il dit à la gouvernante de prendre tous les grands, et de les jeter dans la cour.

Celle-ci, qui aurait brûlé tous les livres du monde pour une chemise neuve, ne se le fit pas dire deux fois, et en prit pour le moins sept ou huit qu'elle fit voler par la fenêtre; mais elle en avait tant embrassé, qu'il en tomba un aux pieds du barbier, qui lui donna de la curiosité, et en l'ouvrant, il vit au titre: *Histoire du fameux Tyran-le-Blanc*. Comment! s'écria le curé, vous avez là le chevalier Tyran-le-Blanc? Donnez-le-moi, maître Nicolas, je vous en prie; c'est un trésor que vous avez trouvé: c'est le contre-poison du chagrin; c'est là que nous verrons le vaillant chevalier don Kirié-Eléison de Montauban, et Thomas de Montauban, son frère, avec le chevalier Fonseque; le combat du valeureux Detriante contre le dogue, les ruses de la demoiselle Plaisir de ma vie; les amours et les tromperies de la veuve Tranquille, et l'impératrice amoureuse de son écuyer. Je ne vous mens pas, mon compère, voici le meilleur livre du du monde, pour le style, et le plus naturel: ici, les chevaliers mangent et dorment; ils meurent dans leurs lits, et font testament avant que de mourir, et mille autres choses utiles et nécessaires, dont les autres livres ne disent pas le

moindre mot. Mais avec cela, il n'y eût pas eu grand mal d'envoyer l'auteur passer le reste de ses jours aux galères, pour avoir dit tant de sottises de propos délibéré. Emportez-le chez vous, compère, et le lisez: vous verrez si tout ce que je vous en dis n'est pas vrai.

Je le veux bien, dit le barbier; mais que ferons-nous de tous ces petits livres qui restent? Apparemment, dit le curé, ce ne seraient pas des livres de chevalerie; il faut que ce soient des poètes. Et en en ouvrant un, il trouva que c'était la *Diane de Montemajor*. Pour ceux-ci, continua-t-il, croyant que tous les autres étaient de même genre, ils ne méritent pas le feu, parce qu'ils ne feront jamais les désordres que font les livres de chevalerie; ils ne s'écartent point des règles du bon sens, et personne n'y court risque de le perdre. Hélas! monsieur le curé, s'écria la nièce, vous pouvez bien les condamner comme les autres, car si mon oncle fait tant que de guérir de sa frénésie de chevalier errant, il ne faut qu'un malheur qu'il lui prenne envie de se faire berger, et de courir par les bois et les prés, chantant, et jouant du flageolet, ce qui serait bien pis que de devenir peut-être poète; car, à ce qu'on dit, c'est de toutes les folies la plus contagieuse et la plus incurable. Mademoiselle a raison, dit le curé, il sera bon d'ôter à notre

ami cette pierre d'achoppement. Commençons donc par la *Diane de Montemajor.* Je ne suis pourtant pas d'avis qu'on la jette au feu, mais qu'on lui ôte seulement tout ce qui parle de la sage Félicie et de l'eau enchantée, et presque tous les vers; et qu'on lui laisse, avec la prose, l'honneur d'être le premier entre ces sortes d'ouvrages. Celui qui suit, dit le barbier, est la *Diane,* appelée la seconde, qui est de Salmentin, et en voici encore une autre dont l'auteur est Gilles Pol. Que celle de Salmentin, dit le curé, augmente le nombre des condamnés, et gardons celle de Gilles Pol, comme si Apollon même l'avait composée. Passons outre, compère, ajouta-t-il, et achevons; car il commence à se faire tard. Tenez, dit le barbier, voici les dix livres de la *Fortune d'amour,* composés par Antoine de l'Ofrase, poète de Cerdagne. Par les ordres que j'ai reçus, dit le curé, depuis qu'on parle d'Apollon et des Muses, et depuis qu'il y a des poètes, il n'a point été fait un plus plaisant et plus agréable livre que celui-ci, et dans son genre, et pour ce qu'il contient; et quiconque ne l'a point lu, peut bien dire qu'il ne connaît pas tous les livres de bon goût. Donnez-le-moi, compère; je meure, si je ne l'aime mieux qu'une soutane du plus beau ras de Florence. Ceux qui suivent, reprit le barbier, sont le *Berger d'Ibé-*

rie, les *Nymphes d'Enares* et le *Remède de la jalousie*. Vous n'avez qu'à livrer tout cela entre les mains de la gouvernante, dit le curé; et qu'on ne m'en demande pas la raison, car nous n'aurions jamais fait. Et le *Berger de Philida?* demanda le barbier. Ce n'est point un berger, dit le curé, mais un adroit courtisan qu'il faut garder comme un trésor. Et ce grand, qu'est-ce? Ah! c'est là le trésor des diverses poésies. Il n'y en a que trop, poursuivit-il, et si elles étaient plus rares on les estimerait davantage. Il serait bon de retrancher de ce livre quantité de choses basses, qui se trouvent mêlées parmi les grandes, et qui en diminuent beaucoup le prix. Gardons-les néanmoins; l'auteur est de mes amis, et d'autres ouvrages excellens qu'il a faits, méritent qu'on pardonne à celui-ci. Qu'est-ce, dit le barbier, en ouvrant un autre livre, qu'un *Recueil de chansons de Lopès de Maldonat?* Cet auteur est encore de mes amis, répliqua le curé, et ses vers sont admirables dans sa bouche, car il a une voix qui enchante. Il est un peu étendu dans ses églogues, mais une bonne chose ne saurait être trop longue. Il faut le garder, et le mettre avec les réservés. Celui que voilà tout auprès, comment s'appelle-t-il? C'est la *Galathée de Michel de Cervantes*, répondit maître Nicolas. Il y a long-temps que cet auteur est de

mes meilleurs amis, reprit le curé, et je sais qu'il est plus malheureux encore que poète. Son livre a de l'invention, il promet assez, mais il n'achève rien. Il faut attendre la seconde partie qu'il fait espérer; peut-être qu'il réussira mieux, et qu'il méritera qu'on fasse grâce à la première. Cependant, compère, gardez-la, et voyons ce que c'est que ces trois que voilà ensemble. L'*Araucana de don Alonze d'Hercilla*, dit le barbier, l'*Austriada de Jean Rufo*, *Jura de Cordoue*, et le *Monferrat de Christoval de Vivès*, poète de Valence. Ce sont là, dit le curé, les meilleurs vers héroïques qu'on ait jamais faits en espagnol, et ils peuvent aller de pair avec les plus fameux ouvrages d'Italie. Conservez-les chèrement tous trois, comme des monumens précieux de l'excellence de nos poètes.

Le curé, se lassant enfin de voir tant de livres, conclut, sans plus examiner, qu'on jetât tout le reste au feu. Mais le barbier, lui en faisant voir un qu'il avait déjà ouvert, et qui avait pour titre les *Larmes d'Angélique :* Pour celui-ci, dit-il, véritablement j'aurais été inconsolable, s'il avait été brûlé par mon ordre, car l'auteur a non-seulement été un des plus célèbres poètes d'Espagne, mais encore de tout le monde, et il a particulièrement réussi dans la version de quelques fables d'Ovide.

CHAPITRE VII.

Seconde sortie de don Quichotte.

Comme ils en étaient là, ils entendirent don Quichotte qui criait à pleine tête dans son lit : Ici, ici, valeureux chevaliers ; c'est ici qu'il faut faire voir la vigueur de vos bras : voilà les courtisans qui emportent tout l'avantage du tournoi. Il fallut cesser l'examen des livres, pour accourir au bruit ; et il y a bien de l'apparence que le reste de la bibliothèque se trouvant à la discrétion de la gouvernante et de la nièce, elles firent main-basse sans autre forme de procès : ainsi, *la Carolea*, *Léon d'Espagne* et *les Faits de l'Empereur*, ouvrage de don Louis d'Avila, qui devaient sans doute être là, souffrirent la peine du feu, qu'ils auraient peut-être évitée, si le curé eût connu de leur affaire. Don Quichotte était levé quand les juges des livres entrèrent dans sa chambre, et il ne laissait pas de crier et de continuer ses rêveries, donnant de grands coups d'estoc et de taille contre les murailles, mais pourtant les yeux ouverts, et tout aussi éveillé que s'il n'eût jamais dormi. Ils se jetèrent tous sur lui, et

l'ayant désarmé par force, le mirent au lit, où, après avoir un peu reposé et repris ses esprits, il se tourna du côté du curé, et lui dit : Certes, seigneur archevêque Turpin, c'est une grande honte aux douze pairs de laisser si lâchement emporter la gloire du tournoi aux courtisans, après que nous autres aventuriers en avons eu tout l'honneur trois jours de suite. Il faut prendre patience, monsieur mon compère, dit le curé; le sort change, et ce que l'on perd aujourd'hui se peut regagner demain. Mais ne pensons qu'à votre santé présentement; vous devez être étrangement fatigué, si même vous n'êtes blessé. Pour blessé, non, dit don Quichotte; mais pour moulu et foulé, autant qu'on le peut être, parce que ce bâtard de Roland m'a roué de coups avec le tronc d'un chêne, d'envie et de rage de ce que je lui dispute seul la gloire d'être le plus vaillant; mais je perdrai le nom de Renaud de Montauban, si, malgré tous ses enchantemens, il ne me le paie bien cher d'abord que je pourrai sortir du lit. Pour l'heure, ajouta-t-il, qu'on m'apporte à déjeûner; c'est de quoi j'ai le plus de besoin, et du reste qu'on me laisse le soin de ma vengeance. On lui donna à manger, après quoi il se rendormit encore une fois, et les autres sortirent tout émerveillés d'une si grande folie.

Cette même nuit, la gouvernante brûla tous les livres qu'on avait jetés dans la cour, et tout ce qu'il y en avait dans la maison; et il s'en trouva d'enveloppés dans la disgrâce générale, qui méritaient sans doute d'être conservés à jamais dans les archives publiques; mais leur mauvaise destinée et la paresse des perquisiteurs, ne le permirent pas, et là se vérifia le proverbe qui dit: Que l'innocent périt souvent avec le coupable. Un des remèdes que le curé et le barbier trouvèrent plus propre pour la maladie de leur ami, fut de faire murer la porte du cabinet où étaient ses livres, afin qu'il ne la trouvât plus quand il se leverait, espérant que la cause du mal cessant, l'effet en cesserait aussi; et que cependant on dirait qu'un enchanteur avait enlevé le cabinet et ses livres. C'est ce qui fut fait, et avec beaucoup de diligence. Deux jours après, don Quichotte s'étant levé, la première chose qu'il fit fut d'aller voir à ses livres; mais comme il ne trouva point le cabinet où il l'avait laissé, il allait, de côté et d'autre, cherchant et ne pouvant deviner ce qu'il était devenu; il allait cent fois où il avait autrefois vu la porte; et tâtant avec les mains, il regardait partout, sans rien dire, et assurément sans rien comprendre à cette aventure. Enfin, après avoir bien cherché, il demanda à la servante de quel

côté était le cabinet de ses livres. Quel cabinet, monsieur, répondit la servante, qui était bien instruite, et que cherchez-vous où il n'y a rien? Il n'y a plus ni cabinet ni livres dans cette maison : le diable n'a-t-il pas tout emporté? Ce n'était point le diable, dit la nièce, mais bien un enchanteur, qui vint dans la nuit sur une nue, après que vous fûtes parti d'ici, et qui, descendant de dessus un dragon où il était monté, entra dans votre cabinet, où je ne sais ce qu'il fit; mais au bout de quelque temps, il s'envola par le toît, laissant la maison toute pleine de fumée; et quand nous nous fûmes résolues d'aller voir ce qu'il avait fait, nous ne vîmes plus ni le cabinet, ni les livres, ni même les moindres marques qu'il y en eût eu. Je me souviens seulement, et la gouvernante s'en souvient bien aussi, que le méchant vieillard dit à haute voix, en s'en allant, que c'était par une inimitié secrète qu'il portait au maître des livres qu'il avait fait le désordre qu'on verrait. Il dit encore qu'il s'appelait le sage Mougnaton. Dites Freston, non pas Mougnaton, dit don Quichotte. Je ne sais, dit la nièce, si c'était Freton ou Friton, mais je sais bien que le nom finissait en ton. Aussi est-il vrai, répliqua don Quichotte, que c'est un savant enchanteur et mon grand ennemi, qui a une aversion mortelle pour

moi, parce que son art lui apprend que je dois me trouver un jour en combat singulier contre un jeune chevalier qu'il aime et qu'il protége, mais qu'il voit que je vaincrai malgré toute sa science, et de dépit il me rend tous les déplaisirs qu'il peut; mais qu'il sache qu'il s'abuse, et qu'on n'évite point ce que le ciel a ordonné. Et qui peut douter de cela? dit la nièce. Mais, mon cher oncle, pourquoi vous engager dans tous ces démêlés et toutes ces batailles? ne serait-il point meilleur que vous demeurassiez paisible dans votre maison, à jouir de votre bien et du plaisir de la chasse, sans vous fatiguer ainsi à courir par le monde? Mon oncle, on ne trouve point de meilleur pain que celui de froment; et il y a des gens qui vont chercher de la laine, et qui reviennent sans poil. O ma chère nièce, ma mie, répondit don Quichotte, vous êtes bien loin de votre compte; avant que l'on me tonde, j'aurai pelé et arraché la barbe à quiconque aura seulement l'audace de regarder la pointe de mes cheveux. Elles ne voulurent point lui répliquer davantage, parce qu'elles virent bien qu'il commençait à se mettre en colère.

Notre chevalier demeura quinze jours entiers dans sa maison à se refaire des fatigues passées, sans donner la moindre marque qu'il pensât à

de nouvelles folies. Pendant ce temps-là, le curé et le barbier eurent avec lui de fort plaisantes conversations, sur ce qu'il soutenait que la chose dont on avait le plus de besoin au monde c'était de chevaliers errans, et que ce serait lui qui en rétablirait l'ordre. Quelquefois le curé le contredisait, quelquefois aussi il faisait semblant de se rendre, parce qu'autrement il n'y aurait pas eu moyen d'en avoir raison. Cependant don Quichotte sollicitait tous les jours en cachette un laboureur de ses voisins, homme de bien, si l'on peut parler ainsi de celui qui est pauvre, mais qui n'avait guère de cervelle dans la tête. Enfin, à force de belles paroles et de grandes promesses, il fit tant qu'il le tenta, et il le tenta si fort, qu'à la fin il le persuada de lui servir d'écuyer. Don Quichotte lui disait entre autres choses, qu'il ne craignît point de venir avec lui; qu'il y avait tout à gagner et rien à perdre, parce qu'il pourrait arriver telle chose, qu'en échange du fumier et de la paille qu'il lui faisait quitter, il lui donnerait le gouvernement d'une île. Avec ces promesses, et d'autres aussi bien fondées, Sancho Pança, c'était le nom du laboureur, se laissa si bien séduire, qu'il abandonna sa femme et ses enfans, et suivit son voisin en qualité d'écuyer. Don Quichotte, assuré d'une pièce si nécessaire,

appliqua ses soins à ramasser de l'argent; et, vendant une métairie, engageant une autre, et perdant sur tous les marchés, il se fit une somme assez considérable. Il s'accommoda aussi d'une rondache, qu'il emprunta d'un de ses amis, et ayant refait son armure de tête le mieux qu'il put, il avertit son écuyer du jour et de l'heure qu'il voulait partir, afin que de son côté il s'équipât de ce qui lui serait nécessaire; mais, sur toutes choses, il lui ordonna de se pourvoir d'un bissac. Sancho répondit qu'il le ferait, et qu'il avait même envie de mener son âne, qui était de bonne force, n'étant pas trop accoutumé à marcher beaucoup. Le nom d'âne arrêta un peu don Quichotte, qui ne crut pas devoir permettre à son écuyer d'en mener un, parce qu'après avoir repassé dans sa mémoire tous les chevaliers qu'il connaissait, il n'en trouvait pas un seul qui eût mené un écuyer monté de la sorte. Il y consentit pourtant, dans le dessein de lui donner une plus honorable monture à la première occasion qu'il trouverait de démonter quelque chevalier discourtois et brutal.

Il se pourvut aussi de chemises et d'autres choses nécessaires, suivant le conseil que lui avait donné l'hôte; et tout cela s'étant secrètement exécuté, Sancho, sans dire adieu à sa femme ni à ses enfans, et don Quichotte, sans

parler de rien à sa nièce ni à sa servante, sortirent une nuit de leur village, et marchèrent avec tant de hâte, qu'au point du jour ils purent croire qu'on ne les attraperait plus quand on se mettrait en devoir de les suivre. Sancho Pança allait comme un patriarche sur son âne, avec son bissac et sa calebasse, et dans une grande impatience de se voir gouverneur de l'île que son maître lui avait promise. Don Quichotte prit la même route que dans sa première sortie, c'est-à-dire, par la campagne de Montiel, où il marchait avec moins d'incommodité que l'autre fois, parce qu'il était encore fort matin, et que les rayons du soleil ne donnant que de biais, ne l'incommodaient pas beaucoup.

Ils avaient marché jusqu'alors sans rien dire; mais Sancho Pança, qui ne pouvait être longtemps muet, ouvrit enfin la bouche, et dit à son maître : Seigneur chevalier errant, souvenez-vous, je vous prie, de l'île que vous m'avez promise; car je la gouvernerai à merveilles, quelque grande qu'elle soit. Écoute, ami Sancho, répondit don Quichotte, il faut que tu saches que ce fut une coutume pratiquée de tout temps par les chevaliers errans, de donner à leurs écuyers le gouvernement des îles et des royaumes qu'ils conquéraient; et pour moi, je

suis si résolu de ne pas laisser perdre une si louable coutume, que je prétends même pousser la chose plus loin; et au lieu que ces chevaliers attendaient à récompenser leurs écuyers, qu'ils fussent vieux et déjà las de servir, et de passer de mauvais jours et de pires nuits, et qu'alors ils se contentaient de leur donner quelque province avec le titre de comte ou de marquis, il pourra bien se faire, si nous vivons tous deux, qu'avant qu'il soit six jours je ne gagne un royaume de telle étendue, qu'il y en ait beaucoup d'autres qui en dépendent, et que je sois en état de te faire couronner roi d'un de ceux-ci; et ne pense pas que ce soit là une chose si étrange; telles fortunes arrivent souvent aux chevaliers errans, et cela se fait par des moyens si inconnus, et avec tant de facilité, que telle chose pourrait arriver, que je te donnerais aisément beaucoup plus que je ne te promets. A ce compte-là, dit Sancho, si j'étais roi par quelque miracle de ceux que vous savez faire, Jeanne Gutières, notre ménagère, serait pour le moins reine, et nos enfans infans. Et qui en doute? répondit don Quichotte. J'en doute un petit, répondit Sancho, et je tiens pour moi, que quand il pleuvrait des couronnes, il ne s'en trouverait pas une qui s'ajustât à la tête de ma femme; en bonne foi, monsei-

gneur, elle ne vaut pas un oignon pour être reine; un comté lui viendrait beaucoup mieux, et encore, Dieu me soit en aide, ce serait bien le tout. Recommande le tout à Dieu, dit don Quichotte; il te donnera ce qui te conviendra le mieux; mais ne perds pas courage, et ne te méprise pas tant, que tu veuilles te donner à moins d'un gouvernement ou de quelque chose de pareil. Je vous en réponds, monseigneur, dit Sancho, et m'en rapporte à vous, qui êtes bon maître, et qui saurez bien me donner ce qu'il me faut, selon ma portée.

CHAPITRE VIII.

Du succès qu'eut le valeureux don Quichotte dans l'épouvantable et inouïe aventure des moulins à vent.

PENDANT cette belle conversation, don Quichotte et son écuyer découvrirent d'assez loin trente ou quarante moulins à vent, et d'abord que le chevalier les aperçut : La fortune, dit-il, nous guide mieux que nous ne le pourrions souhaiter : ami Sancho, vois-tu cette troupe de démesurés géans? Je prétends les combattre et leur ôter la vie. Commençons à nous enrichir par leurs dépouilles; cela est de bonne guerre, et c'est servir Dieu que d'ôter une si terrible engeance de dessus la face de la terre. Quels géans? dit Sancho Pança. Ceux que tu vois là, dit don Quichotte, avec ces grands bras, dont il y en a tels qui les ont de deux lieues de long. Prenez-y garde, monsieur, répondit Sancho, ce que vous voyez là ne sont pas des géants; ce sont des moulins à vent, et ce qui vous paraît des bras, ce sont les aîles que le vent fait tourner pour faire marcher la meule. Il paraît bien, dit don Quichotte, que tu n'es guère expert en matière de chevalerie. Ce sont des géants, et si

tu as peur, ôte-toi d'ici, et te mets quelque part en oraison; pour moi, je vais les attaquer, quelque inégal que puisse être le combat.

En disant cela, il piqua Rossinante, et quoique Sancho se donnât au diable que c'était des moulins à vent, et non pas des géans, c'était tellement des géans pour notre chevalier, qu'il n'entendait seulement pas les cris de son écuyer, et plus il s'approchait des moulins, moins il se désabusait. Ne fuyez pas, poltrons, s'écriait-il à pleine tête, lâches et viles créatures, ne fuyez pas; c'est un seul chevalier qui entreprend de vous combattre. Un peu de vent s'étant levé au même instant, et ces grandes aîles commençant à se mouvoir : Vous avez beau faire, dit le chevalier redoublant ses cris, quand vous remueriez plus de bras que n'en avait Briarée, vous me le paierez tout-à-l'heure. En même temps, il se recommande de tout son cœur à sa dame Dulcinée, la priant de le secourir dans un si grand péril; et bien couvert de son écu, et la lance en arrêt, il court de toute la force de Rossinante contre le plus proche des moulins, et rencontre une des ailes, de sorte que le vent donnant alors de grande furie, l'aile en tournant emporta la lance, et la mit en pièces, jetant le cavalier et le cheval fort loin dans le champ, et en très-mauvais état. Sancho accou-

rut promptement au grand trot de son âne, et trouva que son maître ne pouvait se remuer, tant la chute avait été lourde. Hé, ventre de moi, dit Sancho, ne vous disais-je pas bien que vous prissiez garde à ce que vous alliez faire, et que c'était des moulins à vent! Et qui en pouvait douter, à moins que d'en avoir d'autres dans la tête? Tais-toi, ami Sancho, répondit don Quichotte, le métier de la guerre plus que tout autre est sujet aux caprices du sort, et c'est une inconstance perpétuelle. Mais veux-tu que je te dise ce que je pense, et sans doute c'est la vérité, que l'enchanteur Freston, qui a enlevé mon cabinet et mes livres, a changé ces géans en moulins, pour m'ôter la gloire de les avoir vaincus, tant il a de haine et de rage contre moi; mais à la fin si faudra-t-il que toute sa science cède à la bonté de mon épée. Dieu le veuille! monsieur, répondit Sancho; et lui aidant à se lever, il fit tant qu'il le monta sur Rossinante, qui était à demi-épaulé; et s'entretenant de cette aventure, ils prirent le chemin du port Lapice, parce qu'il n'était pas possible, disait don Quichotte, qu'étant un chemin fort passant, ils n'y trouvassent bien des aventures. Mais il avait un regret extrême d'avoir perdu sa lance, et le témoignant à son écuyer: Je me souviens, dit-il, d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Dié-

go Perès de Vargas, ayant rompu sa lance dans un combat, arracha une grosse branche d'un chêne, et en tua tant de Mores, que le surnom d'Écacheur lui en demeura; et lui et ses descendans se sont toujours depuis appelés Vargas et Machuca. Je te dis cela, Sancho, parce que je prétends arracher du premier chêne que je trouverai une branche aussi forte et aussi bonne que je m'imagine celle-là, et j'en ferai de tels faits d'armes, que tu te croiras trop heureux d'avoir mérité de les voir, et d'être témoin d'actions si grandes qu'on aura de la peine à les croire. Ainsi soit-il, dit Sancho; je le crois, puisque vous me le dites; mais redressez-vous un peu, monsieur, car vous allez tout de travers; c'est sans doute que vous êtes froissé de votre chute. Aussi est-il vrai, répondit don Quichotte, et si je ne me plains point, c'est qu'il n'est pas permis aux chevaliers errans de le faire, quand même les boyaux leur sortiraient du ventre. Si cela est, je n'ai rien à dire, dit Sancho; mais Dieu sait si je ne serais pas bien aise que vous vous plaignissiez un petit quand vous avez du mal; car pour moi je ne m'en saurais tenir, et je crierais comme un désespéré à la moindre égratignure, à moins que cela ne soit défendu aux écuyers errans aussi bien qu'à leurs maîtres. Don Quichotte ne laissa point de rire de la simplicité de son écuyer, et il l'assura

qu'il pouvait se plaindre tant qu'il voudrait, qu'il en eût sujet ou non, et qu'il n'avait encore rien lu de contraire à cela dans les livres de chevalerie. Monsieur, dit alors Sancho, ne serait-il point temps de manger? Il me semble que vous ne vous en avisez point. Je n'en ai pas besoin pour l'heure, répondit don Quichotte; pour toi, tu peux manger, si tu en as envie. Avec cette permission, Sancho s'accommoda le mieux qu'il put sur son âne, et tirant du bissac ce qu'il avait apporté, il allait mangeant derrière son maître, haussant de temps en temps la calebasse avec tant de plaisir, qu'il n'y a point d'Allemand à qui il n'eût donné de l'envie; et, pendant qu'il allait ainsi, avalant toujours quelque gorgée, il ne se souvenait non plus de sa famille que des promesses de son maître; et bien loin de trouver le métier rude, il ne s'imaginait que du plaisir à chercher les aventures, quelque périlleuses qu'elles fussent.

Ils passèrent cette nuit-là sous des arbres, où don Quichotte rompit une branche sèche assez forte pour lui servir de lance, et il y mit le fer qu'il avait arraché de l'autre. Toute la nuit s'écoula sans qu'il fermât l'œil, pensant toujours à Dulcinée, pour imiter ce qu'il avait lu dans les romans, où les chevaliers passent les nuits dans les forêts et dans les déserts à s'entretenir

du souvenir de leurs maîtresses. Mais Sancho, qui était un peu plus matériel, ne la passa pas ainsi. Comme il avait l'estomac plein d'autre chose que de vent, il fut bientôt assoupi, et ne fit qu'un somme depuis qu'il se fut étendu à terre jusqu'au lever du soleil, dont les rayons, qui lui donnaient dans les yeux, ne l'auraient pas même éveillé, non plus que le chant des oiseaux qui gazouillaient de tous côtés, si son maître ne l'avait appelé cinq ou six fois à pleine tête. En se levant, le vigilant écuyer donna une atteinte à la bouteille, mais avec bien du regret de la trouver plus légère que le soir d'auparavant, parce qu'il ne voyait pas le moyen d'en réparer sitôt le défaut au chemin qu'ils prenaient. Pour don Quichotte, qui s'était repu des succulentes et savoureuses pensées de sa maîtresse, il ne se soucia point de déjeûner. Ils montèrent à cheval, et reprirent le chemin du port Lapice, qu'ils découvrirent environ sur les huit heures du matin.

C'est ici, Sancho, mon ami, s'écria don Quichotte, que nous pouvons mettre le bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle aventures. Mais écoute, je t'avertis de prendre bien garde à ne pas mettre l'épée à la main, quand tu me verrais dans le plus grand péril du monde, si ce n'est que par hasard tu me visses attaqué par de

la canaille ou par de viles créatures comme toi, car en ce cas tu peux bien me secourir; mais contre des chevaliers, cela ne t'est permis en aucune manière par les lois de la chevalerie, jusqu'à ce que tu sois armé chevalier. Faites état, monsieur, que je vous obéirai en cela ponctuellement, d'autant plus que je suis fort pacifique de mon naturel, et ennemi juré des querelles. Véritablement, pour ce qui est de me défendre, moi, quand on m'attaquera, je ne me soucierai guère de ces lois, puisque les lois divines et humaines permettent à chacun de défendre sa peau. J'en suis d'accord, dit don Quichotte; mais pour ce qui est de me secourir contre des chevaliers, tu n'as que des vœux à faire : du reste, il faut que tu tiennes en bride cette bravoure naturelle. Ne dis-je pas aussi que je le ferai? repartit Sancho; je vous promets de garder ce commandement comme celui du dimanche.

En achevant ce discours, ils virent venir vers eux deux religieux de l'ordre de Saint-Benoît, montés sur des dromadaires, c'est-à-dire, sur des mules de même taille, avec leurs parasols et des lunettes de voyage. Derrière eux venait un coche, avec quatre ou cinq cavaliers, et deux valets de mule à pied. Il y avait dans le coche, à ce qu'on a dit depuis, une dame de Biscaye qui

allait trouver son mari à Séville, d'où il devait passer dans les Indes avec un emploi considérable. A peine don Quichotte eut-il aperçu les religieux, qui n'étaient pas de cette compagnie, quoiqu'ils allassent le même chemin, qu'il dit à son écuyer : Ou je suis bien trompé, ami Sancho, ou voici une des plus fameuses aventures qui se soient jamais vues; car ces fantômes noirs qui paraissent là-bas doivent être et sont sans nul doute des enchanteurs qui ont enlevé quelque princesse, et l'emmènent par force dans ce coche. Il faut, à quelque prix que ce soit, que j'empêche cette violence. Ceci m'a la mine d'être pis que des moulins à vent, dit Sancho en branlant la tête; monsieur, vous n'y prenez pas garde, ce sont là des bénédictins, et le coche est sans doute à des gens qui font voyage : regardez bien à ce que vous allez faire, et que le diable ne vous tente pas. Je t'ai déjà dit, mon ami, reprit don Quichotte, que tu ne te connais pas en aventures; ce que je te dis est véritable, et tu vas le voir tout-à-l'heure.

En disant cela il s'avance et se campe au milieu du chemin par où devaient passer les moines, et quand ils furent assez près pour le pouvoir entendre, il leur cria arrogamment : Gens diaboliques et excommuniés, qu'on mette tout-à-l'heure en liberté les hautes princesses que

vous emmenez dans ce coche, sinon préparez-vous à recevoir une prompte mort pour le châtiment de vos mauvaises œuvres. Les Pères retinrent leurs mules, et n'étant pas moins étonnés de l'étrange figure de don Quichotte que de ce discours: Seigneur chevalier, répondirent-ils, nous ne sommes point des gens endiablés ni excommuniés, mais des religieux de Saint-Benoît qui voyageons : s'il y a dans le coche des princesses qu'on enlève, nous n'en savons rien. Je ne me paie pas de belles paroles, dit don Quichotte, et je vous connais bien perfides canailles. Sans attendre de réponse, don Quichotte pique, la lance basse, contre un des religieux avec tant de furie, que si le Père ne se fût promptement jeté à terre, il l'y aurait mis malgré lui, ou dangereusement blessé, ou peut-être laissé sans vie : l'autre moine, qui vit de quelle sorte on traitait son compagnon, donna des deux à sa mule, et enfila la campagne plus vite que le vent.

Sancho Pança ne vit pas plutôt le religieux par terre, qu'il sauta prestement de son âne à bas, et se jetant sur lui, il commençait déjà à le dépouiller, quand deux valets qui suivaient à pied les religieux, accoururent, et lui demandèrent pourquoi il lui ôtait ses habits. Parce qu'ils m'appartiennent, dit Sancho, et que ce sont les dépouilles de la bataille que monseigneur vient

de gagner. Les valets, qui n'entendaient point raillerie, et ne savaient ce que c'était que de dépouilles et de batailles, voyant don Quichotte assez loin qui entretenait ceux du coche, se jetèrent sur Sancho, le renversèrent par terre, et le laissèrent demi-mort de coups et presque sans barbe au menton.

Cependant le bénédictin, qui n'avait eu d'autre mal que la peur, sitôt qu'il vit don Quichotte s'éloigner, remonte promptement sur sa mule, et pique tout tremblant après son compagnon, qui l'attendait assez loin de là, regardant ce que deviendrait cette aventure, sans oser en attendre la fin. Ils poursuivirent tous deux leur route, faisant plus de signes de croix que s'ils eussent eu le diable à leurs trousses. Don Quichotte était, comme nous l'avons dit, à la portière du coche, où il haranguait la dame biscayenne, qu'il avait abordée par ces paroles: Votre beauté, madame, peut faire désormais tout ce qu'il lui plaira, vous êtes libre, et ce bras vient de châtier l'audace de vos ravisseurs. Et afin que vous ne soyez pas en peine du nom de votre libérateur, sachez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle et incomparable Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande autre chose pour le service que je vous ai rendu, si ce n'est

que vous retourniez au Toboso, que vous vous présentiez de ma part devant cette excellente dame que, et que vous lui appreniez ce que j'ai fait pour votre liberté. Un cavalier biscayen, de ceux qui accompagnaient le coche, écoutait attentivement tout ce que disait don Quichotte; et comme il vit qu'il ne voulait point laisser partir le coche, et qu'il s'opiniâtrait à le faire retourner au Toboso, il s'approcha de lui, et le tirant par sa lance, lui dit en mauvais langage : Va-t'en chivalier, que mal tu vas, par le Dieu que moi crée, si ne laisse le cache ainsi te tue comme est là le Biscain. Don Quichotte l'entendit bien, et lui répondit fort gravement : Si tu étais chevalier, comme tu ne l'es pas, misérable, j'aurais déjà châtié ton insolence. Moi, non chivalier, repartit brusquement le Biscayen; il jure à Dieu qu'autant tu mentes comme chrétien : si toi chette ton lance, et tire d'épée, je feré voir al moment que ton chival il être une bête : Biscain par terre, chentilhomme par mer, et chentilhommé pour le diable, et prendre garde que toi mente si dire autre chose. Vous le verrez tout-à-l'heure, répondit don Quichotte, et jetant sa lance à terre, il tire son épée, embrasse son écu, et attaque le Biscayen en résolution de ne le pas épargner. Le Biscayen qui le vit venir, eût bien voulu mettre

pied à terre, parce qu'il ne se fiait pas à sa mule qui n'était que de louage; mais tout ce qu'il put faire, ce fut de mettre l'épée à la main. Bien lui prit même de se trouver auprès du coche, où il se saisit d'un coussin qui lui servit de rondache. En même temps les deux fiers champions coururent l'un contre l'autre comme s'ils eussent été ennemis mortels. Tous les assistans firent ce qu'ils purent pour mettre la paix, mais il fut impossible; et le colère Biscayen jurait en son mauvais langage, que si on ne lui laissait achever son combat, il tuerait sa maîtresse et tous ceux qui s'y opposeraient. La dame du coche, fort étonnée et toute tremblante, fit signe au cocher de s'éloigner, et d'un peu loin s'arrêta à considérer les combattans.

Le Biscayen déchargea dans ce moment un coup si terrible sur l'épaule de son adversaire, qu'il l'aurait fendu jusqu'à la ceinture, s'il ne l'eût trouvé couvert de son écu. A ce coup, qui parut à don Quichotte la chute d'une montagne: Dame de mon âme, s'écria-t-il, Dulcinée, fleur de la beauté, secourez votre chevalier, qui se trouve en cette extrémité pour soutenir vos intérêts. Dire cela, serrer son épée, se couvrir de son écu, et assaillir le Biscayen, ne fut qu'une même chose, dans la résolution de hasarder le tout en un seul coup. Le Biscayen, qui vit ve-

nir son ennemi de cette manière, jugea de son dessein par sa contenance, et prenant aussi la même résolution, il se couvrit le mieux qu'il put de son coussin, et l'attendit de pied ferme, d'autant plus qu'il ne pouvait faire remuer sa mule, qui n'en pouvait plus de lassitude, outre qu'elle n'était pas dressée à ce manège. Don Quichotte venait, comme je l'ai dit, l'épée haute contre le rusé Biscayen, résolu de le fendre par la moitié, et le Biscayen l'attendait aussi dans le dessein de n'en pas faire à deux fois. Tous les spectateurs effrayés attendaient l'issue des épouvantables coups dont nos combattans se menaçaient, et la dame du coche avec ses femmes se vouaient à tous les saints d'Espagne pour obtenir de Dieu le salut de leur écuyer, et le leur propre.

Ce qu'il y a de fâcheux ici, c'est que l'auteur de l'histoire demeure court en cet endroit, s'excusant sur ce qu'il n'a rien appris davantage des faits de don Quichotte. Véritablement le second auteur, ne pouvant croire qu'une si curieuse histoire se fût absolument perdue, et que les beaux esprits de la Manche eussent eu si peu de soin que de n'en pas conserver les mémoires, ne désespéra pas de trouver de quoi poursuivre ce plaisant ouvrage, et réussit enfin dans sa recherche, comme on le verra dans la seconde partie.

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE IX.

Conclusions de l'épouvantable combat du vigoureux Biscayen et du vaillant don Quichotte.

Nous avons laissé, dans la première partie de cette histoire, le brave Biscayen et le fameux don Quichotte, les épées levées, en état de se décharger de terribles fendans, et tels que si les épées fussent tombées aplomb et sans trouver de résistance, ils se seraient pour le moins fendus jusqu'à l'arçon de la selle. Mais, comme je l'ai dit, l'histoire demeurait imparfaite dans cet endroit, sans que l'auteur nous apprît où nous pourrions trouver de quoi la poursuivre. Cela me fâcha fort, et le plaisir que m'avait donné le commencement, se tourna en douleur quand je crus qu'il n'y avait pas d'espérance de voir le reste. Cependant il me paraissait impossible, autant qu'injuste, qu'un si vaillant chevalier n'eût pas eu quelque sage qui prît soin d'écrire l'his-

toire de ses faits inouïs : ce qui n'a jamais manqué à aucun de ses devanciers, c'est-à-dire, des chevaliers à aventures, dont chacun en avait toujours un ou deux qui se trouvaient à propos pour écrire leurs prouesses, et recueillir jusqu'à leurs moindres pensées. Ainsi, ne pouvant comprendre qu'un chevalier de cette importance eût pu manquer de ce qu'un Platir et d'autres semblables avaient eu de reste, j'avais toujours dans l'esprit que cette admirable histoire n'était point demeurée ainsi estropiée, et qu'il fallait que le temps, qui vient à bout de tout, l'eût consumée, ou la tînt quelque part ensevelie. D'un autre côté il me semblait que l'histoire de notre chevalier ne devait pas être bien ancienne, puisqu'on avait trouvé dans sa bibliothèque des livres modernes, comme *le Remède de la jalousie, les Nymphes, le Berger d'Hénarès ;* et que quand elle n'aurait pas été écrite, les gens de son village et leurs voisins ne l'auraient pas encore oubliée.

Rempli de cette imagination, je me mis en tête de rechercher exactement la vie et les miracles de notre fameux Espagnol, cette éclatante lumière de la Manche, et le premier qui dans ce siècle malheureux se soit dévoué à l'exercice de la chevalerie errante, à défaire les torts et les injures, à secourir les veuves, et à défendre

l'honneur des demoiselles, comme de celles qu'on voyait au temps passé courir par monts et par vaux sur les palefrois, portant leur virginité avec elles en toute sûreté, et qui au bout de quatre-vingts ans, à moins que d'être forcées par quelques brutaux, entraient dans la sépulture pucelles et vierges comme leurs mères. Mais tout mon soin aurait été inutile, et la postérité serait privée de ce trésor, si la bonne fortune ne me l'eût fait tomber entre les mains de la manière que je le vais dire.

Étant un jour dans la rue des Merciers, à Tolède, je vis un jeune garçon qui vendait de vieux papiers à un épicier; et comme je suis curieux jusqu'à ramasser les moindres morceaux de papier par les rues, j'en pris un des mains de ce garçon pour le lire, et trouvai qu'il était en caractères arabes, que je n'entends point. Je cherchai partout des yeux si je ne verrais point quelque More judaïsé pour me les expliquer, et n'eus pas de peine à trouver ce secours dans un lieu où j'en aurais trouvé pour des langues encore plus difficiles et plus anciennes. Le hasard m'en amena donc un à qui je mis le livre entre les mains, et il n'en eut pas plutôt lu quelques lignes, qu'il se prit à rire. Je lui demandai de quoi il riait. D'une remarque importante, dit-il, que je trouve ici à la marge; et continuant tou-

jours de rire, il lut ces paroles : Cette Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent parlé dans cette histoire, eut, dit-on, la meilleure main pour saler des pourceaux, que femme qui fût dans toute la Manche. Au nom de Dulcinée du Toboso, m'imaginant que les vieilles paperasses contenaient peut-être l'histoire de don Quichotte, je pressai le morisque de lire le titre du livre, et il y trouva ces mots en arabe : *Histoire de don Quichotte de la Manche*, écrite par cid Hamet-Benengeli, historien arabe. J'eus tant de joie quand j'entendis le titre du livre, qu'à peine la pus-je dissimuler, et arrachant tous les papiers des mains de l'épicier, j'en fis marché avec le jeune homme, et j'eus pour une demi-réale ce qu'il m'aurait vendu vingt fois autant, s'il eût su lire dans mon esprit. Je me retirai aussitôt par le cloître de la grande église avec mon morisque, et le priai de traduire en espagnol tout ce que contenaient ces vieux papiers, sans ajouter ni retrancher la moindre chose, lui offrant tout ce qu'il me demanderait. Mais il se contenta de deux cabas de raisins et de deux boisseaux de froment, et me promit de les traduire fidèlement, et que je serais satisfait en peu de temps : mais pour faciliter l'affaire, et ne me pas dessaisir d'une si bonne rencontre, j'emmenai le More chez moi, où en moins de six se-

maines la version fut faite, et toute telle que je vous la donne.

Sur la première feuille du livre était peint au naturel le combat de don Quichotte et du Biscayen, dans la même posture où nous les avons laissés tous deux l'épée haute, l'un couvert de sa rondache, et l'autre de son coussin. La mule du Biscayen était tellement au naturel, qu'on l'aurait prise d'une lieue loin pour une mule de louage : on voyait écrit aux pieds du Biscayen, don Sancho de Aspetia, et sous ceux de Rossinante, don Quichotte. Rossinante était admirablement bien peint, si long, si roide, si maigre et si fatigué, l'épine du dos si tranchante, et l'oreille si basse, qu'on jugeait à la première vue que jamais cheval au monde n'avait mieux mérité ce surnom. Tout auprès était Sancho Pança, tenant son âne par le licou, au pied duquel il y avait un écriteau qui disait, Sancho Canças. A voir son portrait, il avait la panse large, la taille courte, et les jambes cagneuses, et c'est apparemment pour cela que l'histoire lui donne indifféremment le surnom de Pança et de Canças. Il y avait encore d'autres choses à remarquer dans cette figure, mais de peu d'importance, et qui ne servent de rien à l'intelligence de l'histoire. Je dirai seulement que s'il y a quelque objection à faire contre celle-ci, tou-

chant la vérité, ce ne peut être que parce que l'auteur est Arabe, et qu'ils sont tous naturellement menteurs. Mais au contraire comme ils sont nos ennemis, celui-ci aura plutôt retranché qu'ajouté; et il me semble en effet que lorsqu'il devait le plus s'étendre sur les louanges de notre chevalier, il s'est malicieusement retenu et les a passées sous silence : procédé indigne d'un historien, qui doit être ponctuel et fidèle, exempt de passion et sans intérêt, et que la crainte, ni l'affection, ni l'inimitié ne doivent jamais faire écarter de la vérité, qui est la mère de l'histoire; comme l'histoire est le dépôt des actions humaines, et l'ennemie déclarée de l'oubli, puisque c'est là que nous avons de fidèles tableaux du passé, et que nous puisons des exemples pour le présent et des précautions pour l'avenir. Je suis assuré que l'on trouvera dans celle-ci tout ce qu'on peut souhaiter de plaisant et d'agréable, ou que s'il y manque quelque chose, ce sera la faute de l'auteur, et non pas celle du sujet. Enfin la seconde partie, suivant la traduction, commence ainsi.

Il semblait, à l'air terrible de ces deux fiers et animés combattans, avec leurs tranchantes épées levées, qu'ils ne menaçaient pas moins que le ciel et la terre; et tous les spectateurs étonnés étaient suspendus entre l'admiration et

la crainte. Le premier qui déchargea son coup fut le colère Biscayen, et ce fut avec tant de force et de furie, que si l'épée ne lui avait tourné dans la main, ce seul coup aurait terminé cet épouvantable combat et toutes les aventures de notre chevalier; mais le sort, qui le réservait pour de plus grandes choses, fit que l'épée, tombant de plat sur l'épaule gauche, ne lui fit d'autre mal que de désarmer tout ce côté-là, après avoir emporté en chemin faisant une grande partie de la salade et la moitié de l'oreille. Il ne faut pas prétendre pouvoir exprimer ici la rage dont le héros de la Manche fut transporté quand il se vit traité de la sorte. Il se haussa et s'affermit sur les étriers, et serrant son épée, il en déchargea un si furieux coup, et si à plein sur la tête de son ennemi, que, malgré la défense du coussin, le Biscayen commença à jeter le sang par le nez, par la bouche et par les oreilles, faisant mine d'aller tomber, comme il eût fait sans doute s'il n'eût promptement embrassé le cou de sa mule; mais un moment après, abandonnant les étriers et étendant les bras, la mule, épouvantée de ce coup et maîtresse de la bride, se mit à courir par la campagne, et après quelques sauts jeta le cavalier par terre sans apparence de vie. Don Quichotte regardait tout cela avec une grande tranquillité, et sans s'ébranler;

mais sitôt qu'il vit son adversaire à bas, il sauta promptement de cheval, et courant lui mettre la pointe de l'épée à la gorge, il lui cria qu'il se rendît, ou qu'il lui couperait la tête. Le Biscayen était si étourdi, qu'il ne voyait pas le péril qui le menaçait, et ne pouvait former une parole; et don Quichotte sans doute ne l'aurait pas ménagé dans la colère où il était, si la dame du coche, qui jusqu'alors avait regardé le combat toute éperdue, ne lui était venue demander avec beaucoup d'instance la vie de son écuyer. Notre héros, adoucissant un peu sa fierté, répondit gravement: Je vous l'accorde, ma belle dame, mais à condition que ce chevalier me donnera sa parole d'aller au Toboso, et de se présenter de ma part devant la nompareille Dulcinée, afin qu'elle dispose de lui comme il lui plaira. La dame, demi-morte de frayeur, sans savoir ce qu'il demandait, ni s'informer qui était cette Dulcinée, promit pour son écuyer tout ce qu'il plut à don Quichotte. Qu'il vive donc, ajouta notre chevalier, sur votre parole, et qu'en faveur de votre beauté il jouisse d'une grâce dont son arrogance le rendait indigne.

CHAPITRE X.

Conversation de don Quichotte et de Sancho Pança.

Il y avait déjà quelque temps que Sancho s'était relevé, après les rudes gourmades que lui avaient données les valets des bénédictins, et il avait attentivement considéré le combat de son maître, priant Dieu dans son cœur qu'il en sortît victorieux, et qu'il y pût gagner quelque île, dont il le fît gouverneur, comme il le lui avait promis. Voyant donc le combat fini et que don Quichotte allait monter à cheval, il courut vite pour lui tenir l'étrier; mais avant qu'il montât, il se jeta à genoux devant lui, et lui baisant la main : Monseigneur et mon maître, lui dit-il, si vous avez agréable de me donner l'île que vous venez de gagner, je me sens en état de la gouverner, quelque grande qu'elle puisse être, et aussi bien qu'autre qui s'en soit jamais mêlé. Ami Sancho, répondit don Quichotte, ce ne sont pas ici des aventures d'îles, ce ne sont que rencontres de grands chemins, où l'on ne gagne guère autre chose que de se faire casser la tête et remporter une oreille de moins; mais prends patience, il s'offrira assez d'aventures qui me

donneront occasion de m'acquitter de ma promesse, et non-seulement de te donner un gouvernement, mais beaucoup davantage. Sancho faillit à fondre en remercîmens sur les nouvelles promesses de son maître, et, après lui avoir baisé la main et le bas de la cotte-d'armes, il lui aida à monter à cheval, et monta lui-même sur son âne, suivant son seigneur, qui s'en alla au grand pas sans prendre congé des dames du coche, et entra dans un bois qu'il trouva sur son chemin. Sancho suivait tant qu'il pouvait au grand trot; mais voyant que Rossinante marchait avec tant d'ardeur qu'il le laissait bien loin derrière, il cria à son maître de l'attendre. Don Quichotte, à ce cri, retint la bride à Rossinante, et l'écuyer fatigué l'ayant joint : Il me semble, monseigneur, lui dit-il, que nous ne ferions pas mal de nous retirer dans quelque église; car celui contre qui vous avez combattu est en fort mauvais état, et il ne faut qu'un malheur qu'on en avertisse la justice, et qu'on se saisisse de nous, et quand nous serons une fois coffrés, il passera bien de l'eau sous le pont avant qu'on nous en tire. Tais-toi, dit don Quichotte, tu ne sais ce que tu dis: et où as-tu lu ni vu que jamais chevalier errant ait été mis en justice pour ses homicides? Je ne sais ce que c'est que vos homicides, dit Sancho; je ne me souviens point

d'en avoir jamais vu, mais je sais fort bien que la sainte Hermandad châtie ceux qui se battent en duel; du reste, je ne m'en mêle point. Ne t'inquiète de rien, mon enfant, dit don Quichotte, je te tirerais des mains des Tartares : ne crains pas que je te laisse en celles de la justice. Mais dis-moi, en vérité, crois-tu qu'il y ait un plus vaillant chevalier que moi dans le reste du monde? as-tu lu dans les histoires qu'un autre ait jamais eu plus de résolution à entreprendre, plus de vigueur à attaquer, plus d'haleine à soutenir, plus de promptitude et d'adresse à frapper, et plus de force à renverser? La vérité est, dit Sancho, que je n'ai jamais rien lu de semblable, car je ne sais ni lire ni écrire; mais je jurerai bien que de ma vie je n'ai servi un maître plus hardi que vous, et Dieu veuille que cette hardiesse ne nous mène pas où je m'imagine. Mais, monsieur, si nous pansions votre oreille? il en sort beaucoup de sang, et j'ai heureusement de la charpie et de l'onguent blanc dans mon bissac. Que nous nous passerions bien de tout cela, dit don Quichotte, si je m'étais souvenu de faire une fiole du baume de Fier-à-bras, et qu'une seule goutte de cette liqueur nous épargnerait de temps et de remèdes! Qu'est-ce donc que cette fiole de baume? dit Sancho. C'est un baume, dit don Quichotte, dont j'ai la recette

en ma mémoire, avec lequel on se moque des blessures, et on nargue la mort. Aussi, quand je l'aurai fait, et que je t'en aurai donné, s'il arrive que dans quelque combat tu me voie coupé d'un revers par le milieu du corps, comme il nous arrive souvent, tu n'as qu'à ramasser la moitié qui sera tombée, et la rejoindre à l'autre avant que le sang se refroidisse, prenant toujours bien garde à les ajuster également; après cela, donne-moi seulement à boire deux traits de ce baume, et tu me verras aussi sain qu'auparavant. Si cela est, dit Sancho, je renonce tout-à-l'heure au gouvernement que vous m'avez promis, et je ne demande autre chose, en récompense de tous mes services, que la recette de ce baume. Je suis assuré qu'en quelque lieu que ce soit, il vaudra tout courant deux ou trois réales l'once, et en voilà assez pour passer ma vie honorablement et en repos. Mais, monsieur, ce baume coûte-t-il beaucoup à faire? On en fera toujours six pintes pour trois réales, répondit don Quichotte. Misérable que je suis! s'écria Sancho; et qu'attendez-vous, monsieur, que vous ne me l'enseigniez tout-à-l'heure, et que nous n'en fassions deux ou trois poinçons? Doucement, ami Sancho, reprit don Quichotte, je te garde bien d'autres secrets, et de plus grandes récompenses. Pour l'heure, pansons mon

oreille, elle me fait plus de mal que je n'en fais semblant.

Sancho tira de l'onguent et de la charpie de sa besace. Mais quand don Quichotte, en s'accommodant, aperçut sa salade toute brisée, peu s'en fallut qu'il ne perdît le reste de son jugement. Il mit l'épée à la main, et levant les yeux en haut : Je jure, dit-il, par les entrailles de mon père, par la foi que j'ai promise à Dulcinée, et par toute la nature ensemble, que jusqu'à ce que j'aie pris vengeance de celui qui m'a fait cette injure, je ferai la même vie que le grand marquis de Mantoue, qui, ayant fait vœu de venger son cousin Baudouin, ne mangea jusque-là ni pain sur table, ni ne coucha avec sa femme, et observa quantité d'autres choses sémblables, dont je ne me souviens pas, et que pourtant je prétends qui soient comprises dans mon serment. Monseigneur, dit Sancho, tout étonné de ce jurement effroyable, vous avez tort de vous fâcher; car si le chevalier fait ce que vous lui avez ordonné, et qu'il s'aille présenter devant madame Dulcinée du Toboso, il en est quitte, et à moins qu'il ne fasse quelque nouvelle offense, vous n'avez rien à lui demander. C'est très-bien remarquer à toi, reprit notre chevalier, et ainsi j'annulle le serment quant à la vengeance ; mais je le confirme et le refais de nou-

veau, et m'engage encore une fois de faire la vie que j'ai dit, jusqu'à ce que j'aie ôté, par force à quelque chevalier, une autre salade aussi bonne que celle-ci. Et en t'imagine pas, Sancho, que je fasse ceci à la volée : j'ai bien qui imiter au pied de la lettre, et la même chose arriva pour l'armet de Mambrin, qui coûta si cher à Sacripan.

Monsieur, répliqua Sancho, donnez tous ces sermens-là au diable : Dieu ne veut pas qu'on jure, et vous vous damnez à crédit. Hé! dites-moi, s'il vous plaît, si par hasard nous ne trouvons de long-temps un homme armé d'une salade, que ferons-nous en attendant ? tiendrez-vous votre serment en dépit de tous les accidens et de toutes les incommodités qui vous en peuvent arriver, comme de dormir tout vêtu, et de ne coucher jamais en ville, bourg, ni village, et deux mille autres pénitences que contenait le serment de ce vieux fou de marquis de Mantoue ? Souvenez-vous, monsieur, qu'il ne passe point de gens armés en ces quartiers, et que l'on n'y trouve que des charretiers et des meneurs de mules. En bonne foi, ces gens-là ne portent point de salades, et ils n'en ont peut-être jamais vu d'autres que de laitue. Va, va, tu te trompes, mon ami, dit don Quichotte, et nous n'aurons pas été ici deux heures, que nous

y verrons plus de gens en armes qu'il n'en vint devant la forteresse d'Albraque, à la conquête de la belle Angélique. Je le veux donc bien, puisque vous le voulez, reprit Sancho, et Dieu veuille que tout réussisse, et que le temps arrive de gagner cette île qui me coûte si cher, quand je devrais mourir incontinent après. Je t'ai déjà dit, Sancho, dit don Quichotte, que tu ne te mettes pas en peine; et quand l'île te manquerait, n'y a-t-il pas le royaume de Danemark, et celui de Sobradise, qui ne te sauraient manquer et ce qui est de meilleur, qui sont en terre-ferme? mais cela se trouvera dans son temps.

Pour le présent, regarde si tu as quelque chose à manger dans le bissac, afin que nous allions promptement chercher quelque château où nous puissions nous retirer cette nuit, et faire mon baume; car, pour ne pas mentir, l'oreille me fait grand mal. J'ai ici un oignon et un morceau de fromage avec deux ou trois bribes de pain, dit Sancho, mais ce ne sont pas là des viandes pour un vaillant chevalier comme vous. Que tu l'entends mal, répondit don Quichotte; il faut que tu saches, Sancho, que c'est la gloire des chevaliers errans de passer des mois entiers sans manger, et quand ils mangent, c'est, sans façon, de la première chose qu'ils trouvent, et tu n'en douterais pas si tu avais lu autant d'histoi-

res que moi ; car je te puis bien jurer que quelque recherche que j'aie faite, je n'ai point encore trouvé que ces chevaliers mangeassent que par hasard, et quand ils étaient invités à de somptueux banquets et à des fêtes royales ; car, pour le reste du temps, ils ne se repaissaient guère que de leurs pensées ; et comme il n'était pourtant pas possible qu'ils s'en passassent absolument, non plus que des autres nécessités, puisqu'ils étaient hommes comme nous, il faut croire que, passant leur vie dans les forêts et dans les déserts, et sans cuisinier, leurs repas ordinaires étaient des viandes rustiques comme celles que tu m'offres. Ainsi, ami Sancho, ne te chagrine point d'une chose qui me fait du plaisir, et ne pense pas à faire un monde nouveau, ni à changer les coutumes de la chevalerie errante, établies depuis si long-temps. Il faut me pardonner, monsieur, dit Sancho, parce que je ne sais ni lire ni écrire, comme je vous l'ai dit, et je n'ai jamais lu les règles de la chevalerie ; mais à l'avenir le bissac sera bien fourni de toute sorte de fruit sec pour vous qui êtes chevalier ; et comme je n'ai pas l'honneur de l'être, j'acheverai de le remplir pour moi de quelque chose de plus nourrissant. Je ne dis pas, répliqua don Quichotte, que le chevalier errant soit obligé de ne manger que des fruits, mais que

c'était leur manger ordinaire, avec quelques herbes encore qu'ils trouvaient par les champs, et qu'ils connaissaient toutes parfaitement, comme je les connais bien aussi. C'est une grande vertu que de connaître ces herbes, répondit Sancho, et, si je ne me trompe, nous aurons quelque jour besoin de cette connaissance : cependant voici ce que Dieu nous a donné, ajouta-t-il; et ayant tiré les vivres de la besace, ils mangèrent avec appétit et de compagnie. Ils eurent bientôt fait leur frugal repas, et montèrent aussitôt à cheval pour aller chercher à loger; mais le soleil leur manqua, avec l'espérance de trouver ce qu'ils souhaitaient, et ils s'arrêtèrent auprès de quelques cabanes de bergers, où ils résolurent de passer la nuit. Autant qu'il y eut d'ennui pour Sancho de n'être pas dans quelque bon village, autant don Quichotte trouva-t-il de plaisir à dormir à découvert, se figurant que tout ce qui lui arrivait de cette manière était autant d'actes de possession qui faisaient foi de sa chevalerie.

CHAPITRE XI.

De ce qui arriva à don Quichotte avec les bergers.

NOTRE chevalier fut très-bien reçu des bergers de ces cabanes, et Sancho ayant promptement accommodé Rossinante et son âne le mieux qu'il put, se rendit à l'odeur de quelques morceaux de chèvre que les bergers faisaient rôtir pour leur souper. Le bon écuyer eût bien voulu tout sur-le-champ les manger, comme on dit, de broc en bouche; mais il fallut, malgré lui, qu'il attendît que les bergers, après les avoir tirés du feu, eussent étendu à terre quelques peaux de brebis et de chèvres pour servir de nappes. Ce rustique couvert étant mis, ils convièrent leurs hôtes de manger avec eux de bon cœur ce qu'ils leur offraient de même. Six bergers qu'ils étaient dans cette cabane, s'assirent sur leurs talons autour de peaux de brebis, après avoir en cérémonies champêtres prié don Quichotte de s'asseoir sur une auge qu'ils avaient renversée. Sancho se tenait derrière lui, pour lui servir à boire dans une coupe de corne qu'avaient les bergers. Son maître le voyant debout, lui dit : Afin que tu voies, Sancho, le bien

qu'enferme en soi la chevalerie errante, et combien ceux qui la suivent sont en état d'être bientôt estimés et honorés dans le monde, je veux que tu te mettes à mon côté et que tu t'asseyes dans la compagnie de ces bonnes gens, que tu sois une même chose avec moi, qui suis ton seigneur et ton maître, que tu manges en même plat, et que tu boives dans mon verre; car enfin on peut dire de la chevalerie errante ce qu'on dit de l'amour, qu'elle égale toutes choses. Monseigneur, je vous remercie, dit Sancho; mais si j'avais bien de quoi, j'aimerais mieux le manger seul debout qu'assis au côté d'un empereur; et pour vous en parler franchement, je m'accommode aussi bien d'un morceau de pain bis et d'une ciboule, dans mon coin, sans façon et sans contrainte, que d'un coq-d'inde en compagnie d'honnêtes gens, où je suis obligé de mâcher lentement, de boire de petits coups, de m'essuyer à toute heure, sans oser tousser ni éternuer, quelque envie qu'il m'en prenne; changez donc, s'il vous plaît, monseigneur et maître, en d'autres choses qui soient de plus de profit, l'honneur que vous me voulez faire, pour la part que j'ai à la chevalerie errante comme écuyer de votre seigneurie : je vous en remercie et le tiens pour reçu, et j'y renonce dès à présent pour jusqu'à la fin du monde.

Avec tout cela, dit don Quichotte, si faut-il que tu te mettes-là, parce que Dieu élève celui qui s'humilie ; et, le tirant en même temps par le bras, il le fit asseoir par force auprès de lui.

Les bergers, qui n'entendaient rien à ce jargon d'écuyers et de chevaliers errans, ne faisaient que manger, regardant sans rien dire leurs hôtes, qui avalaient de temps en temps des morceaux gros comme le poing. Le service de viandes achevé, on mit sur la table quantité de noisettes, et un fromage qui n'était guère moins dur que s'il avait été de chaux et de ciment. Pendant tout ce temps-là, la corne n'était point inutile ; elle ne cessait d'aller et de venir à la ronde, tantôt pleine, tantôt vide, et si souvent enfin, qu'un bouc de vin de deux qu'il y en avait, en fut vidé.

Après que don Quichotte eut bien mangé, et qu'il vit que son estomac avait à peu près ce qu'il fallait à un héros moderne, il prit une poignée de noisettes, et les regardant attentivement : Heureux âge, s'écria-t-il, heureux siècle à qui nos pères donnèrent le nom d'âge d'or, non pas que l'or qu'on estime tant dans ce siècle de fer s'y trouvât plus communément, ou qu'on le tirât avec moins de peine des entrailles de la terre, mais parce qu'on ne connaissait point alors ces deux funestes paroles, le tien et

le mien, qui ont depuis divisé tout le monde. Toutes choses étaient communes dans ce saint âge, et les hommes n'avaient pas d'autre soin à prendre pour leur nourriture, que de cueillir le fruit que les arbres leur offraient libéralement, et de puiser avec la main les pures et délicieuses eaux que les ruisseaux et les fontaines leur présentaient en abondance. Les soigneuses abeilles enrichissant les fentes des rochers et les creux des arbres de la dépouille des fleurs, formaient sans crainte leur vigilante république, et permettaient aux hommes de recueillir l'agréable moisson de leurs fertiles travaux. De simples huttes tenaient lieu de maison et de palais aux habitans de la terre, et les arbres, se défaisant d'eux-mêmes de leurs écorces, leur fournissaient de quoi couvir leurs cabanes, et se garantir de l'intempérie des saisons. Tout était en paix pour lors, on ne voyait qu'union et qu'amitié. Jusque-là le soc et la bêche n'avaient point ouvert les entrailles de la terre ; cette bonne et féconde mère donnait gratuitement tous les fruits de son vaste sein, et ses heureux enfans y trouvaient tout à-la-fois, et ce qui était nécessaire pour l'entretien de la vie, et ce qui était délectable. La beauté n'était point un avantage dangereux aux jeunes filles : elles allaient librement partout ; étalant sans artifice et sans dessein tous

les présens que leur avait faits la nature, sans se cacher davantage, qu'autant que l'honnêteté commune à tous les siècles l'a toujours demandé. La pourpre de Tyr, ni l'or, ni la soie ne faisaient point leurs ornemens; elles n'empruntaient rien des agrémens de l'art, et avec de simples guirlandes de fleurs ou de feuilles entrelacées, elles étaient plus parées que ne le sont aujourd'hui les dames les plus galantes, par les plus riches inventions que le luxe et la vanité du siècle leur ont enseignées. L'amour s'expliquait nuement et sincèrement comme l'âme le ressentait, sans rechercher dans l'artifice des paroles une expression plus forte et plus adroite que celle de la nature; on voyait dans toutes les actions des hommes une sincérité naïve, non-seulement exempte de tromperie, mais encore incapable de dissimulation. La justice, toujours le bandeau sur les yeux, ne connaissait point alors ni la faveur ni l'intérêt; ce n'est que dans les siècles suivans que ces monstres ont pris naissance, et que glissant un venin subtil dans le cœur des hommes, ils ont étouffé l'équité naturelle, qui d'un commun consentement gouvernait auparavant toutes choses. L'honnêteté, comme j'ai dit, était inséparable des filles : elles allaient partout sur leur foi, assurées des autres et d'elles-mêmes, et n'appréhendaient rien de

leurs propres désirs, ni de ceux d'autrui. Mais il n'y a plus d'asiles pour elles en ce siècle détestable; l'amour se fait entrée partout, il n'y a ni gardes qu'il ne trompe, ni labyrinthe dont il ne démêle l'artifice. Dans les lieux mêmes dont les rayons du soleil sont exclus, l'inquiète ardeur des amans y pénètre, et triomphe enfin de la plus exacte retenue. Ainsi cette première innocence s'étant perdue, et la corruption croissant de jour en jour, il fallut, pour la sûreté publique, opposer des digues à ce torrent, et on institua l'ordre de la chevalerie errante, pour défendre l'honneur des filles, protéger les veuves, secourir les orphelins et les misérables, et servir de bouclier à tous ceux que la violence opprime. Je suis de cet ordre-là, mes bons amis, et c'est à un chevalier errant et à son écuyer que vous avez fait un si bon accueil; et quoique toutes sortes de gens soient obligés de bien recevoir ceux de notre profession, néanmoins comme vous l'avez fait sans me connaître, et seulement par bonne volonté, il est juste que je vous en témoigne mon ressentiment, et que je vous proteste que jamais je n'en perdrai le souvenir et la reconnaissance.

Ce furent les noisettes qui rappelèrent l'âge d'or dans la mémoire de notre chevalier, et lui firent faire tout ce beau discours, dont il se se-

raît bien passé, aussi bien que les bergers qui l'écoutaient attentivement, sans y rien comprendre, et sans dire une parole. Sancho non plus ne disait mot, mais il n'était pas demeuré sans rien faire; il se remplissait cependant de noisettes et de fromage, sans perdre un seul coup de dent, que pour visiter de temps en temps le second bouc, qu'on avait pendu à un liége, pour le tenir plus au frais. Le souper fini, un des bergers s'adressant à don Quichotte : Pour vous faire voir, seigneur chevalier, lui dit-il, que rien ne manque à l'intention que nous avons de vous bien traiter, et de vous divertir, nous vous ferons entendre tout-à-l'heure un de nos compagnons, qui est sur le point d'arriver, et qui vous donnera sans doute du plaisir. C'est un jeune berger fort amoureux, et tout plein d'esprit: il sait lire et écrire comme un maître d'école, mais surtout il chante et joue du violon à ravir. A peine le berger eut-il achevé de parler, qu'on entendit le son du violon, et un moment après arriva un jeune garçon d'environ vingt-deux ans et d'assez bonne mine. Les bergers lui demandèrent s'il avait soupé; et comme il répondit qu'oui, puisqu'ainsi est, Antoine, dit celui qui venait de parler, tu nous feras bien le plaisir de chanter quelque chose pour régaler monsieur notre hôte, et lui faire voir que dans les forêts

et les montagnes on ne laisse pas de trouver des gens qui savent la musique. Nous avons dit à monsieur ce que tu vaux, et nous voudrions bien ne pas passer pour menteurs. Assieds-toi, je t'en prie, et chante-nous la romance que ton oncle le bénéficier a faite sur tes amours, et qui a tant plu à tout le voisinage. Je le veux bien, dit Antoine; et sans se faire davantage prier, il s'assit sur un tronc de chêne, et après avoir accordé son violon, il chanta la romance qui suit :

Ollailla ! je sais que tu m'aimes,
Sans que ta bouche me l'ait dit :
Tes yeux sont muets tout de même ;
Mais j'aime, tu le sais, et cela seul suffit.

On dit que d'une amour connue
Il faut toujours bien espérer,
Que qui la souffre en est émue,
Et se laisse à la fin elle-même attirer.

Tu vis pourtant d'une manière
Qu'on ne sait pas bien qu'en juger,
Et l'on te voit souvent si fière,
Qu'un amant près de toi n'est guère sans danger.

Cependant dans l'indifférence
De tes dédains et tes rebuts,
Je sens naître quelque espérance,
Et vois briller l'amour à travers tes refus.

Apres tout, ma foi s'aventure,
Et j'en suis pour l'heure à tel point,
Que te trouvant ou tendre ou dure,
Mon amour ne peut croître, et ne s'affaiblit point.

Si l'amour est comme je pense,
Et comme on dit, une vertu,
La tienne me donne espérance
Que mon temps à la fin ne sera pas perdu.

Ma passion et mes services
Me servent ici de garants;
En te faisant des sacrifices,
Je prétends quelque fruit des soins que je te rends.

N'as-tu pas quelquefois pris garde
Que j'ai toujours les yeux sur toi?
Et quand un autre me regarde,
Je ne fais pas semblant de croire que c'est moi.

Que je ne pense qu'à te plaire,
Et que je n'ai point d'autre soin;
Qu'être propre est ma seule affaire,
Et que j'ai des habits au-delà du besoin?

Je laisse là les sérénades
Qui m'ont empêché de dormir,
Les vers, les chansons, les balades,
Que j'ai fait en ton nom et pour te divertir.

Que j'ai vanté ta bonne mine,
Et tant parlé de ta beauté,
Comme d'une chose divine,
Que les belles d'ici m'en ont fort maltraité.

Un jour parlant à ta louange
A Thérèse de Berrocal,
On croit, dit-elle, aimer un ange
Et c'est une guenon qui ne fait que du mal.

Ce sont des beautés contrefaites,
De faux cheveux que l'on met bien;
Du blanc, du rouge, des sornettes;
Aux yeux tout cela brille, et dessous ce n'est rien.

Je me fâchai bien fort contre elle,
Sur-le-champ je la démentis.
Son beau cousin prit sa querelle;
Tu sais bien ce qu'il fit, et comment j'en sortis.

Ollailla ! je t'aime et te presse,
Mais c'est avec un bon dessein,
Et je ne te veux pour maîtresse
Que lorsque avec mon cœur j'aurai donné ma main.

L'église a des liens de soie,
Et son joug est doux et léger;
Tu verras avec quelle joie
Je courrai m'y soumettre en t'y voyant ranger.

Mais si je n'apprends de ta bouche
Que tu consens à mon dessein,
Je mourrai dans ce lieu farouche:
J'en jure, ou si j'en sors je me fais capucin.

Le berger ayant achevé, don Quichotte le pria de chanter encore quelque chose; mais Sancho, qui avait plus d'envie de dormir que

d'écouter des chansons, s'y opposa, et dit à son maître qu'il était temps qu'il pensât à s'accommoder de quelque part pour passer la nuit, et que ces bonnes gens, qui travaillaient tout le jour, n'avaient pas besoin d'employer la nuit à chanter. Je t'entends, Sancho, répondit don Quichotte, et je ne songeais pas qu'une tête, pleine des vapeurs de la bouteille, a plus besoin de sommeil que de musique. Dieu soit béni, dit Sancho, mais chacun en a bien pris sa part. J'en conviens, répliqua don Quichotte : couche-toi où tu voudras, et me laisse faire. Il sied mieux de veiller que de dormir aux gens de ma profession; mais auparavant panse-moi un peu mon oreille, je t'assure qu'elle me fait grand mal. Sancho, commençant à chercher de l'onguent, un des bergers qui vit la blessure, dit à don Quichotte de ne s'en pas mettre en peine, et qu'il l'aurait bientôt guérie; et sur l'heure il alla quérir quelques feuilles de romarin, et après les avoir mâchées et mêlées avec du sel, il les lui mit sur l'oreille, l'assurant qu'il n'avait que faire d'autre remède; ce qui réussit en effet.

CHAPITRE XII.

De ce que raconta un berger à ceux qui étaient avec don Quichotte.

Comme ils en étaient là, un paysan de ceux qui allaient quérir la provision au village, arriva, et s'adressant aux bergers : Enfans, dit-il, savez-vous bien ce qui est arrivé? Et comment le saurions-nous? répondit l'un d'eux. Oh bien donc, reprit le paysan, vous saurez que ce berger si galant, cet écolier appelé Chrysostôme, est mort ce matin, et qu'on dit qu'il est mort d'amour pour cette endiablée de Marcelle, la fille de Guillaume-le-Riche, celle que vous voyez ici autour en habit de bergère. Pour Marcelle, dit un des bergers, te moques-tu? Pour elle-même, répondit-il; et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Chrysostôme a ordonné, par son testament, qu'on l'enterrât au milieu d'un champ, comme si c'était un More, et que ce soit au pied de la roche d'où sort la fontaine du Liége; parce que c'est, à ce qu'on dit, et comme on assure qu'il l'a dit lui-même, l'endroit où il l'a vue la première fois. Il a encore ordonné d'autres choses de cette sorte, que les marguilliers du village disent qu'on ne fera

point, parce qu'elles sont de mauvais exemple, et qu'elles sentent le payen; mais Ambroise, cet autre écolier, et l'ami du mort, qui portait aussi l'habit de berger, veut que tout s'exécute comme Chrysostôme l'a ordonné. Le village en est tout ému, et je crois avec tout cela qu'Ambroise en sera cru, et tous les bergers de ses amis le prétendent de même, et doivent demain faire l'enterrement en ce lieu-là, et en grande cérémonie. Pour moi, je crois que ce sera une chose à voir; au moins ne manquerai-je pas d'y aller, si je ne suis obligé de retourner à la provision. Nous irons tous, dirent les bergers, et nous tirerons à la courte paille à qui gardera cependant nos chèvres. Pierre, tu as raison, dit un berger; mais il ne sera pas besoin de tirer au sort; je demeurerai pour tous, et ne pensez pas que ce soit simplement pour vous faire plaisir, ou faute de curiosité : c'est que je ne saurais marcher, à cause de cette épine que je me mis hier dans le pied. Nous ne laissons pas de t'en être obligé, répondit Pierre, et grand merci jusqu'au rendre. Don Quichotte, sur cela, pria Pierre de lui apprendre le nom de ce mort, et quelle était cette bergère.

A quoi Pierre répondit qu'il n'en savait autre chose, sinon que le mort était un jeune gentilhomme fort riche, dont le père avait sa

maison autour de ces montagnes, et qui avait long-temps étudié à Salamanque; après quoi il était retourné chez lui fort savant, à ce que tout le monde disait; mais surtout, continua Pierre, il savait, à ce qu'on dit, la science des étoiles, et tout ce qui se passait là-haut entre le soleil et la lune. Aussi ne manquait-il point d'annoncer jour pour jour les éclisses de la lune et du soleil. C'est éclipse, notre ami, interrompit don Quichotte, et non pas éclisse, que s'appelle l'obscurcissement qui arrive à ces deux astres. Il devinait encore, poursuivit Pierre, qui n'y prenait pas garde de si près, quand l'année devait être bonne ou mauvaise. Ses parens et ses amis, qui ajoutaient foi à tout ce qu'il disait, ne manquaient jamais de suivre ses conseils, et se firent riches en peu de temps. Tantôt il leur disait de semer de l'orge, et non pas du froment; une autre fois, qu'ils semassent des pois-chiches, et non de l'orge. L'année, dit-il une fois, sera de bon rapport, et il y aura beaucoup d'huile; mais les trois années suivantes on n'en amassera pas une goutte, et tout cela ne manquait point d'arriver. Cette science-là s'appelle astrologie, dit gravement don Quichotte. Je ne sais comment elle s'appelle, dit Pierre; mais je sais bien qu'il savait tout cela, et encore davantage. Quelque trois mois après

son retour de Salamanque, nous le vîmes un beau jour habillé en berger avec sa panetière et son troupeau; et son grand ami Ambroise, qui avait été son camarade d'école, avait tout de même quitté la soutane, et était vêtu comme lui. J'oubliais de vous dire que ce Chrysostôme était un grand faiseur de chansons, jusque-là qu'il faisait tous les noëls qui se chantent la nuit de la venue de Notre-Seigneur, aussi bien que les jeux que les petits garçons de village représentent à la Fête-Dieu, et cela d'une manière que chacun disait qu'il ne se pouvait rien de mieux. Quand on vit ces deux écoliers habillés en bergers, on fut bien étonné d'un si prompt changement, dont on ne pouvait deviner la cause. Le père de Chrysostôme était mort pour lors, et il l'avait laissé seul héritier d'un grand bien, avec quantité de bétail, gros et menu, et beaucoup de meubles et d'argent comptant. Et en vérité il méritait bien tout cela; c'était un bon enfant, ami des gens de bien, et qui avait un visage de bénédiction. On vint enfin à savoir que ce changement d'habit ne s'était fait que pour suivre, par ces déserts, la bergère Marcelle, dont le pauvre défunt était devenu amoureux. Il faut maintenant que je vous dise qui est cette jeune créature, car il est bon que vous le sachiez. Peut-être, et je puis bien dire

sans peut-être, que vous n'avez jamais rien ouï de semblable en jour de votre vie, ni n'entendrez jamais rien de pareil, quand vous vivriez cinq cents ans. Voyons, dit don Quichotte.

Je dis donc, mon bon monsieur, poursuivit le chevrier, qu'il y avait dans notre village un laboureur nommé Guillaume, encore plus riche que le père de Chrysostôme, et à qui Dieu donna par-dessus ces grandes richesses qu'il avait, une fort belle fille, dont la mère mourut en accouchant. Ce fut une fort bonne femme que cette mère, et la meilleure que j'aie connue ici autour. Il me semble que je la vois, la pauvre femme, avec ce visage de santé et deux yeux qui étaient de vrais soleils, mais surtout une bonne ménagère, et qui aimait bien les pauvres, et je gagerais qu'elle est en paradis à l'heure qu'il est. Guillaume mourut de l'ennui qu'il eut de la mort de sa femme, et laissa Marcelle, sa fille, toute jeune et son unique héritière, entre les mains d'un prêtre son oncle, qui avait un bénéfice en notre village. La petite croissait de jour en jour avec tant de beauté, qu'elle nous faisait souvenir de sa mère, qui en avait beaucoup, et l'on jugeait même dès-lors que la fille la surpasserait encore : aussi n'eut-elle pas atteint l'âge de quatorze ou quinze ans, que tous ceux qui la voyaient, bénissaient Dieu de

l'avoir créée si belle, et en devenaient la plupart amoureux, ou pour mieux dire fous. Son oncle la gardait cependant avec beaucoup de soin, et fort resserrée; mais avec tout cela le bruit de sa beauté se répandit de telle sorte, que, tant pour cette raison qu'à cause de ses grands biens, quantité de jeunes gens, et des plus considérables, non-seulement de notre village, mais de bien loin aux environs, la firent demander en mariage, et ne donnaient ni repos ni patience à son oncle. Le bon prêtre eût bien souhaité de la marier sitôt qu'il la vît en âge; mais comme il était homme de bien, il n'en voulut rien faire sans son consentement; et il ne faut pas croire qu'en différant le mariage de sa nièce, ce bon homme pensât à profiter de son bien, dont il avait le gouvernement. Tout le monde sait bien le contraire, et on en a parlé plus d'une fois à son avantage dans nos veillées; car, afin que vous le sachiez, monsieur le chevalier errant, on parle de toutes choses dans ces petits lieux, et chacun trouve bon ou mauvais, murmure ou approuve, selon sa fantaisie; et croyez qu'un curé n'a qu'à se tenir bien droit s'il veut être loué de ses paroissiens, et surtout aux champs.

Vous avez raison, dit don Quichotte; mais continuez, je vous prie, le conte est très-bon;

vous le contez, maître Pierre, de fort bonne grâce. Que celle de Dieu soit avec vous, répondit Pierre; car, au bout du compte, elle vaut mieux que tout.

Vous saurez donc, s'il vous plaît, continua-t-il, que quelque proposition que l'oncle fît à sa nièce, et quelque chose qu'il lui pût dire du bien et des bonnes qualités de ceux qui la demandaient, en la priant lui-même de se marier et de choisir celui qui lui plairait le plus; jamais elle ne répondit autre chose, sinon qu'elle n'y pensait pas encore, et qu'elle était trop jeune pour songer au mariage. Avec des excuses qui paraissaient si raisonnables, elle se délivrait des importunités de son oncle, et il attendait qu'elle fût un peu plus avancée en âge, et qu'elle fît elle-même choix d'un mari, parce que, disait-il, et il disait fort bien, jamais les pères ne doivent engager les enfans contre leur gré. Enfin, un beau jour que personne ne s'y attendait, voilà tout d'un coup la dédaigneuse Marcelle devenue bergère, et qui, malgré son oncle et malgré tout le monde qui l'en avait voulu détourner, se met à aller aux champs avec les autres bergères, gardant elle-même son troupeau. Dame! ce fut bien pis alors; car d'abord qu'elle se montra, et que sa beauté parut à découvert, on ne saurait dire combien de

jeunes gens, tant gentilshommes que fils de riches laboureurs, se firent bergers aussi, et la suivirent dans cette campagne, pour lui témoigner la passion qu'ils avaient pour elle. Un de ceux-là, comme j'ai dit, était le pauvre Chrysostôme, et l'on disait qu'il ne l'aimait pas, mais qu'il l'adorait. Il ne faut pas penser, au reste, que pour avoir choisi cette manière de vie si libre, Marcelle ait jamais fait la moindre chose contre l'honnêteté et qui puisse donner mauvaise opinion de sa sagesse; qu'au contraire elle veille de si près sur ses actions, et s'observe avec tant de soin, qu'aucun de ceux qui la servent ne saurait se vanter qu'elle lui ait jamais donné la moindre espérance; et encore qu'elle ne fuie point la conversation des bergers, et qu'elle les traite bien civilement; s'il arrive pourtant que quelqu'un se hasarde de lui découvrir sa passion, quelque innocente qu'elle puisse être, comme ne tendant qu'au mariage, elle les renvoie si loin, qu'ils ne s'y jouent pas une seconde fois.

Ainsi cette fille est plus dangereuse sur la terre, que ne saurait être la peste, parce que sa douceur et sa beauté ne manquent point de gagner le cœur de tous ceux qui la voient, et puis sa dureté les jette dans le désespoir. Tout ce qu'ils y savent, c'est de crier contre elle, de

l'appeler hautement cruelle et ingrate, et d'autres noms pareils que la méchante mérite bien. Si vous étiez ici quelquefois, monsieur le chevalier, vous entendriez résonner ces montagnes et ces vallées des gémissemens de ces pauvres amans méprisés, et dans un certain endroit qui n'est pas loin d'ici, où il y a environ deux douzaines de hêtres, vous n'en trouverez pas un seul dont l'écorce ne soit gravée du nom de Marcelle, et au haut de quelques-uns, son nom est couronné, comme pour dire qu'elle mérite la couronne de la beauté. Là soupire un berger, ici un autre fait des plaintes; on entend ici des chansons amoureuses, et là des plaintes désespérées. Tel passe la nuit entière assis au pied d'un chêne ou sur un rocher, et là, enfoncé dans ses pensées, attend, sans fermer l'œil, la venue du soleil; un autre, sans donner de trève à ses soupirs, passe les plus incommodes journées de l'été, étendu sur le sable ardent, à pousser des cris au ciel, et faire des lamentations pitoyables. Mais la fière Marcelle, comme si de rien n'était, se moque de tout cela, et rebute également les uns et les autres; et cependant tout ce que nous sommes qui la connaissons, nous attendons à quoi aboutira la cruauté de cette dangereuse fille, et qui sera l'heureux qui pourra apprivoiser une humeur si farouche.

Tout ce que je viens de vous conter est la vérité même, et je ne doute point de ce que notre berger a dit de la mort de Chrysostôme. Je vous conseille, monsieur le chevalier, de vous trouver demain à son enterrement; ce sera sans doute une chose à voir, et il n'y a pas demi-lieue d'ici. Je n'ai garde d'y manquer, dit don Quichotte, et je vous remercie de votre histoire, qui m'a donné beaucoup de plaisir. Oh vraiment, répliqua le chevrier, je ne vous ai pas dit la moitié de ce qui est arrivé aux amans de Marcelle; mais nous trouverons bien demain, en allant, quelque berger qui pourra vous dire le reste. Pour l'heure, monsieur, vous ferez bien d'aller dormir en quelque endroit à couvert; parce que le serein n'est pas bon à votre blessure, quoiqu'il n'y ait pourtant rien à craindre avec l'emplâtre que vous y avez mis. Sancho, qui avait donné mille fois au diable le chévrier et son babil, pressa son maître d'entrer dans la cabane de Pierre; et il le fit à la fin, mais ce fut pour passer le reste de la nuit à penser à son impitoyable Dulcinée, pour n'en devoir rien aux amans de Marcelle. Sancho, de son côté, s'accommoda sur la litière, entre son âne et Rossinante, et dormit, non comme un amant maltraité, mais en homme fatigué, et qui n'avait pas l'estomac vide.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'histoire de Marcelle.

Le jour ne faisait que commencer à poindre, quand les chevriers se levèrent, et demandèrent à don Quichotte en l'éveillant, s'il était encore en dessein d'aller voir l'enterrement de Chrysostôme, et qu'ils lui feraient compagnie. Lui, qui ne demandait pas mieux, se leva et ordonna à Sancho de seller Rossinante, et de tenir son âne prêt. Ce qui étant fait avec beaucoup de diligence, ils se mirent aussitôt en chemin. Ils n'eurent pas marché un quart de lieue, qu'ils virent venir vers eux six bergers vêtus de jupons noirs, la tête couronnée de guirlandes de cyprès et de sauge, et un gros bâton de houx à la main. Après eux venaient deux gentilshommes à cheval, et trois valets à pied qui les suivaient. En s'abordant, ils se saluèrent fort civilement, et s'étant demandé les uns aux autres où ils allaient, il se rencontra qu'ils avaient tous dessein d'aller voir l'enterrement, et ainsi ils marchèrent tous de compagnie. Un des cavaliers, s'adressant à l'autre, lui dit : Seigneur Vivalde, je ne crois pas que nous ayons à nous reprocher le temps

que nous emploierons à voir cette cérémonie, qui ne saurait être que belle après les choses étranges que ces bergers nous ont contées du berger mort et de la bergère qui l'a fait mourir. J'en suis persuadé comme vous, dit Vivalde, et je donnerais plutôt quatre jours qu'un, pour ne pas manquer de m'y trouver. Don Quichotte leur demandant là-dessus ce qu'on leur avait raconté de Chrysostôme et de Marcelle, l'un d'eux dit qu'il venait de rencontrer les bergers, et que les voyant en si triste équipage, il en avait voulu savoir le sujet; que les bergers leur avaient appris en leur faisant l'histoire d'une certaine Marcelle aussi belle que bizarre, avec les amours de plusieurs jeunes gens qui la recherchaient, et la mort de ce Chrysostôme qu'ils allaient enterrer. En un mot ils redirent à don Quichotte tout ce que Pierre lui avait déjà appris; et le récit étant fini, Vivalde demanda à notre chevalier ce qui l'obligeait d'aller armé de la sorte dans un pays où tout était tranquille. Mon exercice et ma profession, répondit don Quichotte, ne me permettent pas d'aller d'une autre manière : les ajustemens et le repos ont été inventés pour des courtisans, mais le travail, les veilles et les armes appartiennent à ceux qu'on appelle dans le monde chevaliers errans, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, quoique

indigne, et le moindre de tous. Il n'en fallut pas davantage aux cavaliers, pour leur faire penser que notre chevalier était fou; mais afin de s'en assurer encore mieux, et pour voir de quel genre était cette folie, Vivalde lui demanda ce que c'était que ces chevaliers errans. Je crois bien, monsieur, répondit don Quichotte, que vous n'avez pas lu les *Annales d'Angleterre*, où il est parlé des fameux exploits du roi Artur, que nous appelons Artus en castillan, et de qui on tient par tradition dans le royaume de la Grande-Bretagne, qu'il n'est pas mort, mais qu'il a été changé en corbeau par enchantement, et qu'un jour il reviendra en sa première forme, et remontera sur le trône; ce qui fait que depuis ce temps-là on ne trouvera pas qu'un Anglais ait tué un seul corbeau. Ce fut au temps de ce bon roi, que fut institué le fameux ordre des chevaliers de la table ronde, et que se passèrent les amours de don Lancelot du Lac avec la reine Genièvre, dont la sage et très-honorée dame Quintagnone fut la médiatrice, et qui firent naître cette romance, si renommée, et tant chantée dans l'Espagne :

Onc chevalier ne fut sur terre
De dame si bien recueilli,
Que Lancelot s'en vit servi
Quand il revenait d'Angleterre.

Depuis ce temps-là cet ordre de chevalerie a toujours augmenté, et s'est étendu en diverses parties du monde. Le vaillant Amadis s'y est rendu célèbre par ses grands faits d'armes, comme aussi ses fils et ses neveux, jusqu'à la cinquième génération. Le brave Félix Marthe d'Hircanie s'y est encore bien fait connaître, et cet autre chevalier qu'on ne saurait jamais assez louer, Tyran-le-Blanc. Et peu s'en faut que nous n'ayons vu de notre temps l'invincible chevalier don Bélianis de Grèce, et tant d'autres dont les noms sont fameux dans l'histoire. Voilà ce que c'est, monsieur, que l'ordre de la chevalerie errante, dont je viens de vous dire que je fais profession, m'engageant aux mêmes lois que ces bons chevaliers du temps passé, que j'imite ponctuellement; et c'est pour cela que je vais comme eux, par les déserts et les montagnes, cherchant les aventures, avec intention de dévouer mon bras et ma personne aux plus périlleuses que le sort me puisse offrir, pour le secours des affligés et des faibles. Après ce beau discours, il ne resta pas le moindre doute à nos voyageurs sur la folie de don Quichotte, et il n'est pas besoin de dire à quel point cette étrange manière d'extravagance les surprit.

Vivalde, qui était fort enjoué, et qui avait de l'esprit, n'eut pas sitôt fait cette découverte,

qu'il en voulut profiter dans le peu de chemin qui leur restait à faire jusqu'au lieu des funérailles de Chrysostôme ; et pour mettre don Quichotte en train : Il me semble, lui dit-il, seigneur chevalier errant, que vous avez embrassé une des plus dures conditions du monde, et je ne crois pas que celle des chartreux en approche. Elle pourrait être aussi austère, répondit notre héros, mais pour aussi nécessaire, non ; et cela il ne le faut pas mettre en doute, car les religieux n'ont autre chose à faire qu'à prier Dieu tranquillement, et sans inquiétude pour le bien des hommes ; et nous autres chevaliers et soldats, nous exécutons ce qu'ils ne font que demander, en procurant aux hommes ce même bien par la valeur de nos bras, et par le tranchant de nos épées : mais nous ne le faisons pas comme eux à couvert des injures du temps ; c'est en plein air, toujours exposés aux ardents rayons du soleil en été, et à toutes les rigueurs du froid en hiver. Ainsi nous pouvons bien dire que nous sommes les ministres de Dieu sur la terre, et les vengeurs de sa justice. Comme la guerre et les choses qui en dépendent ne sont jamais sans beaucoup de sueurs et de fatigues, il s'ensuit de là que ceux qui en font profession, font sans doute beaucoup plus que ceux qui prient tout à leur aise pour le secours des misérables. Je ne pré-

tends pas dire après tout, et Dieu m'en préserve, que la condition du chevalier errant soit aussi sainte et aussi sûre que celle des religieux; mais je titre cette conséquence des choses que je souffre, qu'elle est sans doute plus pénible, plus assommante, plus martyre de la faim et de la soif, et en un mot mille fois plus misérable, comme on le voit assez par les malheureuses aventures que tant de chevaliers ont éprouvées en leur vie : et s'il s'en est trouvé qui sont devenus empereurs par la valeur de leurs bras, croyez-moi qu'il leur en a coûté bon, au moins si c'est quelque chose que la sueur et du sang; et si par malheur même, ils avaient manqué d'enchanteurs et de sages qui leur aidassent, assurez-vous qu'il y aurait eu bien des espérances trompées.

Pour moi, je suis de ce sentiment, répliqua Vivalde; mais une chose qui me choque des chevaliers errans entre beaucoup d'autres, c'est que sur le point d'entreprendre quelque grande aventure, et avec un péril évident pour leur vie, on ne voit point qu'ils ayent jamais recours à Dieu, comme tout chrétien est obligé de faire en de semblables occasions, mais seulement qu'ils se recommandent à leurs maîtresses, et invoquent leur assistance, comme s'il n'y avait point d'autre Dieu; et cela, selon moi, sent le paganisme à pleine bouche. Monsieur, répondit

don Quichotte, il n'y a pas moyen de faire autrement, et le chevalier errant qui en userait d'une autre manière, se ferait moquer de lui; car c'est une coutume inviolable, et établie de tout temps, dans la chevalerie errante, que sur le point d'entreprendre quelque grand fait d'armes, celui qui combat en présence de sa dame, tourne amoureusement les yeux vers elle, comme pour la prier de lui être favorable, et de le secourir dans le péril; et quand même personne ne l'entendrait, il est obligé de dire quelques paroles entre les dents, par lesquelles il se recommande de tout son cœur à qui il sait bien, et c'est ce dont nous avons une infinité d'exemples dans les histoires. Mais ce n'est pas à dire pour cela que le chevalier errant ne se puisse bien recommander à Dieu, il y a temps pour tout, et il en peut prendre l'occasion pendant le combat. Il me reste encore un scrupule, répliqua Vivalde : j'ai lu plusieurs fois que des chevaliers errans, discourant ensemble, venaient, de parole en parole, à s'échauffer, et tournant tout-à-coup leurs chevaux pour prendre du champ, fondaient à bride abattue l'un sur l'autre, ayant à peine eu le loisir de se recommander en deux mots à leurs dames : au milieu de la course, et de ces rencontres, il arrivait d'ordinaire que l'un était renversé sur la croupe de son cheval, percé de

part en part, et que l'autre eût été porté par terre s'il ne se fût pris aux crins. Or je ne comprends pas, pour moi, comment le mort trouvait lieu de se recommander à Dieu, dans une affaire sitôt expédiée. Le meilleur serait, ce me semble, que le chevalier adressât à Dieu les prières qu'il fait à sa dame; car au moins il satisferait en quelque façon au devoir d'un chrétien, et ne mourrait redevable tout au plus qu'à sa maîtresse : ce qui ne serait pas un fort grand inconvénient, outre que je doute que tous les chevaliers errans aient des dames, à qui se recommander; car enfin il s'en peut trouver qui ne soient point amoureux. Cela ne saurait être, dit don Quichotte, il n'y a point de chevalier errant sans dame, et le ciel serait plutôt sans étoiles. C'est proprement l'essence du chevalier; c'est ce qui le constitue, et trouvez-moi une seule histoire qui prouve le contraire. Je vous dis bien plus, et vous déclare que si par hasard il se trouvait un chevalier sans amour, il ne serait pas tenu pour chevalier légitime, mais pour bâtard, et qui serait entré dans la chevalerie errante, par la fenêtre, et non par la porte, comme un brigand et un voleur.

Il me semble pourtant, dit Vivalde, si je m'en souviens bien, que don Galaor, frère du valeureux Amadis, n'eut jamais de dame fixe qu'il pût

invoquer dans les combats, et si avec tout cela il n'en fut pas moins brave, ni moins estimé. Une hirondelle ne fait pas le printemps, répondit don Quichotte; outre que je sais de bonne part que ce chevalier aimait en secret, et bien fort, et s'il en contait à toutes celles qu'il trouvait à son gré, c'était par une inclination naturelle, dont il n'était pas le maître, et toujours sans préjudice de celle que l'on sait de science certaine avoir été l'unique maîtresse de sa volonté, et à laquelle il se recommandait fort souvent, mais secrètement, car il se piquait d'une discrétion extraordinaire. Je me rends, dit Vivalde, et puisqu'il est de l'essence que tout chevalier errant soit amoureux, nous nous tenons pour dit que vous aimez, vous qui êtes du métier; ainsi à moins que vous ne vous piquiez d'être aussi secret que Galaor, je vous supplie, au nom de toute la compagnie, de nous apprendre le nom et la qualité de votre maîtresse, et de nous en faire le portrait. Elle doit se trouver heureuse que tout le monde sache qu'un chevalier tel que vous nous paraissez, en fasse sa divinité.

Je ne sais, dit don Quichotte après un grand soupir, si cette douce ennemie trouve bon ou mauvais que l'on sache que je la sers, mais je sais bien, pour répondre à ce que vous me de-

mandez avec tant de civilité, qu'elle se nomme Dulcinée; que sa patrie est le Toboso, un village de la Manche, et qu'elle est tout au moins princesse, puisqu'elle est dame souveraine de mes pensées. Pour sa beauté, c'est un miracle, où tout ce que les poètes ont imaginé de chimérique et d'impossible pour vanter leurs maîtresses, se trouve vrai au pied de la lettre. Ses cheveux sont de fin or, son visage est un raccourci des Champs-Elysées, ses sourcils des arcs célestes, et ses yeux de véritables soleils; les roses naissent sur ses joues, ses lèvres sont des branches de corail, et ses dents autant de perles; elle a le cou d'albâtre, la gorge de marbre, et les mains d'ivoire : la blancheur de la neige auprès de la sienne n'est rien. Et par tout ce qu'on voit, en un mot, on juge aisément que ce qu'on ne voit point est sans prix et sans comparaison. Il ne manque plus, dit Vivalde, que de savoir sa naissance et sa généalogie. Elle ne descend pas, répondit don Quichotte, des anciens Curses, des Caïus ou des Scipions romains : elle ne vient pas non plus des Colonnes, ni des Ursins modernes; elle n'est ni des Moncades, ni des Requesans de Catalogne, ni des Rebellas et des Villeneuves de Valence; elle ne compte point entre ses pères les Palafox, les Nucas, les Rocabertis, les Corelles,

les Lunes, les Alagones, les Urreas, les Fozes, ou les Gueras d'Arragon, ni les Cerdas, les Manriques, les Mendoces, ou les Gusmans de Castille, ni les Alencastres, les Pallas et les Menezes de Portugal; mais sa tige est dans le Toboso de la Manche; et si sa race est moderne, elle ne laisse pas de pouvoir être la source et l'origine des plus illustres familles des siècles à venir; et qu'on ne me réplique pas là-dessus si ce n'est aux mêmes conditions que Zerbin mit au pied du trophée qu'il dressa des armes de Roland :

Que nul ne soit si téméraire
Que de toucher ici,
S'il ne veut se résoudre aussi
D'avoir avec Roland à démêler l'affaire.

Pour moi, dit Vivalde, encore que je sois des Cachopins de Laredo, je ne prétends pas faire de comparaison avec la race du Toboso de la Manche, quoiqu'à dire le vrai, ce soit ici la première fois que j'en entende parler. Comment est-il possible, répondit don Quichotte, que cela n'ait pas été jusqu'à vous? Tout le reste de la compagnie écoutait attentivement cette conversation, et jusqu'aux bergers et aux chévriers, ils demeurèrent convaincus de l'extravagance de notre chevalier. Le seul Sancho Pança croyait

comme un oracle tout ce que disait son maître, dont il connaissait la sincérité, et qu'il n'avait pas perdu de vue depuis le berceau; il lui restait pourtant quelque doute sur cette Dulcinée, parce qu'encore qu'il fût voisin du Toboso, il n'avait jamais ouï parler de ce nom, ni qu'il y eût une telle princesse dans toute la Manche.

Comme ils allaient ainsi discourant, ils aperçurent dans un chemin creux qui s'est fait entre deux montagnes, une vingtaine de bergers tous vêtus de pelisses noires, et couronnés de guirlandes, qu'on vit après être de cyprès et de tilleul. Six d'entre eux portaient une bière couverte de rameaux et de fleurs, et d'abord qu'ils parurent: Voilà, dit un des chevriers, ceux qui portent en terre le corps de Chrysostôme, et c'est au pied de cette montagne qu'il a choisi sa sépulture. Cela fit hâter toute la compagnie, qui arriva justement dans le temps que les porteurs mettaient la bière bas, et que quatre hommes commençaient à creuser une fosse à côté d'un rocher. Ils se saluèrent de part et d'autre, et après les premières civilités, don Quichotte et le reste de la troupe se mirent à considérer le cercueil, où ils virent un jeune homme mort, de l'âge d'environ trente ans, en des habits de berger, et tout couvert de fleurs. Tout mort qu'il était, on jugeait aisément qu'il avait été

beau et de fort bonne mine. On voyait dans la bière quantité de papiers et de cahiers ouverts et fermés, et tout ce qu'il y avait là de gens, ceux qui travaillaient, aussi bien que les spectateurs, gardaient un grand silence, qu'un de ceux qui avaient apporté le corps, rompit à la fin, en disant à un autre:

Regarde, Ambroise, si c'est bien ici l'endroit que Chrysostôme a choisi, toi qui veux qu'on exécute son testament avec tant d'exactitude? C'est là même, répondit Ambroise, et c'est aussi le lieu où mon malheureux ami m'a cent fois fait le récit de sa pitoyable aventure. Ce fut là qu'il vit pour la première fois cette ennemie mortelle du genre humain; ce fut encore là qu'il lui fit la première déclaration d'une passion aussi honnête que violente; ce fut aussi dans ce même endroit que l'impitoyable Marcelle acheva de le désespérer par ses mépris, et l'obligea de terminer le dernier acte de sa triste vie; c'est là enfin qu'il a voulu qu'on l'enterrât, pour y conserver la mémoire de tant de disgrâces. Ambroise s'adressant ensuite à don Quichotte, et autres, continua ainsi: Ce corps, messieurs, que vous regardez sans doute avec des yeux de compassion, enfermait il n'y a pas long-temps une âme que le ciel avait ornée d'une grande partie de ses plus précieuses richesses. C'est le

corps de ce Chrysostôme, qui eut un esprit incomparable, une honnêteté sans pareille, et une amitié à l'épreuve de tout. Il fut libéral et magnifique sans vanité, sage et sérieux sans orgueil, modeste sans affectation, agréable et divertissant sans bassesse; en un mot, il fut le premier en tout ce qu'on peut appeler bon. Comme il fut sans égal en malheur, il aima éperdument, et fut haï; il adora, et fut méprisé; il servit sans réserve un tyran farouche qu'il ne put adoucir; il pleura, il gémit devant un marbre sourd et insensible; ses cris se perdirent en l'air, le vent emporta ses soupirs et se joua de ses plaintes; il s'attacha enfin à l'ingratitude même, et n'en eut aussi pour récompense que de se voir la proie de la mort au milieu de ses plus beaux jours, et par les cruautés d'une bergère, qu'il voulait par ses vers faire vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Ces papiers, que vous voyez là, pourraient bien rendre témoignage de ce que je dis, s'il ne m'avait ordonné de les livrer aux flammes en même temps que je rendrais son corps à la terre.

Vous seriez encore plus cruel que lui, dit Vivalde, si vous l'aviez fait; il n'est pas juste d'observer si religieusement des choses qui sont peut-être ordonnées contre la raison; et combien de belles choses se seraient perdues, si les dernières

volontés, comme celle-là, avaient toujours été exécutées! Ainsi, seigneur Ambroise, rendez encore à votre ami ce dernier office, de sauver ses ouvrages de l'oubli, et de ne pas accomplir avec trop d'exactitude ce qu'il a ordonné par dépit et en homme outragé. Gardez ces papiers qui font foi de la vertu de votre ami, et de l'ingratitude de Marcelle, quand ce ne serait que pour servir d'avertissement aux autres, et les garantir, par ce triste exemple, de tomber dans le même précipice. Pour nous, nous savons déjà l'histoire des amours et du désespoir de Chrysostôme, et la cause de sa mort; nous savons l'amitié qui vous liait ensemble, et ce qu'il a souhaité de vous en mourant, et par cette pitoyable histoire nous jugeons quelle a été la cruauté de Marcelle et l'amour du berger, et quelle est la fin que doivent attendre ceux qui courent à bride abattue après les vaines espérances dont l'Amour les flatte et les amuse. Comme nous apprîmes hier au soir la mort de Chrysostôme, et qu'on le devait enterrer en ce lieu, la compassion, encore plus que la curiosité, nous a fait détourner de notre chemin, pour être témoins des devoirs qu'on lui rend, et faire voir que les honnêtes gens s'intéressent toujours dans le malheur des autres. Je vous prie donc, généreux Ambroise, que notre bonne intention

ne soit pas sans quelque récompense, et accordez à la prière que vous en fait toute la compagnie, de ne point brûler ses écrits. En disant cela, et sans attendre la réponse du berger, Vivalde s'approcha du cercueil, et prit quelques papiers. Je consens, dit Ambroise, que ceux-là vous demeurent; mais pour le reste, je vous prie de ne pas trouver mauvais que la dernière volonté de mon ami soit suivie; ils étaient à lui, il en a pu disposer comme il lui a plu. Vivalde, impatient de voir ce que contenait le cahier qu'il avait pris, l'ouvrit sur l'heure, et vit qu'il avait pour titre: l'*Amant Désespéré;* et comme il le lut tout haut: Voilà, dit Ambroise, le dernier ouvrage de Chrysostôme; et afin que tout ce qui est ici voie en quel état l'avaient réduit ses malheurs, lisez, je vous prie, vous en aurez bien le temps, avant qu'on ait creusé sa sépulture. Je le veux de bon cœur, dit Vivalde; et alors tous les habitans s'étant mis autour de lui, il lut ce qui suit:

VERS DÉSESPÉRÉS DU BERGER CHRYSOSTOME, ET AUTRES CHOSES NON ATTENDUES.

DÉSESPOIR AMOUREUX.

Cruelle! tu veux donc que ma langue publie
Ce que m'a fait souffrir ton injuste rigueur:
Pour vomir ce poison, il faut qu'une furie
Me prête quelque temps sa rage et sa fureur.

Je le veux, j'y consens ; la douleur qui me presse
M'anime d'elle-même à faire cet effort.
Ce venin trop gardé me déchire sans cesse,
Je souffre mille morts pour une seule mort.

Écoute donc la voix, ou le bruyant murmure
Qu'engendre le dépit, et qu'enfante l'honneur;
Je vais pour t'assouvir et pour te faire injure,
Vomir avec ma plainte et mon sang et mon cœur.

Oiseaux qui n'avez rien que de mauvais augure,
Et dont l'affreuse voix répand partout l'effroi,
Orfraie, offre tes cris à ma noire aventure ;
Venez, hiboux, corbeaux, vous joindre avecque moi.

Sortez de vos forêts, monstres les plus sauvages,
Venez mêler vos cris à mes gémissemens ;
Ours, tigres, prêtez-moi vos effrayans langages ;
Fiers lions, j'ai besoin de vos rugissemens.

Soyez à ma douleur quelques momens sensibles,
Pour donner de la force à mes tristes accens ;
Serpens, je veux de vous vos sifflemens horribles,
Vos pénétrans venins, et vos regards perçans.

Ne me refusez pas le bruit de vos orages,
Vents, préparez ici l'excès de vos fureurs;
Tonnerres, tous vos feux ; tempêtes, vos orages ;
Mer, toute ta colère ; enfer, tous tes malheurs.

Prêtez-vous tous ensemble à mon inquiétude,
Et confondant vos soins, formez-en de nouveaux
Qui sachent peindre au vif la noire ingratitude,
Un désespoir horrible, et tous les autres maux.

L'épouvantable bruit de ma voix gémissante
Va pénétrer ici les rochers les plus durs,
Et les derniers accens de ma bouche mourante
Survivront à ma voix dans ces antres obscurs.

Jamais la triste Écho sur les rives du Tage
N'a poussé dans les airs de si funestes cris;
Et les sons éclatans de cet affreux langage
N'ont jamais retenti sur les bords du Bétis.

Les lieux plus reculés dessus la terre entière,
Ceux que le Nil embrasse en sa vaste longueur,
Les endroits où le ciel refuse la lumière,
Sauront avec mes maux ton injuste rigueur.

Ces peuples, qui peut-être ignorent tout le reste,
Ne pourront ignorer le sujet de mes vers :
Mes malheurs sont trop grands, et mon sort trop funeste,
Pour n'aller pas bientôt au bout de l'univers.

Un seul rebut étonne un cœur plein d'espérance,
Et le moindre soupçon accablant la raison,
Dans l'esprit le plus fort porte l'impatience;
La seule jalousie est un mortel poison.

L'absence trouble, et perd le repos de la vie;
La crainte des mépris ne se peut rassurer;
Et l'on nous flatte en vain d'un sort digne d'envie :
Quand on craint vivement, on ne peut espérer.

Tous ces maux sont mortels; cependant quel prodige !
Je vis, et je subsiste en les éprouvant tous,
Rebuté, convaincu du soupçon qui m'afflige,
Absent et méprisé, mortellement jaloux.

Jamais nulle espérance en ce malheur extrême
N'a flatté mon esprit du plus faible secours ;
Et dans mon désespoir j'y renonce moi-même,
Et consens à souffrir et me plaindre toujours.

Quel sort pourrait unir et l'espoir et la crainte,
Quand le sujet de craindre est visible et certain?
Et quand la jalousie a fourni quelque atteinte,
La mort n'est-elle pas le plus heureux destin?

Hé! qui peut après tout conserver l'espérance,
Se voyant à toute heure accablé de mépris,
Indignement traité dans la persévérance,
Et, qu'un lâche mensonge en couronne le prix?

O toi! fâcheux tyran de l'amoureux empire,
Ressentiment jaloux, viens armer ma fureur;
Mais que ton souvenir m'accable et me déchire,
Et pour finir mes maux, que tu croîs ma douleur!

Mourons enfin, mourons ; renonçons au remède.
Qui vécut malheureux, doit l'être dans la mort.
Destin! je m'abandonne et renonce à ton aide ;
Rends le sort qui m'attend égal au premier sort.

Mais couronnons l'amour en finissant la vie,
Et n'imputons ma mort qu'au besoin de mourir :
Disons que c'est un bien, et trop digne d'envie,
Que qui vit dans les fers, est heureux de périr.

N'accusons point le sort d'un injuste caprice;
Et bien loin d'accuser Iris de cruauté,
Disons que ses mépris me font trop de justice ;
Publions son mérite, et vantons sa beauté.

Après avoir ainsi traité l'ingratitude,
Et contraint ma douleur par un dernier effort,
Amour, je t'ai payé le tribut le plus rude;
Ce fer dans le moment va me rendre à la mort.

O toi! qui sans raison fis toujours ma souffrance,
Et me réduis enfin à ce triste secours,
Viens voir couler ce sang que j'offre à ta vengeance,
Et déchirant ma plaie, avances-en le cours.

Je veux bien de ta main recevoir cet office;
Mais fais-le sans trembler et sans nulle amitié;
Regarde sans douleur mon dernier sacrifice;
Je ne crains désormais rien tant que ta pitié.

Insulte à mes malheurs, et ris de ma disgrâce;
Ne mêle à ta rigueur aucun faux sentiment;
Mais crains que ton courroux se repente ou se lasse,
Lorsque pour triompher il n'attend qu'un moment.

Venez donc, il est temps, sortez des noirs abîmes,
Tantale, pour jamais de la soif tourmenté;
Sysiphe malheureux, à qui d'infâmes crimes
Font souffrir un tourment pour toi seul inventé.

Tytire, dont la chair repaît la faim ardente
D'un avide vautour, sans pouvoir l'assouvir,
Ixion bourrelé sur ta roue tranchante,
Noires sœurs, qui filez nos jours pour les ravir:

Sortez pleins de fureur de vos sombres ténèbres,
Et venez de ma mort (en appareil nouveau)
Faire tous les honneurs, et les devoirs funèbres,
Si j'en dois recevoir, renonçant au tombeau.

Traînez avecque vous l'implacable Cerbère,
J'invite tout l'enfer à ce célèbre jour :
Ses feux, ses hurlemens sont la pompe ordinaire
Qui doit suivre au cercueil un martyr de l'Amour.

Les vers de Chrysostôme parurent assez bons à ceux qui les entendirent, hors que Vivalde ne trouva pas que ces soupçons et ces jalousies dont il se plaignait, s'accordassent avec ce qu'il avait ouï dire de la vertu de Marcelle; mais pour le tirer de ce doute, Ambroise, qui avait su jusqu'aux plus secrètes pensées de son ami, lui dit: Il faut que vous sachiez, monsieur, que quand ce malheureux Chrysostôme composa ces vers, il était loin de Marcelle, et s'en était éloigné exprès pour voir si l'absence ferait sur lui son effet ordinaire; et comme il n'y a rien qui ne chagrine un amant éloigné de ce qu'il aime, et point de soupçons dont il ne se persécute soi-même, il se forgea mille sujets de jalousie, qui ne le tourmentèrent pas moins que s'ils eussent été véritables; ainsi, quoi qu'il ait pu dire en cet état, ses plaintes et ses reproches ne sauraient donner d'atteinte à la vertu de Marcelle, qui est telle en effet, qu'à la dureté près, et une certaine fierté qui va jusqu'à l'orgueil, l'envie même ne lui saurait reprocher la moindre chose : Vivalde fut satisfait de la raison d'Ambroise; et et comme il prenait un autre papier pour le lire,

il en fut empêché par une espèce d'apparition, car c'est ainsi qu'on peut appeler l'objet surprenant qui se présenta tout d'un coup à leurs yeux. C'était Marcelle elle-même qui se fit voir sur le sommet de la roche au pied de laquelle on creusait la sépulture, mais avec tant de beauté et tant d'éclat, qu'elle parut encore plus belle que le bruit public ne la faisait. Ceux qui ne l'avaient jamais vue, la regardaient avec admiration, et ceux mêmes qui étaient accoutumés à la voir, n'en étaient pas moins surpris que les autres. Mais à peine Ambroise l'eut-il aperçue, qu'il lui dit avec quelque espèce d'indignation : Que cherches-tu ici, monstre de cruauté, le plus dangereux de ces montagnes; fier basilic, dont les seuls regards empoisonnent; viens-tu voir si les plaies de ce malheureux, que ta cruauté met dans le tombeau, se rouvriront en ta présence? ou viens-tu insulter à ses malheurs, et te glorifier des funestes effets de ton ingratitude? Parle, et nous apprends au moins ce qui t'amène ou ce que tu demandes de nous; car si tu souhaites quelque chose, j'ai si bien connu à quel point Chrysostôme t'était dévoué pendant sa vie, que je suis prêt à faire que tout ce qu'il eut d'amis t'obéissent pour lui après sa mort. Rien de tout cela n'est ce qui m'amène, répondit la bergère. Je ne viens, Ambroise, que pour me défendre

moi-même, et faire voir l'injustice, et de ceux qui m'accusent de leurs tourmens, et de ceux qui m'imputent la mort de Chrysostôme. Ainsi je vous supplie tous tant que vous êtes de me donner un peu d'attention; je n'ai pas besoin de beaucoup de discours pour faire voir mon innocence.

Le ciel, dites-vous, m'a fait naître avec tant de beauté, qu'on ne saurait me voir et ne pas m'aimer; et vous voulez que je sois obligée de vous aimer, parce que vous me témoignez de l'amour! Je comprends bien par la raison que Dieu m'a donnée, que tout ce qui est beau est aimable; mais je ne vois point que parce qu'on aime ce qui est beau, ce qui est beau soit obligé d'aimer, et d'autant moins que celui qui aime, peut être laid et désagréable, ce qui ne mérite que d'être haï; mais même, quand la beauté serait égale de part et d'autre, il ne s'ensuit pas pour cela que les inclinations le doivent être, puisque toutes les beautés ne donnent pas de l'amour, et qu'il y en a qui plaisent seulement aux yeux sans faire d'impression sur le cœur. En effet, s'il n'y avait point de beauté qui ne forçât les cœurs de se rendre, que verrait-on dans le monde, qu'une confusion étrange de désirs errans et vagabonds qui passeraient sans cesse d'un objet à un autre, sans savoir à quoi s'attacher?

Et s'il est vrai, comme on dit, que l'amour est libre et sans contrainte, n'est-on pas injuste de prétendre que je doive aimer quand je n'y ai aucun penchant? et, encore une fois, est-ce une raison assez forte pour m'y obliger que de dire que l'on m'aime? D'ailleurs, si j'ai quelque beauté, n'est-ce pas de la pure grâce du ciel que je la tiens, sans en devoir rien aux hommes? et si elle fait de mauvais effets, en suis-je plus coupable que le serpent l'est du venin que lui a donné la nature, ou que le feu qui ne saurait nuire qu'à ceux qui s'en approchent de trop près? Je suis née libre, après tout, et c'est pour vivre en liberté que j'ai choisi la solitude, où je me contente de faire part de mes pensées et de ma beauté aux bois et aux ruisseaux; j'ai même averti tous ceux qui m'aiment, de la disposition de mon cœur; s'ils nourrissent après cela des désirs et de vaines espérances, ne faut-il pas dire que c'est leur obstination qui les tue, et non pas ma cruauté? Ainsi croit-on me faire des reproches bien justes, quand on me dit que les sentimens de Chrysostôme n'avaient rien que d'honnête, et que je ne me faisais point de tort d'y répondre? Ne lui ai-je pas dit en ce même lieu, après qu'il me les eut fait connaître, que mon dessein était de vivre à moi, sans me lier jamais à personne, et que j'étais résolue de ren-

dre à la nature tout ce qu'elle m'avait donné? Que si après un aveu si sincère, il a bien voulu s'embarquer sans espérance, faut-il s'étonner qu'il ait fait naufrage? y a-t-il raison de s'en prendre à moi? Si j'ai abusé quelqu'un, qu'il s'en plaigne, à la bonne heure; et s'il y en a qui se désespèrent, parce que je les ai trahis, que l'on m'accable de reproches et d'injures; mais que l'on ne m'appelle ni trompeuse, ni cruelle, si je n'ai jamais engagé personne, ni rien promis à qui que ce soit. Jusqu'ici, grâces au ciel, le destin n'a pas voulu que j'aimasse; et de croire que je le fasse par choix, il est inutile de s'y attendre. Que cet avertissement serve une fois pour toutes à ceux qui ont quelque dessein pour moi, et s'il leur en prend comme à Chrysostôme, que l'on ne me vienne point dire que leur jalousie ou mes mépris en soient cause. Qui n'aime point, ne saurait donner de jalousie, et une déclaration franche et sincère ne doit point passer pour haine ou pour mépris.

Enfin que celui qui m'appelle un monstre, un basilic, me fuie tant qu'il voudra, et que ceux qui me traitent d'ingrate cessent de me servir, je leur réponds que je ne me mettrai pas en peine de les rappeler. Qu'on ne se mette donc point en tête de troubler mon repos, et de vouloir que je hasarde, parmi les hommes, la tran-

quillité dont je jouis, et que je me suis persuadée qu'on n'y trouve point. Je ne veux rien, et n'ai besoin de rien, que de la compagnie des bergères de ces bois, dont la conversation, avec le soin de mon troupeau, m'occupe assez agréablement, sans que je m'aille embarrasser des maux d'autrui, et m'en attirer à moi-même. En un mot, mes desseins ne sortent point de ces montagnes; et si mes pensées vont plus loin, ce n'est que pour admirer la beauté du ciel, et me faire ressouvenir que c'est le lieu d'où je suis venue, et où je dois retourner.

En disant ces dernières paroles, la bergère, sans attendre aucune réponse, prit le chemin le plus rude de la montagne, et disparut aux yeux de ceux qui l'avaient écoutée, les laissant tous dans une admiration extrême de son esprit et de sa sagesse, aussi bien que de sa beauté. Il y avait là de ses amans, qui, sans se ressouvenir de la déclaration qu'elle venait de faire, eurent envie de la suivre; et comme ils s'y préparaient, don Quichotte qui connut leur dessein, et qui vit une si belle occasion d'exercer la profession de chevalerie, porta la main sur la garde de son épée, et criant à pleine tête, afin que tout le monde l'entendît: Que personne, dit-il, de quelque qualité qu'il puisse être, ne soit si hardi que de suivre la belle Marcelle, sous

peine d'encourir mon indignation. Elle a fait voir, par des raisons sans réplique, qu'elle est entièrement innocente de la mort de Chrysostôme, et combien elle est éloignée de répondre favorablement aux desseins d'un amant; qu'on cesse donc de la tourmenter, et qu'elle soit plutôt estimée et honorée de tous les honnêtes gens, puisqu'elle est peut-être la seule au monde qui vive avec des intentions si pures.

Soit que ce fût à cause des menaces de don Quichotte, ou parce qu'Ambroise pria les bergers d'achever de rendre les derniers devoirs à son ami, personne ne partit de là que les écrits de Chrysostôme ne fussent brûlés, et son corps mis dans la sépulture. Ce qui ne se fit pas sans tirer beaucoup de larmes des yeux de tous les assistans. On mit ensuite une grosse pierre sur la fosse, en attendant une tombe de marbre qu'Ambroise dit qu'il faisait faire, et sur laquelle il avait ordonné de graver ces vers en manière d'épitaphe:

Ci gît le corps glacé d'un malheureux amant,
Que tuèrent l'amour, le dépit et la haine;
Une ingrate bergère a fait toute sa peine,
Et payé tous ses soins d'un rigoureux tourment.

Ici de ses malheurs il vit naître la source,
Il commença d'aimer, et de le dire ici,

Il apprit sa disgrâce en cet endroit aussi,
Il a voulu de même y terminer sa course.

Passant, évite le danger;
Si la bergère vit, même sort te regarde;
On ne peut valoir plus que valait le berger.
Adieu, passant! prends-y bien garde.

La sépulture fut incontinent couverte de rameaux et de fleurs, et après que tous les bergers eurent témoigné à Ambroise la part qu'ils prenaient à son affliction, et à la perte d'un si honnête ami, ils prirent congé de lui, et se retirèrent. Vivalde et son compagnon lui firent aussi leur compliment. Don Quichotte, qui n'était pas homme à s'en oublier, fit le sien en des termes extraordinaires, et qui sentaient bien sa profession; et après avoir remercié ses hôtes, il leur dit adieu. Vivalde le sollicita fort d'aller avec eux à Séville, l'assurant qu'il n'y avait pas de lieu au monde plus fertile en aventures, et qu'elles y naissaient sous les pas à chaque coin de rue: mais il leur rendit grâces de l'avis qu'ils lui donnaient, et leur dit qu'il ne pouvait ni ne devait aller à Séville qu'il n'eût nétoyé ces montagnes des brigands dont elles étaient pleines. Les voyageurs, le voyant dans cette bonne résolution, ne l'en voulurent pas détourner, et poursuivirent leur chemin, et lui se mit en tête de

suivre la belle Marcelle, pour lui offrir ses services; mais la chose n'arriva pas comme il souhaitait; il s'en fallut même beaucoup, comme on le verra dans la troisième partie de cette histoire.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE XIV.

De la désagréable aventure qu'eut don Quichotte avec des muletiers Yangois.

Le sage cid Hamet Benengely raconte qu'après que don Quichotte eut pris congé de ses hôtes et de tous ceux qui s'étaient trouvés à l'enterrement de Chrysostôme, lui et son écuyer entrèrent dans le bois, où ils avaient vu entrer Marcelle, et qu'après l'avoir inutilement cherchée plus de deux heures, ils se trouvèrent dans un pré plein d'herbe fraîche, et qui était arrosé d'un agréable ruisseau. Le doux murmure de l'eau, la beauté et la fraîcheur du lieu les invitant d'y passer les chaleurs du midi, don Quichotte et Sancho mirent pied à terre, et laissant à Rossinante et à l'âne la liberté de paître à leur fantaisie, ils délièrent le bissac, et sans cérémonie mangèrent ensemble de ce qui s'y trouva. Sancho ne s'était pas mis en peine

de donner des entraves à Rossinante, le connaissant si pacifique et de si bonnes mœurs, que toutes les jumens de la prairie de Cordoue ne lui auraient pas donné la moindre émotion. Cependant le sort, ou plutôt le diable qui ne dort jamais, fit trouver mal à propos dans le même vallon une troupe de jumens de Galice, qui étaient à des muletiers Yangois, dont la coutume est de s'arrêter ainsi pendant la grande chaleur du jour dans les endroits où ils trouvent de l'eau et de l'herbe pour rafraîchir leur caravane.

Rossinante, comme j'ai dit, était benin, mais il était de chair aussi, et il ne sentit pas plutôt les jumens, que contre sa retenue naturelle il lui prit envie de s'aller divertir, et sans en demander congé à son maître, il s'en alla au petit trot faire cent galanteries devant elles : mais comme elles avaient apparemment plus de besoin de manger que d'envie de rire, elles ne reçurent le galant qu'avec les pieds et les dents, et firent si bien qu'en moins de rien elles lui rompirent les sangles et la selle, et le mirent nu avec bien des contusions. Pour surcroît de malheur, les muletiers voyant l'attentat de Rossinante, accoururent avec de gros bâtons, et lui en donnèrent tant de coups sur les reins, qu'ils l'étendirent par terre, où il eut tout loisir,

avant que de se relever, de se repentir de sa galanterie. Don Quichotte et Sancho, qui aperçurent de loin le mauvais traitement qu'on faisait à Rossinante, coururent promptement au secours, et en arrivant tout essoufflés : Ami Sancho, dit don Quichotte, à ce que je vois, ce ne sont pas ici des chevaliers, mais des rustres et de la canaille; tu peux bien m'aider à prendre vengeance de l'outrage qu'ils m'ont fait en s'attaquant à mon cheval. Hé! quelle diable de vengeance pouvons-nous prendre? répondit Sancho : ils sont vingt, et nous ne sommes que deux, et encore ne sais-je s'il faut nous compter pour un et demi. J'en vaux cent moi seul, répondit don Quichotte; et sans s'arrêter davantage, il met l'épée à la main, et attaque vigoureusement les muletiers. Sancho, animé de l'exemple de son maître, fait aussi voir le jour à son épée, et se fourre au milieu des ennemis. Don Quichotte donna d'abord un si grand coup au premier qu'il trouva sous sa main, qu'il lui fendit un collet de cuir, et lui emporta une grande partie de l'épaule; il allait s'essayer sur un autre, quand les muletiers qui eurent honte de se voir ainsi mal menés par deux hommes seuls, recoururent à leurs épieux, et entourant le vaillant chevalier et le bon écuyer, commencèrent à travailler sur eux à coups de bâton avec

une diligence admirable. Comme ils y allaient de grande affection, l'affaire fut bientôt expédiée : dès la seconde décharge que Sancho reçut à la ronde, il tomba de son long par terre, et rien ne servit à don Quichotte d'avoir du courage et de l'adresse, il n'en fut pas quitte à meilleur marché; le bon chevalier fut renversé aux pieds de Rossinante, qui n'avait encore pu se relever. Les muletiers n'ayant plus rien à faire, et craignant même d'en avoir trop fait, chargèrent promptement leurs voitures, et poursuivirent leur chemin.

Le premier de nos aventuriers qui se reconnût après l'orage, fut Sancho Pança, qui, se traînant auprès de son maître, lui dit d'une voix faible et dolente : Seigneur don Quichotte! ah, seigneur don Quichotte! Que veux-tu, ami Sancho? répondit le chevalier d'un ton pour le moins aussi pitoyable. N'y aurait-il pas moyen, dit Sancho, que vous me donnassiez deux gorgées de ce bon breuvage de Fier-à-bras, si par hasard vous en avez sur vous? Peut-être sera-t-il aussi bon pour des os rompus que pour d'autres blessures. Hé! mon ami, répondit don Quichotte, si j'en avais, que nous faudrait-il autre chose? mais je te jure, foi de chevalier errant, que si je ne perds l'usage des mains, j'en aurai avant qu'il soit deux jours. Deux jours! répartit

Sancho ; et dans combien de temps croyez-vous que nous soyons seulement en état de nous remuer? La vérité est, dit le moulu chevalier, que je ne saurais qu'en dire, de la manière dont je me sens ; mais aussi la chose m'est bien due, et je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, qui vais mettre imprudemment la main à l'épée contre des gens qui ne sont pas armés chevaliers ; je ne doute point que la fortune n'ait permis que je reçusse ce châtiment, pour avoir méprisé les lois de la chevalerie ; c'est pourquoi aussi, ami Sancho, je t'avertis, une fois pour toutes, et pour notre intérêt commun, que lorsque de semblables marauds nous feront insulte, tu n'attendes plus que je tire l'épée contre eux ; car assurément je n'en ferai rien ; mais comme c'est ton affaire, mets toi-même l'épée à la main, et châtie-les comme tu l'entendras. Si par hasard il vient des chevaliers à leur secours, oh, je te défendrai de la bonne sorte ! Tu sais ce que c'est que la force de ce bras ; tu en as vu d'assez bonnes preuves. Sancho ne trouva pas l'avis de son maître si bon, qu'il n'y eût quelque chose à redire.

Seigneur chevalier, répondit-il, je n'aime point tant les querelles qu'on dirait bien : et je sais, Dieu merci, pardonner une injure, parce que j'ai une femme et des enfans ; tenez-

vous donc pour dit, s'il vous plaît, qu'assurément je ne mettrai l'épée à la main ni contre chevalier ni contre paysan; que je leur pardonne devant Dieu toutes les offenses passées, et toutes celles qu'ils me pourront faire à l'avenir, et avec cela encore tout ce que m'ont fait, ou font, ou feront quelques sortes de personnes que ce puisse être, riche ou pauvre, noble ou roturier, et de tout état ou condition. Si j'étais assuré, reprit don Quichotte, que l'haleine ne me manquât point, et que la douleur que je sens au côté me laissât parler à mon aise, que je te ferais bientôt comprendre que tu ne sais ce que tu dis! Viens çà, misérable! Si la fortune, qui jusqu'ici nous a été contraire, vient enfin à changer en notre faveur, et que, nous conduisant comme par la main, elle nous fasse prendre terre en quelques-unes des îles dont je t'ai parlé, que sera-ce, dis-moi, si après l'avoir conquise, je t'en donne le gouvernement? Pourras-tu en remplir dignement la charge, n'étant pas chevalier, et ne te souciant point de l'être, n'ayant ni valeur ni ressentiment pour repousser les injures et défendre ton état? Ne sais-tu point encore que dans tous les pays nouvellement conquis, les naturels ont toujours l'esprit remuant, et ne s'accoutument qu'avec peine à une domination étrangère; que

jamais ils ne sont soumis à leur nouveau seigneur qu'ils ne soient toujours sur le point de brouiller, et de tenter de se mettre en liberté? Ainsi crois-tu que le seigneur n'ait pas besoin d'avoir du jugement pour se conduire avec des esprits si mal disposés, et du courage pour attaquer et pour se défendre en tant d'occasions qui peuvent se présenter à toute heure?

Il eût été bon, repartit Sancho, que j'eusse eu le jugement et le courage que vous dites dans l'aventure qui vient de nous arriver; mais pour l'heure, monsieur, je vous le dis franchement, j'ai bien plus besoin d'emplâtres que de remontrances. Mais voyons un peu si vous ne sauriez vous lever pour m'aider à faire lever Rossinante, encore qu'il ne le mérite pas? Non, car c'est lui qui est cause que nous avons été roués de coups. En bonne foi, je n'aurais jamais pensé cela de Rossinante; je le croyais sage et paisible, j'aurais juré pour lui comme pour moi. A qui se fiera-t-on après cela? Croyez qu'on dit bien vrai, qu'il faut bien du temps avant que de connaître les gens. Mais, monsieur, ma foi, il n'y a rien de certain dans cette vie; et qui diantre eût dit, après vous avoir vu faire tant de merveilles contre ce malheureux chevalier errant de l'autre jour, que cette tempête de coups de bâton devait venir fondre sur nos épaules?

Pour les tiennes encore, dit don Quichotte, elles doivent être faites à de semblables orages; mais les miennes, qui n'y sont pas accoutumées, s'en sentiront long-temps; et n'était, que je m'imagine, et qu'il est même certain, que toutes ces disgrâces sont attachées à la profession des armes, je me laisserais mourir ici de pur ennui. Mais, monsieur, répliqua Sancho, puisque toutes ces infortunes-là sont des revenus de la chevalerie, dites-moi, je vous prie, arrivent-elles fort souvent, ou si cela finit après un certain nombre? Car apparemment, si nous faisons encore deux semblables récoltes, nous ne serons point en état d'en faire une troisième, à moins que le bon Dieu ne nous assiste.

Ne sais-tu pas, ami Sancho, répondit don Quichotte, que la vie des chevaliers errans est sujette à mille fâcheux accidens, et qu'elle éprouve presque incessamment l'une et l'autre fortune? Il n'y en a point qui ne puissent à toute heure devenir rois et empereurs, comme on l'a vu souvent; et sans le mal que je sens, je te raconterais l'histoire de plusieurs qui se sont élevés sur le trône par leur seule valeur. Mais il n'y en a point aussi qui soient exempts de revers de la fortune, et je t'en ferais voir parmi ceux-là mêmes qui sont ensuite tombés dans d'étranges malheurs. Le grand Amadis de Gaule ne se vit-il

pas au pouvoir de l'enchanteur Arcalaüs, le plus cruel de ses ennemis, et ne tient-on pas pour assuré que ce perfide négromant lui donna deux cents coups d'étrivières, après l'avoir attaché à une colonne dans la cour de son château? N'y a-t-il pas encore un auteur secret et digne de foi, qui dit que le chevalier du Soleil ayant été surpris à une trappe qui fondit sous ses pieds en un certain château, il se trouva sous terre attaché par les pieds et les mains, dans un profond cachot, où d'abord on lui donna un lavement d'eau de neige qui le pensa faire mourir? et si un sage de ses amis ne l'eût secouru dans ce misérable état, on ne sait ce qu'il fût devenu. Ainsi, Sancho, je puis bien me régler sur des chevaliers qui ont reçu des affronts encore plus grands que le nôtre; mais il est bon que tu apprennes que les blessures qui se font par le premier instrument que le hasard fait tomber entre les mains, ne déshonorent point le blessé et ne lui font nul affront; et l'on trouve en termes exprès, dans la loi des duels, que si le cordonnier frappe quelqu'un avec la forme qu'il tient à la main, elle a beau être de bois comme le bâton, on ne dira pas pour cela qu'il ait donné des coups de bâton. Je te dis cela, Sancho, afin que tu ne penses pas que pour avoir été assommés de coups par

cette canaille, nous soyons pour cela déshonorés : car, à le bien prendre, les armes dont ils nous ont frappés, n'étaient pas tant des bâtons que des espèces de pieux, sans quoi ils ne vont jamais, et pas un d'eux, si je m'en souviens, n'avait ni épée ni poignard. Ils ne m'ont point donné le temps d'y regarder de si près, dit Sancho, et je n'eus pas plutôt tiré la maudite flamberge, qu'ils me rouèrent de coups, et m'en donnèrent tant, que les yeux et les jambes me manquèrent tout à-la-fois, et je tombai tout de mon long dans le même endroit où me voilà encore, dieu merci : aussi, pour vous parler franchement, ce qui me donne de la peine n'est pas de savoir si les coups de pieux m'ont fait un affront, c'est la douleur des coups que je ne saurais arracher de ma mémoire, non plus que de dessus mes épaules. Avec tout cela, Sancho, répondit don Quichotte, si n'y a-t-il point de ressentiment que le temps n'efface, ni de douleur dont la mort ne guérisse. Grand merci, répliqua Sancho, et qu'y a-t-il de pis qu'un mal à quoi il n'y a que le temps qui puisse remédier ou qui ne finisse que par la mort? Encore, si nos maux étaient de ceux qui s'en vont avec une couple d'emplâtres, patience! mais il nous faudrait tout l'onguent d'un hôpital, et encore ne sais-je s'il y suffirait. Laisse-là tous ces discours

inutiles, dit don Quichotte, et tâchons tous deux de tirer des forces de notre faiblesse. Voyons un peu comment se porte Rossinante. Ce pauvre animal, à ce qui me paraît, a eu sa bonne part de l'aventure. Le voilà bien malade, ma foi! reprit Sancho, pourquoi en serait-il exempt? est-il moins chevalier errant que les autres? ce n'est pas là ce qui m'étonne, c'est de voir que ma monture s'en soit sauvée sans qu'il lui en coûte seulement un poil, pendant qu'il ne nous reste pas à tous trois une côte entière. Dans les plus grandes disgrâces, répliqua don Quichotte, la fortune laisse toujours quelque porte pour en sortir, et cette pauvre bête suppléera au défaut de Rossinante pour m'ôter d'ici, et me porter à quelque château où je me fasse panser. Je ne tiendrai pas même à déshonneur une telle monture, car il me souvient d'avoir lu que le vieux Sylène, le père nourricier du dieu Bacchus, était monté et fort à son aise sur un bel âne, quand il fit son entrée dans la ville aux cent portes. Cela serait bon, dit Sancho, si vous pouviez vous tenir comme lui; mais il y a bien de la différence entre la posture d'un homme à cheval et celle d'un homme étendu de travers, comme serait un sac de farine; car je ne pense pas que vous puissiez aller autrement. Les incommodités qui peuvent rester des combats, ne

font jamais de déshonneur, reprit don Quichotte; ainsi, Pança, mon ami, ne me réplique pas davantage; essaie seulement de te lever, et me mets comme tu pourras sur ton âne, et nous ôtons d'ici avant que la nuit nous surprenne. Mais ne vous ai-je pas ouï dire, monsieur, reprit Sancho, que la coutume des chevaliers errans est de dormir à découvert, et que c'est une agréable aventure pour eux que de passer les nuits dans les champs, et au milieu des bois et des déserts? Ils en usent ainsi, dit don Quichotte, quand ils ne peuvent faire mieux, ou quand ils sont amoureux; et cela est si vrai, qu'on a vu tel chevalier passer deux ans entiers sur un rocher, exposé à toutes les rigueurs du chaud et du froid, sans que sa maîtresse en eût la moindre connaissance. Amadis a été un de ceux-là, dans le temps qu'il s'appelait le Beau Ténébreux, et qu'il se retira sur la roche Pauvre, où il passa huit ans ou huit mois, car je ne m'en ressouviens pas bien présentement. Quoi qu'il en soit, il est constant qu'il y demeura long-temps, faisant pénitence pour je ne sais quel dégoût qu'Oriane lui avait donné; mais enfin laissons cela, et fais ce que je t'ai dit, avant qu'il arrive quelque disgrâce à l'âne aussi bien qu'à Rossinante.

Ce serait bien le diable alors, dit Sancho; et

puis poussant trente ou quarante soupirs entrelardés d'autant de ouf et de aie, et jurant comme un charretier contre qui l'avait amené là, il fit tant d'efforts qu'à la fin il se leva sur ses pieds, demeurant pourtant à moitié chemin courbé comme un arc, sans pouvoir achever de se redresser. Dans cette étrange posture, il fallut encore qu'il allât prendre son âne qui, profitant de la liberté de cette journée, s'était écarté assez loin de là, où il se donnait au cœur joie du bien d'autrui. Quand l'âne fut accommodé, Sancho vint lever Rossinante, mais ce ne fut pas sans peine pour l'un et pour l'autre. Sancho suait à grosses gouttes ; et si le pauvre animal eût pu se plaindre, il eût encore fait leçon au maître et au valet. Enfin, après bien des efforts et des cris, Sancho mit don Quichotte de travers sur l'âne ; et ayant attaché Rossinante à la queue, il prit l'âne par le licou, et s'en alla du côté qu'il crut trouver le grand chemin. Au bout de trois quarts d'heure, la bonne fortune leur fit découvrir une hôtellerie, que don Quichotte, en dépit de sa chétive apparence, ne manqua pas de prendre pour un château. L'écuyer soutenait opiniâtrement que ce n'était qu'une hôtellerie, et le chevalier que c'était un château ; et la dispute dura si long-temps, qu'elle n'était pas finie quand ils se trouvèrent

à la porte, où Sancho entra avec sa petite caravane, sans se mettre en peine de faire voir qu'il avait raison.

CHAPITRE XV.

De ce qui arriva à don Quichotte dans l'hôtellerie qu'il prenait pour un château.

Le maître de l'hôtellerie, surpris de voir cet homme de travers sur un âne, ayant demandé à Sancho quel mal il avait, celui-ci répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé d'une montagne en bas, et qu'il avait les côtes tant soit peu rompues. La femme de l'hôte, contre l'ordinaire de celles de son métier, était une femme charitable et qui prenait part aux afflictions de son prochain; aussi n'eut-elle pas plutôt vu don Quichotte, qu'elle pensa à le soulager, et se fit aider par une jeune fille qu'elle avait, qui n'était pas mal faite. Dans la même hôtellerie servait une jeune Asturienne qui avait le visage large, le derrière de la tête plat, le nez écrasé, un œil louche, et l'autre dont elle ne voyait guère; du reste, elle était délibérée, et la souplesse du corps suppléait à ce qui lui manquait d'agrément. Pour la taille, elle avait environ trois pieds de haut, et les épaules lui chargeaient si fort le reste du corps, qu'elle avait bien de la peine à regarder en haut. Cette

gentille servante aida à la fille de l'hôte à panser don Quichotte, et, après cela elles lui dressèrent toutes deux un fort mauvais lit dans un endroit qui, selon toutes les apparences, n'avait jusque-là servi qu'à mettre de la paille.

Dans ce même lieu, un peu plus loin que don Quichotte, un muletier s'était aussi fait un lit des bâts et des couvertures de ses mulets, mais qui avait pourtant bien de l'avantage sur celui de notre aventurier, composé seulement de trois ou quatre ais mal joints sur deux bancs inégaux, avec une manière de matelas qui n'était guère moins dur que les ais mêmes, et des draps qu'on eût plutôt pris pour du cuir que pour de la toile. Dans ce maudit lit fut couché don Quichotte, et aussitôt l'hôtesse et sa fille lui mirent des emplâtres depuis les pieds jusqu'à la tête, à la faveur d'une lampe que tenait l'agréable Maritorne, car c'est ainsi que s'appelait l'Asturienne.

L'hôtesse le voyant meurtri en tant d'endroits: Vraiment, dit-elle, ceci ressemble bien plutôt à des coups qu'à une chute. Si ne sont-ce pourtant point des coups, dit Sancho; mais c'est que le rocher avait beaucoup de pointes, et chacune a fait sa meurtrissure. Au reste, madame, ajouta-t-il, gardez, s'il vous plaît, quelques étoupes; nous trouverons bien à les employer, car les reins me font aussi un peu de

mal. Vous êtes donc aussi tombé? reprit l'hôtesse. Je ne suis pas tombé, reprit Sancho ; mais de la frayeur que j'ai eue de voir tomber mon maître, il m'a pris un tel je ne sais quoi par tout le corps, qu'il me semble qu'on m'a donné mille coups de bâton. Vraiment je ne m'en étonne point, dit la jeune fille; car il m'est souvent arrivé de songer que je tombais d'une tour en bas, et que jamais je ne pouvais arriver jusqu'à terre, et quand j'étais réveillée, je me trouvais aussi lasse et aussi rompue que si j'eusse tombé tout de bon. Voilà justement l'affaire, dit Sancho, et toute la différence qu'il y a, c'est que sans avoir rien songé, et qu'étant alors tout aussi éveillé que je suis à cette heure, je ne me trouve pourtant pas moins meurtri que mon maître. Comment est-ce que vous l'appelez, votre maître? dit alors Maritorne. Don Quichotte de la Manche, répondit Sancho! chevalier errant, et des plus francs qu'on ait vus depuis long-temps. Chevalier errant, reprit l'Asturienne; et qu'est-ce que cela? Quoi, vous êtes si neuve dans le monde! reprit Sancho; apprenez, ma chère sœur, qu'un chevalier errant est une chose qui se voit toujours à la veille d'être empereur ou roué de coups de bâton; aujourd'hui la plus malheureuse créature qui vive, demain avec trois ou quatre royaumes à donner

à son écuyer. D'où vient donc, dit l'hôtesse, qu'étant écuyer d'un si grand seigneur, vous n'avez pas pour le moins quelque comté? car au moins on ne le dirait pas à votre mine. Oh! cela ne va pas si vite, répondit Sancho : il n'y a pas plus d'un mois que nous cherchons les aventures, et nous n'en avons pas encore trouvé de celles-là; outre que bien souvent on cherche une chose, et l'on en trouve une autre. Mais pour vous dire le vrai, si monseigneur don Quichotte peut une fois guérir de ses blessures, et que je ne sois point estropié des miennes, je ne troquerais pas mes espérances contre le meilleur comté d'Espagne.

Don Quichotte, qui écoutait attentivement cette conversation, crut qu'il était de la civilité d'y entrer; et, se levant le mieux qu'il put en son séant, il prit aimablement la main de l'hôtesse, et lui dit : Croyez-moi, ma belle dame, vous n'êtes pas malheureuse d'avoir eu occasion de me recevoir dans votre château. Je ne vous en dis pas davantage, parce qu'il ne sied jamais bien de se louer soi-même; mais mon fidèle écuyer vous apprendra qui je suis. Je vous dirai seulement que je conserverai la mémoire de vos bons offices le reste de ma vie, et que je ne perdrai jamais d'occasion de vous en témoigner ma reconnaissance. Plût au ciel, ajouta-t-il, re-

gardant amoureusement la fille de l'hôtesse, que l'amour ne m'eût pas assujetti à ses lois, et que les yeux de la charmante ingrate, à qui je pense, n'eussent point triomphé de ma liberté! je la sacrifierais de bon cœur aux pieds de cette belle demoiselle.

L'hôtesse, sa fille et la bonne Maritorne tombaient des nues au discours de notre chevalier, qu'elles n'entendaient pas plus que s'il eût parlé grec, quoiqu'elles se doutassent pourtant bien que c'étaient des complimens et des offres; et, comme ce langage leur était tout nouveau, elles ne faisaient autre chose que de se regarder l'une et l'autre, ou le regarder lui-même comme un homme d'une espèce particulière. Elles lui firent pourtant quelques remercîmens de ses offres en termes d'hôtellerie de campagne; et, après l'avoir salué fort humblement, elles se retirèrent. Mais auparavant Maritorne prit soin de panser Sancho, qui n'en avait pas moins besoin que son maître. Le muletier dont j'ai parlé et l'Asturienne, avaient comploté de passer une partie de la nuit ensemble, et elle avait donné sa parole que sitôt que les hôtes se seraient retirés, et que le maître et la maîtresse se seraient endormis, elle viendrait le trouver. On dit de cette bonne fille que jamais elle ne donna de semblables paroles sans les tenir, quand même

elle les eût données dans le fond d'une cave et sans témoins : aussi se piquait-elle d'être bien demoiselle, et ne croyait point avoir dérogé pour être servante d'hôtellerie, parce que c'était, comme elle a toujours dit, la mauvaise fortune de ses parens qui l'avait réduite en cet état. Le détestable et chétif lit de don Quichotte était le premier qu'on rencontrait dans cet étrange appartement, et Sancho avait fait le sien tout auprès, sur une natte de jonc, avec une couverture qui semblait être plutôt de canevas que de laine. Un peu plus avant était celui du muletier, composé, comme j'ai dit, des bâts et des couvertures de deux mulets, de douze qu'il avait, fort gras et bien entretenus; car c'était un des riches muletiers d'Arevalo, à ce que dit l'auteur de cette histoire, qui en fait mention particulière, comme l'ayant bien connu; et il y en a même qui disent qu'ils étaient parens. Quoi qu'il en soit, il paraît que cid Hamet Benengely fut un historien bien exact, puisqu'il rapporte jusqu'à des choses qui paraissent de nulle importance, et c'est d'où les historiens devraient apprendre à ne rien négliger, et à s'étendre un peu plus, au lieu qu'ils ne font qu'exciter la curiosité du lecteur, et que ce qu'on voudrait le plus savoir, demeure souvent au bout de leur plume par

malice ou par ignorance. Loué soit mille fois l'auteur de Tablente, de Richemont, et celui qui a écrit les faits du comte Tomillas, qui n'ont pas oublié la moindre circonstance!

Le muletier, pour revenir où nous en étions, ayant donné l'avoine à ses mulets, s'alla étendre sur ses bâts, attendant avec impatience sa ponctuelle Maritorne. Cependant Sancho faisait tout ce qu'il pouvait pour dormir, et la douleur de ses côtes était tout ce qu'il fallait pour l'en empêcher; et don Quichotte, de son côté, ne sentant pas moins de mal, avait aussi les yeux ouverts comme un lièvre.

Tout était donc en silence dans l'hôtellerie, et il n'y avait d'autre lumière que celle d'une lampe qui était pendue sous la grande porte. Cette tranquillité et les tumultueuses pensées que fournissaient continuellement à notre chevalier les divers événemens qu'il avait lus, lui firent naître dans l'esprit la plus étrange extravagance qu'on puisse imaginer : il crut être dans un fameux château, car il ne voyait point d'hôtellerie à qui il ne fît cet honneur, et que la fille de l'hôte, qui l'était par conséquent du seigneur châtelain, touchée de sa bonne mine et de sa gentillesse, lui avait promis de se dérober adroitement, et de venir passer quelque temps avec lui. Cette chimère le tourmentant comme

une chose bien réelle, il était dans une inquiétude étrange du péril où sa fidélité allait être exposée; mais enfin il résolut en son cœur de ne pas faire la moindre infidélité à sa chère Dulcinée, quand la reine Genièvre elle-même, avec sa fidèle Quintagnone, l'en viendrait solliciter. Pendant qu'il s'entretenait de ses rêveries, l'exacte Asturienne pensait à tenir sa parole, et tout en chemise, les pieds nus, et ses cheveux ramassés en un bonnet de futaine, elle entre à pas comptés, cherchant le lit de son muletier. Don Quichotte, qui avait l'oreille au guet, l'entendit, ou devina que quelqu'un entrait, et se relevant sur son lit, malgré ses emplâtres et la douleur de ses côtes, tendit les bras pour recevoir sa prétendue demoiselle. L'Asturienne marchait pas à pas, craignant de faire le moindre bruit, et tâtonnant des mains pour ne se pas heurter; mais avec toutes ses précautions, elle alla donner dans les bras de don Quichotte, qui la saisit aussitôt par le poignet, et la tirant à lui, sans qu'elle osât dire une parole, la fit asseoir sur son lit. Sa chemise, qui était d'une toile à faire des sacs, ne désabusa point le chevalier. Il prit des bracelets de verre qu'elle avait aux bras pour des perles orientales; ses cheveux, qui pouvaient passer pour du crin, lui semblèrent des tresses d'or; et, prenant cette

haleine, qui sentait la vieille salade ou la viande froide, pour un agréable mélange des plus excellens parfums, il se représenta cette agréable nymphe toute telle qu'on peint dans les livres qu'il avait lus, ces gaillardes demoiselles, qui vont voir en cachette leurs amans blessés ou malades. En un mot, l'entêtement du pauvre gentilhomme était si fort, que se trouvant insensible à des choses qui auraient fait vomir les entrailles à tout autre qu'un muletier, il crut tenir entre ses bras la déesse de la beauté. Enfin, le galant chevalier, éperdu de tant de charmes, et serrant l'incomparable Maritorne d'une manière à l'étouffer :

Que ne donnerais-je point, lui dit-il fort bas et d'une voix amoureuse, que ne donnerais-je point, belle princesse, pour me voir en état de reconnaître la grâce que vous me faites, et me laver auprès de vous du reproche d'une lâche ingratitude ! j'en meurs de honte, mais j'ai promis ma foi à l'inimitable Dulcinée du Toboso ; elle est l'unique dame de mon cœur, de mes plus secrètes pensées, et je ne puis acheter une bonne fortune au prix d'un parjure. Pendant ce beau discours, Maritorne était en des angoisses extrêmes de se voir entre les mains de don Quichotte, et faisait tout ce qu'elle pouvait pour s'en arracher sans écouter ce qu'il lui disait.

Le bon muletier, de l'autre côté, que son impatience empêchait de dormir, avait bien senti sa nymphe dès qu'elle était entrée; et ayant prêté l'oreille, et entendant quelque chose du discours de notre chevalier, il soupçonna l'innocente Asturienne de ne lui manquer de parole que pour faire part de ses faveurs à un autre. Il ne s'en tint pas là : la jalousie le transportant, il s'approcha sans faire bruit du lit de don Quichotte, et se mit à l'écouter attentivement pour voir tout ce que cela deviendrait. Mais comme il connut que la fidèle Maritorne se débattait pour sortir des mains de don Quichotte, qui la retenait malgré elle, il ne pensa plus qu'à se venger de cette violence : il leva le bras en haut, et mesurant le visage du désastreux chevalier, lui déchargea un si grand coup de poing sur les mâchoires, qu'il le mit tout en sang; et Benengely assure qu'il lui sauta en même temps sur le corps, et qu'avec ses larges pieds et ses souliers ferrés, il le lui parcourut brutalement trois ou quatre fois d'un bout à l'autre. Le lit, dont les fondemens n'étaient pas trop bons, ne put porter cette surcharge; il fondit sous le poids du muletier, et le bruit éveilla l'hôte, qui se douta aussitôt que c'était quelque tour de Maritorne, parce qu'il l'avait appelée cinq ou six fois, à pleine tête, sans qu'elle

eût répondu. Dans ce soupçon, il alluma sa lampe pour aller où il avait entendu du bruit, et l'Asturienne, qui l'entendit venir, et qui le connaissait bien, s'alla cacher dans le lit de Sancho, qui dormait, et se tapit auprès de lui tout en un peloton. L'hôte entra, et jurant en homme du métier : Où es-tu, carogne? s'écria-t-il, car assurément ce sont ici de tes tours. En même temps, Sancho s'éveillant à demi, et sentant presque tout sur lui ce fardeau qui l'étouffait, crut que c'était le cauchemare, et commença à donner de tous côtés de grands coups de poing, dont la plupart tombèrent sur Maritorne, qui perdit enfin patience, et, ne se souciant plus de l'état où elle était, ne songea qu'à prendre revanche, et donna tant de coups dans l'estomac et sur le visage de Sancho, qu'elle acheva de l'éveiller; de sorte que, se voyant traité de cette manière, et sans savoir pourquoi, il se releva le mieux qu'il put sur le lit, et embrassant étroitement Maritorne, ils recommencèrent entre eux la plus plaisante escarmouche qu'on ait jamais vue. Cependant le muletier, qui vit à la lumière de la lampe l'état où était sa chère Maritorne, laissa don Quichotte pour l'aller secourir; et l'hôte, commençant à se reconnaître, y courut pareillement, mais avec une intention différente, et pour châtier l'Asturienne, qu'il

croyait coupable de tout ce désordre. Ainsi le muletier frappait sur Sancho, Sancho sur Maritorne, Maritorne sur lui, et l'hôte sur Maritorne; et tout cela si dru et si menu, qu'on eût dit qu'ils appréhendaient que le temps leur manquât. Ce qu'il y eut de meilleur, c'est que la lampe s'éteignit; et tout se trouvant confondu dans l'obscurité, ce ne fut plus qu'un chamaillis sans discernement, mais avec tant d'animosité, que pas un des combattans ne remporta la moitié de sa chemise, ni aucune partie du corps qui n'eût sa meurtrissure.

Il y avait par hasard dans l'hôtellerie un archer, de ceux qu'on appellé de l'ancienne confrérie de Tolède, qui, s'étant éveillé au bruit du combat, s'en vint avec sa verge et la boîte de fer blanc où étaient ses titres, et entra sans voir goutte dans le champ de bataille, criant : Holà tous! de par le roi et la sainte Hermandad. Le premier qu'il trouva, fut le moulu don Quichotte, qui gisait étendu dans les ruines de son lit, le visage en haut, sans aucun sentiment; et, l'ayant pris à tâtons par le barbe, il ne cessait de crier : Main forte à la justice! Mais enfin, n'apercevant aucun signe de vie en celui qu'il tenoit, il ne douta point qu'il ne fût mort, et que ceux qui étaient là ne fussent les meurtriers; ce qui le fit encore crier

plus fort : Qu'on ferme la porte de la maison, et qu'on prenne garde que personne ne s'échappe ! on a tué ici un homme. Cette voix alarma les combattans ; et, malgré qu'ils en eussent, l'affaire demeura indécise, et dans l'état où l'archer l'avait trouvée. L'hôte se retira doucement dans sa chambre, le muletier sur ses bâts, et la déchirée Maritorne dans son sale lit. Pour don Quichotte et Sancho, qui ne pouvaient se remuer, ils demeurèrent dans leur place, et l'archer laissa la barbe de notre chevalier pour aller quérir de la lumière, et revenir s'assurer des coupables. Mais l'hôte, en se retirant, avait exprès éteint la lampe de la porte, si bien que l'archer fut contraint de recourir à la cheminée, où il trouva si peu de feu, qu'il souffla plus d'une heure avant que de pouvoir allumer la lampe.

CHAPITRE XVI.

Suite des travaux innombrables de don Quichotte et de son écuyer dans la fatale hôtellerie.

Don Quichotte revint enfin de son étourdissement, et, du même ton que son écuyer l'avait appelé le jour de devant, après le rude combat des voituriers, il l'appela à son tour, en lui disant tristement : Ami Sancho, dors-tu ? Ami Sancho ! Hé, comment diable dormirais-je, répondit Sancho, enragé de colère et d'ennui, quand tous les diables d'enfer ont été cette nuit après moi ? Tu as raison de le croire, dit don Quichotte, et je n'y entends rien, ou ce château est enchanté. Écoute ce que je te vais dire, mais auparavant jure-moi de n'en parler qu'après ma mort. Je vous le jure, répondit Sancho. J'exige ce serment, continua don Quichotte, parce que je ne veux jamais nuire à l'honneur de personne. Hé, ne vous dis-je pas que j'en jure, répliqua Sancho, et que je n'en ouvrirai jamais la bouche qu'après la fin de vos jours ? et Dieu veuille que je le puisse faire bientôt. Te suis-je bien si à charge, dit don Quichotte, que tu voulusses me voir sitôt mort ? Ce n'est pas pour cela, répondit Sancho, mais c'est

que je n'aime pas à garder si long-temps un secret, et je crains qu'il ne me pourrisse dans le corps. Qu'il en soit ce qu'il pourra, dit don Quichotte, je m'en fie à l'affection que tu as pour moi, et à ta sagesse. Il faut donc que tu saches qu'il m'est arrivé cette nuit une des plus surprenantes et des plus belles aventures qu'on puisse imaginer. Pour te la raconter en peu de paroles, tu sauras qu'il n'y a pas deux heures que la fille du seigneur de ce château m'est venue trouver ici, et que c'est une des plus belles demoiselles qu'on puisse voir dans le monde. Je ne saurais t'exprimer les charmes de sa personne, ni les gentillesses de son esprit, et je ne veux pas même penser à tant de beauté, pour ne point manquer à la foi que je dois à madame Dulcinée du Toboso. Je te dirai seulement que, parce que le ciel était jaloux du trésor que la bonne fortune m'avait mis entre les mains, ou, pour en parler plus véritablement, parce que ce château, comme j'ai dit, est enchanté, il est arrivé que, comme j'en étais avec cette belle dans une conversation tendre et passionnée, une main que je ne voyais point, et qui venait de je ne sais où, mais une main pendante au bras de quelque géant énorme, m'est venue décharger un si grand coup sur les mâchoires, que j'en suis tout en sang; et après cela, le perfide, profitant de ma faiblesse, m'a

donné tant de coups, que je suis encore pis que je n'étais hier, quand les muletiers se prirent à nous de l'incontinence de Rossinante. Je conjecture de là que quelque More enchanté doit garder ici ce trésor de beauté pour un autre que pour moi. Je ne crois pas que ce soit pour moi non plus, interrompit Sancho, car plus de quatre cents Mores se sont exercés sur ma peau d'une manière que les coups de pieux ne firent au prix que me chatouiller; mais je vous prie, monsieur, songez-vous bien à l'état où nous sommes, quand vous trouvez cette aventure si belle? encore pour vous, qui avez eu le plaisir de tenir cette grande beauté entre vos bras, cela vous peut consoler; mais moi, qu'ai-je eu, si ce n'est les plus rudes coups que j'aurai de ma vie? Diable soit de moi, continua-t-il, et de qui m'a mis au monde! Je ne suis point chevalier, ni ne prétends jamais l'être, et, s'il y a quelque malencontre, j'en ai toujours la meilleure part. Comment! t'a-t-on maltraité aussi? dit don Quichotte. Et ventre de moi, monsieur, reprit Sancho, qu'est-ce donc que je viens de vous dire? Moque-toi de cela, cher ami, dit don Quichotte, je vais faire tout-à-l'heure le précieux baume de Fier-à-bras, qui nous guérira dans un instant.

Ils en étaient là, quand l'archer, qui avait

enfin allumé la lampe, parut. Comme les lits étaient vis-à-vis de la porte, Sancho, qui le vit d'assez loin, nu en chemise, et autour de la tête un méchant linge entortillé, avec sa mine de traître, demanda à son maître si ce n'était point là le More enchanté qui venait voir s'il leur restait quelque côte à briser. Je n'y vois pas d'apparence, répondit don Quichotte, car les enchantés ne se laissent voir à personne. Ma foi, ils se font bien sentir, s'ils ne se laissent pas voir, dit Sancho; il ne faut qu'en demander des nouvelles à mes épaules. Et crois-tu que les miennes ne sussent pas bien qu'en dire? répondit don Quichotte; mais cependant la preuve n'est pas suffisante pour en conclure que ce soit ici notre More. L'archer entrant là-dessus, fut fort étonné de voir des gens s'entretenir si paisiblement dans un endroit où il croyait qu'il y eût un homme de tué; mais comme il vit notre héros encore étendu tout de son long, et dans la posture d'un homme fort incommodé, il lui dit : Hé bien, bon homme, comment vous va? Je parlerais mieux, si j'étais en votre place, répondit don Quichotte; est-ce ainsi, lourdaud, qu'on parle aux chevaliers errans dans votre pays? L'archer, qui était naturellement colère, ne put souffrir ce traitement d'un homme de si peu d'apparence; il jeta de toute sa force la

lampe à la tête du malheureux chevalier, et ne doutant pas qu'il ne la lui eût fracassée, se déroba incontinent à la faveur des ténèbres. Hé bien, monsieur, dit alors Sancho, il n'y a plus moyen d'en douter; voilà justement le More qui garde le trésor pour les autres, et, pour nous, les gourmades et les coups de chandelier. Pour cette fois, cela pourrait être, dit don Quichotte, et je t'avertis qu'il n'y a qu'à se moquer de tous ces enchantemens, au lieu de s'en mettre en colère; comme ce sont toutes choses fantastiques et invisibles, nous chercherions en vain de qui nous venger, et nous n'en aurions jamais raison. Sancho, lève-toi si tu peux, et va prier le gouverneur de ce château de me faire donner promptement un peu d'huile, de sel, de vin et de romarin, que je fasse mon baume; car, entre nous, je ne crois pas pouvoir m'en passer plus long-temps, au sang qui sort de la plaie que ce fantôme m'a faite.

Sancho se leva, mais ce ne fut pas sans crier plus d'une fois de la douleur qu'il sentait; et, allant à tâtons chercher l'hôte, il rencontra l'archer, qui était demeuré à la porte, un peu en peine de ce qui arriverait de sa brutalité. Monsieur, lui dit-il, qui que vous soyez, ayez, s'il vous plaît, la charité de nous donner du romarin, du vin, du sel et de l'huile : nous en avons

besoin pour panser un des meilleurs chevaliers errans qui soit sur la terre, et qui vient d'être dangereusement blessé dans son lit par le More enchanté qui est dans cette hôtellerie. A ce discours, l'archer prit Sancho à peu près pour ce qu'il était; mais il ne laissa pas d'appeler l'hôte, et de lui dire ce que cet homme demandait; et, comme il commençait à faire jour, il ouvrit la porte de l'hôtellerie et s'alla habiller. L'hôte donna à Sancho tout ce qu'il voulut, et celui-ci, l'ayant porté à son maître, le trouva se tenant la tête à deux mains, et se plaignant du coup de lampe, qui ne lui avait heureusement fait d'autre mal que deux bosses assez passables; car ce qu'il prenait pour du sang n'était autre chose que l'huile de la lampe, qui lui coulait le long du visage. Don Quichotte mit tout cela dans un même vaisseau, et l'ayant fait bouillir jusqu'à ce que la composition lui parût à son point, il demanda une bouteille pour le mettre; mais, comme il n'y en avait point dans l'hôtellerie, il fallut se servir d'un petit vaisseau de fer-blanc où l'on mettait de l'huile, dont l'hôte lui fit libéralement présent. Il dit ensuite sur le vaisseau plus de cent *Pater noster*, et autant d'*Ave Maria*, de *Salve* et de *Credo*, accompagnant chaque parole d'un signe de croix, par forme de bénédiction. De toute cette pieuse cérémonie furent

témoins Sancho Pança, l'archer et l'hôte; car, pour le muletier, il était déjà occupé à panser ses mulets, sans faire semblant d'avoir eu aucune part aux aventures de la nuit. Cette admirable composition étant faite, don Quichotte voulut l'éprouver sur l'heure; et, sans s'amuser à l'appliquer sur ses plaies, il en avala en manière de potion vulnéraire, la valeur d'un bon verre. Mais, à peine eut-il pris cette dose, qu'il commença à vomir de si grande force, qu'il ne lui en resta rien dans l'estomac; et les efforts qu'il fit lui ayant causé une médiocre sueur, il demanda qu'on le couvrît, et qu'on le laissât reposer. Il dormit en effet trois bonnes heures, au bout desquelles il se trouva si soulagé, qu'il ne douta point que ce ne fût là véritablement le précieux baume de Fier-à-bras, et, qu'avec ce secours, il ne fût en état d'entreprendre, sans rien craindre, les plus périlleuses aventures.

Sancho Pança, qui trouva la guérison de son maître miraculeuse, le pria instamment de lui laisser prendre ce qui restait dans le pot; et don Quichotte le lui ayant donné, il le prit par les deux anses, et, de la meilleure foi du monde, s'en mit une bonne partie dans le corps, c'est-à-dire, autant à peu près que son maître. Il fallait qu'il n'eût pas l'estomac si délicat, car, avant que le remède fît son opération, le pauvre

homme eut des nausées et des sueurs si violentes, et souffrit des angoisses si excessives, qu'il ne douta point que sa dernière heure ne fût venue; et, dans ce pitoyable état, il ne cessait de maudire le baume et le traître qui le lui avait donné. Ami Sancho, lui dit gravement son maître, je suis le plus trompé du monde, si tout ceci ne t'arrive, parce que tu n'es pas armé chevalier, et je tiens pour moi que le baume n'est bon qu'à ceux qui le sont. Hé! de par tous les diables, répliqua Sancho, que vous ai-je donc fait pour m'en avoir seulement laissé goûter? Il est, ma foi, bien temps de me donner cet avis quand je crève. Dans ce temps-là, le baume de Fier-à-bras fit son opération, et le pauvre écuyer vida tant d'ordures de tous côtés, et avec si peu de relâche, qu'en un moment il mit son matelas de jonc et sa couverture en état de ne servir jamais à personne. Ces vomissemens étaient accompagnés de tant et si étranges efforts, que tous les assistans désespéraient de sa vie; et, au bout d'une heure que dura cette bourasque, au lieu de se sentir soulagé comme son maître, il se trouva si faible et si abattu, qu'à peine pouvait-il respirer. Mais don Quichotte, qui, comme j'ai dit, se sentait tout refait, ne voulut pas perdre un instant à se mettre en quête des aventures. Il se croyait redevable de tous les momens qu'il per-

dait à tout ce qu'il y avait de misérables dans le monde; et, par la confiance que lui donnait désormais son baume, il ne demandait que des dangers, et ne comptait plus pour rien les plus terribles blessures. Dans cette impatience, il dit à Sancho qu'il fallait partir, sella aussitôt lui-même Rossinante, mit le bât sur l'âne, et l'écuyer sur le bât, après lui avoir aidé à s'habiller; et puis, s'étant jeté à cheval, il se saisit d'une demi-pique qu'il vit dans un coin, d'une force assez suffisante pour lui servir de lance. De près de vingt personnes qu'il y avait dans l'hôtellerie, il n'y en eut point qui ne le regardât avec étonnement, et particulièrement la fille de l'hôte, qui l'observait encore plus curieusement que les autres, comme n'ayant rien vu de semblable. Pour lui, qui l'interprétait plus favorablement, il avait aussi les yeux attachés sur elle, et, de temps en temps, faisait de grands soupirs, qu'il semblait tirer du fond de ses entrailles, mais dont il savait seul la raison, quoique ceux qui l'avaient vu si meurtri le soir d'auparavant, s'imaginassent la deviner, en l'imputant à la douleur de ses blessures.

D'abord que nos deux héros furent à cheval, don Quichotte, s'arrêtant sur le pas de la porte, appela l'hôte, et, d'une voix grave et posée : Seigneur châtelain, lui dit-il, je serais un ingrat

si je ne me ressouvenais de toutes les courtoisies que j'ai reçues dans votre château, si je ne puis me revancher de tant d'honnêtetés en vous vengeant de quelque outrage. Vous savez bien que mon emploi est de secourir les faibles, et de châtier les traîtres: cherchez donc dans votre mémoire, et, si vous avez à vous plaindre de quelqu'un, vous n'avez qu'à dire, je vous promets, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, que vous serez bientôt satisfait.

Seigneur chevalier, répondit l'hôte, je n'ai, Dieu merci, pas besoin que vous me vengiez de personne; et, quand on m'offense, je sais fort bien me venger moi-même. Toute la satisfaction que je vous demande, c'est que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit, et le foin et l'avoine que vos bêtes ont mangés; car on ne sort pas ainsi de l'hôtellerie. Quoi! c'est ici une hôtellerie? répliqua don Quichotte. Oui, sans doute, et des meilleures, dit l'hôte. J'ai été bien trompé jusqu'à cette heure, continua le chevalier; en vérité, je l'ai toujours prise pour un château, et pour un château d'importance. Mais, puisque c'est une hôtellerie, il faut que vous me pardonniez sur l'heure, si je ne vous paie point ma dépense; je ne dois pas contrevenir à l'ordre des chevaliers errans, de qui je sais pour certain, sans avoir jusqu'ici vu le con-

traire, qu'ils n'ont jamais payé quoi que ce soit dans les hôtelleries, parce que la raison veut, aussi bien que la coutume, qu'on les régale partout gratuitement, en récompense des travaux incroyables qu'ils souffrent en cherchant des aventures de jour et de nuit, l'hiver et l'été, à pied et à cheval, mourant tantôt de faim et de soif, de froid et de chaud, et sans cesse exposés à toutes les incommodités qui se rencontrent sur la terre. Ce sont là des fadaises de chevalerie dont je n'ai que faire, répliqua l'hôte; payez-moi seulement ce que vous me devez, et laissons-là ces contes; je ne donne pas ainsi mon bien. Vous êtes un fat et un méchant hôte, dit don Quichotte; puis, baissant sa demi-pique, et donnant des deux, il sortit de l'hôtellerie sans que personne l'en pût empêcher, et marcha quelque temps sans regarder si son écuyer le suivait.

L'hôte, voyant qu'il ne fallait rien espérer de don Quichotte, se voulut faire payer par Sancho; mais il jura qu'il ne paierait pas plus que son maître, et qu'étant écuyer de chevalier errant, on ne lui pouvait pas contester le même privilége. L'hôte eut beau se mettre en colère et le menacer, s'il ne le payait, de se payer lui-même par ses mains d'une manière que l'écuyer s'en souviendrait long-temps, Sancho jura tout

de nouveau, par l'ordre de la chevalerie qu'avait reçu son maître, qu'il ne donnerait pas un sou, quand on le devrait écorcher, et qu'il ne serait jamais dit que les écuyers à venir pussent reprocher à sa mémoire qu'un si beau droit, et si juste, se fût perdu par sa faute. Malheureusement pour l'infortuné Sancho, il y avait dans l'hôtellerie quelques drapiers de Ségovie, et des fripiers de Cordoue, tous bons compagnons, et gens délibérés, qui, poussés d'un même esprit, s'approchèrent de lui, et le descendirent de son âne, pendant qu'un d'eux alla quérir une couverture. Le pauvre Sancho fut mis dans le milieu, et voyant que le dessous de la porte n'était pas assez haut pour leur dessein, ils passèrent dans la cour, où ils avaient de la hauteur de reste. Quatre des plus forts prirent chacun un coin de la couverture, et commencèrent à faire sauter et ressauter Sancho, jusqu'à douze et quinze pieds en l'air, avec le même plaisir que les cuisiniers se donnent des chiens qui dérobent leur viande. Les cris affreux que faisait le misérable berné allèrent jusqu'aux oreilles de son maître, qui crut d'abord que le ciel l'appelait à quelque nouvelle aventure; mais, reconnaissant bientôt que ces hurlemens venaient de son écuyer, il poussa de toute la vitesse de Rossinante vers l'hôtellerie, qu'il trouva fermée.

Comme il en faisait le tour pour chercher quelque entrée, les murailles de la cour, qui n'étaient pas fort hautes, lui laissèrent voir Sancho montant et descendant par le vague de l'air avec tant de grâce et d'agilité, que, sans la colère où il était, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Mais le jeu ne lui plaisant pas, dans l'humeur où il se trouvait, il essaya plusieurs fois de monter de dessus son cheval sur le haut de la muraille, et l'aurait fait s'il n'eût été si froissé, qu'il ne fut pas même en son pouvoir de mettre pied à terre. Tout ce qu'il put faire, fut de dire, du haut de son cheval, tant d'injures aux berneurs, et de leur faire tant de défis, qu'il est impossible de les pouvoir écrire; mais, pour tout cela, ces impitoyables railleurs ne laissèrent point leur ouvrage, et n'en rirent que plus fort; et le malheureux Sancho ne gagna rien non plus, ni par prières, ni par menaces, que lorsque les berneurs, après s'être relâchés deux ou trois fois, le laissèrent de pure lassitude; et, l'enveloppant dans sa casaque, le remirent charitablement où ils l'avaient pris, c'est-à-dire, sur son âne.

La pitoyable Maritorne, qui n'avait pu voir sans douleur le cruel traitement qu'on faisait à Sancho, lui apporta sur l'heure un pot d'eau fraîche, qu'elle venait de tirer du puits; et, comme il le portait à sa bouche, il fut arrêté

par la voix de son maître, qui lui criait de l'autre côté de la muraille : Mon fils Sancho, ne bois point de cette eau ; n'en bois point, mon enfant, ou tu es mort : n'ai-je pas ici le divin baume qui te va remettre en un moment ? Et en disant cela, il montrait le vaisseau de fer-blanc. Mais Sancho, tournant la tête à ses cris, et le regardant tant soit peu de travers : Hé, monsieur, lui dit-il, avez-vous déjà oublié que je ne suis pas armé chevalier, ou voulez-vous que j'achève de vomir les boyaux qui me restent ? Gardez votre breuvage pour tous les diables, et me laissez en patience. En même temps, il commença à boire ; mais, comme il sentit, à la première gorgée, que ce n'était que de l'eau, il ne put passer outre, et pria Maritorne de lui donner un peu de vin, ce qu'elle fit de bon cœur, et le paya même de son propre argent. Aussi dit-on qu'elle ne laissait pas d'avoir quelque chose de bon, quoiqu'il y en eût de plus scrupuleuses. Sancho, ayant bu, fut conduit honorablement jusqu'à la porte de l'hôtellerie, où, donnant des talons à son âne, il sortit fort content de n'avoir rien payé, quoique ce fût aux dépens de ses reins et de ses épaules, ses cautions ordinaires. Il est vrai que son bissac demeura pour les gages ; mais la joie le transportait si fort, qu'il ne s'en aperçut pas. L'hôte, voyant San-

cho dehors, voulut fermer la porte aux verroux; mais les berneurs, qui n'étaient pas gens à se soucier de notre chevalier, quand même il aurait été de la table ronde, ne le voulurent pas souffrir, et peut-être qu'ils n'eussent pas été fâchés d'avoir occasion de se divertir avec le maître, comme ils l'avaient fait avec le valet.

CHAPITRE XVII.

Conversation de don Quichotte et de Sancho Pança, et autres aventures dignes d'être racontées.

SANCHO vint joindre son maître, qui le voyant si abattu qu'il n'avait seulement pas la force de faire aller son âne, lui dit : C'est à ce coup, ami Sancho, que je ne doute plus qu'il n'y ait de l'enchantement dans cette hôtellerie, ou château, je ne sais franchement lequel; car qui pouvaient être ceux qui se sont cruellement joués de toi, sinon des fantômes et des gens de l'autre monde ? Mais afin que tu en sois aussi convaincu que moi, c'est que dans le temps que je considérais ce triste spectacle par-dessus la muraille de la cour, il n'a jamais été en mon pouvoir d'y monter, ni seulement de descendre de cheval, parce qu'ils m'y tenaient enchanté; et pour dire vrai, ils n'ont pas mal fait de prendre cette précaution, car s'il m'avait été permis de faire l'un ou l'autre, fie-toi en moi que je t'aurais vengé de telle sorte, que ces garnemens ne s'en seraient pas moqués; et, dans l'humeur où j'étais, j'aurais passé tout net par-dessus les lois de la chevalerie, qui, comme je t'ai dit souvent, ne per-

mettent pas qu'un chevalier tire l'épée contre ceux qui ne le sont pas, si ce n'est pour la défense de sa vie, et dans une extrême nécessité. Je me serais bien vengé moi-même si j'avais pu, dit Sancho, chevalier ou non, mais, ma foi, cela n'a point dépendu de moi, quoique je jurerais pourtant bien que les fainéans et les traîtres qui se sont réjouis à mes dépens, ne sont point des fantômes ni des hommes enchantés, comme vous dites, mais de vrais hommes en chair et en os, comme nous; et je me ressouviens fort bien qu'ils avaient chacun leur nom. Il y en avait un nommé Pierre Martin, un autre s'appelait Tenorio Fernand, et j'ai bien entendu que l'hôte s'appelle Jean Palomeque le Gaucher. Des fantômes ne sont point baptisés, monsieur; n'allez donc point dire que c'est un enchantement qui vous a empêché de passer par-dessus la muraille, ou de mettre pied à terre. Pour moi, ce que je vois ici clair comme le jour, c'est qu'à force d'aller chercher les aventures, nous en trouverons à la fin qui nous donneront malencontre. Si Dieu ne nous aide, nous ne connaîtrons bientôt plus le pied droit d'avec le gauche. Voyez-vous, monsieur, ma foi, le meilleur et le plus sûr, selon mon petit entendement, serait de nous en retourner à notre village, à cette heure que voici le temps de la récolte:

aussi bien ne la faisons-nous pas bonne dans le champ d'autrui; et franchement c'est toujours de mal en pis, et de fièvre en chaud mal. Ah! mon pauvre Sancho, interrompit don Quichotte, pour la centième fois, que tu es ignorant en fait de chevalerie! Tais-toi, et prends patience; un jour viendra que tu seras convaincu par ta propre expérience des avantages de cette profession. Car enfin, dis-moi, y a-t-il quelque plaisir au monde qui égale celui de vaincre dans un combat, et de triompher de son ennemi? aucun, sans doute. Je le crois, répondit Sancho, encore que je n'en sache pourtant rien. Tout ce que je sais, c'est que depuis que nous sommes chevaliers errans, au moins vous, car pour moi je ne mérite pas cet honneur, nous n'avons gagné de bataille que contre le Biscayen, et encore comment en sortîtes-vous? avec la moitié d'une oreille à dire, et votre salade fracassée. Depuis cela, qu'a-ce été que coups de poing et coups de bâton pour vous et pour moi? si ce n'est que j'ai eu l'avantage d'être berné par-dessus le marché, et encore par des gens enchantés, de qui je ne saurais me venger, pour goûter ce grand plaisir que vous dites qu'il y a dans la vengeance. Voilà ma peine, dit don Quichotte, et ce doit être la tienne aussi; mais laisse-moi faire, je te réponds que j'aurai, avant qu'il soit peu, une

épée faite de tel art, que celui qui la portera ne pourra jamais être enchanté de quelque enchantement que ce soit, et il pourrait bien arriver que la bonne fortune me mettrait entre les mains celle que portait Amadis, quand il s'appelait le chevalier de l'Ardente-Épée, et qui fut assurément la meilleure du monde, car outre qu'elle avait cette vertu, elle coupait encore comme un rasoir, et ne trouvait point d'armes si fortes ni si enchantées qu'elle ne brisât comme du verre. Je suis si chanceux, dit Sancho, que quand vous auriez une épée comme celle-là, elle n'aura de vertu que pour ceux qui sont armés chevaliers, non plus que le baume, et tout tombera sur le pauvre écuyer. Ne crains pas cela, dit don Quichotte, le ciel te sera plus favorable.

Nos aventuriers en étaient là, quand don Quichotte aperçut de loin une épaisse nuée de poussière, que le vent chassait de leur côté, et se tournant en même temps vers son écuyer : Ami Sancho, lui cria-t-il, voici le jour qui fera voir ce que me garde la bonne fortune. Voici le jour, te dis-je, où va paraître plus que jamais la force de mon bras, et où je vais faire des exploits dignes d'être écrits dans les livres de la renommée, pour servir d'instruction aux siècles à venir. Vois-tu là ce tourbillon de poussière? il s'élève de dessous les pieds d'une armée innombrable,

et qui est presque composée de toutes les nations du monde. A ce compte-là, dit Sancho, il y doit avoir deux armées, car de cet autre côté en voilà tout autant. Don Quichotte se tourna prestement, et voyant que Sancho disait vrai, il sentit une joie inexprimable, croyant fortement, car il ne croyait jamais pour un peu, que c'était deux grandes armées, qui s'allaient donner bataille dans cette plaine. Ce bon gentilhomme avait naturellement du cœur, et il s'était tellement rempli l'imagination de combats, de défis, d'enchantemens, et de toutes les impertinences que chantent les romans, qu'il ne faisait et ne pensait rien qui ne tendît de ce côté-là. Deux grands troupeaux de moutons qui venaient de deux endroits différens vers le chemin qu'il tenait, faisaient ces nuages de poudre, et elle était si grande qu'on n'en pouvait reconnaître la cause à moins que d'en être tout proche.

Don Quichotte assurait néanmoins avec tant de certitude que c'était des gens de guerre, que Sancho vint à le croire, et lui dit : Hé bien, monsieur, qu'avons-nous à faire là nous autres ? Ce que nous avons à faire ! répondit don Quichotte ; à secourir ceux qui en auront besoin. Mais afin que tu saches de quoi il s'agit, cette armée que tu vois venir à notre gauche, est

commandée par le grand empereur Alifanfaron, seigneur de l'île Taprobane; et celle que nous avons à la droite est l'armée de son ennemi, le roi des Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, qu'on appelle ainsi parce qu'il combat toujours le bras nu. Et pourquoi, dit Sancho, ces seigneurs-là se font-ils la guerre? Ils sont devenus ennemis, répondit don Quichotte, parce que cet Alifanfaron est devenu amoureux de la fille de Pentapolin, qui est à mon gré une des plus belles personnes du monde, et chrétienne; et comme Alifanfaron est payen, le père ne la lui veut pas donner qu'il ne renonce auparavant à son faux Mahomet, et qu'il n'embrasse le christianisme. Par ma barbe, dit Sancho, Pentapolin fait fort bien, et je lui aiderai de bon cœur en tout ce que je pourrai. Tu ne feras en cela que ce que tu dois, répondit don Quichotte; aussi bien en ces sortes d'occasions il n'est point nécessaire d'être armé chevalier. Non! dit Sancho; ô parbleu, laissez-moi donc faire! Où mettrai-je mon âne, pour être assuré de le retrouver après le combat; car je ne crois pas que je m'y doive fourrer sur une pareille monture? Tu as raison, dit don Quichotte, mais tu n'as qu'à le laisser à l'aventure, quand il devrait se perdre: car nous aurons tant de chevaux à choisir quand nous aurons vaincu, que Rossinante

même court risque d'être changé pour un autre. Écoute cependant, je te veux apprendre qui sont les principaux chefs de ces deux armées avant qu'elles se choquent. Afin que tu les puisse mieux connaître, montons sur cette petite éminence, d'où nous les découvrirons aisément.

Ils montèrent, en disant cela, sur une hauteur, d'où ils auraient bien vu que c'était des troupeaux de moutons que notre chevalier prenait pour deux armées, si la poussière ne leur en eût ôté la vue; mais enfin, don Quichotte voyant dans son imagination mille choses qui ne pouvaient être ailleurs, commença à dire d'une voix élevée :

Ce chevalier que tu vois là, aux armes dorées, et qui porte dans son écu un lion couronné, étendu aux pieds d'une jeune fille, est le valeureux Laurcalche, seigneur du Pont d'argent. Celui qui a ces armes à fleur d'or, et qui porte trois couronnes d'argent en champ d'azur, est le redoutable Micolambo, grand-duc de Quirochie. Cet autre qui marche à sa droite avec cette taille de géant, c'est l'intrépide Brandabarbaran de Boliche, seigneur des trois Arabies, armé, comme tu vois, d'un cuir de serpent, et qui a pour écu une porte, qu'on dit être une de celles de ce temple que Samson renversa quand il se vengea de ses ennemis aux dépens de sa propre

vie. Tourne maintenant les yeux, et tu verras à la tête de cette autre armée, l'invincible vainqueur Timonel de Carcassonne, prince de la nouvelle Biscaye; qui porte des armes écartelées d'azur, de sinople, d'argent et d'or, et dans son écu un char d'or en champ de pourpre, avec ces trois lettres, M. I. V., qui font la première syllabe du nom de sa maîtresse, et qui est, à ce qu'on dit, l'incomparable fille du duc Alphenique d'Algarve. Cet autre, qui fait plier les reins à cette puissante jument sauvage, et dont les armes sont blanches comme neige, avec l'écu de même couleur, et sans devise, c'est un jeune chevalier français appelé Pierre Papin, seigneur des baronnies d'Utrique. Celui aux armes bleues, qui pique le flanc de cette pie, que tu vois si légère, c'est le puissant duc de Nervie, Espartafilando du Bocage, qui a dans son écu un champ semé d'asperges, avec cette devise espagnole: *Rastrea mi suerte.*

Notre héros nomma encore je ne sais combien d'autres chevaliers de l'une et de l'autre de ces prétendues armées, leur donnant à tous sur-le-champ les armes, les couleurs et les devises que lui fournissait sa fertile folie, et sans s'arrêter il poursuivit de cette sorte: Ce corps que tu vois là en tête, est composé de diverses nations: ici sont ceux qui boivent les agréables eaux du fa-

meux Xantes ; là sont des montagnards qui cultivent les champs Massiliens ; ici ceux qui criblent le fin or de l'Arabie-Heureuse ; là ceux qui jouissent des frais et célèbres rivages du Termodonte ; ceux qui pêchent le sable d'or du riche Pactole ; les Numides inconstans, et peu sûrs dans leurs promesses ; les Perses, sans pareils à tirer l'arc ; les Mèdes et les Parthes, qui combattent en fuyant ; les Arabes, qui campent toujours sans avoir jamais de demeure arrêtée ; les Scythes, farouches et cruels ; les Éthiopiens, qui se percent les lèvres ; et mille autres nations que je vois, et dont je connais les visages, mais dont je n'ai pas retenu le nom. De cet autre côté viennent ceux qui boivent le liquide cristal du Betys, dont les bords sont couverts d'oliviers ; ceux qui se décrassent le teint dans les riches ondes du Tage ; ceux qui jouissent des salutaires eaux du divin Genil ; ceux qui cultivent les champs Tartesiens, si abondans en pâturages ; ceux qui mènent une vie si heureuse dans les délicieuses prairies du Xerès ; les riches Manchegues, couronnés de jaunes épis ; ces gens tout couverts de fer, et qui sont le reste du sang des anciens Goths ; ceux qui se baignent dans le Pisverga, fameux par la tranquillité de ses eaux ; ceux qui font paître leurs troupeaux dans les amples pâturages de la tournoyante Guadiane ;

ceux qui tremblent au pied des froides montagnes des Pyrénées, et dans les neiges de l'Apennin ; en un mot, tout ce que l'Europe renferme dans sa vaste étendue.

C'est une chose inconcevable que la quantité de provinces et de nations qu'il nomma, en donnant à chacune ce qu'elle a de particulier, avec une présence d'esprit merveilleuse, et toujours suivant le style de ses inimitables livres. Sancho était tellement étonné de ce grand flux de paroles, qu'il n'avait pas le mot à dire. Il ouvrait seulement de grands yeux, et suivait de la tête la main de son maître, pour voir s'il pourrait découvrir les chevaliers et les géans qu'il montrait. Mais enfin ne pouvant parvenir à rien voir : Monsieur, lui dit-il à demi désespéré, je donne au diable l'homme, le chevalier et le géant qui paraît, de ceux que vous avez là nommés ! au moins n'en vois-je pas la queue d'un ; peut-être que tout cela se fait par enchantement comme les fantômes de cette nuit. Comment es-tu donc fait ? répondit don Quichotte : est-ce que tu n'entends pas le hennissement des chevaux, le son des trompettes, le bruit des tambours et des timballes ? Devant Dieu, si j'entends rien, dit Sancho, si ce n'est le bêlement de quelques moutons. Aussi était-ce la vérité, et les troupeaux étaient déjà assez proches pour se faire

entendre. Je vois bien, dit alors don Quichotte, que tu as plus de peur que tu ne dis; car un des effets de la crainte, c'est de troubler les sens et de peindre les objets autrement qu'ils ne sont. Mais si le courage te manque, tiens-toi à l'écart, et me laisse faire; c'est assez de moi pour porter la victoire où je porterai mon bras. A ces mots, il donne des éperons à Rossinante, et, la lance en arrêt, fond comme un éclair du haut de la colline dans la campagne. Sancho lui criait à pleine tête qu'il s'arrêtât, et que c'était assurément des moutons; il prenait le ciel à témoin, se donnait à tous les diables, et tout cela inutilement. Maudit soit celui qui m'a engendré! disait-il: hé! quelle folie est donc ceci? Seigneur, seigneur don Quichotte, vous vous trompez, il n'y a là ni géans, ni chevaliers, ni asperges, ni écu entier, ni demi; et voulez-vous assommer plus de moutons que vous n'en sauriez payer?

Don Quichotte ne s'arrêtait point pour cela; et bien loin de l'écouter, il criait lui-même de toute sa force: Courage, courage, chevaliers qui combattez sous les étendards du valeureux Pentapolin au bras retroussé! suivez-moi seulement, et vous verrez que je l'aurai bientôt vengé du traître Alifanfaron de Taprobane. En même temps, il vole tout furieux au milieu de l'escadron de brebis, qu'il perce de tous côtés, et

avec autant de courage et de vigueur que s'il eût eu affaire à ses plus cruels ennemis. Ceux qui conduisaient le troupeau se contentèrent d'abord de lui demander à qui il en avait, et que lui avaient fait ces pauvres bêtes; mais, enfin, voyant qu'ils ne gagnaient rien à crier, ils prirent leurs frondes, et commencèrent à saluer notre héros à coups de pierres un peu plus grosses que le poing, avec tant de diligence qu'un coup n'attendait pas l'autre. Mais lui, méprisant cette manière de combattre, ne daignait pas s'en garder, et ne cessait de courir de tous côtés, criant à hute voix: Où es-tu, superbe Alifanfaron? A moi, à moi, je t'attends ici seul, pour éprouver tes forces et te punir de la guerre injuste que tu fais au valeureux Pentapolin! De tant de pierres qui volaient autour de notre héros, une enfin l'atteignit dans les côtes, et lui en enfonça deux. Il se crut mort, ou du moins dangereusement blessé; mais se souvenant de son excellent remède, il porte promptement le vaisseau de fer-blanc à la bouche, et commence à avaler cette précieuse liqueur. Mais avant qu'il en eût pris ce qu'il jugeait nécessaire, une autre pierre lui vient fracasser le vaisseau dans la main, et en chemin faisant lui emporte trois ou quatre dents de la bouche, et lui écrase presque tous les doigts. Ces deux coups furent si violens,

que le bon chevalier en fut jeté par terre, où il demeura étendu, et les bergers le croyant mort, rassemblèrent vite leurs troupeaux, ramassèrent les moutons qui étaient demeurés sur la place au nombre de sept ou huit, sans comprendre les blessés, et s'éloignèrent en diligence.

Sancho, cependant, n'était pas parti de dessus la colline d'où il contemplait les incompréhensibles folies de son maître, et s'arrachant la barbe à pleines mains, il maudissait cent fois le jour et l'heure que sa mauvaise fortune le lui avait fait connaître. Mais le voyant par terre et les bergers retirés, il courut à lui, et le trouvant en très-mauvais état, quoiqu'il n'eût pourtant pas perdu le sentiment : Ah! seigneur don Quichotte, lui dit-il, ne vous disais-je pas bien de revenir, et que c'était des moutons, et non pas une armée que vous alliez attaquer? Voilà, dit don Quichotte, comment le larron d'enchanteur, qui m'en veut, tourne et change toutes choses à sa fantaisie; car, mon pauvre Sancho, je te l'ai dit cent fois, ce n'est pas une affaire à ces joueurs de gobelets, que de nous faire voir et croire tout ce qu'ils veulent; et le traître de négromant, envieux de la gloire que j'allais acquérir, n'a pas manqué de métamorphoser ces escadrons d'ennemis, et d'en faire des moutons, pour diminuer le prix de ma vic-

toire. Mais, veux-tu me faire un plaisir, et en même temps te désabuser une bonne fois? monte sur ton âne, et suit de loin ce prétendu bétail: je gage qu'ils n'auront pas fait mille pas, qu'ils reprendront leur première forme, et tu verras ces maîtres moutons devenir des hommes faits et parfaits, comme je les ai dépeints d'abord. Mais non, n'y va pas pour l'heure, j'ai besoin de toi; approche et regarde combien il me manque de dents, car il me semble qu'il ne m'en est pas resté une dans la bouche. Sancho s'approcha, et comme il y regardait de si près qu'il avait quasi le nez dedans, le baume acheva d'opérer dans l'estomac de don Quichotte, de sorte qu'avec la même impétuosité qu'aurait pu faire un coup d'arquebuse, il darda tout ce qu'il avait dans le corps aux yeux et à la barbe du charitable écuyer. Sainte Marie! s'écria Sancho, mon maître est blessé à mort, et rend le sang tout clair par la bouche. Cependant y regardant de plus près, la couleur, l'odeur et le goût, lui firent connaître que ce n'était pas du sang, mais le baume qu'il lui avait vu boire; ce qui lui donna un si grand soulèvement de cœur, que sans avoir le loisir de tourner seulement la tête, il vomit à son tour tout ce qu'il avait dans les entrailles au nez de son maître, et ils demeurèrent tous deux dans le plus plaisant état qu'on se puisse

imaginer. Sancho courut promptement à son âne pour chercher du linge à s'essuyer, et de quoi panser son maître ; mais ne trouvant point le bissac qu'il avait oublié dans l'hôtellerie, comme je l'ai dit, peu s'en fallut que l'esprit ne lui tournât. Il se donna de nouveau mille malédictions ; il résolut dans son cœur de planter là son maître, et de s'en retourner à son village, sans se soucier de la récompense de ses services, ni du gouvernement de l'île.

Don Quichotte, cependant, se leva avec bien de la peine, et, mettant la main gauche dans la bouche, comme pour étayer le reste de ses dents, qui étaient fort ébranlées, il prit de la droite la bride du fidèle Rossinante, qui ne l'avait pas abandonné d'un pas, tant il était de bonne amitié, et s'en alla du côté de Sancho, qu'il trouva demi-couché sur son âne, et la tête dans ses mains, comme un homme enseveli dans une profonde tristesse. Ami Sancho, lui dit-il en le voyant en cet état, sais-tu bien que tu n'es pas plus homme qu'un autre, si tu ne fais plus qu'un autre ? Ces bourrasques qui nous arrivent, ne sont-ce pas des signes évidens que le temps va devenir serein, et nos affaires meilleures ? Ne sais-tu pas que le bien et le mal ont leurs termes ? et, s'il est vrai que les choses violentes ne sont pas de durée, ne devons-nous pas

croire infailliblement que nous touchons du doigt les faveurs de la bonne fortune? Cesse donc de t'affliger si excessivement des disgrâces qui m'arrivent, et dont même il ne tombe pas sur toi la moindre partie. Comment donc! répondit Sancho, peut-être que celui qu'on berna hier était un autre que le fils de mon père! et le bissac que l'on m'a pris, avec tout ce qui était dedans, n'était peut-être pas à moi? Quoi! tu as perdu le bissac? reprit brusquement don Quichotte. Je ne sais pas s'il est perdu, dit Sancho, mais je ne le trouve point où j'avais accoutumé de le mettre. Nous voilà donc réduits à jeûner aujourd'hui, repartit don Quichotte. Assurément, dit Sancho, si nous ne trouvons dans les prés ces herbes que vous connaissez, et qui ont accoutumé de suppléer au défaut, pour les chevaliers malencontreux comme vous. Pour te dire la vérité, continua don Quichotte, j'aimerais mieux, à l'heure qu'il est, un quartier de pain bis et deux têtes de sardines, que toutes les herbes que décrit Diosdoride, et même avec les *Commentaires de Matiole*; mais, cependant, monte sur ton âne, mon fils Sancho, et me suis; Dieu, qui pourvoit à toutes choses, ne nous manquera pas, et surtout nous appliquant à le servir, comme nous faisons dans ce pénible exercice; lui, qui n'oublie pas les moucherons

de l'air, et qui prend soin des plus petits vermisseaux et des moindres insectes de la terre, qui fait luire son soleil sur les justes et sur les injustes, et qui répand sa rosée sur les méchans aussi bien que sur les bons.

Monsieur, interrompit Sancho, je crois, Dieu me pardonne, que vous seriez meilleur prédicateur que chevalier errant. Il faut, dit don Quichotte, que les chevaliers errans sachent de tout, et il y en eut tel dans les siècles passés qui se mettait aussi hardiment à faire un sermon, ou quelque autre discours, au milieu d'une armée, que s'il eût été gradué dans l'université de Salamanque, tant il est vrai que l'épée n'émousse point la plume, ni la plume l'épée. A la bonne heure, monsieur, dit Sancho, qu'il en soit tout ce qu'il vous plaira: mais ôtons-nous d'ici, et cherchons à loger pour cette nuit, et Dieu veuille que ce soit dans un endroit où il n'y ait ni berne ni berneurs, ni fantômes, ni Mores enchantés; car, par ma foi, si j'en trouve, je suis serviteur à la chevalerie, et j'en donne ma part à tous les diables. Prie Dieu qu'il nous guide, mon fils, dit don Quichotte, et prends quel chemin tu voudras, je te laisse pour cette fois le soin de nous loger. Mais donne-moi un peu ta main, et tâte avec le doigt combien il me manque de dents dans la

mâchoire d'en haut, du côté droit, car c'est là qu'est mon mal. Sancho lui mit les doigts dans la bouche; et tâtant en haut et en bas, il lui demanda : Combien de dents aviez-vous de ce côté-là, monsieur? Quatre, répondit don Quichotte, sans compter l'œillère, toutes entières et bien carrées. Monsieur, reprit Sancho, prenez garde à ce que vous dites. Je dis quatre, s'il n'y en avait même cinq, répondit don Quichotte, car on ne m'en a jamais arraché jusqu'à cette heure, et il ne m'en est encore point tombé. Oh bien, dit Sancho, vous avez justement deux dents et demie dans la mâchoire d'en bas; et pour celle d'en haut, il n'y a ni dent ni demie, tout est ras comme la paume de la main. Comment! dit don Quichotte à cette triste nouvelle, devant Dieu, si je n'aimerais mieux qu'on m'eût coupé un bras, pourvu que ce ne fût pas celui de l'épée! Vois-tu, mon enfant, une bouche sans dents est proprement un moulin sans meule, et il n'y a point de dent qui ne vaille mieux qu'un diamant; mais enfin qu'y ferons-nous? c'est là notre partage, à nous qui faisons profession des austères lois de la chevalerie : marche, ami, et me guide, j'irai le train que tu voudras. Sancho prit le devant, et s'achemina du côté qu'il crut trouver à loger, sans s'écarter du grand chemin, qui paraissait fort battu en ce lieu-là. Et comme

ils allaient fort lentement, parce que don Quichotte sentait beaucoup de douleur, et que le mouvement du cheval l'augmentait encore, Sancho voulut l'entretenir pour charmer son mal; et, entre autres choses, il lui dit ce qu'on verra dans le chapitre suivant, si l'on veut se donner la peine de le lire.

CHAPITRE XVIII.

De l'agréable conversation que Sancho eut avec son maître, de la rencontre qu'ils firent d'un corps mort, avec d'autres événemens admirables.

Si je ne me trompe, monsieur, commença Sancho, cette foule de disgrâces qui nous sont arrivées depuis quelques jours, ne sont autre chose que la punition du péché que vous avez commis contre l'ordre de votre chevalerie, en violant le serment que vous aviez fait de ne point manger de pain sur table, et tout ce qui s'ensuit, jusqu'à ce que vous eussiez gagné l'armet de ce Malandrin, ou je ne sais comment, car j'ai oublié le nom du More. C'est fort bien dit à toi, répondit don Quichotte; mais pour ne pas mentir, cela m'avait échappé de la mémoire. Et toi, tu peux croire aussi comme une chose indubitable, que c'est pour avoir manqué à m'en faire ressouvenir, que tu as eu l'aventure de la berne; mais enfin pour moi, je réparerai ma faute, car dans l'ordre de chevalerie il y a accommodement pour tout. Et moi, monsieur, reprit Sancho, est-ce que j'ai fait des sermens qui m'engagent à quelque chose? Cela n'y

fait rien, dit don Quichotte, quoique tu n'aies pas juré, tu es participant au serment, et il faut que tu en portes ta part au moins comme complice : ainsi il sera bon, à tout hasard, que nous essayons d'y donner ordre. Puisque cela est, dit Sancho, n'allez pas, s'il vous plaît, l'oublier comme vous aviez fait, car peut-être reprendrait-il fantaisie aux fantômes de se réjouir encore une fois à mes dépens, et peut-être bien aux vôtres, s'ils vous voyaient si incorrigible.

Pendant cette conversation, la nuit surprit nos gens au milieu du chemin, sans qu'ils sussent où se mettre à couvert. Ce qu'il y avait encore de mauvais, c'est qu'ils mouraient de faim, et ils étaient, comme on dit, au bissac par la perte du leur. Pour les achever de peindre, il leur arriva une nouvelle aventure, ou du moins quelque chose qui en avait véritablement l'air. Il se fit nuit tout-à-fait, et ils ne laissaient pas de marcher, parce que Sancho s'imaginait qu'étant dans le grand chemin, ils n'avaient tout au plus qu'une lieue ou deux à faire pour trouver une hôtellerie. Pendant qu'ils allaient dans cette espérance, l'écuyer mourant de faim, le maître ayant grande envie de manger, et la nuit fort obscure, ils virent à quelque distance d'eux quantité de lumières qui paraissaient autant d'étoiles mouvantes. Peu s'en fallut que Sancho ne s'éva-

nouït à cette vue, et don Quichotte même fut un peu surpris. L'un tira le licou de son âne, et l'autre retint la bride de son cheval, et s'arrêtant pour considérer ce que ce pouvait être, ils s'aperçurent que les lumières venaient droit à eux, et que plus elles s'approchaient, plus elles devenaient grandes. La peur de Sancho en redoubla, et les cheveux en dressèrent sur la tête à don Quichotte, qui rappelant pourtant son courage : Ami Sancho, dit-il, voici sans doute une très-grande et très-périlleuse aventure, et où j'aurai besoin de toute ma valeur.

Malheureux que je suis, répondit Sancho, si c'est encore ici une aventure de fantômes, comme elle en a bien la mine, où diantre sont les côtes qui pourront y fournir? Fantômes tant qu'ils voudront, dit don Quichotte, je te réponds qu'il ne t'en coûtera pas un cheveu de la tête : s'ils te jouèrent un mauvais tour la dernière fois, c'est que je ne pus sauter les murailles de la cour; mais à présent que nous sommes en rase campagne, j'aurai la liberté de jouer de l'épée. Et s'ils vous enchantent encore, comme ils firent, dit Sancho, que me servira-t-il que vous ayez le champ libre ou non? Prends courage seulement, répliqua don Quichotte, et l'expérience te va faire voir quel est le mien. Aussi ferai-je, si Dieu le veut, répondit Sancho. Et

se tirant tous deux un peu à l'écart, ils se mirent encore à considérer ce que deviendraient ces lumières, et peu-à-peu ils découvrirent comme un grand nombre d'hommes tout blancs. Ce fut alors que Sancho perdit tout-à-fait courage, et que les dents commencèrent à lui claquer de la force qu'il tremblait. Le tremblement augmenta encore de beaucoup quand ils virent distinctement environ vingt hommes à cheval, qui paraissaient en chemise, et qui portaient chacun une torche à la main, et semblaient marmotter quelque chose, d'une voix basse et plaintive; après cela venait une litière de deuil, suivie de six cavaliers tout couverts de noir jusqu'aux pieds de leurs montures. Cet étrange spectacle, à une telle heure et dans un lieu si désert, aurait bien épouvanté un autre que Sancho, dont aussi toute la valeur fit naufrage en cette occasion : et l'on ne sait point trop bien ce qui fût arrivé du maître, si sa folie ne lui eût mis dans l'esprit que c'était absolument là une des aventures de ses livres. Il s'imagina qu'il y avait dans la litière quelque chevalier mort ou extrêmement blessé, dont la vengeance lui était réservée; et sans consulter autre chose, il met la lance en arrêt, et se plante au milieu du chemin par où cette troupe devait passer, et leur crie d'une voix terrible : Demeurez-là, qui que

vous soyez, et me dites qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, et ce que vous menez dans cette litière? Apparemment que vous avez fait outrage à quelqu'un, ou d'autres vous en ont fait, et il faut que je le sache, ou pour vous punir, ou pour vous venger. Nous sommes pressés, répondit un des cavaliers, l'hôtellerie est encore loin, et nous n'avons pas le temps de vous rendre compte de ce que vous demandez. Il piqua en même temps la mule qu'il montait, et voulut passer outre. Mais don Quichotte, irrité de cette réponse, et saisissant les rênes de la mule : Apprenez à vivre, rustaud, lui dit-il, et répondez tout-à-l'heure à ce que je vous demande, ou vous préparez tous au combat.

La mule était ombrageuse, et si forte, que quand don Quichotte la prit par le frein, elle se cabra, et mettant la croupe à terre, se renversa sur son maître fort rudement. Un garçon qui était à pied, ne pouvant faire autre chose, se mit à dire mille injures à notre chevalier; ce qui acheva de le mettre en colère; et sans s'amuser davantage à faire des questions, il courut de toute sa force sur un de ceux qui étaient couverts de deuil, et l'étend par terre en fort mauvais état; de celui-ci il passe à un autre, et c'est une chose étonnante que la vigueur et la promptitude dont il y allait; en sorte qu'il semblait

qu'en ce moment il fût né des ailes à Rossinante, tant il avait de légèreté. Le métier de ces gens-là n'était pas d'être braves, ni de porter des armes; aussi prirent-ils bientôt l'épouvante, et s'enfuyant à travers champs avec leurs torches allumées, on les eût pris pour des masques qui font les fous dans une nuit de réjouissance. Les gens de deuil aussi troublés pour le moins, et de plus embarrassés de leurs longs manteaux, ne pouvaient seulement se remuer. Ainsi don Quichotte, frappant tout à son aise, demeura maître du champ de bataille à fort bon marché, toute cette troupe épouvantée le prenant pour le diable, qui leur venait disputer un corps mort qui était dans la bière. Sancho cependant admirait la hardiesse de notre héros, et concluait, en raisonnant en lui-même, qu'il fallait bien que son maître fût tout ce qu'il disait.

Après cette belle expédition, don Quichotte apercevant celui sur qui la mule s'était renversée, à la lueur de sa torche, qui brûlait encore, il lui alla mettre la pointe de sa lance à la gorge, et lui dit de se rendre, ou qu'il le tuerait. Je ne suis que trop rendu, répondit l'autre, puisque je ne saurais me remuer, et que je crois avoir une jambe rompue. Je vous supplie, monsieur, si vous êtes chrétien, de ne pas me tuer; vous commettriez un sacrilége, car je suis bachelier,

et j'ai reçu les premiers ordres. Hé! qui diable vous amène donc ici, dit don Quichotte, si vous êtes homme d'église? Ma mauvaise fortune, répliqua-t-il, comme vous voyez. Elle pourrait bien devenir encore plus mauvaise, reprit don Quichotte, si vous ne répondez tout-à-l'heure à tout ce que je vous ai demandé. C'est ce qui ne sera pas difficile, répondit le bachelier, car je n'ai qu'à vous dire, monsieur, que je m'appelle Alonzo Lopès, natif d'Alcovendas, que je viens de Baça avec onze autres ecclésiastiques, qui sont ceux que vous venez de faire fuir; que nous accompagnons le corps d'un gentilhomme mort depuis quelque temps à Baça, et qui a voulu être enterré à Ségovie, qui est le lieu de sa naissance. Et qui l'a tué ce gentilhomme? demanda don Quichotte. Dieu, répondit le bachelier, par une fièvre maligne qu'il lui a envoyée. Cela étant, répliqua notre chevalier, le seigneur m'a délivré du soin de venger sa mort, comme j'aurais dû faire, si quelque autre l'avait tué; mais, puisque c'est Dieu, il n'y a qu'à se taire, et plier les épaules, comme je ferais pour moi-même, s'il m'en avait fait autant. Sachez maintenant à votre tour, monsieur le bachelier, que je suis un chevalier de la Manche, appelé don Quichotte, et que ma profession est d'aller par le monde, re-

dressant les torts, et défaisant les injures. Je ne vois pas, répondit le bachelier, comment vous pouvez appeler cela redresser les torts, après m'avoir mis, de droit que j'étais, en l'état où je suis, avec une jambe rompue, que je ne verrai peut-être jamais redressée. Voilà l'injure que vous avez défaite, et, pendant que vous cherchez les aventures, vous m'en avez fait trouver la plus mauvaise du monde, à moi, qui ne pensais pas à vous. Les choses de ce monde ne vont pas toujours comme on le souhaite, dit don Quichotte, et tout le mal que je vois en ceci, monsieur le bachelier, c'est que vous ne deviez point aller ainsi de nuit avec ces longs manteaux de deuil, ces surplis, et des torches allumées, marmottant entre les dents et ressemblant proprement à des gens de l'autre monde. Vous voyez bien que je n'ai pu m'empêcher de vous charger en cet état-là, étant ce que je suis; et je l'aurais fait quand vous auriez été autant de diables, comme je croyais en effet que vous le fussiez à vos habits et à votre mine. Enfin, dit le bachelier, puisque mon malheur l'a ainsi voulu, il faut s'en consoler; je vous supplie seulement, monsieur le chevalier errant, d'avoir la bonté de m'aider à me tirer de dessous cette mule, où j'ai une jambe engagée entre l'étrier et la selle. Que ne l'avez-vous

donc dit plus tôt! dit don Quichotte; attendiez-vous que je devinasse ?

Il appela incontinent Sancho, qui ne se pressa pourtant pas de venir, parce qu'il était occupé à dévaliser un mulet chargé de vivres que menaient avec eux ces bons ecclésiastiques, et il fallut attendre qu'il eût fait de sa casaque une manière de sac, et qu'il l'eût chargée sur son âne après l'avoir farcie de tout ce qu'il y put faire entrer. Il courut ensuite à son maître, à qui il dit : Pardi, monsieur, je ne puis pas être au four et au moulin. Don Quichotte lui dit d'aider au bachelier, ce qu'il fit, et l'ayant mis sur sa mule, il lui rendit sa torche, et don Quichotte lui dit qu'il n'avait qu'à suivre sa compagnie, à laquelle il le pria de faire des excuses de sa part pour le traitement qu'il leur avait fait, et qu'il n'avait pu, ni dû s'empêcher de leur faire. Monsieur, lui dit aussi Sancho, si par hasard ces messieurs demandent qui est ce vaillant chevalier qui les a si bien ajustés, vous leur direz, s'il vous plaît, que c'est le fameux don Quichotte de la Manche, qui s'appelle autrement le chevalier de la Triste-Figure. Le bachelier étant parti, don Quichotte demanda à Sancho ce qu'il voulait dire avec son chevalier de la Triste-Figure. Puisque vous le voulez savoir, répondit Sancho, c'est que je vous ai quelque

temps considéré à la lueur de la torche qu'avait ce pauvre diable ; et, à vous dire le vrai, vous m'avez paru si je ne sais comment fait, que je n'ai jamais rien vu de semblable ; il faut que ce soit de travail ou de lassitude, ou à cause des dents qui vous manquent. Tu n'y es pas, dit don Quichotte, et je vois bien que le sage qui doit écrire mon histoire a jugé à propos que j'eusse un surnom comme tous les anciens chevaliers; car, tel s'appelait le chevalier de l'Ardente-Épée, un autre de la Licorne, celui-ci des Demoiselles, celui-là du Phénix, un autre du Griffon, un autre de la Mort, et ils étaient connus sous ces noms-là par toute la terre. Ainsi, sans doute c'est ce sage lui-même qui t'a inspiré le surnom de la Triste-Figure, que je prétends désormais porter; et, pour cela, je suis résolu de faire peindre dans mon écu quelque figure fort étrange. Ma foi, monsieur, reprit Sancho, vous pouvez bien vous en épargner la dépense; vous n'avez seulement qu'à vous montrer : nos longs jeûnes et le pitoyable état de vos mâchoires vous font une si étrange mine, qu'il n'y a peinture qui en puisse approcher, et tous ceux qui vous verront vous donneront assez le nom de Triste-Figure, ce qui soit dit pourtant sans vous offenser. Don Quichotte sourit de la plaisanterie de son écuyer, et réso-

lut tout de bon de prendre le surnom qu'il lui avait donné, et de faire peindre son écu à la première occasion qu'il en aurait. Mais, dit-il, sais-tu bien, Sancho, que je me trouve en quelque embarras, et que je crains d'être excommunié pour avoir mis la main sur un ecclésiastique? La vérité est pourtant que je ne l'ai pas touché de la main, mais seulement de la lance; outre que je ne croyais pas que ce fussent là des prêtres, ni rien qui appartînt à l'église, que j'honore et respecte comme je dois, mais des fantômes et des habitans de l'autre monde; et même, quand je l'aurais su, je me souviens fort bien de ce qui arriva au cid Ruy Dias, quand il mit en pièces le siége de l'ambassadeur de ce roi en présence du pape, qui l'en excommunia. Je trouve, pour moi, que le vaillant Rodrigue de Vivar ne fit rien cette fois-là que tout homme d'honneur et franc chevalier ne doive faire.

Le bachelier s'en étant allé, comme j'ai dit, et sans rien dire, don Quichotte eut envie de savoir si ce qui était dans la bière était le corps entier du gentilhomme, ou seulement les os; mais Sancho s'y opposa, en lui disant : Monsieur, qu'il soit dit une fois, je vous en supplie, que vous êtes sorti de quelque aventure sans y laisser du poil; je n'en ai encore vu que celle-ci, n'allez point la gâter. Si ces gens viennent à re-

connaître que c'est un seul chevalier qui les a si mal menés, ils retourneront peut-être, et nous donneront bien des affaires. Mon âne est en bon état, nous voici proches de la montagne, la faim nous presse, qu'avons-nous plus à faire qu'à nous retirer bravement? et que le mort, comme on dit, s'en aille en terre, et celui qui se porte bien, au cabaret. En même temps, il se mit à toucher son âne devant lui, et pria son maître de le suivre, ce qu'il fit sans répliquer davantage, voyant bien que Sancho n'avait pas tout le tort.

Après avoir marché quelque temps entre deux collines qu'ils ne distinguaient qu'à peine, ils se crurent un peu plus au large, et ils étaient en effet dans un grand vallon, où don Quichotte mit pied à terre, et là, étendus sur l'herbe fraîche, et sans autre sauce que leur appétit, ils déjeûnèrent, dînèrent, goûtèrent et soupèrent tout à-la-fois, de ce que Sancho avait trouvé en abondance dans les paniers des ecclésiastiques, qui, pour l'ordinaire, ne sont pas gens à s'oublier. Mais une disgrâce que Sancho trouva la pire de toutes, c'est qu'ils mouraient de soif, et qu'ils n'avaient pas même une goutte d'eau pour se rafraîchir la bouche. Cependant, comme il prit garde qu'ils étaient dans un pré où l'herbe était fort fraîche, il donna un conseil de bon

sens à son maître, mais qui ne réussit pas si bien qu'il l'espérait, comme on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX.

De la plus étonnante aventure qu'ait jamais eue aucun chevalier errant, et que don Quichotte acheva avec peu de péril.

Sancho, pressé de la soif, comme nous venons de le voir, dit à son maître : L'herbe sur quoi nous sommes me paraît si fraîche et si drue qu'il faut qu'il y ait ici autour quelque ruisseau qui l'arrose : ainsi je crois qu'en cherchant un peu, nous trouverons de quoi apaiser cette terrible soif qui nous tourmente, et qui me semble présentement plus difficile à souffrir que la faim. Don Quichotte le crut, et prenant aussitôt Rossinante par la bride, et Sancho son âne par le licou, ils commencèrent à marcher en tâtonnant parce que l'obscurité était si grande, qu'ils ne voyaient rien du tout. Mais ils n'eurent pas fait deux cents pas, qu'ils entendirent un grand bruit, comme d'un torrent qui tomberait du haut d'une montagne. Ce bruit leur donna bien de la joie ; et comme ils écoutaient de quel côté il pouvait venir, ils en entendirent un autre qui diminua fort le plaisir que le premier leur avait fait, et surtout pour Sancho, qui naturellement n'était pas fort courageux. C'étaient de grands

coups redoublés avec un cliquetis de fers et de chaînes, et cela joint au bruit du torrent, faisait un si grand tintamarre, que tout autre que notre héros en eût été épouvanté.

La nuit, comme j'ai dit, était fort obscure; et le hasard les conduisit sous de grands arbres, dont un vent frais qui s'était élevé, agitait les feuilles et les branches; si bien que l'obscurité, le bruit de l'eau, le murmure des arbres, et ces grands coups qui ne cessaient point, tout cela semblait fait pour donner de la terreur, et d'autant plus qu'ils ne savaient où ils étaient et que le jour ne venait point. Mais l'intrépide don Quichotte, au lieu de s'épouvanter, se jeta légèrement sur Rossinante, et embrassant son écu: Ami Sancho, lui dit-il, apprends que le ciel m'a fait naître pour ramener l'âge d'or en ce maudit siècle de fer: c'est pour moi que sont réservées les grandes actions et les périlleuses aventures; c'est moi, encore une fois, qui dois effacer la mémoire des chevaliers de la Table-Ronde, des douze pairs de France, et des neuf preux, des Olivantes, des Bélianis, des chevaliers du Soleil, et de cette multitude innombrable de chevaliers errans du temps passé, en faisant de si grandes choses, qu'elles obscurciront tout ce qu'ils ont fait. Tu vois bien, cher et fidèle écuyer, quelle est l'obscurité de cette nuit, ce profond silence,

le sourd et confus murmure de ces arbres, l'épouvantable bruit de cette eau que nous sommes venus chercher, qui semble tomber des montagnes de la lune, et ce continuel battement qui nous blesse les oreilles : la moindre de ces choses suffirait pour étonner le dieu Mars même, et combien plus des gens qui ne seraient pas accoutumés à de semblables aventures! cependant ce ne sont que des aiguillons qui réveillent mon courage, et je sens que le cœur me bondit comme pour aller au-devant du péril, que je suis d'autant plus résolu de tenter, qu'il me paraît plus grand et plus horrible. Serre donc les sangles à Rossinante, et demeure en la garde de Dieu. Si tu ne me vois dans trois jours, tu peux t'en retourner au village, et de là tu me feras bien le plaisir d'aller au Toboso, où tu diras à mon incomparable Dulcinée, que le chevalier esclave de sa beauté, est mort pour avoir voulu entreprendre des choses qui le pussent rendre digne d'elle.

Quand Sancho l'entendit parler de la sorte, il se prit à pleurer avec la plus grande tendresse du monde, et lui dit : Je ne comprends pas, monsieur, pourquoi vous voulez éprouver une si effroyable aventure. Il est nuit, et personne ne nous voit : nous pouvons fort bien nous ôter du chemin et éviter le péril, quand nous ne de-

vrions boire de trois jours. Et comme personne ne sera témoin de notre retraite, il n'y aura personne qui nous puisse accuser de poltronnerie. J'ai ouï dire souvent à notre curé, que vous connaissez bien, que celui qui cherche le péril, ne manque point d'y périr; ainsi n'allez point tenter Dieu, en entreprenant une aventure dont vous ne sauriez vous tirer sans miracle. Ne vous suffit-il pas, monsieur, que le ciel vous ait garanti d'être berné comme moi, et que vous veniez de sortir sain et sauf du combat que vous avez eu contre ceux qui accompagnaient ce mort? Mais si tout cela ne peut émouvoir votre cœur de roche, qu'il s'attendrisse au moins pour moi, et songez, monsieur, que vous ne m'aurez pas sitôt abandonné, que de belle peur je suis capable de donner mon âme à qui la voudra. Hé! ne vous souvenez-vous plus que j'ai quitté ma maison pour vous suivre; que j'ai laissé femme et enfans pour me donner à vous; qu'outre l'honneur de vous servir, j'ai cru faire par-là leur profit comme le mien? Mais je vois bien présentement la vérité de ce qu'on dit: qui trop embrasse mal étreint. Voilà toutes mes espérances à vau-l'eau, dans le temps que je croyais tenir cette malheureuse île que vous m'avez si souvent promise; et pour toute récompense vous me voulez laisser seul dans un

lieu épouvantable, où il ne passe ni bêtes ni gens. Pour l'amour de Dieu, monseigneur et mon cher maître, n'ayez pas cette cruauté; et si vous êtes résolu d'entreprendre cette maudite aventure, attendez au moins qu'il soit jour. Il n'y a pas plus de trois heures à attendre, selon ce que j'ai appris lorsque j'étais berger; car voilà la bouche de la petite Ourse au-dessus de la tête, et qui marque minuit dans la ligne du bras gauche. Hé! mon pauvre Sancho, interrompit don Quichotte, comment peux-tu voir cette ligne et cette bouche, puisque la nuit est si obscure qu'il ne paraît pas une étoile dans tout le ciel? Cela est vrai, répondit Sancho; mais la crainte a des yeux qui voient bien clair, et d'ailleurs il n'est pas malaisé de connaître qu'il n'y a pas loin d'ici au jour. Qu'il vienne s'il peut, ou ne revienne jamais, dit don Quichotte, il ne sera pas dit que les prières et les larmes de personne m'aient empêché de faire le devoir de chevalier; ainsi, Sancho, tout ce que tu dis est inutile. Le ciel, qui m'a mis dans le cœur le dessein d'éprouver tout-à-l'heure cette terrible aventure, saura bien m'en tirer, ou prendra soin de toi après ma mort. Tout ce que tu as à faire, c'est de bien sangler Rossinante, et de m'attendre ici; je reviendrai bientôt, mort ou vif.

Sancho, voyant la dernière résolution de son maître, et que ses larmes ni ses conseils ne servaient de rien, prit le parti de jouer d'adresse, et de l'obliger malgré lui d'attendre le jour; et pour cela, avant que de serrer les sangles à Rossinante, il lui lia, sans faire semblant de rien, les jambes de derrière avec le licou de son âne, en sorte que quand don Quichotte voulut partir, son cheval, au lieu d'aller en avant, ne faisait que sauter. Hé bien! monsieur, dit Sancho fort satisfait de son invention, vous voyez que le ciel est de mon côté, il ne veut pas que Rossinante parte de là; et si vous vous opiniâtrez à tourmenter ce pauvre animal, il ne fera que regimber contre l'aiguillon, et mettre la fortune en mauvaise humeur. Don Quichotte enrageait de tout son cœur; mais voyant que plus il piquait, moins il semblait que Rossinante eût envie de partir, il résolut enfin d'attendre le jour, ou que son cheval fût en humeur de marcher, sans qu'il lui vint jamais dans l'esprit que ce pût être un tour de son écuyer. Puisqu'il plaît à Rossinante, dit-il, il faut bien que j'attende, quelque regret que j'en aie. Et qu'y a-t-il là de si fâcheux? reprit Sancho; je vous ferai des contes, et je m'engage de vous en fournir jusqu'au jour, si ce n'est que votre seigneurie veuille mettre pied à terre, et dormir

un peu sur l'herbe fraîche, à la manière des chevaliers errans; aussi bien vous en trouverez-vous plus frais, et plus en état d'entreprendre cette endiablée aventure. Moi, dormir, et mettre pied à terre! dit don Quichotte; est-ce que je suis de ces chevaliers qui reposent quand il est question de combattre? Dors, dors, toi qui es né pour dormir, ou fais ce que tu voudras; pour moi, je sais bien ce que j'ai à faire. Ne vous fâchez point, monsieur; je ne l'ai dit que pour rire, ajouta Sancho; et s'approchant en même temps tout auprès de son maître, il mit une main sur l'arçon de devant, et l'autre sur celui de derrière, en sorte qu'il lui embrassait la cuisse gauche, et s'y tenait comme collé, sans oser tant soit peu s'en détacher, tant il était épouvanté de ces grands coups qui ne cessaient point. Fais quelque conte, lui dit son maître, pour m'entretenir en attendant le jour. Je le voudrais bien, répondit Sancho, si le bruit que j'entends ne m'importunait point; mais, ma foi, monsieur, j'ai un peu peur, il ne faut point que j'en mente. Avec tout cela, je vais tâcher de vous dire une histoire, et la meilleure peut-être que vous ayez jamais ouïe, si je la puis retrouver, et qu'on me la laisse conter en patience. Or, écoutez donc, je m'en vais commencer.

Il y avait ce qu'il y avait, le bien qui vient

soit pour tout le monde, et le mal pour celui qui le va chercher. Remarquez, je vous prie, en passant, monsieur, que les anciens ne commençaient pas leurs contes comme on fait aujourd'hui, mais par ce proverbe d'un certain Caton l'encenseur romain, qui dit que le mal est pour celui qui le va chercher. Ce qui vient ici tout à-propos pour avertir votre seigneurie de se tenir en paix, sans aller éveiller le chat qui dort, et que nous ferons bien de prendre une autre route, puisque personne ne nous force de continuer celle-ci, où l'on dirait que tous les diables nous attendent. Poursuis seulement ton histoire, dit don Quichotte, et pour ce qui est du chemin que nous devons prendre, laisse-m'en le soin. Je dis donc, reprit Sancho, qu'en un certain lieu de l'Estramadure, il y avait un berger chevrier, c'est-à-dire, monsieur, qui gardait des chèvres, lequel berger ou chevrier, comme dit le conte, s'appelait Lopès Ruys, et ce berger Lopès Ruys etait amoureux d'une bergère nommée la Toralva, laquelle bergère nommée la Toralva était fille d'un riche pasteur, qui avait un fort grand troupeau, lequel riche pasteur, qui avait uu fort grand troupeau..... Si tu t'y prends de cette manière, interrompit don Quichotte, et que tu répètes toujours deux fois la même chose, tu n'auras pas fait en deux jours:

conte ton histoire en homme d'entendement, où ne t'en mêles pas. Toutes les nouvelles se content ainsi en nos quartiers, reprit Sancho, et je ne sais point conter d'une autre façon ; trouvez bon, monsieur, que je n'aille point faire de nouvelles coutumes. Conte comme tu voudras, dit don Quichotte ; puisque mon mauvais sort veut que je t'entende, tu n'as qu'à poursuivre. Vous saurez donc, mon cher maître, continua Sancho, que ce berger, comme j'ai dit, était amoureux de la bergère Toralva, qui était une créature toute ronde, hagarde et mal aisée à gouverner, et qui tenait de l'homme, car elle avait un peu de barbe. Il m'est avis que je la vois de l'heure que je vous parle. Est-ce que tu l'as vue autrefois ? demanda don Quichotte. Point du tout, répondit Sancho ; mais celui de qui je tiens le conte, m'a dit qu'il était si certain, que quand je le ferais à d'autres, je n'avais qu'à jurer hardiment que j'avais tout vu. Tant y a donc que les jours allant et venant, comme dit l'autre, le diable, qui ne dort point et qui se fourre partout, fit en sorte qu'ils eurent noise, et que l'amour du berger se changea en haine ; et le sujet de cela, disaient les mauvaises langues, ce fut une bonne quantité de petites jalousies, que la Toralva lui donnait, mais, dame, qui passaient la raillerie, entendez-vous ? depuis cela

le chevrier la haït si fort, qu'il ne la pouvait plus souffrir, et pour ne la voir jamais il lui vint une fantaisie de s'en aller si loin qu'il n'en entendît parler de sa vie. Ainsi dit, ainsi fait; mais la Toralva, qui se vit méprisée de Lopès Ruys, vint à l'aimer tout aussitôt plus qu'elle n'avait jamais fait..... Voilà bien le naturel des femmes, interrompit encore don Quichotte; elles méprisent qui les aime, et elles aiment ceux qui les haïssent; poursuis Sancho.

Il arriva donc, continua Sancho, que le berger partit touchant ses chèvres devant lui, et s'achemina par les champs de l'Estramadure, droit vers le royaume de Portugal. La Toralva, qui avait bon nez, en sentit quelque chose, et incontinent la voilà après lui, à beau pied, ses souliers dans une main, un bourdon dans l'autre, et un petit sac au cou, où il y avait, à ce qu'on dit, un morceau de miroir, et un demi-peigne, avec une petite boîte de fard à farder, et d'autres brinborions pour s'enjoliver. Mais il y avait ce qu'il y avait, il ne m'importe pas à moi. En fin finale, le berger Lopès Ruys, avec son troupeau de chèvres, arriva sur le bord du Guadiana, dans le temps qu'il était si fort crû, qu'il était grand comme père et mère; et dans l'endroit où le berger se trouva, il n'y avait ni bateau, ni demi, ni per-

sonne pour le passer lui et son troupeau, dont il mourait d'angoise, parce qu'il sentait la Toralva sur ses talons, et qu'elle l'aurait fait enrager avec ses pleurs et ses crieries. Mais à la fin, il regarda tant de tous côtés, qu'il aperçut un pêcheur qui avait un petit bateau, mais si petit qu'il n'y pouvait passer qu'un homme et une chèvre. Cependant il était si pressé, qu'il fit marché avec le pêcheur, pour le faire passer lui et trois cents chèvres qu'il avait. Le pêcheur amène donc le bateau, et passe une chèvre; il revient et en passe une autre; il revient encore et en passe une troisième. Au reste, monsieur, continua Sancho, combien, s'il vous plaît, combien le pêcheur passe-t-il de chèvres! car je vous avertis que s'il vous en échappe une seulement, le conte finira là tout net, et au diable le mot que j'en pourrai retrouver. Or, le rivage, de l'autre côté, était fort glissant et plein de boue, ce qui faisait que le pêcheur était fort long-temps à chaque voyage. Avec tout cela, il allait toujours, et passa encore une chèvre, et puis une autre, et encore une autre. Que ne dis-tu tout d'un coup qu'il les passa toutes, dit don Quichotte, sans le faire aller et venir de cette manière! tu n'achèveras d'un mois, si tu continues. Combien y en a-t-il de passées à cette heure? demanda

Sancho. Et qui diable le saurait ? répondit don Quichotte : penses-tu que j'y aie pris garde ? Et bien voilà ce que j'avais dit, reprit Sancho; vous n'avez pas voulu compter, et voilà aussi mon conte achevé; il n'y pas moyen de passer outre. Hé! comment cela, dit don Quichotte, est-il si fort de l'essence de savoir par le menu le compte des chèvres qui sont passées, que si l'on en manque une, il faut que tu demeures ? Oui, monsieur, répondit Sancho; et dans le même temps que je vous ai demandé combien il y avait de chèvres passées, et que vous avez répondu que vous n'en saviez rien, dans le même moment j'ai perdu tout ce que j'avais à dire, et, par ma foi, c'est dommage, car c'était le meilleur. De cette façon-là, dit don Quichotte, l'histoire est donc finie ? Finie comme ma mère, dit Sancho.

En vérité, Sancho, mon ami, continua notre chevalier, voilà bien le plus étrange conte, et la plus bizarre manière de raconter que l'on puisse jamais imaginer; mais que pouvais-je attendre autre chose de ton esprit ? sans doute ce chamaillis continuel t'a troublé la cervelle ? Cela pourrait bien être, répondit Sancho; mais pour le conte, je sais bien qu'il finit toujours là où l'on manque le compte des chèvres. Qu'il finisse où il pourra, dit don Quichote, voyons si Rossinante voudra marcher.

En disant cela, il donne des deux, et le cheval répond par un saut, ne pouvant faire davantage, tant Sancho l'avait bien lié. Cependant, soit que ce fût la fraîcheur de la nuit, ou que Sancho eût mangé en soupant quelque chose de laxatif, ou plutôt que ce fût la nature qui opérait toujours admirablement en lui, il se sentit pressé d'un fardeau dont il était mal aisé qu'un autre le soulageât ; mais il avait si grand'peur, qu'il n'osait s'éloigner tant soit peu de son maître. Si fallait-il pourtant apporter le remède à un mal si pressant, et que chaque instant redoublait ; de sorte que pour accorder toutes choses, il tira doucement la main droite dont il tenait l'arçon de derrière, et se mettant à son aise le mieux qu'il pût, il détacha franchement son aiguillette. Sancho étant parvenu jusque-là crut avoir fait le plus difficile ; mais comme il voulut essayer le reste, il désespéra presque d'en pouvoir venir à bout sans faire quelque bruit, et il commença à serrer les dents et les épaules, retenant son haleine autant qu'il pouvait : mais avec tout cela il fut si malheureux qu'il ne put s'empêcher de faire un peu de bruit, dont le son était fort différent de celui qui les importunait depuis si longtemps. Qu'est-ce que je viens d'entendre ? dit brusquement don Quichotte. Je ne sais, monsieur, répondit Sancho. Vous verrez que ce sera

encore quelque nouvelle diablerie; car les aventures ne commencent jamais pour un peu. Le chevalier s'en étant heureusement tenu là, Sancho fut obligé de faire une nouvelle tentative, qui lui réussit si bien, que sans avoir fait le moindre bruit, il se trouva délivré du plus incommode fardeau qu'il eût porté de sa vie. Mais don Quichotte n'ayant pas le sens de l'odorat moins vif que celui de l'ouïe, et Sancho étant tout sur lui, certaines vapeurs qui montaient presqu'en ligne droite, ne manquèrent pas de le faire apercevoir d'une partie de ce qui passait. A peine en fut-il frappé, qu'il courut au remède, et se serrant le nez avec les doigts : Il me semble, dit-il, Sancho, que tu as grand'peur? Aussi ai-je, répondit Sancho; mais, monsieur, pourquoi est-ce que vous vous en apercevez à cette heure plutôt qu'auparavant? C'est, reprit notre chechevalier, que tu ne sentais pas si fort que tu fais présentement, et ce n'est pas l'ambre que tu sens. Peut-être bien, dit Sancho, mais ce n'est pas ma faute: pourquoi me tenez-vous à une telle heure dans un lieu comme celui-ci? Retire-toi trois ou quatre pas, mon ami, reprit don Quichotte, et désormais prends un peu plus garde à toi, et à ce que tu me dois; je vois bien que la trop grande liberté que je te donne, te fait oublier ce que nous sommes l'un et l'autre.

Je gage, répliqua Sancho, que votre seigneurie s'imagine que j'ai fait quelque chose qui ne se doit pas faire? Quoi qu'il en soit, dit don Quichotte, éloigne-toi, encore une fois. Oh! qu'à cela ne tienne, dit Sancho, vous êtes le maître, mais nous verrons si vous en serez mieux.

Notre chevalier et son écuyer passèrent la nuit en de semblables discours, et celui-ci voyant enfin que le jour allait paraître, releva ses chausses, et délia tout doucement les jambes de Rossinante, qui leva aussitôt deux ou trois fois le devant, ce qui ne lui était pas ordinaire; et ce pauvre animal aurait même fait des courbettes, s'il en avait su faire, tant il était aise de se voir en liberté. Son maître le sentant en état de marcher, en tira bon augure, et crut que c'était le signal que sa bonne fortune lui donnait pour marcher à cette épouvantable aventure. Le jour achevait alors de paraître, et les objets se pouvant distinguer, don Quichotte vit qu'il était dans un bois de châtaigniers, mais sans voir d'où pouvait venir ce tintamarre qui continuait toujours. Il résolut donc d'en aller chercher la cause, sans attendre davantage; et faisant sentir l'éperon à Rossinante pour achever de l'éveiller, il dit une seconde fois adieu à son écuyer, en lui ordonnant, comme il avait déjà fait, de l'attendre trois jours, et de ne point douter, s'il

ne revenait dans ce temps-là, qu'il n'eût perdu la vie en éprouvant cette aventure. Il répéta encore ce que Sancho devait dire de sa part à Dulcinée, en ajoutant qu'à l'égard de la récompense de ses services, il ne s'en mît point en peine, parce qu'avant que de partir de sa maison, il y avait pourvu par un testament où il se trouverait mis à proportion des services qu'il aurait pu lui rendre. Mais, s'il plaît au ciel, continua-t-il, que je sorte sain et sauf de cette périlleuse affaire, et que les enchanteurs ne s'en mêlent point, fais état, mon enfant, que le moins que tu puisses attendre, c'est l'île que je t'ai promise. Sancho ne put retenir ses pleurs au tendre adieu de son maître; et fondant en larmes, il lui jura qu'il le suivrait dans cette entreprise, quand il n'en devrait jamais revenir. Une résolution si louable, et qui faisait bien voir qu'il n'était pas un écuyer à la douzaine, attendrit son maître, qui sans en faire semblant, pour ne pas témoigner la moindre faiblesse, marcha du côté que le bruit de l'eau et ces grands coups l'appelaient; et Sancho le suivit à pied, menant par le licou le fidèle compagnon de toutes ses aventures.

Après avoir marché quelque temps entre les châtaigniers, ils arrivèrent dans un pré bordé de rochers, du haut desquels tombait le torrent

qu'ils avaient d'abord entendu. Au pied de ces rochers on voyait quelques cabanes mal bâties, et qui ressemblaient plutôt à des masures qu'à des maisons, d'où ils connurent que sortaient ces coups terribles qui duraient encore. Tant de bruit, et si proche, épouvanta Rossinante : mais notre chevalier le flattant de la main, et l'animant, s'approcha peu à peu des cabanes, se recommandant de tout son cœur à sa Dulcinée, et la suppliant de le favoriser de son secours dans cette effroyable entreprise, et quelquefois aussi il ne laissait pas de prier Dieu de ne le point oublier. Pour Sancho, il se tenait à côté de son maître, en allongeant le cou de temps en temps, et regardant entre les jambes de Rossinante s'il ne découvrirait point ce qui lui faisait tant de peur. Mais à peine eurent-ils fait encore cent pas, qu'ayant passé une pointe de rocher qui s'avançait un peu, ils virent pleinement et à découvert la cause de tout ce tintamarre, qui les tenait depuis tant de temps en de si étranges alarmes. C'était, pour le dire en un mot et sans exagération, six moulins à foulon, qui n'avaient pas cessé de battre depuis le jour précédent.

A cette vue, don Quichotte demeura muet, et pensa tomber de son haut; Sancho le regarda, et le vit la tête basse, et dans la cons-

ternation d'un homme outré de honte et de dépit. Don Quichotte regarda aussi Sancho, et, voyant qu'il avait les deux joues enflées comme un homme qui étouffe d'envie de rire, il ne s'en put tenir lui-même malgré tout son chagrin; de sorte que Sancho, ravi que son maître eût commencé, lâcha la bonde, et se mit à rire si démesurément, qu'il fut obligé de se serrer les côtés avec les poings, pour n'en pas crever. Il cessa quatre fois, et quatre fois il reprit de la même force; mais, ce qui acheva de faire perdre toute patience à don Quichotte, c'est que Sancho, le regardant entre les deux yeux, lui alla dire avec toute la gravité qu'il put : Apprends, ami Sancho, que le Ciel m'a fait naître pour ramener l'âge d'or en ce maudit siècle de fer : c'est pour moi que sont réservées les grandes actions et les périlleuses aventures; et tout de suite il s'en allait lui répéter les mêmes paroles que son maître avait dites la première fois qu'ils avaient entendu le bruit du moulin; mais notre chevalier, qui était trop en colère pour souffrir que son écuyer se moquât si librement de lui, lève sa lance, et lui en donne deux si grands coups sur les épaules, que, s'ils fussent aussi bien tombés sur la tête, le pauvre écuyer n'aurait plus eu que faire de gages ni de récompense. Sancho, voyant que ces plaisante-

ries lui réussissaient si mal, et craignant que son maître ne continuât, lui dit d'un ton fort contrit : Hé, monsieur, me voulez-vous tuer? ne voyez-vous pas que je raille? C'est parce que vous raillez que je ne raille pas, moi, dit don Quichotte. Venez un peu ici, monsieur le plaisant : si ç'avait aussi bien été une aventure réelle, comme ce n'était rien, est-ce que je n'ai pas fait paraître tout le courage qu'il fallait pour l'entreprendre et pour l'achever? suis-je obligé, moi qui suis chevalier, de connaître tous les sons que j'entends, et de distinguer s'ils viennent d'un moulin à foulon ou d'autre chose, et surtout si je n'ai jamais vu de ces moulins, comme c'est la pure vérité? Cela vous appartient à vous, qui n'êtes qu'un chétif paysan, né et nourri à ces sortes de choses; mais faites, pour plaisir, que ces six moulins soient autant de géants, et donnez-les moi l'un après l'autre, ou tous ensemble, il ne m'importe, et si je ne vous les livre tous sans tête, raillez alors tant que vous voudrez. Monsieur, répondit Sancho, en voilà assez, s'il vous plaît. J'avoue que je ne m'entends pas à railler, et je le sens bien; mais, en bonne foi, à cette heure que nous voilà d'accord (ainsi le Ciel vous tire de toutes les aventures aussi heureusement que de celle-ci) n'y a-t-il pas de quoi rire et de quoi faire un

bon conte de la frayeur que nous avons eue? au moins moi, car, pour vous, je sais bien que la peur n'est pas de votre connaissance. Je demeure d'accord, répondit don Quichotte, que ce qui nous vient d'arriver a quelque chose d'assez plaisant, et qu'il y a matière de rire, mais non pas de le raconter, parce que tout le monde ne sait pas prendre les choses comme il faut, ni en faire un bon usage. Par ma foi, monsieur, reprit Sancho, on ne dira pas cela de vous. Vous savez prendre la lance comme il faut, et vous en servir de la bonne manière, si ce n'est pourtant que vous visez à la tête, et donnez sur les épaules. Il est vrai que ce n'est pas votre faute; car, si je n'eusse fait la canne, j'en tenais d'une belle façon. Mais passe : tout cela s'en ira à la première lessive; et, comme on dit, qui aime bien, châtie bien. Outre qu'un bon maître n'a jamais manqué de donner des chausses à son valet quand il lui a dit une injure. Véritablement, je ne sais pas bien ce qu'il donne après des coups de bâton; mais je m'imagine que les chevaliers errans donnent pour le moins des îles, ou quelque royaume en terre ferme. Écoute, dit don Quichotte, la chance pourrait à la fin si bien tourner, qu'il arriverait une partie de ce que tu viens de dire. Cependant, pardonne-moi le passé; tu sais bien que l'homme n'est

pas maître des premiers mouvemens. Mais je t'avertis d'une chose, afin qu'à l'avenir tu ne t'émancipes pas à prendre de trop grandes libertés avec moi, c'est que dans tous les livres de chevalerie que j'ai lus, qui sont sans vanité en assez bon nombre, je n'ai jamais trouvé qu'aucun autre écuyer que toi ouvrît si hardiment la bouche devant son maître; et, à dire vrai, nous avons tort tous deux, toi, de n'avoir pas assez de respect pour moi, et moi, de ne m'en pas faire assez rendre; car enfin, quoique Gandalin, écuyer d'Amadis, fût comte de l'île Ferme, il se lit pourtant de lui qu'il ne parlait jamais à son maître que la toque à la main, la tête baissée, et le corps à demi-courbé, à la manière des Turcs. Mais c'est bien pis de Gasabal, écuyer de don Galaor, qui fut si discret, que, pour instruire la postérité de son merveilleux silence, l'auteur ne le nomme qu'une seule fois dans toute cette longue et véritable histoire. Ce que je viens de dire vous doit apprendre, Sancho, qu'il faut qu'il y ait de la différence entre le maître et le valet. Ainsi, encore une fois, vivons, je vous prie, un peu plus dans l'ordre à l'avenir, sans nous en faire avaler l'un à l'autre; car, après tout, de quelque manière que cela arrive, ce sera toujours vous, comme on dit, qui serez le plus fort, et qui porterez

les coups. Les récompenses que je vous ai promises viendront dans leur temps; et, quand il faudrait s'en passer, les salaires au moins ne manqueront pas, comme je vous l'ai déjà dit. Tout ce que vous dites est très-bien, monseigneur, répliqua Sancho, et j'en remercie votre seigneurie; mais, si par hasard le temps des récompenses n'arrivait jamais, et qu'il fallût s'en tenir aux salaires, apprenez-moi, de grâce, ce que gagnait bien un écuyer de chevalier errant, et s'ils faisaient marché à tant par mois, ou bien à la journée. Je ne crois pas, répondit don Quichotte, qu'on ait jamais vu ces sortes d'écuyers être à gages : on leur donnait toujours récompense; et, si je t'ai autrement traité dans mon testament, c'est qu'on ne sait ce qui peut arriver, et que tu aurais peut-être de la peine à prouver ma chevalerie dans ce misérable temps; et il me fâcherait que pour si peu de chose mon âme fût en peine dans l'autre monde. Nous en avons assez d'autres, nous autres aventuriers; car, mon pauvre ami, je t'apprends qu'il n'y a pas de métier plus scabreux, de ce côté-là, que le nôtre. Je n'en doute point, dit Sancho, surtout si la patience est une chose nécessaire, puisqu'il ne faut qu'une méchante raillerie pour faire sortir des gonds le plus fameux aventurier qui soit dans la Manche; mais tenez-vous pour

assuré qu'à l'avenir j'aurai bien envie de rire quand je rirai de vos affaires, et que je n'en ouvrirai jamais la bouche que pour vous honorer comme mon maître et mon véritable seigneur. C'est le moyen que tu vives long-temps et tranquillement sur la face de la terre, dit notre chevalier, parce qu'après les pères et les mères, on doit respecter les maîtres comme s'ils avaient la même qualité.

CHAPITRE XX.

De la conquête de l'armet de Mambrin.

Comme don Quichotte et son écuyer s'entretenaient de cette sorte, ils furent surpris d'une petite pluie dont Sancho eût bien voulu se mettre à couvert en entrant dans le moulin. Mais don Quichotte l'avait pris en telle aversion, depuis que ce n'était qu'un moulin, qu'il n'y voulut jamais entrer. Il se mit donc en chemin sur la main droite, et après avoir marché quelque temps, il découvrit un cavalier qui portait sur sa tête quelque chose de luisant, comme si c'eût été de l'or. A peine l'eut-il aperçu qu'il se tourna du côté de Sancho, et lui dit: Ami Sancho, sais-tu bien qu'il n'y a rien de si vrai que les proverbes? aussi sont-ils autant de maximes tirées de l'expérience, et particulièrement celui qui dit que le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme. Je dis ceci, parce que si la dernière nuit nous avons été abusés par le bruit de ce maudit moulin, et que l'aventure que nous cherchions se soit évanouie, il s'en présente à l'heure qu'il est une infaillible, et qui nous offre bien de la gloire à acquérir. Si je ne l'entre-

prends, ce sera ma faute; il n'y a ni bruit inconnu qui m'en fasse accroire, ni obscurité que j'en puisse accuser. En un mot, Sancho, voici selon toutes les apparences celui qui porte l'excellent armet de Mambrin; il vient droit à nous, et tu sais le serment que j'ai fait.

Monsieur, répondit Sancho, prenez garde, s'il vous plaît, à ce que vous dites, et plus encore à ce que vous allez faire. Ne serait-ce point ici d'autres moulins à foulon, qui acheveraient de nous fouler l'entendement et peut-être les côtes? Le diable t'emporte avec tes foulons! interrompit don Quichotte; quel rapport est-ce qu'ils ont avec un armet? Je n'en sais rien, répondit Sancho; mais, ma foi, si j'osais parler comme autrefois, peut-être vous ferais-je voir par mes raisons que votre seigneurie pourrait bien se tromper. Et comment veux-tu que je me trompe? misérable mécréant qui doute de tout, reprit notre héros: est-ce que tu ne vois pas ce chevalier qui vient droit à nous sur un cheval gris pommelé, et qui porte en tête un armet d'or? Ce que je vois et revois, répliqua l'écuyer, c'est un homme monté sur un âne gris-brun, et qui porte je ne sais quoi de luisant sur la tête. Eh bien, dit don Quichotte, ce que tu vois là, c'est l'armet de Mambrin. Éloigne-toi de quelques pas et me laisse seul, tu verras que sans perdre de

temps en discours inutiles, j'achève cette aventure en un moment, et demeure maître de ce précieux armet, que j'ai tant souhaité. Pour me tenir à l'écart, répliqua Sancho, ce n'est pas une affaire; mais, encore une fois, Dieu veuille que ce ne soit pas ici une nouvelle manière de foulons. Je vous ai déjà dit, frère, reprit don Quichotte en fureur, que je ne voulais plus entendre parler de foules ni de foulons, et je jure par..... que si vous m'en rompez davantage la tête, je vous foulerai l'âme dans le corps, d'une manière qu'il vous en souviendra. Sancho se tut tout court, pour ne pas obliger son maître d'accomplir le serment, car il l'avait fait bien plein et bien entier. Cependant il est bon de savoir ce que c'était que cet armet, ce cheval et ce chevalier, que voyait don Quichotte. C'est qu'il y avait dans ce canton deux villages, dont l'un était si petit qu'il n'y avait point de barbier; ainsi le barbier du grand village, qui se mêlait aussi de chirurgie, servait pour tous les deux. Il était donc arrivé que dans le petit, un homme malade avait eu besoin d'une saignée et quelque autre de se faire faire la barbe: si bien que le barbier s'y acheminant et se trouvant surpris de la pluie, aussi bien que nos héros, il avait mis son bassin sur sa tête, pour conserver un assez méchant chapeau; et comme le bassin était de cuivre et tout

neuf, on le voyait reluire d'une demi-lieue. Ce barbier montait un bel âne gris, comme avait fort bien remarqué Sancho, et tout cela faisait justement pour don Quichotte un chevalier sur un cheval gris pommelé, avec un armet d'or, car il accommodait toujours tout ce qu'il voyait aux extravagances de ses livres.

Ainsi donc, voyant que le pauvre chevalier approchait, il courut contre lui à bride abattue et la lance basse, et résolu de le percer de part en part, et sur le point de l'atteindre : Défends-toi lui cria-t-il, chétive créature, ou me rends tout-à-l'heure ce qui m'appartient avec tant de raison. Le barbier, qui vit fondre si brusquement sur lui cette espèce de fantôme, et sans savoir pourquoi, ne trouva d'autre moyen pour éviter le coup que de se laisser aller de son âne à terre, où il ne fut pas plutôt, que se relevant prestement, il enfila la plaine avec plus de vitesse qu'un daim, sans se soucier de l'âne ni du bassin. Don Quichotte voyant que le bassin lui demeurait, n'en voulut pas davantage, et se tournant vers son écuyer : Ami, lui cria-t-il, le payen n'est pas bête. Il a fait comme le castor à qui la nature apprend à se sauver des chasseurs en se coupant lui-même ce qui les anime après lui : ramasse cet armet.

Par mon âme, dit Sancho en considérant ce

prétendu armet, le bassin n'est pas mauvais ; il vaut un écu comme un double. Puis l'ayant donné à son maître, celui-ci le mit incontinent sur sa tête, le tournant de tous côtés pour trouver l'enchâssure. Mais, comme il n'en pouvait venir à bout : Parbleu, dit-il, le payen pour qui cette fameuse salade fut forgée, devait avoir la tête bien grosse ; mais ce que j'y trouve de pire, c'est qu'il en manque la moitié. Sancho ne put entendre sans sourire qu'on appelât un bassin de barbier une salade, et il eût éclaté si ses épaules ne se fussent encore ressenties de la colère de son maître. De quoi ris-tu ? Sancho, demanda notre chevalier. Je ris, répondit Sancho, de la furieuse tête que devait avoir le maître de cette salade, qui ressemble à un bassin de barbier comme deux gouttes d'eau. Sais-tu bien ce que je pense ? reprit don Quichotte, c'est qu'assurément cet incomparable armet sera tombé par hasard entre les mains de quelqu'un qui n'en a pas connu la valeur, et sans savoir ce qu'il faisait, il en aura fait fondre la moitié, voyant que c'était de l'or fin, pour profiter d'autant ; et du reste en a fait faire ceci, qui, comme tu dis, ne ressemble pas mal à un bassin de barbier. Mais qu'il en soit ce qu'il pourra, pour moi, qui en connais le prix, je me moque de cette métamorphose ; je ferai fort

bien raccommoder la salade au premier endroit où il y aura une forge, et je prétends qu'elle ne cédera en rien à celle que Vulcain forgea pour le dieu de la guerre. Cependant je la porterai telle qu'elle est : elle vaudra toujours mieux que rien, et sera bonne pour le moins contre les coups de pierre. Oui, dit Sancho, pourvu qu'elles ne soient pas tirées avec la fronde, comme celles qui volaient au combat des deux armées, qui vous accommodèrent si bien la mâchoire, et rompirent le pot du béni breuvage qui me pensa faire vomir la fressure. Je ne me soucie guère de cette perte, dit don Quichotte, puisque je sais par cœur la recette du baume. Je la sais bien aussi, répondit Sancho; mais s'il m'arrive jamais de la faire et encore moins d'en goûter, que j'en puisse crever tout-à-l'heure par avance. Véritablement je ne crois pas me mettre en état d'en avoir besoin : je suis bien résolu d'employer mes cinq sens de nature à m'empêcher d'être jamais blessé; comme aussi je renonce de bon cœur à blesser jamais personne. Pour ce qui est d'être berné encore une fois, je n'en dis rien, parce qu'il n'est pas aisé de prévoir de semblables accidens; et si par malheur j'y retombe, je n'y sache autre remède que de serrer les épaules, retenir mon haleine, et me laisser aller les yeux fermés au gré du sort et de la couverture.

Tu n'es pas chrétien, Sancho, dit don Quichotte ; jamais tu n'oublies une injure ; apprends qu'il n'est pas d'un cœur noble et généreux de s'amuser à de semblables bagatelles. De quel pied es-tu boiteux ? quelle côte as-tu rompue, et quelle tête cassée, pour ne te ressouvenir jamais de cette plaisanterie qu'avec chagrin ? car, après tout, ce ne fut proprement qu'un passe-temps ; et si je ne l'avais pris ainsi, j'y serais retourné, et j'en aurais tiré une vengeance plus sanglante que celle que firent les Grecs de l'enlèvement de leur Hélène, qui au reste, ajouta-t-il avec un grand soupir, n'aurait pas tant de réputation de beauté, si elle était en ce temps-ci, ou que ma Dulcinée eût été du sien. Oh bien, dit Sancho, que l'affaire passe donc pour plaisanterie, puisque aussi bien il n'y a pas moyen de s'en venger ; je ne laisse pas de savoir ce qui en est, et je m'en souviendrai tant que j'aurai des reins.

Mais laissons cela pour une autre fois, et dites-moi, s'il vous plaît, monsieur, ce que vous voulez que nous fassions de ce cheval gris pommelé, qui semble un âne gris-brun, qu'a laissé sans maître ce pauvre diable errant que vous avez renversé. De la manière qu'il a gagné au pied, il n'a pas envie de revenir, et par ma barbe le grison n'est pas mauvais. Je n'ai pas accou-

tumé, répondit don Quichotte, de rien ôter à ceux que j'ai vaincus, et ce n'est pas l'usage de la chevalerie de les laisser aller à pied, si ce n'est que le vainqueur eût perdu son cheval dans le combat, car en ce cas-là il peut légitimement prendre celui du vaincu, comme conquis de bonne guerre. Ainsi, Sancho, laisse-là ce cheval ou cet âne, comme tu voudras; celui qui l'a perdu ne manquera pas de le venir reprendre d'abord que nous nous serons éloignés. En bonne foi, dit Sancho, si voudrais-je pourtant bien emmener cette bête, ou du moins la troquer pour la mienne, qui ne me paraît point du tout si bonne. Malepeste, monsieur, que les lois de votre chevalerie sont étroites, si elles ne permettent pas seulement de troquer un âne contre un âne; au moins voudrais-je bien savoir s'il ne m'est pas permis de troquer le bât. Je n'en suis pas trop assuré, répondit don Quichotte, et dans le doute je tiens, jusqu'à ce que je m'en sois mieux informé, que tu t'en peux accomoder, pourvu néanmoins que tu en aies nécessairement besoin. Aussi nécessairement que si c'était pour moi-même, répondit Sancho.

Là-dessus, autorisé de la permission de son maître, il fit l'échange des harnois, ajustant bravement celui du barbier sur son âne, qui lui en parut une fois plus beau, et meilleur de la moi-

tié. Cela étant fait, ils déjeûnèrent du reste de leur souper, et burent de l'eau qui venait du moulin à foulon, sans que jamais don Quichotte pût se résoudre à regarder de ce côté-là, tant il était en colère de ce qui s'était passé. Ils montèrent à cheval après un léger repas; et sans choisir un autre chemin, pour imiter mieux les chevaliers errans, ils se laissèrent conduire à Rossinante, que l'âne suivait toujours de la meilleure amitié du monde, et se trouvèrent insensiblement dans le grand chemin, où ils marchèrent à l'aventure, n'ayant point pour lors de dessein.

En allant ainsi tout doucement, Sancho dit à son maître: Monsieur, voudriez-vous bien me permettre de raisonner tant soit peu avec vous? Depuis que vous me l'avez défendu, il m'est pourri quatre ou cinq bonnes choses dans l'estomac, et j'en ai présentement une sur le bout de la langue que je voudrais bien qui ne fît pas si mauvaise fin. Dis-la, Sancho, répondit don Quichotte, mais en peu de paroles; les longs discours sont toujours ennuyeux.

Je vous dis donc, monsieur, qu'après avoir bien considéré la vie que nous faisons, je trouve que ce n'est pas une chose de grand profit que les aventures de forêts et de grands chemins, où les plus périlleuses que vous puissiez entre-

prendre et achever, ne sont ni vues ni sues de personne, et tous vos bons desseins et vos vaillans exploits sont autant de bien perdu, dont il ne vous revient ni profit ni honneur. Il me semble donc, qu'il serait beaucoup plus à propos, sauf votre meilleur avis, que nous nous missions au service de quelque empereur, ou de quelque autre grand prince qui eût guerre contre ses voisins, et où vous puissiez faire voir votre valeur et votre bon entendement; car au bout de quelque temps il faudra bien par nécessité qu'on nous récompense vous et moi, chacun selon son mérite, s'entend; et vous ne manquerez pas non plus de gens qui prendront soin d'écrire tout ce que vous ferez, et de le faire savoir aux enfans de nos enfans. Je ne parle point de mes faits à moi, car je sais bien qu'il ne les faut pas mesurer à la même aune, et que le limaçon ne doit pas sortir de sa coquille : quoique pourtant, si c'était l'usage d'écrire aussi les actions des écuyers errans, il serait peut-être mention de moi aussitôt que d'un autre. Ce n'est pas mal dit à toi, reprit don Quichotte; mais avant que d'en venir là, il faut aller ainsi par le monde, cherchant les aventures, comme pour faire ses épreuves, afin que les grandes actions du chevalier portent son nom par toute la terre, et que quand il arrivera chez quelque grand prince,

sa réputation y étant déjà répandue, les enfans s'assemblent autour de lui d'abord qu'il paraîtra, et crient en courant après lui : C'est le chevalier du Soleil, ou celui du Serpent, ou de quelque autre enseigne, sous laquelle il sera connu pour avoir fait des choses incomparables. C'est celui-là, dira-t-on, qui a vaincu, en combat singulier, le géant Brocambruno l'indomptable, et celui qui a désenchanté le grand Mammelu de Perse, du terrible enchantement où il était depuis près de neuf cents ans. Si bien qu'au bruit que feront les enfans, et tout le peuple, en publiant les hauts faits du chevalier, le roi ne manquera pas de se mettre aux fenêtres de son palais, et connaissant d'abord le nouveau-venu à ses armes, ou à la devise de son écu, il ordonnera tout-à-l'heure aux chevaliers de sa cour d'aller recevoir la fleur de chevalerie qui arrive. Ce sera lors à qui obéira le plus promptement, et le roi lui-même descendra la moitié des degrés de son palais, et viendra embrasser étroitement le chevalier en le baisant au visage ; puis, le prenant par la main, le mènera à la chambre de la reine, où se trouvera l'infante sa fille, qui doit être la plus belle et la plus parfaite personne du monde.

Mais ce qui ne manquera pas d'arriver, c'est que dans le même instant que l'infante et le che-



valier jeteront les yeux l'un sur l'autre, ils s'admireront réciproquement, comme des personnes plus divines qu'humaines, et, sans savoir pourquoi ni comment, se trouveront embrasés d'amour l'un pour l'autre, et dans une inquiétude extrême de ne savoir comment se découvrir leurs peines. Ensuite, comme tu peux bien croire, on mènera le chevalier dans un des plus beaux appartemens du palais, où l'on aura, exprès, tendu les plus riches meubles de la couronne; et là, après l'avoir désarmé, on lui mettra sur les épaules un manteau d'écarlate, tout couvert d'une riche broderie; et s'il avait bon air, étant armé, combien paraîtra-t-il galant et de bonne mine, en habit de courtisan? la nuit étant venue, il soupera avec toute la famille royale, et aura toujours les yeux sur l'infante, mais d'une manière que pourtant personne n'y prendra garde, comme elle le regardera aussi à la dérobée, et sans faire semblant de rien, parce que c'est, comme j'ai dit, une personne aussi sage qu'on en puisse trouver. Le souper achevé, on sera bien surpris de voir entrer un petit nain tout contrefait, suivi d'une très-belle dame, entre deux géans, avec une certaine aventure faite par un ancien sage, et si difficile à achever que celui qui en aura l'avantage, sera tenu pour le meilleur chevalier de la terre. Aussitôt

le roi voudra que tous ceux de sa cour éprouvent l'aventure : mais quand ils seraient cent fois autant, ils ne feraient qu'y perdre leur peine, et il n'y aura que le nouveau-venu qui la puisse mettre à fin ; ce qui augmentera encore sa gloire ; et Dieu sait si l'infante en aura de la joie, et ne se tiendra trop heureuse d'avoir mis ses pensées en si bon lieu.

Le meilleur est, Sancho, mon ami, si ce roi ou ce prince est en guerre avec un de ses voisins aussi puissant que lui, de sorte que ce chevalier, après avoir séjourné quelques jours dans sa cour, lui demandera la permission de le servir dans cette guerre, ce que le roi lui accordera de bon cœur, et l'autre lui baisera les mains, pour le remercier de ce qu'il lui fait tant de grâce et de courtoisie. Cette même nuit il prendra congé de l'infante, sa souveraine, par une fenêtre grillée de son appartement, qui regarde dans le jardin où il lui a déjà parlé plusieurs fois : tout cela par le moyen d'une demoiselle, médiatrice de leurs amours, en qui la princesse a une entière confiance. Il soupirera, elle s'évanouira ; la demoiselle apportera vite de l'eau pour lui jeter au visage, et s'inquiétera fort, parce que le jour est tout proche, et qu'elle ne voudrait pas, pour tous les biens du monde, que l'honneur de sa maîtresse reçût la moindre tache.

Enfin l'infante reviendra de son évanouissement, et donnera, au travers de la grille, ses mains blanches au chevalier, qui les baisera mille et mille fois, et les trempera de ses larmes. Ils conviendront ensuite de la manière dont ils se feront savoir des nouvelles l'un de l'autre, et la princesse priera le chevalier de revenir le plus tôt qu'il pourra; ce qu'il ne manquera pas de lui promettre avec de grands sermens. Il lui baisera encore une fois les mains, et s'attendrira de telle sorte en lui disant adieu, qu'il s'en faudrait peu qu'il n'en meure. De là il se retirera dans sa chambre, et se jettera sur son lit, où il ne lui sera pas possible de fermer l'œil. Ainsi il sera debout dès la pointe du jour, pour aller prendre congé du roi et de la reine; après quoi il voudra aussi saluer l'infante, qui lui fera dire qu'elle est indisposée, et qu'on ne la peut voir; et lui, qui ne doute pas que ce ne soit à cause de son départ, en est si touché, que peu s'en faut qu'il ne fasse connaître ce qu'il a dans le cœur.

Cependant la demoiselle confidente remarque bien tout cela, et va sur l'heure en rendre compte à sa maîtresse, qu'elle trouve toute en larmes, et qui lui dit que sa plus grande peine est de ne pas savoir qui est son chevalier, et s'il est fils de roi ou non. Mais la confidente

l'assure qu'on ne saurait avoir tant de courtoisie, d'honnêteté et de valeur, à moins que d'être d'une naissance illustre. Cela console un peu cette pauvre princesse, qui fait ce qu'elle peut pour se remettre, tant elle craint que le roi et la reine ne se doutent de quelque chose; et au bout de quelques jours elle se laisse voir, et se promène à l'ordinaire. Cependant il y a déjà quelque temps que le chevalier est parti; il combat, il défait les ennemis du roi, il prend je ne sais combien de villes, et gagne autant de batailles. Il retourne à la cour, et paraît devant sa maîtresse, tout couvert de gloire; il la revoit à la fenêtre que tu sais, et enfin ils arrêtent ensemble qu'il la demandera en mariage pour la récompense de ses services. Le roi ne veut point entendre à ce mariage, parce qu'il ne sait pas la naissance du chevalier: mais avec tout cela, soit qu'il enlève l'infante, ou autrement, ils se marient ensemble; et le roi même en a de la joie, et le tient à honneur, parce qu'on découvre que son gendre est fils d'un grand roi, de je ne sais quel royaume: car je crois même qu'il ne doit pas être dans la carte. Le père meurt peu après; l'infante demeure héritière, voilà le chevalier roi. C'est alors qu'il pense à récompenser son écuyer et tous ceux qui peuvent avoir contribué à sa bonne fortune; et

d'abord il marie son écuyer avec une demoiselle de l'infante, qui sera sans doute la médiatrice de ses amours, et fille d'un duc des plus considérables du royaume.

Hé là donc, s'écria Sancho, voilà ce que je demande, et vogue la galère! Par ma foi, monsieur, cela vous est aussi sûr que si vous le teniez déjà, si vous prenez le nom de chevalier de la Triste-Figure. N'en doute point, mon fils, répliqua don Quichotte, car voilà mot pour mot la route que tiennent les chevaliers errans, et c'est par-là qu'il y en a tant qui se sont faits rois ou empereurs. Nous n'avons donc plus qu'à chercher quelque roi chrétien ou payen qui soit en guerre, et qui ait une belle fille.

Mais nous aurons le temps d'y penser; et, comme je t'ai dit, il faut faire un fonds de réputation, avant que d'aller se présenter à la cour de ce prince, afin d'y être connu en arrivant. Aussi n'est-ce pas ce qui m'inquiète : mais une autre chose, dont je ne sais pas bien le remède, c'est, entre toi et moi, que quand j'aurai trouvé ce roi et cette infante, et que j'aurai acquis une réputation incroyable, je ne vois point comment il se pourra faire que je sois de la race royale, ou pour le moins bâtard de quelque empereur; car le roi ne voudra jamais me donner sa fille, qu'il ne soit entièrement assuré de

cela, quand j'aurais fait des actions qui mériteraient cent fois davantage, et je crains bien, qu'à faute de si peu de chose, je ne vienne à perdre ce que la valeur de mon bras m'aura acquis. Pour gentilhomme, véritablement je le suis, et de race ancienne et bien connue pour telle; et que savons-nous même si le sage qui doit écrire mon histoire ne débrouillera point si bien ma généalogie que je me trouve cinq ou sixième petit-fils de roi? car il faut que tu saches, Sancho, qu'il y a dans le monde deux sortes de races.

Les uns tirent leur origine de rois et de princes; mais peu à peu le temps et la mauvaise fortune les ont fait déchoir, et ils ont achevé en pointe comme les pyramides; les autres, étant descendus de gens de petite étoffe, ont toujours été en montant, jusqu'à devenir enfin de très-grands seigneurs; de manière que la différence qui se trouve entre eux, c'est que les uns ont été et ne sont plus, et les autres sont ce qu'ils n'étaient pas. Ainsi je ne jurerais pas que je ne fusse de ceux dont l'origine a été grande et fameuse, ce qui, venant à se bien avérer, contenterait sans doute le roi mon beau-père. Mais, quand cela ne serait pas, l'infante doit m'aimer si fort, que, malgré la résistance de son père, elle est résolue de m'épouser,

quand je serais fils d'un porteur d'eau; et, si elle fait la scrupuleuse, je l'enlève, et l'emmène où bon me semblera, et le temps ou la mort terminera les ennuis du beau-père.

Et par ma foi, monsieur, reprit Sancho, vous avez raison : il n'est que de se nantir d'abord; et, comme disent certains vauriens, à quoi bon demander de gré ce qu'on peut prendre de force? Et, après tout, il ne faut point demeurer entre deux selles le cul à terre; je veux dire que si le roi votre beau-père ne veut pas vous donner madame l'infante, ce sera fort bien fait, comme dit votre seigneurie, de la saisir, et, tout d'une main, la déplacer. Tout le mal que j'y trouve, c'est qu'en attendant que la paix se fasse entre le beau-père et le gendre, et que vous jouissiez paisiblement du royaume, le pauvre écuyer court grand risque de n'avoir rien à mettre sous la dent, et de mourir de faim dans l'attente des récompenses, sur quoi on ne trouverait peut-être pas dix réales à emprunter, si ce n'est que la demoiselle médiatrice, qui doit être ma femme, plie bagage avec l'infante, et que je me console avec elle jusqu'à ce que le ciel nous envoie mieux; car, monsieur, je m'imagine que le seigneur chevalier peut bien marier tout sur-le-champ la demoiselle avec son écuyer.

Et qui l'empêcherait? dit don Quichotte. Puisqu'ainsi est, dit Sancho, nous n'avons donc plus qu'à nous recommander à la fortune, et laisser rouler la boule : peut-être la mettra-t-elle sur le but. Dieu le veuille, répondit don Quichotte, comme nous l'entendons toi et moi, et que celui qui ne s'estime rien, se donne pour ce qu'il vaudra. Ainsi soit-il encore une fois, reprit Sancho; parbleu, je suis des vieux chrétiens, n'est-ce pas assez pour être comte? Il y en a de reste, dit don Quichotte, et, quand tu ne le serais pas, cela ne fait rien à l'affaire; car, sitôt que je serai roi, je te puis anoblir, sans que tu achètes la noblesse, ni que tu la tiennes à foi et hommage; et, d'abord que tu seras comte, te voilà chevalier, et, qu'on en dise ce qu'on voudra, si faudra-t-il qu'on te traite de seigneurie, malgré qu'on en ait. Ho! ho! dit Sancho, pourquoi non : croit-on que je n'en vaudrais pas bien un autre? on pourrait bien s'y tromper, oui. Ho! qu'on sache que j'ai eu l'honneur d'être une fois en mes jours bedeau d'une confrérie, et tout le monde disait que j'étais de si belle prestance, et que j'avais si bonne mine avec la robe de bedeau, que je mériterais d'être le marguillier. Que sera-ce donc en comparaison, quand j'aurai sur le corps un manteau ducal, ou que je serai tout cousu d'or et de perles,

comme un comte étranger? Par mon âme, je veux qu'on me vienne voir de cent lieues. Oh! pour cela, il te fera beau voir, dit don Quichotte; mais il faudra que tu te fasses raser quelquefois; car, avec cette barbe épaisse et crasseuse, on te reconnaîtra d'une lieue loin, si tu n'y passes le rasoir pour le moins tous les deux jours. Hé bien, hé bien, est-ce là une affaire? reprit Sancho; il n'y a qu'à prendre un barbier à gages, qui demeurera dans ma maison, et qui, pour un besoin, viendra derrière moi, comme l'écuyer d'un grand. Et comment sais-tu, demanda don Quichotte, que les grands mènent des écuyers après eux?

Je m'en vais vous le dire, reprit Sancho. Il y a quelques années que je fus environ un mois à la cour, et je vis un jour un petit homme, qu'on disait être un grand seigneur, qui se promenait, et qu'un autre homme suivait à cheval, pas à pas, s'arrêtant quand le seigneur s'arrêtait, et marchant quand il marchait, ni plus ni moins que s'il eût été son ombre. Je demandai à quelqu'un pourquoi celui-ci ne se joignait pas avec l'autre, sans aller toujours derrière, et l'on me dit qu'il était écuyer, et que c'était l'usage des grands de se faire suivre ainsi. Dame, depuis cela, je ne l'ai pas oublié, et j'en userai de même; car il faut bien faire les

uns comme les autres. Tu as raison, Sancho, dit don Quichotte, de vouloir mener ton barbier après toi; toutes les modes n'ont pas été inventées tout d'un coup, et tu seras le premier comte qui aura mis cela en usage; et il me semble même plus à propos de s'assurer d'un homme qui fait la barbe, que de celui qui a soin de l'écurie. Pour ce qui est du barbier, reposez-vous-en sur moi, dit Sancho, et que votre seigneurie songe seulement à devenir roi, et à me faire comte, et, après cela, vous verrez. Aussi ferai-je, quand ce ne serait que pour l'amour de toi, répondit don Quichotte, qui, haussant en même temps les yeux, vit ce que nous dirons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXI.

Comment don Quichotte donna la liberté à quantité de malheureux qu'on menait, malgré eux, où ils ne voulaient pas aller.

Le grand cid Hamet Benengeli, célèbre auteur arabe, rapporte, dans cette très-véritable histoire, qu'après la longue et admirable conversation que nous venons de voir, don Quichotte, levant les yeux, vit venir environ douze hommes à pied, qui paraissaient enfilés comme des grains de chapelet dans une longue chaîne, qui les prenait tous par le cou, et avec des menottes aux bras. Il y avait aussi avec eux deux hommes à cheval, et deux autres à pied, les premiers avec des arquebuses à rouet, et les autres l'épée au côté, et portant chacun un dard ou pique de Biscaye.

D'abord que Sancho vit cette triste caravane: Voilà, dit-il, la chaîne des forçats qu'on mène servir le roi aux galères. Comment! s'écria don Quichotte, des forçats? est-il possible que le roi fasse violence à quelqu'un? Je ne dis pas cela, répondit Sancho; je dis que ce sont des gens qu'on a condamnés pour leurs crimes à servir le roi dans les galères. Quoi qu'il en soit,

dit don Quichotte, ces gens-là sont forcés, et ne vont pas de leur gré. Pour cela, je vous en réponds, dit Sancho. Puisque ainsi est, reprit don Quichotte, voici qui me regarde, moi dont la profession est d'empêcher les violences et de secourir tous les misérables. Hé! ne savez-vous pas, monsieur, repartit Sancho, que le roi ni la justice ne font aucune violence à ces garnemens, et qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent? Cependant la chaîne arriva, et don Quichotte pria les gardes, avec beaucoup de civilité, de vouloir bien lui dire pour quel sujet on menait ainsi ces pauvres gens. Monsieur, répondit un des cavaliers, ce sont des galériens qui vont servir dans les galères du roi; je n'en sais pas plus, et je ne crois pas qu'il soit besoin que vous en sachiez davantage. Vous m'obligeriez pourtant, répliqua don Quichotte, de me laisser apprendre de chacun en particulier quelle est la cause de sa disgrâce. Il ajouta à cela tant de civilités, que l'autre garde à cheval lui dit: Nous avons bien ici les sentences de ces misérables, mais il n'y a pas assez de temps pour les lire, et cela ne vaut pas la peine de défaire nos valises; vous n'avez, monsieur, qu'à les interroger vous-même; ils vous satisferont, s'ils veulent, et ils n'y manqueront pas; car ces honnêtes gens ne se font pas prier de dire des coïonneries.

Avec cette permission, que don Quichotte aurait bien prise de lui-même, si on la lui avait refusée, il s'approcha de la chaîne, et demanda au premier quel crime il avait fait pour être ainsi traité. C'est pour avoir été amoureux, répondit-il. Quoi! pour cela, et il n'y a rien davantage? dit notre chevalier : si on envoie les gens aux galères pour être amoureux, il y long-temps que je devrais ramer. Mes amours n'étaient pas comme vous pensez, dit le forçat; c'est que j'aimais si fort une corbeille pleine de linge, que je ne la pouvais abandonner, et je la tenais si bien embrassée, que si la justice ne s'en était mêlée, elle serait encore entre mes bras. Je fus pris sur le fait; il ne fut pas besoin de question : on me condamna, j'eus les épaules mouchetées d'une centaine de coups de fouet, et, quand j'aurai aidé trois ans à faucher le grand pré, me voilà hors d'intrigue. Qu'appelez-vous faucher le grand-pré? demanda don Quichotte. C'est ramer aux galères, en bon français, répondit le forçat, qui était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, natif de Piedrahita, à ce qu'il dit.

Don Quichotte fit la même demande au second, qui était si triste, qu'il ne répondait pas une parole; mais le premier lui en épargna la peine, et dit : Pour celui-ci, c'est un serein de Canarie, qui va aux galères pour avoir trop

chanté. Comment, reprit don Quichotte, envoie-t-on aussi les musiciens aux galères? Oui, monsieur, répondit le galérien, parce qu'il n'y a rien de plus dangereux que de chanter dans l'angoisse. Au contraire, dit don Quichotte, j'ai toujours ouï dire que qui chante, son mal enchante. C'est tout au rebours ici, reprit l'autre, qui chante une fois, pleure toute sa vie. J'avoue que je ne l'entends pas, dit don Quichotte. Monsieur, dit alors un des gardes, entre ces bonnes gens, chanter dans l'angoisse, veut dire confesser à la torture. On a donné la question à ce drôle, il a reconnu son crime, qui était d'avoir volé des bestiaux; et, pour avoir confessé, ou chanté, comme ils disent, il a été condamné à six ans de galères; outre deux cents coups de fouet qui lui ont été comptés sur-le-champ; et, de ce que vous le voyez aussi triste et honteux, c'est que les autres le traitent de misérable, et ne lui donnent point de repos, pour n'avoir pas eu la résolution de souffrir et de nier, comme s'il était plus mal-aisé de dire non qu'oui, et qu'un criminel ne fût pas trop heureux d'avoir son absolution sur le bout de sa langue, quand il n'y a pas de témoin contre lui; et, pour ce point-là, franchement je trouve qu'ils n'ont pas eu tout le tort. Je le trouve aussi, dit don Quichotte; et, passant au troisième:

Et vous, dit-il, qu'avez-vous fait? Celui-ci, sans se faire tirer l'oreille, dit gaiement : Je m'en vais aux galères pour cinq ans, faute de dix ducats. Ah! j'en donne vingt de bon cœur pour vous en tirer, dit don Quichotte. Ma foi, il est un peu tard, reprit le galérien; c'est justement de la moutarde après dîner. Si j'avais eu en prison les vingt ducats que vous m'offrez, pour graisser la patte du greffier, et pour réveiller l'esprit de mon procureur, je serais à l'heure qu'il est dans le Zocodouer de Tolède, et ne me verrais pas ainsi mené comme un lévrier d'attache; mais patience, chaque chose a son temps.

Don Quichotte passa au quatrième, qui était un vieillard tout gris, avec une longue barbe blanche qui lui descendait sur la poitrine. Celui-ci se prit à pleurer quand on lui demanda qui l'avait mis là, et ne répondit pas un mot; mais celui qui suivait lui servit de truchement. Ce vénérable barbon, dit-il, va servir le roi sur mer pour quatre ans, après avoir été promené en triomphe par les rues, vêtu pompeusement. Cela s'appelle, si je ne me trompe, dit Sancho, avoir fait amende honorable, et avoir été mis au carcan. Justement, répondit le galérien, et c'est pour avoir été marchand de chair humaine; c'est-à-dire, monsieur, que ce bon homme était messager d'amour, et par-dessus cela, il se mê-

lait aussi un peu de sortiléges et de charmes. Pour ceci, je n'ai rien à dire, reprit don Quichotte; mais s'il n'avait été que messager d'amour, il ne devrait pas aller aux galères, si ce n'est pour en être général, car enfin l'emploi de messager d'amour n'est pas ce qu'on s'imagine, et pour le bien exercer il faut être habile et prudent; ce sont des gens dont on ne saurait trop avoir dans un état bien réglé, et il serait même fort à propos de créer des contrôleurs et examinateurs pour ces sortes de charges, comme il y en a pour toutes les autres, et que ceux qui les exercent fussent fixés à un certain nombre, et prêtassent serment : on éviterait par-là une infinité de désordres qui arrivent tous les jours, parce que trop de gens se mêlent du métier, gens idiots et sans esprit, pour la plupart, comme de sottes servantes, des laquais et de jeunes fripons sans expérience, qui dans l'occasion se laissent surprendre, et n'ont pas l'invention de donner un détour à propos. Si j'en avais le temps, je ferais bien voir qui sont les gens qu'il faudrait choisir pour exercer ces charges, et les raisons qui doivent obliger d'y pourvoir; mais ce n'est pas ici le lieu. J'en parlerai quelque jour à ceux qui peuvent y remédier. Pour l'heure, je vous dirai seulement que la douleur que j'avais de voir ce vieux bon homme, avec ses cheveux gris

et sa barbe vénérable, si durement traité pour avoir été médiateur d'amour, a cessé quand vous y avez ajouté qu'il se mêlait aussi de sortiléges, quoiqu'à dire vrai je sache fort bien qu'il n'y a point de charmes au monde qui puissent forcer ni ébranler la volonté, comme le pensent beaucoup d'esprits simples. Nous avons tous le libre arbitre, qui ne craint point la force des herbes et des enchantemens. Tout ce que savent faire de certaines affronteuses, et quelques veillaques de charlatans, ce sont tout au plus des mixtions empoisonnées, dont ils rendent des gens fous, en leur faisant accroire qu'ils leur donnent de quoi se faire aimer. C'est la pure vérité, dit le vieillard, et sur ma foi, monseigneur, pour ce qui est d'être sorcier, j'en suis innocent comme vous. Ah! pour mon maître, il n'est point sorcier, interrompit Sancho; il n'y a rien en lui qui le fasse prendre pour tel. Pour le reste, reprit le galérien, je ne le nie pas, mais je n'ai jamais cru qu'il y eût du mal. Mon intention était que tout le monde se réjouît, et qu'on vécût tous en bonne amitié, mais mon bon dessein n'a servi de rien, qu'à m'envoyer dans un lieu d'où apparemment je ne reviendrai jamais, à l'âge que j'ai, et avec une rétention d'urine qui ne me donne pas un moment de repos. Le bon homme recommença à pleurer, et San-

cho en eut tant de compassion, qu'il tira une pièce de vingt-neuf sous de sa poche, et la lui donna.

Don Quichotte demanda au cinquième quel était son crime, et celui-ci répondit avec beaucoup moins de chagrin que l'autre, et comme si l'affaire ne l'eût pas touché : Je m'en vais, dit-il, servir sa majesté pour avoir trop folâtré avec deux créatures qui m'étaient fort proches, et avec d'autres qui ne m'étaient rien, et le jeu a été si fort, que mon bien en est accru de la moitié. Cela n'a pas plu à tout le monde, parce que tout le monde n'est pas de la même humeur. En un mot, monsieur, j'ai troqué mes vieilles chemises contre des neuves, et j'en ai pris d'autres en paiement de gens qui ne me devaient rien. Il y a eu preuve du tout, la faveur et l'argent m'ont manqué, et je me suis vu sur le point de mourir d'un mal de gorge : cependant, je n'ai été condamné qu'à six ans de galères ; je n'en ai point appelé, de peur de pis ; j'ai bien mérité le châtiment ; je me sens jeune, la vie est longue, et avec le temps on vient à bout de tout. Si votre seigneurie a quelque chose à donner aux pauvres, Dieu vous en donnera la récompense dans le ciel, et nous autres nous aurons le soin de le prier en terre de vous donner une bonne vie et longue. Celui-ci était en habit d'écolier, et un des

gardes dit que c'était un grand discoureur, et qu'il savait beaucoup de latin.

Après tous ceux-là venait un homme de bonne mine, de l'âge de trente ans, qui avait un œil un peu louche, et était attaché différemment des autres. Il avait une chaîne à un pied qui venait en montant lui entourer tout le corps, avec deux anneaux de fer qui lui entouraient le cou, l'un attaché à la chaîne, et l'autre, de ceux qu'on appelle pied-d'ami, qui font tenir la tête droite, d'où descendaient deux branches qui allaient jusqu'à la ceinture, et tenaient deux menottes qui lui serraient les bras avec de gros cadenas; de telle sorte qu'il ne pouvait porter les mains à la bouche, ni baisser la tête jusque sur ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi celui-là était si maltraité au prix des autres. Parce que lui seul, répondit le garde, est plus criminel que tous les autres ensemble, et qu'il est si hardi et si artificieux, que même en cet état-là nous ne sommes pas assurés qu'il ne nous échappe. Hé! quelle sorte de crime a-t-il donc commis, répliqua don Quichotte, s'il n'a point mérité la mort? Il est condamné aux galères pour dix ans, reprit le garde, ce qui est comme une mort civile. Mais il ne faut que savoir que cet honnête homme est le fameux Ginès de Passamont, ou autrement Ginesille de Parapilla. Monsieur le commissaire,

interrompit le forçat, allons bride en main, je vous prie, et n'épiloguons point sur nos noms et nos surnoms; je m'appelle Ginès, et non pas Ginesille, et Passamont est le nom de ma famille, et non pas Parapilla, comme vous dites; que chacun s'examine sans examiner les autres, et quand nous aurons fait le tour ce sera bien assez. Je vous ferai parler plus bas d'un ton, larron à triple étage, répliqua le commissaire. Il paraît bien que les choses vont comme il plaît à Dieu, repart Passamont: mais quelqu'un apprendra un jour si je me nomme ou non Ginesille Parapilla. Est-ce donc qu'on ne t'appelle pas ainsi, imposteur? dit le garde. Hé oui! oui, répondit Ginès: mais je ferai en sorte qu'on ne m'y appellera plus, ou je mourrai à la peine. Seigneur chevalier, ajouta-t-il, si vous nous voulez donner quelque chose, faites-le promptement, et vous en allez à la garde de Dieu: cette curiosité d'apprendre la vie des autres nous fatigue; et si vous avez si grande envie de savoir la mienne, sachez que je suis Ginès de Passamont, et qu'elle est écrite par les cinq doigts de cette main. Il dit vrai, dit le commissaire, lui-même a écrit son histoire, et aussi bien qu'on le puisse faire; mais il a laissé son livre en gage dans la prison pour deux cents réales. Oui, dit Passamont, et il n'y demeurera pas: je le reti-

rerais quand il y serait pour deux cents ducats. Quoi! il est si bon que cela? dit don Quichotte. Il est si bon, dit Passamont, que malheur pour Lazarille de Tormes, et pour tous les livres de cette espèce, écrits ou à écrire! Tout ce que j'ai à vous dire, continua-t-il, c'est qu'il dit des vérités, et des vérités connues, agréables et plaisantes, de telle sorte qu'on ne saurait inventer de fables qui les vaillent. Et quel titre porte le livre? demanda don Quichotte. *La Vie de Ginès de Passamont*, répondit Ginès. Est-il achevé? dit don Quichotte. Achevé, dit Ginès, autant qu'il le peut être jusqu'à présent que je n'ai pas achevé de vivre. Il commence dès que je suis né, et continue jusqu'à la dernière fois que j'ai été aux galères. Ce n'est donc pas ici la première fois? dit don Quichotte. Non, par la grâce de Dieu, répondit Ginès : j'ai eu l'honneur de servir le roi déjà quatre ans, et je sais ce que c'est que le biscuit et le gourdin, pour avoir souvent tâté de l'un et de l'autre. Au reste, il ne me fâche pas tant qu'on se pourrait imaginer d'aller encore aux galères, parce que j'y achèverai mon livre, où il y a beaucoup de choses à ajouter, et dans les galères d'Espagne on a plus de loisir qu'il n'en serait de besoin; et il ne m'en faut pas beaucoup, parce que j'ai déjà dans l'esprit tout ce que j'ai à écrire

Tu me parais habile homme, dit don Quichotte. Dites malheureux aussi, répondit Ginès, car le malheur poursuit toujours les beaux esprits. Il poursuit les méchans, interrompit le commissaire. Je vous ai déjà dit, monsieur le commissaire, que nous allions bride en main, répondit Ginès : nos seigneurs ne vous ont pas donné le pouvoir de nous maltraiter, et ils ne nous ont mis entre vos mains que pour nous mener où le roi a besoin de nous ; et par la mort..... Après tout, les taches qui se sont faites à l'hôtellerie, pourraient bien se laver à la première lessive ; que chacun se taise, ou parlons mieux une fois pour toutes, et marchons sans discourir davantage : il y a trop long-temps que ces fadaises durent.

A ce mot, le commissaire leva la canne pour répondre aux menaces de Passamont ; mais don Quichotte, se mettant entre deux, le pria de ne le pas maltraiter. Encore est-il juste, dit-il, que celui qui a les bras si bien serrés, ait pour le moins la langue libre ; et de là se tournant vers les forçats : Mes frères, leur dit-il, de tout ce que vous m'avez dit, je connais clairement que quoique la peine à laquelle on vous a condamnés soit le châtiment de vos fautes, vous ne la souffrez pas cependant sans chagrin ; que vous n'avez guère d'envie d'aller aux galères, et que c'est

entièrement contre votre volonté que l'on vous y mène ; et comme il se peut faire aussi que le peu de courage de l'un à la question, le manquement d'argent de l'autre, et le peu de faveur que trouvent des misérables auprès des juges, qui vont souvent vite en besogne, vous ont mis en l'état où vous êtes, et privés de la justice qu'on vous devait, tout cela ensemble m'oblige de vous faire voir que le ciel ne m'a mis au monde, et ne m'a fait embrasser la profession de la chevalerie errante, que pour secourir les affligés, et délivrer les petits de l'oppression des grands : mais parce qu'il est de la prudence de faire les choses doucement et sans violence, quand on le peut, je prie monsieur le commissaire et messieurs vos gardes de vous détacher, et de vous laisser aller libres ; il se trouvera assez d'autres gens pour servir le roi dans les occasions ; et pour dire le vrai, c'est une chose bien dure de vouloir rendre esclaves des gens qui sont nés avec la liberté. Mais, messieurs les gardes, ajouta-t-il, je vous en prie, d'autant plus que ces pauvres gens ne vous ont jamais offensés, laissez-les aller faire pénitence, sans les forcer à en faire une où ils n'auront point de mérite. Il y a une justice au ciel qui prend assez soin de châtier les méchans quand ils ne se corrigent pas, et il n'est pas bien séant à des

dirent tout auprès de lui, et se rangèrent à la ronde pour apprendre ce qu'il voulait. C'est la vertu des honnêtes gens, leur dit-il, que d'avoir de la reconnaissance des bienfaits qu'ils reçoivent, et l'ingratitude est le vice le plus noir de tous. Vous voyez, messieurs, ce que je viens de faire pour vous, et l'obligation que vous m'avez ; je suis persuadé que je n'ai pas servi des ingrats, et que c'est à vous de me faire voir ce que vous êtes. Je vous demande pour toute reconnaissance, que vous repreniez la chaîne que je vous ai ôtée, et qu'en cet état vous alliez dans la cité du Toboso, vous présenter devant madame Dulcinée, et lui dire que c'est de la part de son esclave le chevalier de la Triste-Figure, et que vous lui racontiez mot pour mot tout ce que j'ai fait en votre faveur, jusqu'à vous remettre en liberté. Après cela je vous en laisse maîtres, et vous pourrez faire tout ce que vous voudrez.

Ginès de Passamont répondit pour tous, et dit à don Quichotte : Seigneur chevalier notre libérateur, il nous est impossible de faire ce que vous ordonnez ; car nous n'oserions nous montrer tous ensemble, en l'état que vous dites, de crainte d'être aussitôt reconnus ; au contraire, il faut que nous nous séparions, et que nous fassions si bien, en nous déguisant, que nous ne retombions plus entre les mains de la justice,

qui, sans doute, va mettre des gens à notre quête. Mais ce que votre seigneurie peut faire, et ce qui est juste, c'est de changer votre ordre, et de commuer le tribut que nous devons à madame Dulcinée du Toboso, en une certaine quantité de prières que nous dirons à son intention. C'est une chose que nous pourrons accomplir sans risque, et aussi bien de nuit que de jour, en fuyant ou en reposant, dans la paix et dans la guerre : mais de penser que nous nous exposions encore une fois à manger de la soupe d'Égypte, je veux dire à reprendre la chaîne, il n'y pas d'apparence, et je ne pense pas que vous y ayez bien songé. Et, par le Dieu vivant, dit don Quichotte, enflammé de colère, don Ginesille de Parapilla et don fils de putain, ou qui que vous puissiez être, vous y irez tout seul, et chargé de la chaîne et de tout le harnois que vous aviez sur votre noble corps. Passamont, qui n'était pas né fort patient, et qui n'avait pas trop bonne opinion de la sagesse de don Quichotte, après l'action qu'il venait de faire, ne put souffrir de se voir traiter de la sorte; il fit signe des yeux à ses compagnons, qui s'écartèrent aussitôt les uns des autres, et firent pleuvoir tant de pierres sur don Quichotte, qu'il ne pouvait fournir à se couvrir de sa rondache, ni faire aller non plus Rossinante, qui ne se

remuait pas plus pour l'éperon que s'il eût été de bronze. Sancho se mit derrière son âne, et par ce moyen évita la tempête : mais son maître ne put si bien se garantir, qu'il n'attrapât par les reins quatre ou cinq cailloux, qui le jetèrent par terre. L'écolier fondit aussitôt sur lui, et lui prenant le bassin, lui en donna cinq ou six coups sur les épaules, et autant contre une pierre, où il le mit presque en pièces. Les forçats prirent un jupon ou casaque que don Quichotte portait par-dessus ses armes, et lui auraient ôté jusqu'au bas de chausses, si les cuissarts et les genouillères n'en eussent empêché. Et, pour ne pas laisser l'ouvrage imparfait, ils déchargèrent aussi Sancho de son manteau, et l'ayant presque mis nu comme la main, ils partagèrent entre eux les dépouilles du combat ; et chacun s'en alla de son côté, avec plus de soin d'éviter la sainte Hermandad, que d'envie de connaître madame Dulcinée. L'âne, Rossinante, Sancho et don Quichotte demeurèrent seuls sur le champ de bataille : l'âne, la tête basse, et secouant de temps en temps les oreilles, croyant sans doute que la pluie des cailloux durait encore ; Rossinante étendu près de son maître, et froissé de deux grands coups de pierre ; Sancho presque nu comme quand il vint au monde, et mourant de peur de tomber entre

les mains de la sainte Hermandad; et don Quichotte triste et tout irrité de se voir en si mauvais état par l'ingratitude des brigands mêmes à qui il avait rendu un si bon office.

CHAPITRE XXII.

De ce qui arriva au fameux don Quichotte dans la montagne Noire.

Don Quichotte, se voyant ainsi maltraité, dit à son écuyer : J'ai toujours ouï dire, Sancho, que c'est écrire sur le sable, que de faire du bien à des méchans; si je t'avais cru, j'aurais évité ce déplaisir : mais enfin cela est fait, patience; et que l'expérience nous rende sages désormais. En bonne foi, monsieur, vous vous rendrez sage comme je suis Turc, dit Sancho; mais puisque vous me dites que si vous m'eussiez cru, vous auriez évité ce déplaisir, croyez-moi à cette heure, et vous en éviterez un plus grand; car, en un mot comme en mille, je vous avertis que toutes vos chevaleries sont inutiles avec la sainte Hermandad, et qu'elle ne ferait pas plus de cas de tous les chevaliers errans du monde, que d'un chien mort. Tenez, il me semble que j'entends déjà ses flèches qui me sifflent aux oreilles. Tu es naturellement poltron, Sancho, dit don Quichotte; mais afin que tu ne dises pas que je suis opiniâtre et que je ne fais jamais ce que tu me conseilles, je veux bien t'en croire pour cette fois-ci, et m'éloigner de

cette terrible Hermandad que tu crains si fort, mais ce sera à une condition, que ni mort ni vif, tu ne diras jamais à personne que je me suis retiré, et que j'ai évité le danger par aucune crainte, mais seulement à ta prière, et pour te faire plaisir. Si tu dis autre chose, tu mentiras, et dès-à-présent comme dès-lors, et pour lors comme dès-à-présent, je te démens, et dis que tu as menti, et mentiras toutes les fois que tu le diras et penseras, et ne me réplique pas davantage; car de penser seulement que je m'éloigne et me retire de quelque péril apparent, et surtout de celui-ci, où il peut y avoir quelque chose à craindre, je suis pour demeurer ici jusqu'au jour du jugement, et attendre de pied ferme, non-seulement la sainte confrérie que tu dis, mais encore toute la fraternité des douze tribus d'Israël, les sept Machabées, Castor et Pollux, et tous les frères, fraternités et confréries du monde.

Monsieur, dit Sancho, se retirer n'est pas fuir; mais attendre est encore moins sagesse, quand le péril surpasse l'expérience et les forces, et il est de l'homme prudent de se garder aujourd'hui pour demain, sans aventurer tout à un seul coup; et écoutez, quoique rustique et lourdaud, je me suis toujours piqué de ce qu'on appelle bon gouvernement, ainsi ne vous re-

pentez point d'avoir pris mon conseil : montez seulement sur Rossinante, si vous le pouvez; sinon je vous aiderai, et suivez-moi, je vous prie : le cœur me dit qu'il ne fait pas bon ici, et que nous avons plus besoin de nos pieds que de nos mains.

Don Quichotte monta à cheval, sans rien dire davantage, et Sancho prenant le devant, ils entrèrent dans la montagne Noire assez avant, le bon écuyer ayant grande envie de la traverser toute, et d'aller jusqu'à Almodobar-du-Champ, et se cacher là quelques jours, pour ne pas tomber entre les mains de la justice. Ce qui le portait encore plus à cela, c'est qu'il avait sauvé de la bataille et des mains des forçats toutes les provisions qui étaient sur son âne; ce qui fut véritablement une espèce de miracle, de la manière que les larrons furetèrent et enlevèrent tout ce qu'ils trouvèrent de bon à prendre.

Nos aventuriers arrivèrent cette nuit-là au milieu de la montagne Noire, et dans l'endroit le plus désert, où Sancho conseilla à son maître de vouloir passer quelques jours, au moins autant que dureraient leurs provisions. Ils commencèrent à s'établir, pour cette nuit, entre deux coteaux, sous des liéges, où ils se crurent en sûreté et à couvert de toutes

sortes d'insultes. Mais la fortune, qui gouverne et accommode toutes choses à sa fantaisie, voulut que Ginès de Passamont, ce fameux scélérat que la vigueur et la folie de don Quichotte avaient tiré de la chaîne, craignant et fuyant la sainte Hermandad, songea à s'aller aussi cacher dans ces rochers, et arriva justement au même lieu où étaient don Quichotte et Sancho, qu'il reconnut à leurs paroles, et qu'il laissa endormir; et, comme les méchans sont toujours ingrats et incivils, et que la nécessité fait songer à des choses dont on ne s'aviserait pas, Ginès, qui n'était ni civil ni bien intentionné, s'accommoda, pendant leur sommeil, de l'âne de Sancho, préférablement à Rossinante, qui lui parut si mince, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défaire, ni par vente, ni par échange, et, avant qu'il fût jour, s'éloigna si bien du maître et du valet, qu'ils ne pouvaient plus l'attraper.

Cependant l'aurore vint avec sa face riante réjouir et embellir la terre; mais elle ne fit qu'attrister et enlaidir Sancho, qui pensa mourir de douleur quand il se vit sans son âne. Il fit des plaintes si tristes, et des gémissemens si pitoyables, que don Quichotte s'en éveilla, et entendit qu'il disait : O cher fils de mes entrailles, qui pris naissance en ma maison, agréable jouet de mes enfans, les délices de ma femme, l'en-

vie de mes voisins et le soulagement de mes travaux, enfin le nourricier de la moitié de ma personne, puisque, avec quatre sous que tu me valais chaque jour, tu fournissais la moitié de ma dépense. Don Quichotte, devinant par ces lamentations le sujet de la douleur de Sancho, tâcha de le consoler avec des paroles tendres et de savans raisonnemens sur les disgrâces de ce monde. Mais rien ne réussit si bien, que quand il le pria de prendre patience, en lui promettant de lui donner une lettre de change de trois ânons, à prendre sur cinq qu'il avait dans sa maison. Sancho s'apaisa, ne pouvant résister à des raisons aussi fortes; il essuya ses larmes, arrêta ses soupirs et ses sanglots, et fit un grand remercîment à son maître de la faveur qu'il lui venait de faire.

Don Quichotte, que le sommeil avait un peu remis, se réjouit de se voir au milieu de ces montagnes, ne doutant point que ce ne fût un lieu propre à trouver les aventures qu'il cherchait. Il rappelait dans sa mémoire les merveilleux événemens qui étaient arrivés aux chevaliers errans en de semblables solitudes, et il était si enivré et si transporté de ces fadaises, qu'il ne se souvenait et ne se souciait d'autre chose au monde. Sancho n'avait guère de souci non plus, depuis qu'il se voyait en sûreté, et il ne son-

geait qu'à remplir sa panse des restes qu'il avait sauvés. Il allait derrière son maître avec le bissac que portait son âne, tirant de temps en temps quelques bribes, et les avalant de toute sa force, sans se soucier des aventures, et ne s'en imaginant point de plus belles que celle-là. En allant ainsi il s'aperçut que son maître était arrêté, et qu'il tâchait de lever quelque chose de terre avec sa lance; il se pressa pour lui aller aider. Quand il arriva, don Quichotte tenait déjà au bout de sa lance un coussin et une valise qui y était attachée, le tout en fort mauvais état et plus de demi-pourri, mais si pesant qu'il fallut que Sancho aidât à le lever. Il regarda vite ce que c'était, et il vit que la mallette était bien fermée avec une chaîne et son cadenas; mais, par les trous que la pourriture avait faits, il tira quatre chemises de Hollande très-fines, et d'autre linge propre et délié, et, dans un mouchoir, une bonne quantité d'écus d'or. Béni soit le ciel enfin, dit Sancho, à cette vue, puisque nous trouvons une fois en notre vie une aventure profitable. En cherchant encore il trouva des tablettes richement garnies. Je retiens cela pour moi, dit don Quichotte; garde l'argent pour toi, Sancho. Grand merci, monseigneur, répondit-il en lui baisant les mains, et mit le tout en même temps dans son bissac. Il faut sans

doute, Sancho, dit don Quichotte, que quelqu'un se soit égaré dans ces montagnes, et que des voleurs l'aient assassiné et enterré quelque part parmi ces rochers. Cela ne peut être, monsieur, répondit Sancho : si c'étaient des voleurs, ils n'auraient pas laissé là cet argent. Tu as raison, dit don Quichotte, et je ne devine plus ce que ce peut être. Mais attends, sans doute nous trouverons quelque chose d'écrit dans ces tablettes, qui nous apprendra ce que nous demandons. Il les ouvrit en disant cela, et il trouva en belles lettres ce sonnet qu'il lut tout haut, afin que Sancho l'entendît :

Comme amour est sans yeux, il est sans connaissance;
Ou c'est un Dieu bizarre, et plein de cruauté,
Qui condamne au hasard et sans nulle équité;
Ou le mal que je souffre excède sa sentence.

Mais si l'amour est Dieu, c'est une conséquence
Qu'il voit et connaît tout; et c'est impiété
D'accuser de cruelle une divinité;
D'où viennent donc mes maux, et qui fait ma souffrance?

Philis, ce n'est pas vous; un si noble sujet
Ne peut jamais causer un si mauvais effet;
Et ce n'est pas du ciel que mon malheur procède.

Je vois qu'il faut mourir dans ce trouble confus.
Que peut-on espérer en des maux inconnus?
C'est un miracle pur d'en trouver le remède.

Cette chanson-là ne nous apprend rien, dit Sancho, si ce n'est que par le fil qu'elle dit, nous puissions trouver le peloton. De quel fil parles-tu là ? répondit don Quichotte. Il me semble, monsieur, repartit Sancho, que vous avez nommé là des fils. Non pas que je sache, dit don Quichotte ; j'ai bien dit Philis, qui est sans doute le nom de la dame de qui se plaint l'auteur du sonnet. Vous appelez cela un sonnet, monsieur ! répondit Sancho ; par ma foi j'en suis bien aise ; il est vrai que cela ne sonne pas mal. Oui, c'est un sonnet, répondit don Quichotte, et qui n'est assurément pas mauvais ; le poète n'est pas des moindres, ou je ne m'y connais point. Quoi ! monsieur, vous vous entendez aussi à faire des sonnets ? Et un peu mieux que tu ne penses, Sancho, répondit don Quichotte, et tu le verras toi-même quand je te donnerai une lettre toute en vers pour porter à madame Dulcinée du Toboso. Afin que tu le saches, Sancho, tous les chevaliers errans du temps passé, ou la plupart, étaient poètes et musiciens ; et ces deux belles sciences, ou, pour mieux dire, ces ornemens et ces vertus, sont comme des qualités essentielles au chevalier errant. Véritablement les poésies des anciens chevaliers avaient plus de vivacité que de bon sens, et n'étaient pas exactement dans les régles. Lisez davantage, monsieur, dit

Sancho, peut-être trouverons-nous quelque chose de ce que nous cherchons. Don Quichotte ayant tourné le feuillet : Voici de la prose, dit-il, et je pense que c'est une lettre. Une lettre missive ? demanda Sancho. Le commencement me fait croire qu'elle est d'amour, répondit don Quichotte. Bon, lisez tout haut, monsieur, je vous en prie, j'aime fort les lettres d'amour. Je le veux bien, dit don Quichotte, et il lut ce qui suit :

« La fausseté de vos promesses et mon malheur dont je ne puis plus douter, me font prendre la résolution de m'éloigner de vous, et vous apprendrez plus tôt les nouvelles de ma mort que le sujet de mes plaintes. Vous m'avez abandonné, ingrate, pour un homme qui n'a pas plus de mérite que moi, mais parce qu'il a de plus grands biens. Si la vertu était une richesse dans ce siècle, je n'aurais pas lieu d'envier celle des autres, et je n'aurais pas d'infortune à pleurer. Que votre beauté et vos actions s'accordent mal, et qu'il s'en faut beaucoup que le même éclat ne les relève ! L'une m'avait fait croire que vous étiez quelque personne divine, et les autres m'apprennent que vous êtes femme. Adieu. Je vous souhaite la paix, à vous qui me faites une si cruelle guerre. Le ciel veuille que la perfidie de votre époux ne soit jamais connue, afin que

venant à vous repentir de l'injustice que vous m'avez faite, je ne sois point engagé de venger nos déplaisirs communs sur un homme que vous êtes désormais obligée de considérer. »

Ceci ne nous apprend guère plus que les vers, dit don Quichotte, si ce n'est que celui qui a fait cette lettre, est un amant trahi ; et feuilletant toutes les tablettes, il trouva d'autres vers et d'autres lettres dont il ne put lire qu'une partie ; mais il vit bien que le tout était des plaintes, des lamentations, des défiances, des désespoirs et des chagrins, des faveurs et des mépris.

Pendant que don Quichotte feuilletait les tablettes, Sancho revisitait la valise : il ne laissa pas le moindre repli, ni dans le coussin non plus, où il ne fît une recherche exacte, tant il était en goût depuis la découverte des écus d'or, dont il avait trouvé plus d'une centaine. Mais quoiqu'il ne trouvât rien davantage, il ne laissa pas de se croire bien dédommagé des sauts et de la berne, du vomissement et des tranchées du baume de Fier-à-Bras, de la grêle de pieux des voituriers, des coups de poing du muletier, de la perte du bissac et de l'âne, du vol de son manteau, de la faim, de la soif, et de tout le travail qu'il avait souffert au service de son bon maître. Cette récompense lui parut raisonnable, et il en eût voulu tous les mois autant à ce prix-là.

Notre chevalier avait cependant grande envie de connaître le maître de la valise, jugeant à la quantité d'or, à la beauté du linge, et à la bonté de la prose et des vers, qu'il trouvait admirables, que ce devait être un homme d'importance, que le mépris et le mauvais traitement de sa maîtresse avaient réduit au désespoir. Mais, comme il crut que personne ne lui en pourrait dire des nouvelles dans ce lieu désert, il passa plus avant, se laissant aller au gré de Rossinante, qui allait comme il pouvait sur ces rochers, et au travers des épines.

Don Quichotte allant de cette manière, et ayant toujours dans l'imagination que les aventures ne lui manqueraient pas dans un pays si sauvage, vit au haut d'une petite montagne, qui était devant lui, un homme qui sautait avec une légèreté admirable de rocher en rocher, et par-dessus les halliers et les buissons. Il crut le voir nu avec une barbe noire et épaisse, tous ses cheveux en désordre, sans bas et sans souliers, et les cuisses couvertes seulement d'un méchant caleçon, qui semblait être de velours tanné, mais si déchiré, que la chair paraissait presque tout à découvert. Il n'avait aussi rien sur la tête, et quoiqu'il passât d'une grande vitesse, notre chevalier, qui avait la vue fort bonne, remarqua toutes ces particularités, et

fit ce qu'il put pour le suivre, ne doutant pas que ce ne fût le maître du coussin. Mais Rossinante était trop faible pour courir dans un pays si rude ; outre qu'il était naturellement paresseux, et n'aimait pas à aller à toute bride. Le chevalier de la Triste-Figure était pourtant résolu d'atteindre le chevalier de la valise, dût-il le chercher toute une année par ces montagnes. Dans cette résolution, il ordonna à Sancho de chercher d'un côté, pendant qu'il irait de l'autre. Peut-être, dit-il, le trouverons-nous, avec tant de diligence et d'exactitude. Je ne ferai point cela, monsieur, répondit Sancho, je ne saurais m'éloigner tant soit peu de vous, qu'aussitôt la frayeur ne me vienne attaquer de tous côtés avec tous les diables de saint Antoine ; et une fois pour toutes, je vous avertis que dorénavant je ne m'en écarterai pas d'un demi-pied. A la bonne heure, dit le chevalier, je suis bien aise que tu te fasses fort de mon courage : je t'assure qu'il ne te manquera jamais, quand l'âme te manquerait au corps. Viens donc après moi tout doucement, et cherche bien avec les yeux, nous visiterons cette petite montagne, et peut-être rencontrerons-nous le maître de la valise, qui est sans doute celui que nous avons vu passer si vite. Monsieur, dit Sancho, ne serait-il point meilleur de ne le

point chercher, parce que si nous le trouvons, et que la valise soit à lui, je prétends assurément lui en faire restitution? ainsi, comme vous voyez, cette diligence ne peut être utile, et il vaudrait mieux posséder cela de bonne foi, en attendant que nous venions à rencontrer cet homme par quelque autre voie, et peut-être dans le temps que nous aurons dépensé les écus d'or, et usé les chemises, et alors nous en serons quittes par la loi du prince. Tu te trompes en cela, Sancho, dit don Quichotte, dès-là que nous avons cru avoir trouvé le maître de ce bien, nous sommes obligés de le lui rendre; et quand nous ne le chercherions pas, nous ne pouvons retenir légitimement ce que nous croyons être à lui; ce seul soupçon que nous en avons, nous rend déjà coupables, comme si la chose était claire et évidente. Ainsi, ami Sancho, que cette recherche ne te donne point de chagrin; car pour moi, il me semble que je serai déchargé d'un grand fardeau si je puis trouver cet homme. En disant cela, il piqua Rossinante, et Sancho le suivit à pied, et chargé comme un âne, Dieu merci à Ginésille de Passamont.

Après avoir bien tourné et bien cherché par tous les endroits de la montagne, ils arrivèrent au bord d'un ruisseau, où ils trouvèrent une mule avec sa selle et sa bride, plus de demi-

mangée des corbeaux et des chiens; ce qui les confirma encore dans l'opinion qu'ils avaient, que cet homme qui fuyait était le maître de la valise. Pendant qu'ils étaient arrêtés à considérer la mule, et à faire des réflexions sur cette aventure, ils entendirent siffler, comme font les bergers qui gardent des troupeaux; et en même temps ils virent sur la gauche un grand troupeau de chèvres, et au-delà un vieux berger à qui elles devaient être. Don Quichotte l'appela, et le pria de descendre, et le bon homme tout étonné, leur demanda qui les amenait là, dans un endroit si sauvage et si rude, et qui n'était jamais foulé que des pieds des chèvres ou des loups, et d'autres bêtes farouches. Descendez seulement, bon homme, dit Sancho, nous vous rendrons compte de tout.

Le chevrier descendit, et en arrivant auprès de don Quichotte : Je gage, dit-il, que vous considérez cette mule qui est dans ce ruisseau. En bonne foi il y a six mois qu'elle n'en a pas parti; mais dites-moi, messieurs, n'avez-vous point trouvé son maître en venant ici? Nous n'avons trouvé personne, répondit don Quichotte, mais seulement un coussin et une petite valise à quelques pas d'ici. Je l'ai bien rencontrée, dit le chevrier, mais je me suis bien donné garde de la prendre; je n'en ai seule-

ment pas voulu approcher, de peur de quelque surprise, et que par hásard je ne fusse accusé de larcin; car le diable est subtil, et on trouve souvent sous les pieds des choses qui font broncher sans savoir pourquoi ni comment. Voilà justement ce que je disais, répondit Sancho, car j'ai aussi trouvé la valise, mais je n'en ai pas voulu approcher d'un jet de pierre, je l'ai laissée où je l'ai trouvée; qu'elle y demeure, je ne veux point de chien avec des sonnettes. Dites-moi, bon homme, dit don Quichotte, savez-vous à qui était la mule? Tout ce que je sais, répondit le chevrier, c'est qu'il y a environ six mois, qu'un jeune homme de belle taille et de bonne façon, monté sur la même mule que vous voyez, mais qui était en vie, avec le coussin et la valise que vous dites, en croupe, s'en vint à une bergerie qui est à trois lieues d'ici, demander où était l'endroit le plus caché et le plus rude de la montagne. Nous lui répondîmes que c'était celui où nous sommes à présent; et cela est bien vrai, car si l'on entrait une demi-lieue plus avant, on aurait bien de la peine à en sortir, et je suis tout étonné de ce que vous êtes venus ici, parce qu'il n'y a ni chemin ni sentier qui y conduise. Or donc ce jeune homme n'eut pas plutôt entendu notre réponse, qu'il tourna promptement bride, et prit le chemin que nous

lui avions montré, nous laissant tout émerveillés de sa belle apparence, et de l'empressement qu'il avait de venir à la montagne. Depuis ce temps là, nous ne le vîmes plus jusqu'à ce que quelques jours après il rencontra, dans le chemin, un de nos bergers, et sans lui rien dire il se jeta sur lui, et lui donna cent gourmades; de là il s'en alla à l'âne qui porte les provisions, et après avoir pris tout le pain et le fromage qui y était, il s'enfuit dans la montagne plus vite qu'un cerf. Comme nous eûmes appris cela, quelques bergers que nous étions le cherchâmes près de deux jours dans les endroits les plus reculés de la montagne; et après avoir bien cherché, nous le trouvâmes caché dans le trou d'un gros liége.

Il s'en vint à nous avec beaucoup de douceur, mais le visage tout défiguré, et si brûlé du soleil, que nous eussions eu de la peine à le connaître sans ses habits, qui, avec tout cela, étaient déjà tout délabrés. Il nous salua fort civilement; et en peu de paroles, mais bien arrangées, il nous dit que nous ne nous étonnassions point de le voir fait de la sorte, et qu'il fallait que cela fût ainsi pour accomplir une pénitence qu'on lui avait donnée. Nous le priâmes fort de nous dire qui il était, mais il n'en voulut rien faire; nous lui dîmes aussi de nous

enseigner où nous le pourrions trouver quand il aurait besoin de quelque chose, et particulièrement pour vivre, l'assurant que nous le lui donnerions de bon cœur, et que, tout au moins, nous le priions de le demander sans le venir prendre de force. Il nous remercia de nos offres, et nous demanda pardon de l'insulte passée, nous promettant qu'il demanderait désormais, pour l'amour de Dieu, ce qui lui serait nécessaire, sans faire de déplaisir à personne. Nous lui demandâmes encore où il se retirait; il nous dit qu'il n'avait point de retraite assurée, et qu'il la prenait, selon l'occasion, où la nuit le surprenait. Il finit son discours avec des plaintes si pitoyables, qu'il eût fallu être de bronze pour n'en avoir pas de pitié, et nous autres surtout, qui le voyions dans un état si mauvais et si différent de celui où il était la première fois; car, comme je vous ai dit, c'était un fort agréable jeune homme, de bonne mine, qui avait de l'esprit, et paraissait sage et modéré; et tout cela, avec le reste, nous fait croire qu'il est de fort bonne naissance. Or, comme il était au milieu de son discours, il s'arrêta tout d'un coup comme s'il était devenu muet, il baissa les yeux en terre, et demeura long-temps en cet état, pendant que nous regardions attentivement à quoi aboutirait ce grand étonnement.

Après avoir été quelque temps ainsi, nous lui vîmes prendre un air farouche, ouvrir et fermer les yeux, froncer les sourcils, presser les lèvres, serrer fortement les poings l'un contre l'autre, et nous jugeâmes qu'il lui était survenu quelque accès de folie ; ce qui nous donna beaucoup de compassion. Il ne fut pas long-temps à nous confirmer dans la pensée que nous avions ; il se leva brusquement de terre où il était assis, et attaqua le premier de nous qu'il trouva sous sa main, avec tant de furie et de rage, que si nous ne le lui eussions arraché de force, il l'aurait assommé de coups de poings, et l'aurait déchiré à belles dents. Pendant tout cela il s'écriait : Ah ! traître Fernand, c'est ici, c'est ici que tu me paieras l'outrage que tu m'as fait ; ces mains t'arracheront ce lâche cœur, où tu renfermes toutes les méchancetés du monde, et surtout la fourbe et la perfidie. Il ajoutait encore mille autres injures à celles-ci, qui tendaient toutes à reprocher des trahisons à ce Fernand.

Après cela il se déroba de nous sans rien dire, entra dans le bois, courant et perçant de telle vitesse au travers des buissons et sur ces rochers, qu'il nous fut impossible de le suivre. Tout cela nous fit croire que sa folie le prenait par intervalles, et que quelqu'un, qui s'appelait

Fernand, lui avait fait quelque déplaisir si grand, qu'il en avait perdu le jugement, et il nous l'a persuadé plusieurs fois en venant dans le chemin demander doucement à manger aux bergers, et quelque fois aussi prenant leurs provisions par force, selon qu'il est en son bon ou son mauvais sens; et il faut que je vous dise, messieurs, poursuivit le chevrier, que nous avons résolu, deux bergers de mes amis, leurs deux valets et moi, de chercher ce pauvre jeune homme jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé, et de l'emmener, de gré ou de force, à Almodobar, à huit lieues d'ici, pour le faire traiter s'il y a du remède à son mal, ou, à tout le moins, nous tâcherons d'apprendre qui il est, et nous le remettrons entre les mains de ses parens.

Voilà, messieurs, tout ce que je saurais vous dire sur ce que vous m'avez demandé; et celui que vous avez vu courir si légèrement, et presque tout nu, est le véritable maître de la valise et de la mule morte que vous avez trouvée. Don Quichotte fut tout émerveillé de ce que le chevrier venait de dire, et en eut d'autant plus d'envie de savoir qui était ce malheureux, qui lui paraissait si indigne de l'être, et qu'il trouvait si fort à plaindre. Il résolut de poursuivre jusqu'au bout le dessein qu'il avait fait de le chercher par toute la montagne, sans laisser

le moindre trou jusqu'à ce qu'il l'eût trouvé : mais le sort en ordonna encore mieux qu'il ne l'espérait, car, dans le même moment, il vit paraître ce jeune homme, par l'ouverture d'un rocher, qui venait vers eux, marmottant quelque chose, entre les dents, qu'ils n'auraient pas pu entendre quand ils en eussent été tout proche. Il était fait comme nous l'avons dépeint, si ce n'est qu'il avait un pourpoint tout en lambeaux, que don Quichotte connut être de cuir de senteur, et jugea par-là et par le reste de ses habits, que ce devait être un homme de condition. Le jeune homme, en arrivant, les salua fort civilement, mais d'une voix brusque et enrouée. Don Quichotte lui rendit le salut avec la même civilité, et, descendant de Rossinante, s'en alla à lui de bonne grâce, et l'embrassa étroitement, comme s'il l'avait connu toute sa vie; et l'autre, après s'être laissé embrasser quelque temps, s'écartant un peu de don Quichotte, et lui mettant les mains sur les épaules, se mit à le considérer, comme s'il eût cherché à le reconnaître, avec autant d'étonnement, sans doute, de voir la taille, la figure et l'air de don Quichotte, que don Quichotte en avait de le voir dans un état si terrible. Le premier qui parla des deux, fut le chevalier déchiré, et il dit ce que vous allez voir dans l'autre chapitre.

CHAPITRE XXIII.

Où se continue l'aventure de la montagne Noire.

L'HISTOIRE dit que don Quichotte écoutait avec grande attention tout ce que lui disait le désastreux chevalier de la montagne, qui, poursuivant son discours, dit : En vérité, monsieur, qui que vous soyez, car je ne vous connais point, je vous suis extrêmement obligé de votre courtoisie, et de l'honnêteté que vous m'avez faite, et je voudrais bien être en état de vous témoigner autrement que par des paroles, la reconnaissance que j'ai d'un si bon accueil ; mais ma mauvaise fortune ne s'accorde pas avec mon cœur, et pour tant de bontés il ne me reste que des désirs inutiles. Les miens, répondit don Quichotte, sont de vous servir en tout et partout, et j'étais même résolu de ne sortir point de ces montagnes jusqu'à ce que je vous eusse rencontré, et que je susse de vous-même s'il y a quelque remède aux déplaisirs qui vous font si tristement passer la vie, pour les chercher à quelque prix que ce soit, et au péril de la mienne. Et au cas que vos malheurs fussent de ceux qui sont inconsolables, je venais pour vous

aider à les supporter, en les partageant avec vous, et mêler mes larmes avec les vôtres; car au moins est-ce une espèce de consolation dans les plus grandes disgrâces, de trouver des gens sensibles à notre affliction. Si vous croyez, monsieur, que ma bonne intention mérite quelque sorte de reconnaissance, je vous supplie, par la courtoisie que vous m'avez témoignée, et vous conjure par tout ce que vous avez jamais aimé, de me dire qui vous êtes, et ce qui vous oblige de vous retirer dans un lieu si sauvage et si éloigné du commerce des hommes; je jure, ajouta don Quichotte, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, quoique indigne, et par la profession que j'en fais, que si vous avez cette complaisance pour moi, je vous rendrai en revanche tous les services que je pourrai, ou en apportant du remède à vos malheurs, ou en vous aidant à les soutenir.

Le chevalier de la montagne, qui entendit parler ainsi celui de la Triste-Figure, ne faisait que le regarder et le considérer, l'examinant sans cesse depuis la tête jusqu'aux pieds. Après l'avoir bien examiné et considéré, il lui dit: Si vous avez quelque chose à manger, pour l'amour de Dieu faites qu'on me le donne, et après avoir mangé, je ferai tout ce que vous souhaitez de moi. Aussitôt Sancho tira de son bissac, et le chevrier de sa pannetière, de quoi apaiser la

faim du déchiré chevalier, qui se mit à manger comme un affamé, avec tant de hâte et de gourmandise, qu'un morceau n'attendait pas l'autre, et il dévorait plutôt qu'il ne mangeait. Ayant achevé de remplir son estomac, il se leva, et faisant signe à don Quichotte et aux autres de le suivre, il les mena dans un pré qui était assez près de là, au bas d'un rocher, et en arrivant il s'étendit sur l'herbe, où, après que les autres se furent assis, il se mit à son aise et commença ainsi : Monsieur, si vous voulez que je vous fasse le récit de mes tristes aventures, il faut que vous me promettiez auparavant que pas un de vous ne m'interrompra pour me faire quelque demande, ou pour quelqu'autre chose que ce soit, parce que dès le moment que l'on dira la moindre parole, je finirai mon histoire. (Ce préambule fit ressouvenir don Quichotte du conte de Sancho, où, faute d'avoir exactement compté le nombre des chèvres qui passaient la rivière, l'histoire finit sans que Sancho la pût continuer.) Je ne prends cette précaution, ajouta le chevalier du bois, qu'afin de ne m'arrêter pas long-temps sur mes disgrâces, dont le triste ressouvenir me fait souffrir mille déplaisirs, et j'aurai beaucoup plutôt achevé si vous ne me faites point de demandes; ce n'est pas que je veuille vous taire quelque chose, et je vous

assure que je n'en oublierai aucune qui soit de la moindre importance. Don Quichotte, au nom de tous, promit une grande attention et un silence exact, et avec cette assurance le déchiré chevalier commença de cette manière.

Mon nom est Cardenio, ma patrie une ville des meilleures de l'Andalousie, ma race noble, et ma famille riche; cependant mes malheurs sont si grands, que ni les richesses, ni toute la bonne fortune de mes parens n'y sauraient apporter de remède. Dans le même lieu a pris naissance l'admirable Luscinde, incomparable en beauté, noble, riche autant que je le puis être, mais qui n'a pas eu assez de fermeté pour répondre à la sincérité de mes sentimens. J'aimai Luscinde dès mes plus tendres années, je l'adorai dans son enfance, et Luscinde m'aima avec cette simplicité et cette franchise qui accompagnent toujours un âge innocent. Nos parens connaissaient nos intentions, et ne s'y opposaient point, parce qu'ils n'en craignaient rien de fâcheux, et que l'égalité des biens et de la naissance les aurait facilement fait consentir à notre mariage. Cependant l'amour crut avec l'âge, et le père de Luscinde, semblable à celui de cette Thisbée, si célèbre chez les poètes, ne croyant pas pouvoir souffrir avec bienséance notre familiarité ordinaire, ou pour d'autres raisons, me

fit dire qu'il me priait de cesser mes visites. Ce refus ne fit qu'augmenter l'amour, et nous faire sentir de nouveaux désirs. Pendant que nous ne nous vîmes plus, nous nous en disions davantage par nos lettres, n'ayant rien qui nous empêchât d'exprimer librement nos pensées; et comme nous avions des voies sûres et aisées pour nous écrire, nous le faisions à toute heure. Je fis des chansons et des vers amoureux, et tout ce que font les amans, pour adoucir leurs peines, Luscinde prenant aussi tous les soins imaginables de me faire connaître la tendresse de ses sentimens. Nous soulagions ainsi nos déplaisirs, et nous entretenions une passion violente. Il faut de grands remèdes dans les grands maux; les petits ne font que les irriter, et les faire sentir davantage. Enfin, pressé de ma passion et de l'impatience de revoir Luscinde, je me résolus de la demander en mariage, et pour ne pas perdre le temps qui était si précieux à mon amour, j'allai moi-même en faire la demande à son père, Il me répondit avec beaucoup de civilité qu'il me remerciait de l'honneur que je lui faisais; mais que mon père étant encore du monde, c'était à lui à faire cette demande, et que si ce dessein était formé sans son consentement, ou qu'il refusât de l'approuver, sa fille ne savait point faire une action de mauvaise grâce, et ne

se donnerait pas à la dérobée. Je le remerciai de son honnêteté, et trouvant qu'il avait raison, je l'assurai que mon père viendrait lui-même faire la proposition. Aussi allai-je promptement le trouver pour lui découvrir mon dessein, et le prier de l'approuver et d'y contribuer. Je le trouvai dans sa chambre avec une lettre ouverte à la main, qu'il me donna à lire avant que je lui pusse dire une parole.

Tu verras par-là, Cardenio, me dit-il, la grâce que le duc Richard te veut faire. Le duc Richard, comme vous savez, messieurs, est un grand d'Espagne, dont les terres sont dans le meilleur endroit de l'Andalousie. Je lus la lettre, et je la trouvai si obligeante, que je crus que mon père ne devait pas refuser l'honneur qu'on lui faisait à lui et à moi. Le duc le priait de m'envoyer tout-à-l'heure où il était, parce qu'il voulait que je fusse avec son fils aîné, non pas comme étant à lui, mais comme son compagnon, et qu'il se chargeait du soin de me faire une fortune qui répondît à la bonne opinion qu'il avait de moi. Je perdis la parole en lisant cet endroit, et je pensai perdre l'esprit quand mon père me dit: Cardenio, il faut que tu te tiennes prêt pour partir dans deux jours. Rends grâces à Dieu cependant de ce qu'il t'ouvre une voie de faire connaître ce que tu vaux, et où tu trouveras de

l'honneur et des récompenses. Et après m'avoir donné des conseils de père, et en homme du monde, il me laissa. Le jour de mon départ arriva, et la nuit d'auparavant je vis Luscinde, et lui appris tout ce qui se passait. Je vis aussi son père, que je suppliai de me conserver toujours la bonne volonté qu'il m'avait témoignée, et de différer de pourvoir sa fille jusqu'à ce que j'eusse vu le duc Richard. Il me le promit, et Luscinde et moi nous nous séparâmes avec toute la douleur que peuvent sentir des amans tendres et passionnés. Après nous être fait mille sermens réciproques, je partis donc et me rendis auprès du duc, qui me reçut avec beaucoup d'honnêteté, et tant de marques de bienveillance, que je donnai dès-lors de l'envie à tous ceux de sa maison. Le fils aîné me fit aussi un fort bon accueil; mais don Fernand, son cadet, fort bien fait de sa personne, agréable et libéral, renchérit encore sur lui, et me fit plus d'amitiés qu'aucun. Il me témoigna qu'il avait une joie incroyable de mon arrivée; et quelque temps après, il me dit obligeamment qu'il voulait que je fusse de ses amis, et me fit enfin si bien connaître qu'il était le mien, que quoique son frère m'aimât beaucoup et m'en donnât de grandes marques, j'y voyais cependant bien de la différence. Comme il n'y a rien de secret entre de

véritables amis, don Fernand se croyant aussi assuré de mon amitié que je devais l'être de la sienne, me communiqua dès-lors toutes ses pensées, et entre autres choses, il m'apprit que l'amour lui donnait un peu d'inquiétude.

Il était amoureux d'une belle paysanne, fille d'un riche laboureur des vassaux du duc son père. Cette fille avait tant de beauté et de sagesse, qu'elle était l'admiration de tous ceux qui la connaissaient, et toutes ses bonnes qualités avaient si bien charmé l'esprit de don Fernand, que voyant de l'impossibilité à s'en faire une maîtresse, il était résolu de l'épouser. Comme j'étais extrêmement redevable à don Fernand de son amitié, je crus être aussi obligé de le détourner de ce dessein, et je lui dis sur cela tout ce que je pus trouver de raisons; mais voyant enfin que c'était inutilement, je pris la résolution d'en avertir le duc son père. Don Fernand était fin et adroit; et comme il crut que je pouvais avoir cette pensée, parce que l'honneur m'engageait à découvrir un dessein si désavantageux à la grandeur de sa maison, il songea à m'en détourner, en me faisant croire qu'il n'en serait pas besoin. Il me dit donc, à dessein de m'abuser, qu'il ne trouvait point de meilleur remède pour se défaire de sa passion que de s'éloigner quelque temps de celle qui en

était l'objet, et que pour prétexte de son absence il dirait au duc que nous allions lui et moi chez mon père pour acheter des chevaux, parce qu'il s'en trouve les meilleurs du monde dans notre ville. Je ne l'eus pas sitôt ouï parler de cette manière, que sans consulter autre chose, l'intérêt de mon amour me fit approuver son dessein; je lui dis qu'il avait raison, que l'absence le guérirait assurément, et je le pressai d'exécuter ce projet. Don Fernand avait déjà, à ce que j'ai su depuis, les derniers engagemens avec la belle paysanne en qualité d'époux; mais il n'osait encore le découvrir dans l'incertitude de ce que ferait le duc son père, quand il apprendrait son mariage.

Cependant, comme l'amour n'est autre chose dans la plupart des jeunes gens qu'une passion déréglée, et un désir bouillant qui n'a pour objet que la volupté, et qui se dissipe dans la jouissance, don Fernand n'eut pas plutôt obtenu des faveurs de sa maîtresse, que son affection diminua; ce grand feu s'amortit, et tous ses désirs se refroidirent; et s'il avait feint auparavant d'avoir envie de s'éloigner, il le souhaitait véritablement alors. Le duc lui en donna la permission, et m'ordonna de l'accompagner. Nous vînmes chez mon père, où don Fernand fut reçu comme une personne de sa qualité devait l'être par des gens de

la nôtre, et moi j'allai voir Luscinde, qui me reçut comme un amant qui lui était cher, et dont elle connaissait la persévérance. Quelques jours s'étant écoulés à faire divertir don Fernand, je crus devoir à son amitié la même confiance qu'il m'avait témoignée, et j'allai pour mon malheur lui faire confidence de mon amour. Je lui parlai de la beauté de Luscinde, de son esprit, de sa sagesse; je lui en dis tant de choses, que je lui fis naître l'envie de connaître une personne qui avait tant de bonnes qualités, et pour contenter l'impatience qu'il m'en témoignait, je la lui fis voir un soir à une fenêtre basse où nous avions accoutumé de nous parler. Elle était extrêmement parée ce jour-là, et elle parut si belle aux yeux de don Fernand, qu'il oublia au même instant toutes les beautés qu'il avait jamais vues. Il perdit presque tout d'un coup la parole et le sentiment; il demeura ravi, en un mot, et devint amoureux au point que vous le verrez dans la suite. Pour l'enflammer davantage, et pour augmenter la jalousie qui naissait peu à peu dans mon cœur, quoique je n'en témoignassent rien, le hasard lui fit tomber entre les mains un billet de Luscinde, par lequel elle me priait de la faire demander à son père et de presser notre mariage; mais cela avec tant d'honnêteté et de discrétion, que don Fernand s'écria que Luscinde

seule avait toutes les beautés de l'esprit et du corps qui sont partagées entre tout le reste des femmes. Il faut que j'avoue que les louanges de don Fernand, toutes justes qu'elles étaient, ne me plurent pas dans sa bouche, elles me devinrent entièrement suspectes, et je commençai à me cacher de lui; mais autant que je prenais de soin de ne point lui parler de Luscinde, autant prenait-il de plaisir à m'en entretenir. Il m'en parlait à tous momens, et recommençait à toute heure; et faisait si bien que quelque conversation que nous eussions auparavant, elle venait toujours à tomber sur ce sujet. Cela acheva de me donner de la jalousie, non pas que je craignisse rien de la part de Luscinde, dont je connaissais la fidélité, et qui m'en donnait tous les jours de nouvelles assurances; mais je craignais tout de mon mauvais sort, joint à cela que les amans sont rarement sans inquiétude. Don Fernand avait encore une curiosité extrême de voir tous les billets que je recevais de Luscinde, et mes réponses; et afin que je ne les lui refusasse pas, il me disait qu'il prenait beaucoup de plaisir à voir l'honnête manière dont nous nous écrivions tous deux.

Il arriva un jour que Luscinde, qui aimait fort les livres de chevalerie, m'ayant demandé Amadis de Gaule, elle me le renvoya avec une

lettre que don Fernand..... A peine don Quichotte eut entendu nommer un livre de chevalerie, qu'il interrompit Cardenio, et lui dit : Si vous m'aviez averti dès le commencement que cette belle demoiselle est affectionnée aux livres de chevalerie, il n'eût pas été nécessaire de me dire autre chose pour me faire connaître la bonté de son esprit; et pour vous dire le vrai, je ne l'aurais jamais trouvée si spirituelle que vous la faites, si elle n'avait pas eu de goût pour une si excellente lecture. Il ne me faut donc point d'autre chose pour me faire croire qu'elle est belle, spirituelle et d'un mérite infini; puisqu'elle a cette inclination, je la tiens et la soutiens la plus belle et la plus spirituelle personne du monde, Je souhaiterais, monsieur, que vous eussiez envoyé avec Amadis de Gaule, le bon Roger de Grèce, mademoiselle Luscinde aurait sans doute fort aimé Darayda et Garaya, et le discret berger Darinel, avec les admirables vers de ses bucoliques, qu'il chantait de si bonne grâce. Mais avec le temps il sera aisé de réparer cette faute, et ce sera sitôt que vous voudrez me faire l'honneur de venir chez moi, où je vous ferai voir plus de trois cents volumes qui font tout mon plaisir et toute ma joie, et qui sont entièrement à votre service; quoique peut-être n'en saurais-je trouver aucun à l'heure qu'il est,

par la malice et l'envie des maudits enchanteurs. Pardonnez-moi, je vous prie, monsieur, si contre ma promesse je vous ai interrompu, mais il m'est impossible de m'empêcher de parler quand il est question de la chevalerie errante: poursuivez donc quand il vous plaira.

Pendant le discours de don Quichotte, Cardenio baissant la tête dans l'estomac, s'était mis en la posture d'un homme qui rêve profondément; et quoique don Quichotte le priât deux ou trois fois de continuer son histoire, il ne répondait pas un mot, et ne levait seulement pas la tête. Il la leva enfin au bout de quelque temps, et les yeux tout troublés. On ne saurait, dit-il, m'ôter de la fantaisie, et il faut être un coquin et un maraud pour me nier que ce bélître de maître Élisabeth couchait avec la reine Madasime. Non pas cela, par la mort!.... dit don Quichotte, avec une colère extrême, c'est une médisance et une pure calomnie. La reine Madasime fut une excellente et vertueuse dame, et il n'y a pas d'apparence qu'une grande princesse s'amusât à faire l'amour avec un arracheur de dents. Quiconque le dit, ment insolemment, et je le lui ferai voir à pied et à cheval, armé et désarmé, de jour et de nuit, et de telle manière qu'il le voudra. Cardenio regardait attentivement don Quichotte, sans rien dire, et son ac-

cès de folie le reprenant, il n'était pas en état de poursuivre son histoire, non plus que don Quichotte en état de l'entendre, tant il avait de colère de l'affront qu'on faisait à la reine Madasime, dont il prenait le parti avec autant de chaleur que si elle eût été sa véritable reine, et lui son sujet, tant il était entêté de ses livres, qu'il croyait comme articles de foi.

Cardenio, qui, comme j'ai dit, était déja dans son accès, ne prit pas de plaisir à se voir démentir et traiter d'insolent; il ramassa un caillou qu'il trouva à ses pieds, et le jeta si rudement dans l'estomac de don Quichotte, qu'il l'étendit par terre. Sancho Pança, qui vit le coup, ne put souffrir qu'on traitât ainsi son maître : il se lança, le poing fermé, sur Cardenio, qui le reçut de telle façon, que d'un seul coup de poing il l'étendit à ses pieds, et lui sautant sur le ventre, il le foula à son aise, et ne le quitta point qu'il n'en fût soûl. Le chevrier, qui voulut aller au secours de Sancho, n'en fut pas quitte à meilleur marché, et après que Cardenio les eût bien frottés et bien moulus, il les laissa, et s'en alla tranquillement se cacher dans le bois de la montagne. Sancho se leva quand personne ne l'en empêcha plus, et, demi-enragé de se voir ainsi maltraïté, voulut s'en prendre au chevrier, disant qu'il avait tort de ne les avoir pas aver-

tis que cet homme avait de temps en temps de la fureur, et que, s'ils l'avaient su, ils s'en seraient donnés de garde. Le chevrier répondit qu'il les avait avertis, et que s'ils ne l'avaient pas entendu, ce n'était pas sa faute. Sancho repartit, le chevrier répliqua, et la fin des reparties et des répliques fut de se prendre à la barbe, et de se donner des gourmades ; de telle façon, que si don Quichotte ne les avait séparés, ils se seraient mis en pièces. Sancho était en goût, et criait à son maître : Laissez-moi faire, seigneur chevalier de la Triste-Figure, cet homme-ci n'est qu'un vilain paysan non plus que moi ; il n'est pas armé chevalier, je puis combattre contre lui main à main, en homme d'honneur, et me venger du tort qu'il m'a fait. Cela est vrai, dit don Quichotte, mais je sais qu'il n'a point de tort en ce qui nous est arrivé. En disant cela, il les sépara, et demanda au chevrier s'il ne serait pas possible de retrouver Cardenio, parce qu'il mourait d'envie de savoir la fin de son histoire. Le chevrier répondit, comme il avait fait l'autre fois, qu'il ne savait point sa demeure ; mais qu'il n'aurait pas long-temps cherché là autour, qu'il le trouverait fou ou sage.

CHAPITRE XXIV.

Des choses étranges qui arrivèrent au vaillant chevalier de la Manche, dans la montagne Noire, et de la pénitence qu'il fit à l'imitation du Beau-Ténébreux.

DON Quichotte dit adieu au chevrier, et Sancho l'ayant regardé de travers, le chevalier monta à cheval, et l'écuyer le suivant à pied, ils prirent leur chemin par le plus rude de la montagne. Ils marchèrent quelque temps sans rien dire, et Sancho était demi-mort d'envie de raisonner; mais il n'osait commencer, pour ne pas contrevenir aux ordres de son maître. Voyant enfin que don Quichotte ne parlait pas, et ne pouvant souffrir un si long silence: Monseigneur, lui dit-il, je supplie votre seigneurie de me donner sa bénédiction et mon congé, que je m'en aille tout-à-l'heure retrouver ma femme et mes enfans, avec qui je pourrai au moins parler et contester quand j'en aurai envie : car enfin de prétendre que je vous suive par ces déserts, de jour et de nuit, sans dire un seul mot, j'aimerais autant qu'on m'enterrât tout vif. Si Dieu voulait que les bêtes parlassent, comme au temps d'Ésope, encore passe, je m'entretiendrais avec

Rossinante de tout ce qui me viendrait dans la fantaisie, et les paroles ne me pouriraient pas dans le corps. O ma foi, c'est une chose insupportable d'aller toujours chercher les aventures, et de ne trouver jamais que des gens qui nous bernent, et qui nous assomment à coups de poing et de pierres, et, au bout du compte, qu'il faille encore avoir la bouche cousue, comme si on était né muet.

Je t'entends, Sancho, répondit don Quichotte, tu ne saurais tenir long-temps ta langue captive : hé bien, je lui rends la liberté, à condition pourtant que ce ne sera que pour le temps que nous serons dans ces montagnes; dis donc ce que tu voudras. Alors comme alors, dit Sancho, que je parle donc tout mon soûl, à l'heure qu'il est; et pour commencer à jouir du privilége: Or çà, monsieur, continua-t-il, quel intérêt aviez-vous de prendre si chaudement le parti de cette reine Marcassine, ou comme elle s'appelle, car je ne m'en soucie guère, et que vous importe que cet Hélie-Labé fût son ami, ou non? Si vous aviez laissé passer cela, qui ne vous touche en rien, le fou aurait achevé son histoire, vous n'auriez point attrapé le coup de caillou, et je n'aurais pas la toile du ventre rompue. Ami Sancho, répondit don Quichotte, si tu savais, comme moi, combien c'était une

honnête dame que la reine Madasime, je suis assuré que tu dirais que j'ai encore eu trop de patience de n'arracher pas cette langue insolente qui a osé proférer de si grands blasphêmes ; car enfin, n'est-ce pas un blasphême exécrable, que de dire qu'une reine ait couché avec un chirurgien ? La vérité de l'histoire est que maître Élisabeth, comme a dit le fou, fut un homme prudent et de bon conseil, qui servait de gouverneur et de médecin à la reine ; mais de penser qu'elle fût son amie, c'est une rêverie insolente et digne de châtiment. Et afin que tu voies que Cardenio ne savait ce qu'il disait, tu n'as qu'à te ressouvenir qu'il était déjà dans son accès, et qu'il avait l'esprit égaré. Hé, c'est où je vous attends, s'écria Sancho : qu'aviez-vous que faire de vous mettre en peine des discours d'un fou ! Et si par hasard ce béni caillou vous avait donné par la tête, comme il a fait dans l'estomac, nous serions en bel état pour avoir pris le parti de cette belle dame, que Dieu confonde. Sancho, répondit don Quichotte, et contre les fous et contre les sages, tout chevalier errant est obligé de défendre l'honneur des dames, quelles qu'elles puissent être ; combien plus celui des grandes princesses, et des reines d'importance, comme le fut la reine Madasime, pour qui j'ai une vénération particulière, à cause de sa vertu et de

toutes ses bonnes qualités? car outre qu'elle était très-belle, elle fut extrêmement sage et fort patiente dans les malheurs dont elle fut accablée. C'est en cet état-là qu'elle eut grand besoin des sages conseils de maître Élisabeth, qui lui aidait à supporter ses déplaisirs, et c'est de là que le vulgaire ignorant et malin a pris occasion de dire qu'ils vivaient familièrement ensemble; mais ils mentent encore une fois, et ils mentiront deux cents autres, tous ceux qui le diront, et qui en auront seulement la pensée. Je ne le dis ni ne le pense; pour moi, dit Sancho, je ne me mêle point des affaires des autres, je n'y ai que voir s'ils ont fait la folie, c'est sur leur compte; je viens de mes vignes, je ne sais rien de rien; je ne fourre point mon nez où je n'ai que faire; qui achète et vend, en sa bourse le sent; après tout je suis né tout nu, et tout nu je me trouve; je n'y prends ni n'y mets; je n'y perds ni n'y gagne; mais s'ils ont couché ensemble ou non, que m'importe à moi? on croit bien souvent qu'il y a du lard, où il n'y a pas seulement des chevilles; et qui diantre est-ce qui peut mettre des portes aux champs? Dieu me soit en aide! s'écria don Quichotte; eh combien enfiles-tu là de sottises? et dis-moi, je te prie, quel rapport ont tous ces impertinens proverbes, avec ce que je viens de dire? Va, va, mêle-toi désormais d'a-

voir soin de ton âne, et non pas des choses qui ne t'importent. Mais souviens-toi, une fois pour toutes, de bien imprimer dans ta cervelle, que tout ce que j'ai fait, fais et ferai, est toujours selon la droite raison, et très-conforme aux lois de la chevalerie, que j'entends mieux que tous les chevaliers qui en ont jamais fait profession. En bonne foi, monsieur, dit Sancho, est-ce une bonne loi de chevalerie, que nous courions par ces montagnes comme gens perdus, sans voir ni chemin ni sentier, cherchant qui achève de nous briser, à vous la tête, et à moi les côtes? En voilà assez, encore une fois, répondit don Quichotte; apprends que mon dessein n'est pas seulement de trouver ce pauvre fou, mais de faire en cette montagne une action qui me donnera de la réputation parmi les hommes, qui éternisera mon nom, et damera le pion à tous les chevaliers errans passés et à venir. Est-elle bien périlleuse, monsieur, cette action là? demanda Sancho. Non, répondit don Quichotte, quoique pourtant la chose pourrait aller de telle façon, que nous rencontrerions hasard au lieu de chance. Mais enfin, cela dépend de ta diligence. De ma diligence, monsieur? dit Sancho. Oui, mon ami, répondit don Quichotte, parce que si tu reviens promptement d'où je pense à t'envoyer, ma peine sera bientôt finie, et ma gloire commencera.

Mais pourquoi te tenir davantage en suspens? Il faut que tu saches, fidèle écuyer, que le fameux Amadis de Gaule fut un des plus parfaits chevaliers errans du monde; que dis-je, un? il fut le seul, au moins il fut le premier, et le prince de tous ceux qu'il y a jamais eu jusqu'à lui, et que les Bélianis ni pas un autre ne prétendent point entrer en comparaison avec lui : ils se tromperaient du blanc au noir, et il n'y en a pas un qui mérite d'être son écuyer. Je t'apprends aussi que le peintre qui veut se rendre fameux dans son art, tâche toujours d'imiter les meilleurs originaux, et prend pour modèles les ouvrages des plus excellens peintres qu'il connaît; et ceci doit être une règle pour tous les arts et pour toutes les sciences qui servent d'ornement dans les républiques. Tout de même celui qui veut acquérir la réputation de patient et de sage, doit imiter Ulysse, qu'Homère nous représente comme l'image et le prototype de la sagesse et de la patience. Ainsi Virgile nous donne, en la personne d'Énée, un exemple admirable de la piété d'un fils envers son père, et en même temps de la prudence d'un vaillant capitaine; dépeignant chacun leur héros, non pas peut-être comme ils ont été, mais tels qu'ils devaient être. De la même manière aussi, Amadis ayant été le nord, l'étoile et le soleil des vaillans et amoureux chevaliers,

c'est lui que nous devons imiter, tous tant que nous sommes, qui combattons sous les étendards de l'amour et de la chevalerie errante. Cela étant donc ainsi, comme assurément il l'est, je trouve, ami Sancho, que le chevalier errant qui l'imitera le mieux approchera le plus de la perfection. Or, une des choses en quoi le grand Amadis fit davantage éclater sa sagesse et sa valeur, sa fermeté et son amour, ce fut en se retirant sur la roche Pauvre, pour y faire pénitence sous le nom du Beau Ténébreux, nom assurément significatif et admirablement convenable à la vie qu'il voulait mener, et qu'il avait lui-même choisie. Et comme il m'est beaucoup plus aisé de l'imiter en sa pénitence, qu'à fendre des géans démesurés, couper des serpens, tuer des endriagues, mettre des armées en déroute, dissiper des flottes, et défaire des enchantemens; que d'ailleurs ces lieux sauvages sont tout propres pour un tel dessein, je ne veux pas laisser perdre l'occasion qui s'offre si favorablement. Mais enfin, monsieur, dit Sancho, qu'est-ce donc que vous prétendez faire dans un lieu si désert? Et ne t'ai-je pas dit, répondit don Quichotte, que je prétends imiter Amadis, faisant ici l'insensé, le désespéré, le furieux; imiter aussi en même temps le valeureux Roland, dans les folies qu'il fit quand il sut qu'Angélique s'était si lâchement abandonnée à Mé-

dor; ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il devint fou, et arracha les arbres, troubla les eaux des fontaines, ravagea les troupeaux, tua les bergers, brûla leurs cabanes, déroba leurs jumens, et fit cent mille autres extravagances dignes d'une éternelle mémoire. Et quoique je ne sois pas résolu d'imiter exactement Roland, Orland ou Rotoland, car il avait tous ces noms-là, en toutes ses folies, je prétends pour le moins choisir les plus essentielles, et celles qui peuvent passer pour ortodoxes. Peut-être aussi que je me contenterai d'imiter seulement Amadis, qui, sans faire de folies éclatantes et pernicieuses, mais simplement des plaintes et des lamentations, acquit tant de réputation et de gloire, qu'on n'en peut avoir davantage.

Il me semble, monsieur, dit Sancho, que les chevaliers qui faisaient ces folies et ces pénitences en avaient quelque sujet; mais vous, monsieur, quelle raison avez-vous pour devenir fou? Quelle dame vous a méprisé, et quelles marques avez-vous trouvées que madame Dulcinée du Toboso ait fait des sottises avec More ou chrétien? Hé, voilà le point, s'écria don Quichotte, c'est là la finesse de mon affaire : un chevalier errant devenir fou sans cause ni raison, voilà le nœud et l'importance de perdre le jugement sans sujet, et par-là faire voir à ma dame de quoi je suis

capable dans l'occasion, puisque je fais bien ceci sans que rien ne m'y oblige. Mais, au reste, le long temps qu'il y a que je me suis éloigné de l'incomparable Dulcinée ne m'en donne-t-il pas assez de sujet? Comme tu as ouï dire au berger Ambroise, l'absence ne fait-elle pas craindre et sentir tous les maux? Ainsi donc, ami Sancho, ne perds point le temps à me vouloir détourner d'une si rare, si heureuse et si extraordinaire émulation. Je suis fou, et fou je veux être, jusqu'à ce que tu sois de retour avec la réponse d'une lettre que je veux que tu portes à madame Dulcinée : et si je la trouve digne de ma fidélité, je cesse au même moment d'être fou, et de faire pénitence; mais si elle n'est pas obligeante, je demeurerai fou absolument, et en cet état-là je ne sentirai rien, de telle sorte que, quoi que me réponde ma dame, je me tirerai toujours heureusement d'affaire, ou en jouissant en homme sage du bien que j'espère de ton retour, ou comme fou, sans sentir le mal que tu m'auras apporté.

Mais à propos, Sancho, as-tu sauvé l'armet de Mambrin? Je m'aperçus bien que tu le ramassas après que cet ingrat eut fait tous ses efforts pour le mettre en pièces: mais, qu'est-il devenu? Vive Dieu, seigneur chevalier de la Triste-Figure, s'écria Sancho, je ne saurais souffrir de certaines choses que vous dites; et elles me font croire

que tout ce que vous chantez des chevaleries, de gagner des royaumes et des empires, et de donner des îles et d'autres récompenses à la mode des chevaliers errans, tout cela n'est que vent et que mensonge. Hé qui diable, Dieu me pardonne, peut entendre dire qu'un bassin de barbier est l'armet de Mambrin, et voir qu'on ne s'en désabuse pas en quatre ou cinq jours, sans penser que celui qui le dit a perdu le jugement? J'ai le bassin dans mon bissac, tout enfoncé et tout gâté, et je l'emporte pour le faire raccommoder, et m'en servir à me faire la barbe, si Dieu me fait la grâce de me revoir jamais avec ma femme et mes enfans. Sancho, dit don Quichotte, par le Dieu vivant que tu viens de jurer, tu es bien l'écuyer du plus petit entendement qu'il y ait encore eu au monde. Est-il bien possible que, depuis le temps que tu es avec moi, tu ne te sois pas encore aperçu que toutes les affaires des chevaliers errans semblent des chimères, des folies et des impertinences, et qu'elles paraissent toutes à rebours, non pas pour cela qu'elles soient ainsi, mais parce qu'il y a toujours parmi nous une troupe d'enchanteurs, qui changent et bouleversent tout cela comme il leur plaît, et selon qu'ils ont envie de nuire ou de favoriser? C'est justement ce qui fait que ce que je vois être l'armet de Mambrin, te paraît un

bassin de barbier, et il semblera autre chose à un autre. J'admire en cela la providence du sage qui est dans mon parti, d'avoir fait que tout le monde prenne cet armet de Mambrin pour un bassin de barbier, parce qu'étant une des plus précieuses choses du monde, et la plus enviée, je n'aurais jamais été en repos; il m'aurait fallu faire mille combats pour le défendre, et avec cette apparence trompeuse personne ne s'en soucie, comme cet étourdi l'a bien fait voir en essayant de le rompre, et ne voulant pas même s'en charger. Garde-le, cher ami Sancho, je n'en ai pas besoin pour l'heure; au contraire, je veux me désarmer entièrement, et me mettre tout nu comme je sortis du ventre de ma mère, c'est-à-dire, si je trouve qu'il soit à propos d'imiter la pénitence de Roland plutôt que celle d'Amadis.

En achevant ce discours, ils se trouvèrent au pied d'une roche fort haute qui était détachée de toutes les autres, comme si on l'eût fait exprès. Un petit ruisseau coulait doucement par la pente, et venait en serpentant arroser un pré qui l'entourait. La fraîcheur et la verdure de l'herbe, et la quantité d'arbres sauvages, de plantes et de fleurs dont la roche était couverte, rendaient ce lieu le plus agréable du monde. Cet endroit-là plut extrêmement au chevalier de la Triste-Figure, qui, le choisissant pour faire sa

pénitence, en prit possession en ces termes, comme s'il eût entièrement achevé de perdre la raison: Voilà, ô ciel! s'écria-t-il, le lieu que je choisis pour pleurer le pitoyable état où vous m'avez réduit! je veux que mes larmes augmentent les eaux de ce ruisseau, et que mes soupirs continuels agitent perpétuellement les feuilles et les branches de ces arbres, pour faire connaître à tout le monde le cruel tourment et l'épouvantable peine que souffre mon cœur. O vous! qui que vous soyez, dieux champêtres, habitans de ces déserts, écoutez les plaintes d'un malheureux amant, qu'une longue absence et une jalousie imaginaire ont amené dans ces tristes lieux, pour pleurer son mauvais sort, et se plaindre en liberté des rigueurs d'une belle ingrate, en qui le ciel a rassemblé tous les attraits de la beauté humaine! O vous! napées, et vous dryades, qui avez accoutumé d'habiter les montagnes sauvages (ainsi soyez-vous en sûreté contre les satyres qui troublent votre repos), aidez-moi à plaindre mes malheurs, ou pour le moins ne vous lassez pas de les entendre! O Dulcinée du Toboso! soleil de mes jours, et lune de mes nuits, gloire de mes peines, nord de mes voyages, étoile de mes aventures, ainsi le ciel t'en donne toujours d'heureuses; comme je te conjure d'avoir pitié du triste état où me réduit ta

cruelle absence, et que ton cœur se rende favorable à la constance de ma foi! O vous, arbres solitaires et sombres qui devez désormais me faire compagnie dans ma solitude! faites-moi connaître par le doux murmure de vos feuilles agitées, et par le branlement de vos branches, que ma présence ne vous est pas désagréable. Et toi, mon cher écuyer, aimable et fidèle compagnon de toutes mes aventures, considère attentivement tout ce que je vais faire, sans en oublier la moindre chose, afin de le raconter exactement à celle pour qui je le fais. O toi, Rossinante! qui m'as toujours inséparablement accompagné, et si utilement servi, non-seulement dans la prospérité, mais tant que la fortune m'a été contraire; toi qui as toujours partagé mon bonheur et mes disgrâces, pardonne-moi si dans celle-ci je choisis la solitude, et crois que ce n'est pas sans regret que je t'abandonne.

En disant cela, il mit pied à terre, ôta promptement la selle et la bride de son cheval, et lui donnant de la main sur la croupe, il lui dit en soupirant: Celui qui a perdu la liberté, te la donne. O cheval! aussi excellent pour tes grandes actions que malheureux dans ton sort, va-t'en où tu voudras, tu seras reconnu partout, et tu portes écrit sur le front que jamais l'hip-

pogriphe d'Astolphe, ni le renommé Frontin, qui coûta si cher à Bradamante, n'ont égalé ta légèreté et ta vigueur. Maudit soit, s'écria Sancho en cet endroit, et mille fois maudit, celui qui m'a délivré du soin de débâter mon âne! les flatteries ne lui manqueraient pas, ni de belles paroles à sa louange; mais pourtant quand il serait ici, le pauvre grison! pourquoi lui ôter le bât? Qu'est-ce qu'il a à voir aux folies des amoureux et des désespérés, puisque son maître, qui était moi, n'a jamais été ni l'un ni l'autre? Mais dites donc, monsieur, si mon voyage et votre folie sont véritables, croyez-vous qu'il soit mal à propos de seller Rossinante, afin qu'il supplée au défaut de mon grison, et que mon voyage ne dure pas si long-temps? car s'il me faut aller à pied, je ne sais pas trop bien quand j'arriverai, ni quand je serai de retour, parce que je suis un fort méchant piéton. Fais comme tu voudras, Sancho, répondit don Quichotte; il me semble que tu n'as pas tout le tort. Au reste, tu partiras dans trois jours; je te retiens encore pour ce temps-là, afin que tu voies ce que je fais pour ma dame, et que tu le lui puisses redire. Et que puis-je voir davantage que ce que j'ai vu? dit Sancho. Vraiment, tu es bien éloigné du compte, repartit don Quichotte; ne faut-il pas que

je déchire mes habits; que je jette mes armes pièce à pièce; que je saute la tête en bas sur les rochers, et que je fasse mille autres choses de cette nature qui te donneront de l'admiration? Pour l'amour de Dieu, monsieur, dit Sancho, prenez bien garde comment vous ferez ces sauts; vous pourriez donner de la tête en tel endroit que dès le premier coup vous auriez achevé la pénitence. Et je serais d'avis pour moi, si ces soubresauts sont si nécessaires, et que l'œuvre ne se puisse faire sans cela, que vous vous contentassiez, puisque tout cela est feint, et n'est qu'une imitation, de les faire dans l'eau ou sur des matelas; et je ne laisserai pas de dire à madame Dulcinée que vous l'avez fait sur des roches pointues et dures comme du fer. Je te remercie de ta bonne intention, ami Sancho, répondit don Quichotte; mais il faut que tu saches que ceci n'est point une feinte, mais une chose très-sérieuse; parce qu'autrement ce serait pécher contre les lois de la chevalerie, qui nous défendent de mentir sous peine dêtre déclarés indignes de l'ordre; et faire une chose pour l'autre, c'est mentir : ainsi, il faut que mes soubresauts soient réels, effectifs, constans, et valables sans aucune supercherie. Cependant il sera bon que tu me laisses de la charpie pour mettre sur mes blessures, puisque

nous avons perdu le baume. Ç'a bien encore été pis de perdre l'âne, dit Sancho, puisqu'il portait le baume et la charpie; mais je prie votre seigneurie de ne me parler jamais de ce vilain breuvage, qu'à l'entendre seulement nommer, je suis près de rendre tripes et boyaux. Je vous prie aussi de vous souvenir que les trois jours que vous aviez pris pour me faire voir vos folies, sont passés, et que je les tiens pour vues sans appel.

Je dirai des merveilles à madame, laissez-moi faire; écrivez seulement, et me dépêchez; car je grille que je ne sois déjà revenu, pour vous tirer du purgatoire où je vais vous laisser. Tu l'appelles purgatoire, Sancho! dit don Quichotte; dis enfer, et quelque chose de pis, s'il y en a dans le monde. Et qui est en enfer n'a point de rétention, dit Sancho, à ce que j'ai ouï dire. Que veux-tu dire par rétention? je ne l'entends pas, dit don Quichotte. Rétention, dit Sancho, c'est-à-dire que qui est une fois en enfer, n'en saurait plus sortir. Ce qui n'arrivera pas de vous, ou je ne pourrai remuer les talons pour hâter Rossinante. Si prétends-je pourtant qu'il me rende, comme il me prend, devant madame Dulcinée du Toboso, à qui je dirai des choses si admirables de vos folies et de vos impertinences; car je pense que c'est tout un, que

je la rendrai plus souple qu'un gant, fût-elle plus dure qu'un chêne. Et j'en tirerai une réponse douce comme miel, avec laquelle je m'en viendrai par l'air comme un sorcier, vous tirer de votre purgatoire, qui semble un enfer, mais qui ne l'est pas, puisqu'il y a espérance d'en sortir, et que l'on dit qu'on ne sort jamais d'enfer quand on y a une fois mis le pied; qui est aussi, à ce que je crois, le sentiment de votre seigneurie. C'est la vérité, dit don Quichotte; mais où prendrons-nous de quoi pour écrire la lettre? Et le mandement des ânons? ajouta Sancho. Je ne l'oublierai pas, reprit don Quichotte; et puisque je n'ai point de papier, il faudra que j'écrive sur des feuilles d'arbre, ou sur des lames de cuivre : mais je viens de me ressouvenir que j'ai les tablettes de Cardenio, qui seront toutes propres pour cela, et tu auras soin de faire transcrire le tout en belles lettres, au premier bourg où tu trouveras un maître d'école; et s'il n'y en a pas, le sacristain de la paroisse le transcrira bien; mais donne-toi garde de le faire faire par un homme de chicane, car le diable même ne le lirait pas. Oui, mais comment faire pour la signature? répondit Sancho. Jamais Amadis ne signait ses lettres, dit don Quichotte. Bon pour cela, dit Sancho; mais le mandement, si faut-il bien de nécessité qu'il soit signé; et s'il

est transcrit, ils diront que le seing est faux, et me voilà sans ânons. Le mandement sera aussi dans les tablettes, et je le signerai; et quand ma nièce verra mon nom, elle ne fera aucune difficulté de l'accomplir. Pour ce qui est de la lettre d'amour, tu feras mettre au bas : Votre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste-Figure. Il ne faut point se soucier que l'écriture soit d'une autre main que la mienne, parce que, si je m'en souviens bien, Dulcinée ne sait ni lire ni écrire, et de sa vie n'a vu ni de mes lettres, ni de mon écriture. Nos amours ont toujours été en idée, et n'ont jamais passé les bornes d'un honnête regard, et encore ça été si peu souvent, que je puis bien jurer que depuis douze ans qu'elle m'est plus chère que ma vie, je ne l'ai pas vue quatre fois, et peut-être même ne s'est-elle jamais aperçue que je la regardasse, tant Laurent Corchuelo, son père, et Aldonça Nogalès, sa mère, la veillent de près, et la tiennent resserrée. Et oui, ma foi, s'écria Sancho, la fille de Laurent Corchuelo, Aldonça Lorenço, est madame Dulcinée du Toboso? C'est elle-même, répondit don Quichotte, et celle qui mérite d'être maîtresse de toute la terre. Ha! je la connais bien, dit Sancho, et je sais qu'elle tire une barre aussi rudement que saurait faire le plus fort berger du village. Vive Dieu! quelle créature!

qu'elle est droite et bien faite! et ma foi, elle peut prêter le collet à tout chevalier errant qui la prendra pour maîtresse. Jarni, qu'elle est vigoureuse et de bonne complexion, et la bonne voix qu'elle a! Un jour elle était au haut du clocher de notre village, et elle se mit à appeler les valets de son père qui étaient à plus de demi-lieue de là; ils l'entendaient aussi clair que s'ils eussent été au pied de la tour. Ce qu'elle a de meilleur, c'est qu'elle n'est point dédaigneuse: elle joue avec tout le monde, et se moque de tout. Ho! vraiment, à l'heure qu'il est, seigneur chevalier de la Triste-Figure, vous pouvez bien faire pour elle tant de folies que vous voudrez, vous pouvez vous désespérer et vous pendre, il n'y a personne qui ne dise que vous aurez bien fait, quand même le diable vous aurait emporté. Aldonça Lorenço! bon Dieu, je grille d'être en chemin pour la voir, car il y a déjà long-temps que je ne l'ai vue. Elle doit être bien changée à cette heure! le soleil, le grand air, et aller tous les jours aux champs, cela gâte fort le visage des femmes.

Il faut que je vous avoue une chose, seigneur don Quichotte, que jusqu'ici j'ai vécu dans une grande ignorance. J'aurais juré que madame Dulcinée était quelque grande princesse dont vous êtes amoureux, ou quelque autre dame d'im-

portance qui méritât les riches présens que vous lui avez envoyés, comme celui du Biscayen, des forçats, et tant d'autres que je m'imagine, selon que vous avez remporté de différentes victoires dans le temps que je n'avais pas l'honneur d'être votre écuyer. Mais après avoir considéré que c'est la dame Aldonça Lorenço, je dis la dame Dulcinée du Toboso, devant qui ceux que vous avez vaincus doivent aller fléchir le genou, je viens de penser qu'ils pourraient bien arriver dans le temps qu'elle peignerait du chanvre, ou qu'elle battrait du blé dans la grangé, et ces gens-là auraient grande honte de se jeter à genou devant une créature si maussade; elle-même se moquerait peut-être bien de votre présent.

Je t'ai déjà dit plusieurs fois, Sancho, dit don Quichotte, que tu es un grand parleur, et quoique lourdeau et d'un esprit grossier, tu te mêles de subtiliser, et de dire des choses piquantes. Mais, mon cher ami, je suis bien aise de te faire voir que je suis encore plus sage que tu n'es sot, et au lieu de me fâcher de ce que tu dis, je t'apprends que pour ce que je souhaite de Dulcinée du Toboso, elle est aussi bonne, et plus que la plus grande princesse de la terre. Tous poètes qui chantent les louanges des dames, sous des noms qu'ils leur donnent à leur fantaisie, n'ont pas pour cela de véritables maîtresses.

Crois-tu que les Phylis, les Sylvies, les Dianes et les Amarantes, que l'on voit dans les livres et sur le théâtre, aient été des créatures en chair et en os, et les dames de ceux qui les ont vantées? Non assurément, ce sont des imaginations de la plupart des poètes, qui pensent à s'exercer l'esprit, et donner matière à leurs poésies, et faire croire qu'étant amoureux, ils sont aussi gens de mérite et d'importance. Il suffit donc pour moi qu'Aldonça Lorenço soit belle et honnête: pour ce qui est de sa naissance, je ne m'en mets pas en peine, et sans l'examiner, j'en suis aussi content que si je savais qu'elle fût une grande princesse. Je t'apprends, Sancho, si tu ne le sais pas, que les choses qui nous obligent le plus à aimer, sont la beauté et la sagesse; et elles se trouvent toutes deux si parfaitement en Dulcinée, qu'elle est sans contestation la plus belle et la plus sage du monde. En un mot, je m'imagine que cela est tout ainsi que je le dis, sans qu'il s'en faille la moindre chose. Je m'en suis fait une idée au gré de mes souhaits, et je me la représente telle, que ni les Hélènes, ni les Lucrèces, ni toutes les héroïnes des siècles passés, grecques, latines et barbares, n'en ont jamais approché. Qu'on en dise tout ce qu'on voudra, si les idiots ne l'approuvent pas, les honnêtes gens ne laisseront pas d'être de mon sentiment.

Monsieur, dit Sancho, vous avez raison en tout et partout, et je suis un âne. Mais pourquoi, diable, est-ce que ce nom-là me vient à la bouche? il ne faut point parler de cordes dans la maison de celui qui a été pendu. Cependant, monsieur, écrivez vos lettres, et que je déménage. Don Quichotte tira les tablettes, et après s'être un peu écarté pour écrire, il appela Sancho, et lui dit qu'il voulait lui lire sa lettre, afin qu'il l'apprît par cœur, parce qu'elle pouvait se perdre en chemin, et qu'il avait tout à craindre de sa mauvaise fortune. Vous ne savez pas tout, monsieur, dit Sancho; écrivez-la plutôt deux ou trois fois dans les tablettes; car de penser que je la puisse mettre dans ma mémoire, c'est une folie: je l'ai si mauvaise, que bien souvent je ne me souviens pas de mon nom. Avec tout cela pourtant, je vous prie de la lire, je m'imagine qu'elle est faite comme au moule, et je serai bien aise de l'entendre. Écoute donc, dit don Quichotte.

LETTRE DE DON QUICHOTTE A DULCINÉE.

« Celui qui est percé jusqu'au vif de la pointe trop aiguë de votre absence, et que l'amour a blessé dans la partie la plus sensible du cœur, vous souhaite la santé dont il ne jouit pas, très-

agréable Dulcinée du Toboso. Si votre beauté me méprise, si votre vertu ne s'explique en ma faveur, et si vos dédains continuent, il est impossible que je résiste à tant de maux, quoique je sois assez accoutumé à la souffrance, parce que la force du mal est plus forte que ma force. Mon fidèle écuyer Sancho vous rendra un compte exact, belle ingrate, et trop aimable ennemie, de l'état où je suis à cause de vous et des tourmens que je souffre. Si vous avez assez de compassion pour me secourir, vous ferez un acte de justice digne de vous et de moi, et en m'obligeant, vous sauverez un bien qui est à vous : sinon faites ce qu'il vous plaira; en achevant de vivre, j'aurai satisfait à votre cruauté et à mes désirs.

» Celui qui est à vous jusqu'à la mort.

» Le chevalier de la TRISTE-FIGURE ».

Par ma barbe, s'écria Sancho, si ce n'est là la meilleure lettre que j'aie jamais vue! Hé, ventre de moi, que vous dites bien tout ce que vous voulez, et que vous avez bien enchâssé là le chevalier de la Triste-Figure! Par ma foi, je vous le dis, vous êtes le diable même, et il n'y a rien au monde que vous ne sachiez. Il faut tout savoir, répondit don Quichotte, dans la profession que je fais. Or ça, reprit Sancho, écri-

vez donc de l'autre côté le mandement des trois ânons, et signez bien nettement, afin qu'on connaisse que c'est bien votre écriture. Je le veux, dit don Quichotte, et après l'avoir écrit, il lut :

« Ma nièce, vous paierez, par cette première de change, trois ânons des cinq que j'ai laissés dans ma maison, à Sancho Pança, mon écuyer, valeur reçue de lui. Je vous en tiendrai compte en me rapportant la présente quittancée dudit Sancho. Fait au fond de la montagne Noire, le 26 d'août de la présente année. »

Elle est fort bien comme cela, monsieur, dit Sancho, vous n'avez qu'à signer. Il ne faut point la signer, répondit don Quichotte, je m'en vais seulement la parapher, et cela suffira pour trois cents âne. Je m'en fie bien à vous, dit Sancho, je m'en vais seller Rossinante; préparez-vous à me donner votre bénédiction, car je prétends partir tout-à-l'heure, sans m'amuser à voir les folies que vous voulez faire; et je dirai que j'en ai tant vu, que je suis sûr qu'on en sera content. Je veux pour le moins, Sancho, que tu me voies tout nu, dit don Quichotte, et il est même nécessaire que je fasse devant toi une ou deux douzaine de folies, qui seront faites dans un instant, afin que me les ayant vu faire, tu puisses

jurer en sûreté de conscience de toutes celles que tu y voudras ajouter, et je t'assure bien que tu n'en diras pas la moitié tant que j'en ferai. Ho cela, je le crois bien, repartit Sancho! mais, monsieur, pour l'amour de Dieu, que je ne vous voie point nu; vous me ferez pitié, et je ne pourrai m'empêcher de pleurer. J'ai déjà tant pleuré cette nuit mon pauvre âne, que j'aimais beaucoup, aussi bien que vous, que je n'ai pas besoin de m'y remettre. Mais s'il faut absolument que je vous voie faire des folies, faites-les vite, et les premières qui vous viendront dans l'esprit, sans aller raffiner, quoique après tout il n'en soit pas besoin pour moi; et comme je vous ai dit, ce sera autant de pris sur mon voyage : je n'en apporterai pas sitôt la réponse que vous demandez et que votre bonté mérite. Ma foi, madame Dulcinée peut bien se préparer à me la donner bonne : je jure Dieu que si elle ne répond pas comme de raison, que je lui tirerai la réponse de l'estomac à beaux soufflets comptans et à grands coups de pied dans le ventre. Et oui! oui! je souffrirai qu'un chevalier errant, fameux comme vous, devienne fou, sans rime ni raison, pour une..... Qu'elle ne me le fasse pas dire, la bonne dame, et qu'elle aille seulement droit en besogne : car, par ma foi, il ne faut pas trop m'échauffer les oreilles. Ha, elle a bien trouvé

son homme vraiment; je ne suis pas si facile qu'elle s'imagine, et elle me connaît mal, et fort mal; si elle me connaissait, elle verrait bien que je ne me mouche pas du pied. En bonne foi, Sancho, dit don Quichotte, à ce qui me paraît, tu n'es guère plus sage que moi. Je ne suis pas si fou, répliqua Sancho, mais je suis plus colère: mais laissons cela à part.

De quoi vivrez-vous, monsieur, jusqu'à ce que je sois de retour? irez-vous dans les chemins comme Cardenio, dérober le pain des pauvres bergers? Que cela ne te mette pas en peine, dit don Quichotte; quand j'aurais bien de quoi, je suis résolu de ne manger autre chose que les herbes de ces prés et des fruits de ces arbres, et la finesse de mon affaire consiste à mourir de faim et en de semblables austérités.

A propos, monsieur, dit Sancho, savez-vous bien que j'appréhende fort de ne point retrouver cet endroit-ci, quand je reviendrai, tant il est caché et difficile? Remarque-le bien, répondit don Quichotte; pour moi je ne m'éloignerai pas d'ici autour, et je monterai de temps en temps sur le plus haut des rochers, afin que tu me puisses voir ou que je te découvre dans les chemins. Mais, pour plus grande sûreté, tu n'as qu'à couper quantité de branches de genêt, et les épandre de six pas en six pas, jusqu'à ce que

tu entres dans la plaine; cela te servira d'enseignes et de guides, à l'imitation du fil de Thésée, pour sortir du labyrinthe de Crète. Je m'en vais le faire tout-à-l'heure, dit Sancho; et après avoir coupé sa charge de genêt, il vint recevoir la bénédiction de son seigneur, pleurant tendrement l'un et l'autre, et il monta sur Rossinante. Ami Sancho, lui dit don Quichotte, je te recommande mon bon cheval; aie soin de lui comme de ma propre personne. Sancho dit encore une fois adieu à son maître, et se mit en chemin, semant les branches de genêt comme il lui avait conseillé.

Il n'était pas encore bien éloigné, qu'il revint sur ses pas, et don Quichotte lui ayant demandé ce qu'il voulait : Monsieur, répondit-il, il me semble que vous avez quelquefois raison, et vous avez fort bien dit qu'il faut que je sois témoin auxiliaire de quelqu'une de vos folies, afin que je puisse juger sûrement que je vous en ai vu faire, encore que c'en soit bien une assez grande que le dessein de votre pénitence. Ne te le disais-je pas bien, Sancho? dit don Quichotte. Attends un peu, dans un *Credo* j'en aurai fait une demi-douzaine, et défaisant en même temps ses caleçons, il demeura nu de la ceinture en bas, et fit deux sauts en l'air, se donnant du talon contre le derrière, puis deux culbutes, la

tête la première, et les pieds en haut, découvrant de si agréables choses, que Sancho tourna promptement bride pour ne les pas voir davantage, et s'en alla fort satisfait de pouvoir jurer sans scrupule que son maître était constamment fou. Il faut lui laisser faire son voyage jusqu'à son retour, qui ne sera pas long.

CHAPITRE XXV.

Continuation des finesses d'amour du galant chevalier de la Manche, dans la montagne Noire.

DON Quichotte, nu de la ceinture en bas, comme nous l'avons laissé, ayant fait toutes ses culbutes, et voyant Sancho parti, monta sur le haut d'un rocher, et là se mit à penser et à repenser sur une chose qu'il n'avait encore pu résoudre. Il avait de la peine à décider lequel était le meilleur, ou d'imiter Roland dans sa fureur, ou Amadis dans ses extravagances mélancoliques; et raisonnant en lui-même, il disait : Si Roland fut un chevalier si fort et si vaillant, comme on dit, quelle merveille y a-t-il en cela, puisqu'il était enchanté, et qu'on ne le pouvait blesser que sous la plante du pied, où il portait toujours des souliers à six semelles de fer? et néanmoins, avec tout cela, ses ruses furent inutiles avec Bernard de Carpio, qui l'étouffa entre ses bras, dans la plaine de Roncevaux; mais sans toucher à sa vaillance, examinons sa folie, car il est incontestable qu'il perdit le jugement après les marques qu'il trouva, et les nouvelles que lui apprit le berger de la débauche d'Angélique avec

Médor, jeune More à belle chevelure, et page d'Agramant. Si Roland ne douta donc point que sa dame lui eût fait une telle injure, je ne trouve pas qu'il fît si grand'chose en devenant fou, et cela ne me paraît pas fort difficile à faire. Mais moi, comment puis-je l'imiter valablement dans ses folies, si je n'en ai pas même sujet? car je ferai bien serment que madame Dulcinée du Toboso n'a jamais vu de More en toute sa vie, et qu'elle est encore toute telle que sa mère l'a mise au monde : par conséquent je lui ferais un outrage manifeste en me rendant fou du genre de folie de Roland le furieux. Je vois d'un autre côté, qu'Amadis de Gaule, sans perdre l'esprit, et sans faire de folies d'éclat, a acquis autant de réputation que lui en amour ; car, suivant son histoire, il n'eut d'autre raison de faire ce qu'il fit que de se voir méprisé d'Oriane, qui lui avait défendu de paraître devant elle jusqu'à ce qu'elle le rappelât.

Ce fut là le véritable et unique sujet qu'il eût de se retirer sur la roche Pauvre avec un ermite, où il versa des larmes en abondance, jusqu'à ce que le ciel eût pitié de lui, et lui envoyât du secours au plus fort de son affliction et de son âpre pénitence. Et cela étant vrai, comme je sais qu'il est, pourquoi me donné-je la peine de courir ainsi nu, de m'en prendre à ces arbres

qui ne m'ont fait aucun mal, et de troubler l'eau de ces ruisseaux dont j'aurai bien affaire? Vive, vive la mémoire d'Amadis! qu'il soit imité de don Quichotte de la Manche en tout ce qu'il pourra, et qu'on dise de celui-ci ce qu'on dit de l'autre : que s'il n'a pas achevé de grandes choses, il mourait d'envie de les entreprendre; car au reste si je ne suis pas méprisé et rebuté de Dulcinée, ne suffit-il pas que je sois absent d'elle? Courage donc, mettons la main à l'œuvre; revenez dans ma mémoire, admirables actions d'Amadis, et inspirez-moi par où je dois commencer à l'imiter. Mais je me souviens bien que la prière faisait la plus grande partie de ses occupations. Il en faut faire autant, ajouta-t-il, et l'imiter en tout et partout, puisque je suis l'Amadis de ce siècle, comme il a été celui du sien. Ce qui faisait de la peine à notre pénitent, c'est qu'il n'y avait point là d'ermite auprès de qui il pût trouver consolation. Cependant il s'entretenait de ses pensées, se promenant dans le pré, écrivant sur le sable et sur l'écorce des arbres des vers accommodés au triste état de sa vie, et à la louange de Dulcinée; mais par malheur on n'en put trouver d'entiers, et qui se pussent bien lire, que ceux qui suivent :

Beaux arbres qui portez vos têtes dans les cieux,
Et retirez chez vous cent familles errantes,

Vous, que mille couleurs ornent à qui mieux mieux,
    Aimables fleurs, herbes et plantes,
Si mon séjour ici n'est point trop ennuyeux,
Écoutez d'un amant les plaintes affligeantes.

    Ne vous lassez pas d'écouter :
Je suis venu ici tout exprès pour chanter
De mes horribles maux la triste destinée.
Vous aurez en revanche abondamment de l'eau ;
Car don Quichotte ici va pleurer comme un veau,
    De l'absence de Dulcinée
        Du Toboso.

Voici le lieu choisi par un fidèle amant :
Des plus loyaux amans le plus parfait modèle,
Qui pour plaindre à toute heure un inconnu tourment,
    Se cache des yeux de sa belle,
Et la fuit sans savoir ni pourquoi ni comment,
Si ce n'est qu'il est fou par un excès de zèle.

    L'amour, ce dangereux matois,
Le brûle à petit feu par-dessus son harnois,
Et le fait enrager comme une âme damnée :
Ne sachant plus que faire en un si grand ennui,
Don Quichotte crie et pleure à remplir un mui,
    De l'absence de Dulcinée
        Du Toboso.

Pendant que pour la gloire il fait un grand effort,
Au travers des rochers, cherchant des aventures,
Il maudit mille fois son ridicule sort,
    Ne trouvant que des pierres dures,
Des ronces, des buissons qui le piquent bien fort,
Et sans lui faire honneur lui font mille blessures.

L'amour le frappe à tour de bras,
Non pas de son bandeau, car il ne flatte pas :
Mais d'une corde d'arc qui n'est pas étrennée,
Il frappe par la tête, il émeut son cerveau,
Et don Quichotte alors verse de pleurs un sceau,
De l'absence de Dulcinée
Du Toboso.

Ces vers firent bien rire ceux qui les lurent, mais surtout l'addition du Toboso leur parut fort plaisante ; car ils s'imaginèrent que don Quichotte, en faisant ces vers, s'était figuré qu'on ne les entendrait pas, s'il oubliait de mettre du Toboso après Dulcinée ; ce qui était vrai, à ce qu'il a avoué depuis. Il avait fait encore quantité d'autres vers, comme je l'ai déja dit, mais on n'en put jamais bien lire que les trois stances. C'était là une des occupations de notre amoureux chevalier dans sa solitude, comme aussi de soupirer et d'appeler les faunes et les sylvains de ces bois, les nymphes des ruisseaux et des fontaines avec la dolente Écho, les conjurant tous de l'écouter, de lui répondre et de lui donner de la consolation. Après il cherchait des herbes pour se nourrir, attendant avec impatience le retour de son écuyer, qui revint au bout de trois jours ; et pour peu qu'il eût tardé davantage, il aurait trouvé le chevalier de la Triste-Figure si défiguré, qu'il l'aurait regardé

plus de trois fois sans le reconnaître. Laissons notre héros soupirer et faire des vers à son aise, pour voir ce que fit Sancho dans son ambassade.

A la sortie de la montagne, il prit le chemin du Toboso, et le jour suivant il se trouva sur le midi près l'hôtellerie où lui était arrivée la disgrâce de la berne. Il ne l'eut pas plutôt reconnue, qu'il sentit certain frisson, et s'imaginant se voir encore une fois en l'air, il était tenté de passer outre, quoiqu'il fût heure de dîner, et que le pauvre écuyer n'eût rien mangé il y avait déjà long-temps. Cependant la nécessité le pressant, il avança jusqu'auprès de l'hôtellerie; et comme il doutait encore s'il entrerait ou non, il en sortit deux hommes qui crurent le connaître, et l'un dit à l'autre : Monsieur le curé, n'est-ce pas là Sancho Pança, celui que la gouvernante dit que notre aventurier a emmené pour lui servir d'écuyer? C'est lui-même, répondit le curé, et voilà le cheval de don Quichotte. C'était justement le curé et le barbier de de son village, ceux qui avaient fait la recherche et le procès de ses livres. Quand ils eurent achevé de reconnaître le cheval et le cavalier, ils s'en approchèrent; et le curé appelant Sancho par son nom, lui demanda où il avait laissé don Quichotte. Sancho les reconnut aussitôt, et se

résolut de cacher le lieu et l'état où il avait laissé son maître. Messieurs, dit-il, mon maître est occupé en certain endroit, dans une affaire de grande importance, que je n'oserais dire quand il irait de ma vie. Non, non, Sancho Pança, mon ami, dit le barbier, on ne se défait pas si aisément de nous; si vous ne nous dites où vous avez laissé le seigneur don Quichotte, nous croirons que vous l'avez tué pour lui voler son cheval. En un mot, dites-nous où est votre maître, ou vous résolvez à venir en prison. Messieurs, messieurs, dit Sancho, il ne faut point tant de menaces : je ne suis point homme qui tue, ni qui vole; je suis chrétien. Mon maître est au fond de la montagne, où il fait pénitence tant qu'il peut; et sans s'arrêter, il leur dit tout de suite en quel état il l'avait laissé, et les aventures qui lui étaient arrivées; et que pour lui, il allait de sa part porter une lettre à madame Dulcinée du Toboso, fille de Laurent Corchuelo, dont il était éperduement amoureux.

Le curé et le barbier furent tout étonnés de ce que leur dit Sancho, et bien qu'ils sussent assez la folie de don Quichotte, ils ne cessaient d'admirer qu'il y ajoutât tous les jours de nouvelles extravagances. Ils demandèrent à voir la lettre que don Quichotte écrivait à Dulcinée; à quoi Sancho répondit qu'elle était écrite dans

des tablettes, et qu'il avait ordre de son maître de la faire transcrire sur de beau papier au premier village qu'il rencontrerait. Et, sur ce que le curé lui promit de la transcrire lui-même en beaux caractères, il mit la main dans son sein pour chercher les tablettes; mais il n'avait garde de les y trouver: il avait oublié de les prendre, ou, sans y penser, don Quichotte les avait retenues. Quand Sancho vit qu'il les cherchait inutilement où il croyait les avoir mises, il lui prit une sueur froide, comme s'il eût été prêt de rendre l'âme. Il chercha encore deux ou trois fois, il visita tous ses habits, il regarda cent fois autour de lui, et, voyant enfin que c'était sans espérance, il se porta les deux mains à la barbe, et s'en arracha la moitié, et, tout d'un temps, il se donna cinq ou six coups de poing dans le nez et dans les dents, et se mit tout en sang.

Le curé et le barbier, qui n'avaient pu être assez prompts pour l'empêcher, lui demandèrent ce qu'il avait pour se traiter de la sorte. Ce que j'ai! répondit Sancho; je viens de perdre dans un instant, et d'une main à l'autre, trois ânons, dont le moindre valait une métairie. Comment cela? dit le barbier. J'ai perdu, répondit Sancho, les tablettes où était la lettre pour madame Dulcinée, et une lettre de change, signée de mon maître, par laquelle il mande à

sa nièce de me donner trois ânons, de quatre ou cinq qu'elle a entre ses mains. Il raconta aussi la perte du sien, et, là-dessus, il voulut recommencer à se châtier; mais le curé le consola, en l'assurant qu'il lui ferait donner un autre mandement par son maître, et en papier, comme c'était la coutume, parce que ceux qu'on écrivait en des tablettes, n'étaient pas en bonne forme. Sancho dit que puisque cela était, il ne se souciait pas trop d'avoir perdu la lettre de Dulcinée, parce qu'il la savait presque par cœur, et qu'il la pourrait faire transcrire quand il voudrait. Dites-nous, Sancho, ce qu'il y a dedans, dit le barbier, et nous la transcrirons dès ce soir. Sancho s'arrêta un peu à songer aux termes de la lettre; il se gratta le derrière de la tête, pour s'en ressouvenir; il se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda quelque temps le ciel, après cela la terre; il se mit une main sur les doigts de l'autre, et, après avoir bien songé: Je veux crever tout-à-l'heure, dit-il monsieur le curé, si le diable ne s'en mêle; je ne saurais me souvenir de cette chienne de lettre, sinon qu'il y avait au commencement: Haute et souterraine dame. Il faut qn'il y ait souveraine, dit le barbier, et non pas souterraine? Oui, oui, justement, vous avez raison, cria Sancho; attendez donc, il me semble qu'il y avait ensuite:

Celui qui a les membres offensés de la vigueur de vos essences, embrasse les mains de votre seigneurie, ingrate et maniable belle. Je ne sais ce qu'il disait après, de santé et de maladie, qu'il envoyait; tant y a qu'il discourait encore quelque chose de fort bon, et puis il finissait par, Le vôtre jusqu'à la mort, le chevalier de la Triste-Figure. La bonne mémoire de Sancho donna bien du plaisir à ces messieurs, qui l'en louèrent fort, et le prièrent trois ou quatre fois de recommencer la lettre, afin qu'ils l'apprissent eux-mêmes par cœur. Il recommença donc ou trois ou quatre fois, et autant de fois dit trois quatre mille impertinences. Il ajouta à cela tout ce qu'il savait de son maître, depuis qu'ils cherchaient ensemble les aventures : mais pour lui, il se donna bien de garde de dire un seul mot de son bernement dans l'hôtellerie. Il dit encore, qu'au cas qu'il rapportât une bonne réponse de madame Dulcinée, don Quichotte était résolu de se mettre en chemin pour s'aller vite faire empereur, ou pour le moins monarque, et qu'ils l'avaient ainsi arrêté entre eux : ce qui n'était pas une chose fort difficile à son maître, qui avait tant de force et de valeur, que cela étant fait, il devait le marier, parce qu'il serait sans doute veuf, avec une demoiselle de l'impératrice, héritière d'un grand état en terre

ferme, sans aucune île, parce qu'il en était déjà las.

Sancho disait cela avec tant de repos d'esprit, et si froidement, s'essuyant de temps en temps le nez et la barbe, que le curé et le barbier ne cessaient de l'admirer, tout étonnés de la dangereuse folie de don Quichotte, qui avait été assez forte pour brouiller, en si peu de temps, l'esprit de ce pauvre homme. Ils ne voulurent point perdre de temps à le désabuser, voyant qu'il n'y avait rien en tout cela qui fît tort à sa conscience, et que, tant qu'il serait plein de ces espérances ridicules, il ne songerait pas à mal faire, outre qu'ils ne furent pas fâchés de se divertir de ses extravagances. Le curé lui dit donc qu'il priât seulement Dieu pour la santé de son maître, et qu'avec un peu de temps ce n'était pas une affaire que de devenir empereur, ou pour le moins archevêque, ou quelque autre chose de semblable. Monsieur le curé, répondit Sancho, si les affaires allaient de telle sorte, que monseigneur n'eût plus envie de se faire empereur, et qu'il se mît en fantaisie d'être archevêque, dites-moi, je vous prie, ce que les archevêques errans donnent à leurs écuyers. Ils ont accoutumé, dit le curé, de leur donner un office de sacristain, ou quelque bénéfice simple, ou même une cure qui leur vaut

beaucoup de revenu, sans compter le dedans de l'église, qui se monte pour le moins autant. Mais pour cela, dit Sancho, il faudrait que l'écuyer ne fût pas marié, et qu'il sût, pour le moins, répondre à la messe. Si cela est, me voilà en beaux draps blancs: j'ai une femme, malheureux que je suis, et je ne sais pas seulement la première lettre de l'A, B, C. Hé, que sera-ce de moi, misérable, si mon maître se va mettre en tête de se faire archevêque? Que cela ne vous inquiète pas, ami Sancho, dit le barbier, nous lui en parlerons, et monsieur le curé lui ordonnera, sous peine de péché, de se faire plutôt empereur qu'archevêque; car, outre qu'il sera plus facile, cela lui viendra beaucoup mieux, parce qu'il a plus de valeur que de science. C'est ce qu'il me semble aussi, dit Sancho, quoiqu'à vous dire le vrai, je ne crois pas qu'il y ait rien qu'il ne sache. Pour moi, je m'en vais prier Notre Seigneur de lui donner ce qui lui sera le plus convenable, et où il trouvera mieux moyen de me donner de grandes récompenses. Vous parlez en homme sage, dit le curé, et de cette manière vous agirez en bon chrétien. Mais ce qui presse le plus à présent, c'est de tirer votre maître de cette farouche et inutile pénitence, qui ne lui produira pas grand fruit; et pour y penser à loisir, aussi bien que pour dîner,

car il en est bien l'heure, entrons dans l'hôtellerie. Entrez-y, s'il vous plaît, vous autres messieurs, dit Sancho; pour moi j'attendrai bien dehors, et je vous dirai tantôt pourquoi je n'y veux pas entrer; mais, je vous prie, envoyez-moi quelque chose de chaud à manger, et de l'orge pour Rossinante.

Ils entrèrent, et de là à quelque temps, le barbier lui apporta à dîner; et retournant trouver le curé, après avoir bien consulté ensemble sur les moyens de faire réussir leur dessein, le curé dit qu'il en savait bien un infaillible, et tout propre pour l'humeur de don Quichotte.

J'ai pensé, dit-il au barbier, qu'il faut que je me déguise en demoiselle errante, et que vous vous mettiez le mieux que vous pourrez pour me servir d'écuyer. En cet état je m'irai présenter devant don Quichotte, feignant d'être une demoiselle affligée qui cherche du secours, et je lui demanderai un don qu'il ne pourra refuser de m'accorder, étant chevalier errant. Je l'engagerai à venir avec moi, pour me venger d'une injure que m'a faite un chevalier discourtois et félon, le suppliant en même temps de ne point souhaiter de moi que je lève mon voile jusqu'à ce qu'il m'ait fait jnstice de ce mauvais chevalier. Vous êtes assuré que don Quichotte fera

tout ce qu'on voudra en le prenant de la sorte : ainsi nous le tirerons du lieu où il est, et l'emmènerons chez lui, où nous verrons à loisir s'il n'y a point de remède à sa folie.

CHAPITRES XXVI ET XXVII.

Comment le curé et le barbier vinrent à bout de leur dessein, avec d'autres choses dignes d'être racontées.

Le barbier trouvant l'invention du curé admirable, ils voulurent l'exécuter sur l'heure. Ils demandèrent à l'hôtesse un habit de femme, et des coiffes, dont le curé s'accommoda, laissant en gage une soutane toute neuve; et le barbier se fit une grande barbe d'une queue de vache qui servait à l'hôte pour nétoyer son peigne. L'hôtesse leur demanda ce qu'ils voulaient faire de ces nippes; et le curé lui ayant appris en peu de mots la folie de don Quichotte, et qu'ils avaient besoin de ce déguisement pour le tirer de la montagne, l'hôte et l'hôtesse devinèrent que c'était leur hôte du sacré baume et le maître de l'écuyer berné, et racontèrent en même temps tout ce qui s'était passé dans leur maison, sans oublier ce que Sancho avait si grande envie de cacher. Enfin l'hôtesse habilla le curé, et en fit une si jolie demoiselle, qu'on ne pouvait rien voir de mieux. Elle lui mit une jupe de drap avec des bandes de velours noir de demi-pied de large, toutes découpées, et un corps de panne verte,

garni de petites bandes de satin blanc, avec d'autres agrémens à la mode, le tout de si bonne étoffe, qu'il s'était conservé depuis le temps de la seconde reine de Castille. Le curé ne voulut pas souffrir qu'on le coiffât en femme : il mit seulement un petit bonnet de toile piquée, dont il se servait la nuit, et le serra sur le front avec une jarretière de taffetas noir, se faisant de l'autre une espèce de masque, dont il se couvrit la barbe et le visage. Par-dessus son bonnet il mit son chapeau, qui était si grand qu'il lui pouvait servir de parasol; et se couvrant de son manteau, il monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier étant aussi monté sur la sienne avec sa barbe de queue de vache, qui lui venait jusqu'à la ceinture, ils prirent congé de l'hôte et de l'hôtesse, et de la bonne Maritorne, qui promit de dire un rosaire, quoique grande pécheresse, pour le succès d'une entreprise si chrétienne. Ils n'étaient pas encore à cinquante pas, qu'il prit un scrupule au curé de s'être mis de la sorte. Il pensa que c'était une chose indécente à un prêtre de se déguiser en femme, quoique ce fût à bonne intention, et il dit au barbier : Mon compère, changeons d'habit, je vous prie; il vaut mieux que vous soyez la demoiselle, et que je sois l'écuyer, j'en profanerai moins ma dignité et mon caractère, à qui je dois plus qu'à

don Quichotte; et il ajouta que sans cet échange, il était absolument résolu de ne pas passer plus avant.

Sancho arriva justement là-dessus, et ne put s'empêcher de rire, en voyant ces agréables masques. Le barbier ne fit aucune difficulté de se déguiser en femme; et pendant qu'il se déshabillait, le curé l'instruisant de ce qu'il devait dire à don Quichotte pour l'obliger de quitter sa pénitence, et de lui venir donner le secours qu'il lui aurait demandé, le barbier répondit qu'il n'aurait pas été embarrassé à le faire de lui-même, étant assez savant dans le style de la chevalerie errante; et il ne voulut point s'habiller qu'ils ne fussent plus proches de la montagne. Pour le curé il se mit la grande barbe sur l'heure, et ils commencèrent à marcher sous la conduite de Sancho, qui leur conta en chemin ce qui leur était arrivé avec un fou qu'ils avaient trouvé dans la montagne, sans rien dire pourtant de l'argent et de la valise; car le bon homme, tout idiot qu'il était, ne laissait pas de savoir dissimuler quand il en était question.

Le jour suivant ils arrivèrent où Sancho avait semé des branches pour retrouver son chemin; et le reconnaissant, il leur dit que c'était là l'entrée, et qu'il était temps de se déguiser, s'ils croyaient que cela servît pour tirer son maître

de sa pénitence; car ils lui avaient déjà dit leur dessein, en lui défendant de témoigner devant don Quichotte qu'il les reconnût, et l'avertissant que si par hasard il lui demandait, comme il n'y manquerait pas, s'il avait donné sa lettre à Dulcinée, il répondît qu'oui, mais que ne sachant pas lire, elle avait répondu de bouche, et lui mandait, sous peine d'encourir sa disgrâce, qu'il se rendît incessammeut auprès d'elle, et que c'était ce qu'elle souhaitait le plus. Ils ajoutèrent qu'avec cette réponse, et ce qu'ils diraient de leur côté, ils étaient assurés de lui faire changer de vie, et qu'il se mettrait aussitôt en chemin pour s'aller faire empereur ou monarque, sans qu'il y eût à craindre qu'il pensât à vouloir être archevêque. Il sera bon, ajouta Sancho, que j'aille un peu devant chercher mon maître, lui dire la réponse de sa dame, qui aura peut-être assez de vertu pour le tirer de là, sans que vous autres messieurs preniez tant de peine; et après qu'ils lui eurent promis d'attendre son retour, il entra par une ouverture de la montagne, laissant le curé et le barbier au bord d'un petit ruisseau, où quelques arbres et des rochers faisaient une ombre fraîche et agréable, qu'ils trouvèrent d'autant plus commode, que c'était au mois d'août et environ sur les trois heures après-midi, où dans ces lieux la chaleur est excessive.

Pendant qu'ils étaient là tous deux à prendre le frais, ils entendirent une voix qui, sans être accompagnée d'aucun instrument, leur parut très-belle, et leur donna beaucoup d'admiration, ne pouvant comprendre par quel hasard il se trouvait quelqu'un qui chantât si bien dans un lieu si sauvage : car quoique les poètes fassent trouver au milieu des champs et des forêts, des bergers qui ont les plus belles voix du monde, on sait assez que ce sont des fictions, et non pas des vérités ; mais ces messieurs croiraient se faire tort, aussi bien que les peintres, s'ils n'enrichissaient tous les traits qu'ils donnent. Ils furent encore plus surpris quand ils entendirent des vers qui n'avaient rien de rustique ni qui sentît le village. Les voici :

Je vois d'où vient enfin le trouble de mes sens ;
L'absence, le mépris, une âpre jalousie
Troublent ma fantaisie,
Et font tous les maux que je sens.
Dans cet accablement, quelle est mon espérance ?
Il n'est point de remède à des maux si pressans,
Et les efforts les plus puissans
Succombent à leur violence.

C'est toi, cruel Amour, qui causes mes douleurs !
C'est toi, rigoureux sort, dont l'aveugle caprice
Me fait tant d'injustice ;
Ciel ! tu consens à mes malheurs,

Il faut mourir enfin dans un état si triste,
Le ciel, le sort, l'Amour l'ont ainsi résolu;
Ils ont un empire absolu,
Et c'est en vain qu'on leur résiste.

Rien ne peut adoucir la rigueur de mon sort :
A moins d'être insensible au mal qui me possède,
Il n'est point de remède,
Que le changement ou la mort.
Mais mourir ou changer, et perdre ce qu'on aime,
Ou se rendre insensible en perdant la raison,
Peut-on l'appeler guérison,
Et n'est-ce pas un mal extrême ?

La beauté du lieu, les vers, et l'agréable voix qui les chantait dans un lieu si solitaire, ne donnèrent pas peu d'admiration et de plaisir au curé et au barbier. Ils attendirent quelque temps; et voyant que le musicien ne chantait plus, ils voulurent aller savoir de lui s'ils ne pouvaient point lui rendre quelque service; mais comme ils se levaient, la même voix chanta les paroles suivantes :

Pure et sainte amitié, rare présent des dieux,
Qui, lasse des mortels et de leur inconstance,
Ne nous laissant de toi qu'une vaine apparence,
As quitté ce séjour pour retourner aux cieux.

De là, quand il te plaît, tu répands à nos yeux
Des douceurs de la paix une riche abondance;
Mais une fausse image, avec ta ressemblance,
Sous le voile du bien désole tous ces lieux.

Descends pour quelque temps, amitié sainte et pure ;
Viens détruire ici-bas la fourbe et l'imposture,
Qui sous ton nom sacré abusent les mortels.

Fais voir à découvert l'éclat de ton visage ;
Remets, avec la paix, la franchise en usage,
Et dissipant l'erreur, rétablis tes autels.

Le sonnet fut suivi de sanglots et de profonds soupirs, et le curé et le barbier, touchés de compassion et de curiosité, résolurent de savoir qui était une personne si affligée. Ils n'allèrent pas loin, qu'ils découvrirent au détour d'une roche un homme de la taille et de la figure dont Sancho Pança leur avait dépeint Cardenio, qui, les ayant aperçus, s'arrêta tout court, baissant la tête sur l'estomac, en homme qui rêve profondément, et sans lever les yeux pour les regarder. Le curé, qui était un homme charitable, et qui, aux enseignes que lui avait données Sancho Pança, connut que c'était Cardenio, s'approcha de lui, et avec des paroles obligeantes, et en termes pressans, le pria instamment de laisser un lieu si farouche, et une vie si misérable, dans laquelle il courait risque de perdre son âme, qui est le malheur de tous le plus horrible. Cardenio était pour lors dans son bon sens, et libre de ces accès furieux qui le prenaient si souvent. Mais voyant devant lui deux hommes tout autrement vêtus que ceux qu'il avait accou-

tumé de voir dans ces montagnes, et qui parlaient comme s'ils l'eussent connu, il ne laissa pas d'être un peu surpris; et les ayant considérés quelque temps avec attention, il leur dit enfin : Je vois bien, messieurs, qui que vous soyez, que le ciel, touché de mes malheurs, vous a envoyés dans un lieu si éloigné du commerce du monde pour me tirer de cette affreuse solitude, et m'obliger de retourner parmi les hommes; mais comme vous ne savez pas si bien que moi, que je ne sors jamais d'un péril que pour tomber dans un plus grand, vous croyez peut-être que je suis un misérable sans esprit et sans jugement, et ce ne serait pas une chose surprenante que vous eussiez cette pensée. Je m'aperçois bien moi-même que le seul souvenir de mes disgrâces me trouble souvent au point que je perds et la raison et la connaissance; et je le reconnais surtout quand on me dit ce que j'ai fait pendant ce fâcheux accident, et qu'on m'en donne des preuves dont je ne puis douter. Mais quoi, je ne sais qu'y faire, que de me plaindre de ma mauvaise fortune, et donner pour excuses aux folies qu'on me reproche, la cause qui me les fait faire, et l'histoire de mes malheurs que je raconte à qui la veut entendre. Il me semble que cela me soulage un peu, parce que je suis persuadé que ceux qui m'écoutent me

trouvent plus à plaindre que coupable, et que la compassion qu'ils ont de mes disgrâces leur fait oublier mes folies. Si vous venez ici, messieurs, avec la même intention que beaucoup d'autres, je vous prie avant que de penser à me vouloir faire changer de vie et de demeure, de vouloir écouter le récit de mes pitoyables aventures, et vous verrez si, avec tant de sujet de m'affliger, et ne pouvant trouver de consolation avec les hommes, je n'ai pas raison de m'en éloigner. Le curé et le barbier, qui étaient bien aises d'apprendre son histoire de lui-même, Sancho ne leur en ayant dit qu'une partie, et fort confusément, le prièrent de la leur raconter, l'assurant qu'ils n'avaient dessein que de lui donner de la consolation, et s'ils pouvaient du soulagement.

Le triste cavalier commença son histoire presque dans les mêmes termes qu'il l'avait faite à don Quichotte, quand ils se piquèrent tous deux sur le sujet de maître Élisabeth, à cause de la trop grande exactitude de don Quichotte à garder les règles de la chevalerie. Mais Cardenio étant pour lors dans son bon sens, eut le loisir de continuer jusqu'à la fin; et étant arrivé à l'endroit du billet que don Fernand avait trouvé dans Amadis de Gaule, il dit qu'il s'en souvenait bien, et qu'il y avait ainsi:

LUSCINDE A CARDENIO.

« Je découvre tous les jours en vous de nouveaux sujets de vous estimer; si vous croyez que ce sentiment-là vous soit avantageux, profitez-en en honnête homme. J'ai un père qui vous connaît, et qui m'aime assez pour ne pas s'opposer à mes desseins quand il les verra justes. C'est à vous à me faire voir que vous m'estimez autant que vous le dites, et que j'en suis persuadée. »

Ce fut là le billet qui m'obligea de demander Luscinde à son père, et qui donna si bonne opinion de son esprit et de sa sagesse à don Fernand, et lui fit prendre le dessein de renverser tous mes projets. Je dis à ce dangereux ami la réponse du père de Luscinde, et qu'il m'avait témoigné qu'il serait bien aise de savoir les sentimens du mien, et que ce fût lui-même qui fît cette demande, mais que je n'osais lui en parler de crainte qu'il ne me l'accordât pas; non qu'il ne sût bien que Luscinde avait assez de qualités, de beauté et de vertu pour faire honneur à la meilleure maison d'Espagne, mais parce que je voyais bien qu'il ne voudrait pas que je me mariasse jusqu'à ce qu'il vît ce que le duc voulait faire pour moi. Don Fernand s'offrit de parler à mon père, et de l'obliger de parler à celui de

Luscinde. Que t'avais-je fait cruel et injuste ami! et quand je te découvrais les secrets de mon cœur, qui t'obligeait à trahir ma confiance, et à me faire la plus noire de toutes les perfidies? Mais de qui me plains-je? quand le ciel veut rendre un homme malheureux, il est impossible de le prévoir, et toute la prudence du monde est inutile. Qui aurait jamais cru que don Fernand, que la qualité et le mérite pouvaient faire prétendre aux plus grands partis du royaume, qui me témoignait de l'amitié, et m'était redevable de mille services, pût former le dessein de m'enlever le seul bien qui devait faire le bonheur de ma vie? Don Fernand, voyant que ma présence était un obstacle à ce qu'il avait projeté, pensa à se défaire adroitement de moi; et le même jour qu'il se chargea de parler à mon père, ayant fait exprès marché de six chevaux, il me pria d'aller demander à son frère de l'argent pour les payer. Je n'avais garde de penser à sa trahison, je le croyais plein d'honneur, et j'étais de trop bonne foi pour soupçonner un homme que j'aimais. D'abord qu'il m'eut dit ce qu'il souhaitait, je m'offris de le faire à l'heure même. Le soir j'allai prendre congé de Luscinde, et lui dire ce que don Fernand m'avait promis. Elle me répondit que je songeasse à revenir promptement, et qu'elle ne doutait pas que sitôt

que mon père aurait parlé au sien, l'affaire ne fût conclue. Je ne sais ce qu'elle sentit dans ce moment, mais je la vis tout en larmes, et elle se trouva si oppressée, que quelque effort qu'elle fît, elle n'en put dire davantage. Ainsi la nuit qui précéda mon départ, et qui devait être pour tous deux un temps de joie et de plaisirs, fut pour Luscinde une nuit de soupirs et de larmes. Pour moi, je demeurai plein de confusion et d'étonnement, sans pouvoir apprendre la cause de sa douleur, que j'attribuai à la tendresse qu'elle avait pour moi, et au déplaisir de me voir éloigner d'elle. Enfin je partis avec une mélancolie profonde, et rempli de frayeurs et d'imaginations, sans savoir ni ce que j'imaginais, ni ce que j'avais à craindre. Je rendis la lettre de don Fernand à son frère, qui me fit mille caresses; mais il m'ordonna de ne paraître de huit jours devant son père, parce que don Fernand le priait de lui envoyer de l'argent, sans qu'il en eût connaissance. Tout cela était un artifice de don Fernand pour retarder mon retour; car son frère ne manquait pas d'argent, et il ne tenait qu'à lui de me donner congé tout-à-l'heure. Aussi fus-je sur le point de m'en retourner sans rien faire, ne pouvant vivre si long-temps éloigné de Luscinde, ni consentir à l'absence, en l'état où je l'avais laissée. J'obéis pourtant, et la

crainte de désobliger mon père, et de faire une action que je ne pourrais excuser raisonnablement, l'emporta sur mon impatience. Quatre jours après que je fus arrivé, un homme m'apporta une lettre, que je reconnus être de Luscinde. Je l'ouvris en tremblant, et tout surpris de ce qu'elle m'envoyait un homme exprès; mais avant que de la lire, je demandai au porteur qui la lui avait donnée, et combien il avait été en chemin. Il me répondit que passant par hasard dans la rue, environ sur le midi, une dame fort belle et toute éplorée, l'avait appelé par une fenêtre, et lui avait dit avec beaucoup de précipitation : Mon ami, si vous êtes chrétien, comme il me le semble, je vous prie, au nom de Dieu, de partir tout-à-l'heure sans perdre un moment, de porter cette lettre à son adresse, et de la rendre en main propre. Cependant afin que vous soyez en état de faire ce que je vous demande, voilà ce que je vous donne. En même temps, ajouta-t-il, elle me jeta un mouchoir où je trouvai cent réales, avec cette bague d'or et la lettre; et après que je l'eus assurée que je ferais ce qu'elle m'ordonnait, elle ferma sa fenêtre. Me trouvant donc si bien payé par avance, et voyant que la lettre s'adressait à vous, que je connais bien, Dieu merci, et plus touché encore des larmes de cette belle dame que de tout le reste,

je n'ai pas voulu m'en fier à un autre, et dans seize heures j'ai fait les dix-huit lieues qu'il y a d'ici à la ville. Pendant que cet homme me parlait, j'avais une frayeur mortelle qu'il ne m'apprît quelque chose de fâcheux, et je tremblais si fort que j'avais de la peine à me soutenir. Enfin je lus la lettre de Luscinde, et voici à peu près ce qu'il y avait :

AUTRE LETTRE DE LUSCINDE A CARDENIO.

« Don Fernand s'est acquitté de la parole qu'il vous avait donnée, de faire parler à mon père ; mais il a fait pour lui ce qu'il vous avait promis de faire pour vous : il me demande lui-même en mariage ; et mon père, aveuglé de l'avantage qu'il espère de cette alliance, y a si bien consenti, que dans deux jours don Fernand me doit donner la main, sans qu'il y ait d'autres témoins que le ciel et quelques personnes de notre maison. Jugez de l'état où je suis par celui où vous devez être, et venez promptement si vous pouvez. La suite de cette affaire fera voir si je vous aime. Dieu veuille que la présente tombe entre vos mains, avant que la mienne se voie contrainte de se joindre à un homme qui garde si mal la foi qu'il promet. Adieu. »

Je n'eus pas achevé de lire la lettre, poursuivit Cardenio, que je partis tout-à-l'heure

sans achever ma commission. Ce fut alors que je connus clairement la fourberie de don Fernand, et qu'il ne m'avait éloigné de Luscinde que pour profiter de mon absence. La colère que j'en eus, l'amour et l'impatience, me donnèrent des ailes; j'arrivai le lendemain à la ville de fort bonne heure, et passant le soir devant la maison de Luscinde, je la trouvai heureusement à sa fenêtre. Nous nous reconnûmes aussitôt l'un l'autre, mais elle ne me le témoigna pas comme je l'espérais, et je ne la trouvai pas comme elle devait être. Qui peut se vanter de connaître parfaitement l'esprit d'une femme, et qui a jamais pu pénétrer les secrets de son cœur? Cardenio, me dit Luscinde, je suis vêtue pour la noce, et l'on m'attend dans la salle pour achever la cérémonie; mais mon père, le traître don Fernand et les autres, seront témoins de ma mort et non pas de mon mariage. Ne te troubles point, mon cher Cardenio, mais tâche de te trouver à ce sacrifice; je t'assure que si mes paroles n'ont pas assez de force pour l'empêcher, ce poignard m'en fera raison, et la fin de ma vie te sera une preuve incontestable de mon amour et de ma fidélité. Faites, madame, lui dis-je avec précipitation, et sans savoir ce que je disais; faites que vos actions justifient vos paroles. Entreprenons toutes choses pour nos intérêts com-

muns, et je vous réponds que si mon épée les défend mal, je la tournerai contre moi-même, plutôt que de survivre à ma honte. Je ne sais si Luscinde m'entendit, car on la vint quérir en grande hâte pour lui dire qu'on n'attendait plus qu'elle. Je demeurai dans une confusion et une tristesse que je ne saurais exprimer. Je m'imaginais voir coucher le soleil pour la dernière fois, et mes yeux et mon esprit perdirent tout d'un coup la lumière. Dans ce terrible état, je devins presque insensible, et si l'intérêt de mon amour ne m'eût tiré de mon assoupissement, je ne songeais plus à entrer dans la maison de Luscinde.

Mais enfin revenant à moi, et considérant ce que je lui avais promis, et combien je pouvais lui être utile dans une rencontre si fâcheuse, j'entrai à la faveur du bruit qu'on faisait dans la maison, et, sans être vu de personne, je me cachai dans le vide d'une fenêtre, couvert de la tapisserie, d'où je pouvais voir aisément tout ce qui se passait dans la chambre. Je ne saurais vous dire les diverses pensées qui m'agitèrent en ce lieu-là, les réflexions que je fis, mes frayeurs, mes inquiétudes et mes alarmes; tout cela se passa avec trop de confusion, et ne sert de rien à mon histoire. Don Fernand entra dans la salle avec ses habits d'ordinaire, et sans aucune pa-

rure, accompagné seulement d'un cousin-germain de Luscinde; tout le reste était des gens de la maison. De là à quelque temps, Luscinde sortit de la chambre accompagnée de sa mère, et suivie de deux demoiselles qui la servaient; elle était vêtue et parée en fille de sa qualité, et autant qu'elle le pouvait être en un jour de cérémonie; mais le trouble où j'étais m'empêcha de remarquer comment elle était habillée. Je me souviens seulement que l'étoffe était incarnate et blanche, et qu'elle avait beaucoup de perles et de pierreries; mais rien n'égalait l'éclat de sa beauté, dont elle était bien plus parée que de tout le reste. O souvenir cruel, ennemi mortel de mon repos, pourquoi me représentes-tu si fidèlement l'incomparable beauté de Luscinde, ou que ne me caches-tu en même temps ce que je lui vis faire! Messieurs, pardonnez-moi ces plaintes, je n'en suis point le maître, et ma douleur est si vive et si pressante, que je me fais violence pour ne me pas écrier à chaque parole. Tous ceux qui devaient être de la cérémonie étant dans la salle, le prêtre y entra, et prenant les fiancés par la main, il demanda à Luscinde si elle ne recevait pas don Fernand pour époux. En cet endroit j'avançai la tête hors de la tapisserie, et, tout troublé que j'étais, j'écoutai avec attention ce que Luscinde allait dire, attendant sa ré-

ponse comme arrêt de ma vie ou de ma mort. Misérable que j'étais! qui m'empêcha de paraître alors, et de représenter à Luscinde ce qu'elle m'avait promis et ce qu'elle me devait, et qu'elle détruisait mon bonheur en gardant inutilement le silence? Pourquoi ne lui criai-je pas : Tu as ma foi, Luscinde, et j'ai la tienne; tu ne peux dire *oui* sans crime et sans me donner la mort. Et toi, perfide don Fernand, qui violes hardiment toutes sortes de droits pour usurper mon bien, crois-tu troubler impunément le repos de ma vie, et qu'il y ait quelque considération qui étouffe mon ressentiment, quand il s'agit de ma gloire et de mon amour? Misérable que je suis! je sais bien maintenant ce que je devais faire alors! Lâche, t'amuses-tu à te plaindre d'un ennemi dont tu pouvais te venger? Plains-toi de ton cœur qui n'a pas su te servir, et meurs désormais comme un homme sans esprit et sans honneur, puisque tu n'as pas su ce que tu devais faire, ou que tu as été assez lâche pour n'oser l'entreprendre. Le prêtre attendait la réponse de Luscinde, qui fut fort long-temps à la faire, et quand je m'imaginais qu'elle allait se servir de son poignard pour se tirer d'embarras, par une action généreuse, ou qu'elle se dégagerait par quelque adresse qui me serait favorable; j'entendis qu'elle dit d'une voix faible et mal assu-

rée : *Oui, je le reçois.* Et don Fernand ayant répondu de la même sorte, il lui donna en même temps l'anneau du mariage ; ils demeurèrent unis pour jamais.

Le marié s'approcha aussitôt pour embrasser son épouse; mais elle se mettant la main sur le cœur, tomba évanouie entre les bras de sa mère. Qu'est-ce qui se passa en moi pour lors! quel trouble sentis-je, et quelle confusion, quand je vis la fausseté des promesses de Luscinde, toutes mes espérances trompées, et qu'une seule parole me faisait perdre pour jamais le seul bien qui me faisait aimer la vie! Il me sembla que j'étais devenu l'objet de la colère du ciel, et qu'il m'abandonnait à la cruauté de ma destinée. Le trouble et la confusion s'emparèrent de mon esprit : je me déclarai ennemi juré des hommes, et la violence de la douleur étouffant en moi les soupirs et les larmes, je me sentis pénétré d'un désespoir violent, et tout transporté de jalousie et de vengeance. L'évanouissement de Luscinde troubla toute l'assemblée, et sa mère l'ayant délacée pour lui donner de l'air, on trouva dans son sein un papier cacheté, que don Fernand prit tout-à-l'heure ; et après l'avoir lu, il se jeta dans une chaise comme un homme qui vient d'apprendre quelque chose de fâcheux, et comme s'il eût entièrement oublié que sa femme

avait besoin d'être secourue. Pour moi, voyant tous les gens de la maison occupés, je pensai à sortir brusquement sans me soucier d'être vu, et tout résolu, si on me reconnaissait, de faire un si grand désordre en châtiant le traître don Fernand, que tout le monde apprendrait en même temps sa perfidie et mon ressentiment. Mais la fortune, qui me réserve peut-être pour les plus grands malheurs, me conserva alors un reste de jugement, qui m'a tout-à-fait manqué depuis. Je sortis sans me venger de mes ennemis, qui étaient bien aisés à surprendre, et je pensai à exercer contre moi-même la peine qui leur était due, pour me châtier d'avoir fait fondement sur la foi des hommes. Dans le même moment je sortis aussi de la ville, et quand je me vis dans la campagne, seul dans le silence et les ténèbres, j'éclatai contre don Fernand, à qui je donnai autant de malédictions que si j'en eusse tiré le soulagement dont j'avais besoin, et la réparation de l'injure qu'il m'avait faite. Je m'emportai contre Luscinde, et lui fis des reproches comme si elle eût été en état de les entendre : je l'appelai cent fois cruelle, ingrate, et parjure ; je l'accusai de me manquer de foi par un intérêt bas et lâche, à moi qui l'avais toujours fidèlement servie, et de me préférer don Fernand, qu'elle ne connaissait qu'à peine, moins par un sentiment

d'orgueil que par un mouvement d'avarice. Parmi tous ces emportemens, et au milieu de ma fureur, un reste d'amour me faisait excuser Luscinde. Je me représentais qu'elle avait toujours été élevée dans un grand respect pour son père, et qu'étant naturellement douce et timide, elle obéissait peut-être par contrainte contre son inclination; que d'ailleurs en refusant un gentilhomme de grande qualité, fort bien fait et très-riche, contre la volonté de ses parens, elle pouvait craindre de jeter dans le monde une mauvaise opinion de sa conduite, et des soupçons désavantageux à sa réputation. Mais aussi, m'écriai-je, pourquoi n'a-t-elle pas dit les sermens qui nous lient? quelle honte l'a retenue? Ne serait-elle pas légitimement excusée de recevoir la main de don Fernand? Qui l'a empêchée de se déclarer pour moi, que l'ambition et l'intérêt? car enfin je ne suis point un homme à mépriser pour elle, et ma recherche lui fait si peu de honte, que sans ce perfide, ses parens ne me l'auraient pas refusée. Ah! grandeurs ennemies de mon repos et de ma gloire! richesses, idoles des âmes basses, comment avez-vous fait pour corrompre la vertu de Luscinde? Lâche don Fernand! de quels charmes t'es-tu servi pour la séduire?

Je marchai le reste de la nuit dans ces inquié-

tudes, et le matin je me trouvai à l'entrée de ces montagnes, où j'allai encore trois jours sans tenir aucun chemin, jusqu'à ce que je me trouvai dans des prairies, où je demandai à des bergers quel était l'endroit le plus désert de la montagne. Ils m'enseignèrent celui-ci, où je vins sans m'arrêter, dans la résolution d'y achever ma triste vie. En arrivant au pied de ces rochers, ma mule tomba morte de faim et de lassitude, et je demeurai sans force et sans secours, et tellement abattu que je ne pouvais plus me soutenir. Je fus de cette sorte, je ne sais combien de temps étendu par terre, d'où je me levai sans ressentir aucune faim, et je vis auprès de moi des bergers qui m'avaient sans doute donné le le secours dont j'avais besoin, quoique je ne m'en ressouvinsse pas; car ils me dirent qu'ils m'avaient trouvé dans un pitoyable état, et disant tant d'extravagances, qu'ils croyaient que j'avais perdu l'esprit. J'ai bien reconnu moi-même, depuis ce temps-là, que je ne l'ai pas bien libre, et que je fais mille folies, dont je ne suis pas maître, déchirant mes habits, criant à pleine tête, au milieu de ces montagnes, maudissant ma mauvaise fortune, et répétant souvent le nom de Luscinde, sans avoir d'autres desseins que d'expirer en la nommant; et quand je reviens à moi, je me trouve las et fatigué

comme à la sortie d'un grand travail. Je me retire d'ordinaire dans un liége creux, qui s'est trouvé assez gros pour me servir de demeure. Des gens qui gardent du bétail sur ces montagnes, et à qui je fais pitié, me mettent du pain et d'autres choses à manger, dans les endroits où ils croient que je les pourrai trouver en passant; car, quoique j'aie presque perdu le jugement, la nature ne laisse pas de sentir ses besoins, et l'instinct m'apprend à les chercher. Quelquefois, quand ces bonnes gens me trouvent avec un peu de raison, ils me font des plaintes de ce que je leur ôte leur provision par force, et que je les maltraite, quoiqu'ils me donnent de bon cœur ce que je demande. Cela m'afflige extrêmement, et je leur promets d'en user mieux à l'avenir. Voilà, messieurs, de quelle manière je passe ma misérable vie, en attendant que le ciel en dispose, ou que, touché de pitié, il me fasse perdre le souvenir de la beauté et de l'ingratitude de Luscinde, et des perfidies de don Fernand. Si cela m'arrive avant que je meure, j'espère que les troubles de mon esprit se dissiperont: cependant, je prie le ciel de me regarder d'un œil de compassion, car je m'imagine bien que cette manière de vie ne peut que lui déplaire et l'irriter; mais j'avoue que je n'ai pas le courage de prendre une bonne résolution de

moi-même : mes disgrâces m'accablent et surmontent mes forces, et ma raison s'est si fort affaiblie, que bien loin de me donner du secours, elle m'entretient en ces sentimens tout contraires. Confessez, messieurs, que vous n'avez jamais vu une histoire plus étrange et plus pitoyable que la mienne, que ma douleur n'est que trop juste, et qu'on ne peut pas témoigner moins de ressentiment avec tant de sujet. Ne perdez donc point le temps à me donner des conseils, ce serait inutilement. Luscinde était le seul remède de mes maux; il faut que je meure, puisqu'elle m'abandonne. Elle m'a fait voir qu'elle en voulait à ma vie, en me préférant don Fernand: hé bien, je la lui veux sacrifier, et jusqu'au dernier soupir exécuter ce qu'elle souhaite.

Cardenio finit là le triste récit de ses pitoyables aventures; et comme le curé se préparait à le consoler, il en fut empêché par des plaintes qu'ils entendirent, et qui arrêtèrent leur attention. Nous verrons ce que c'est dans la quatrième partie, car cid Hamet Benengely met ici fin à la troisième.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

